



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

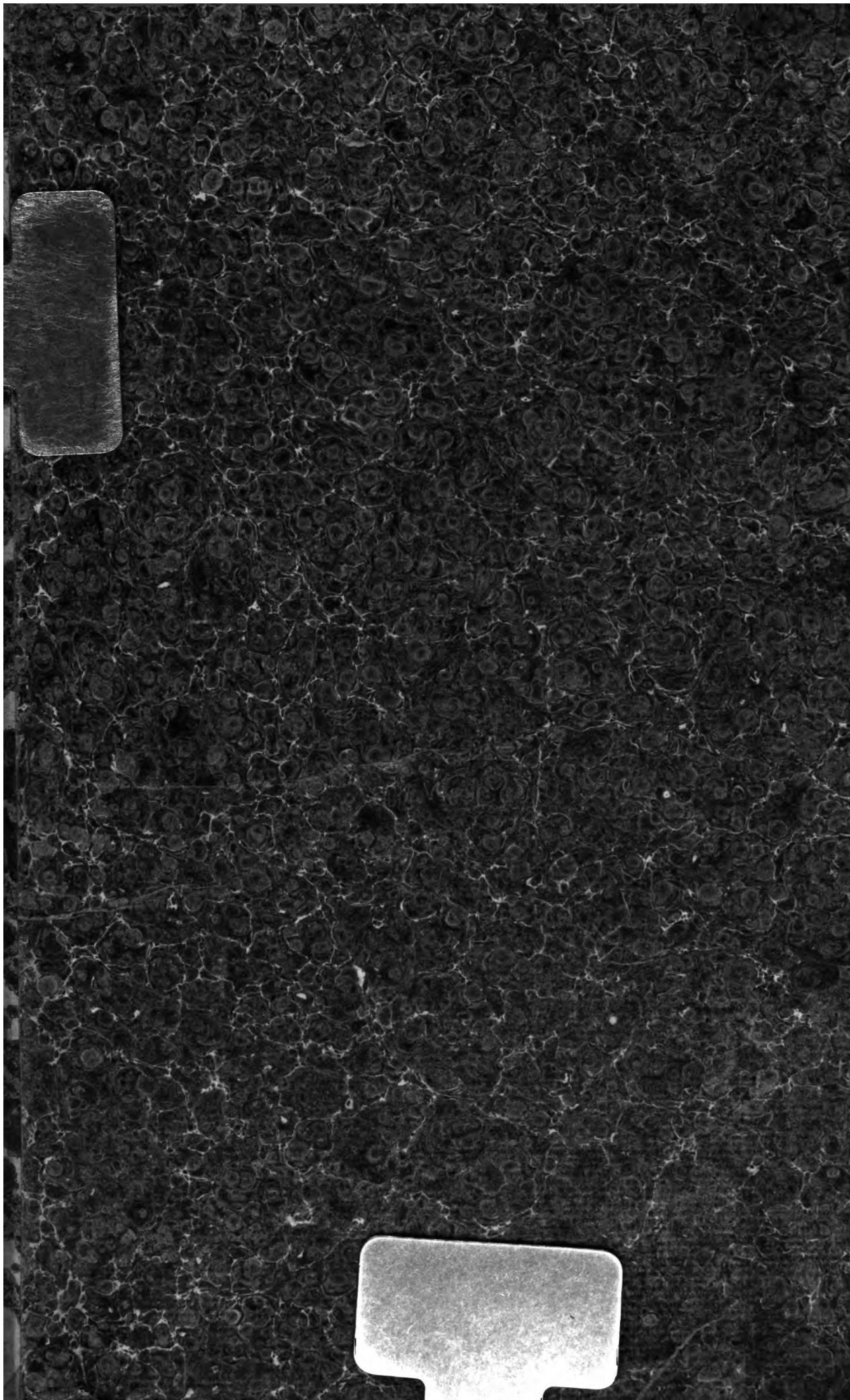
For more information see:

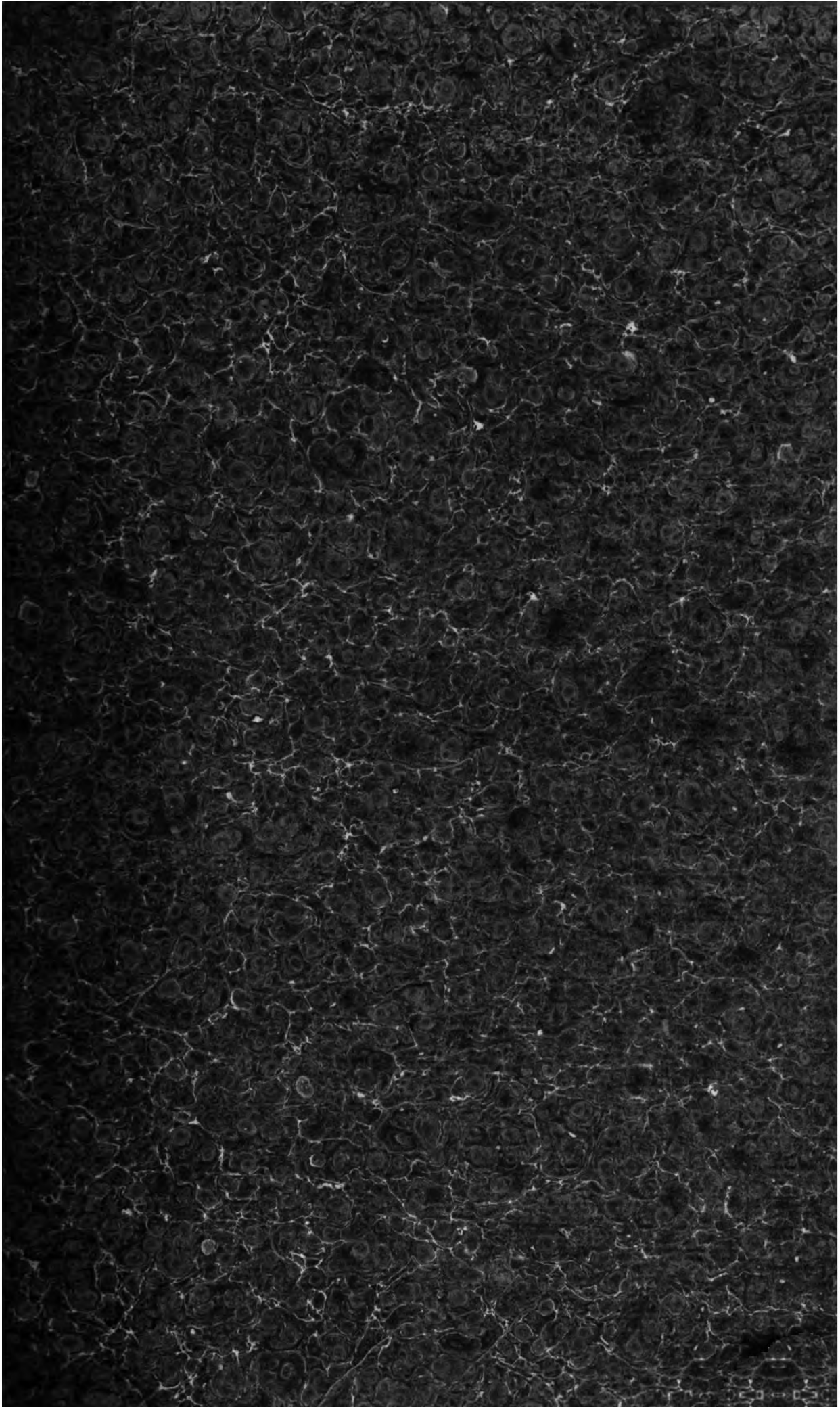
<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



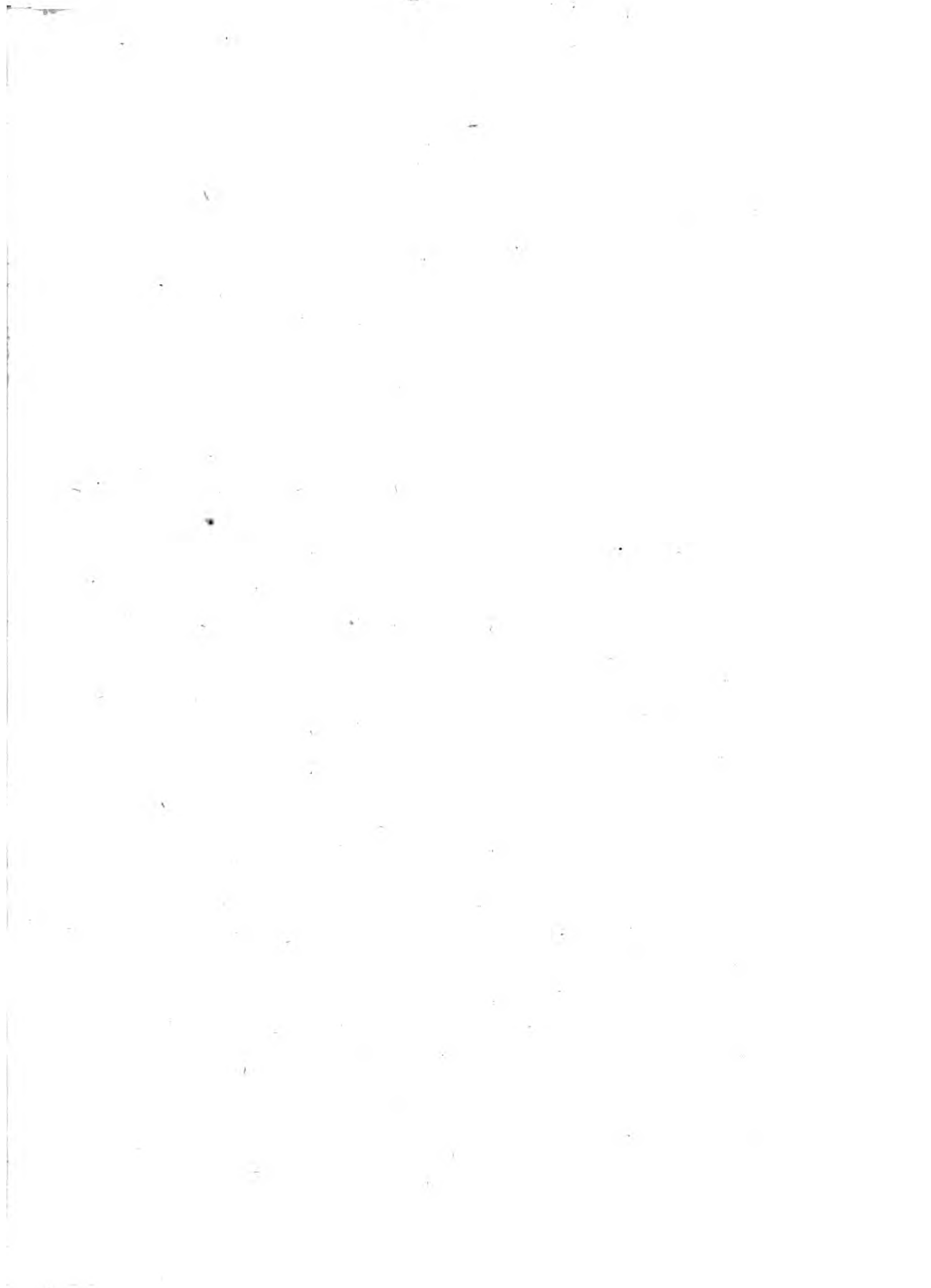
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

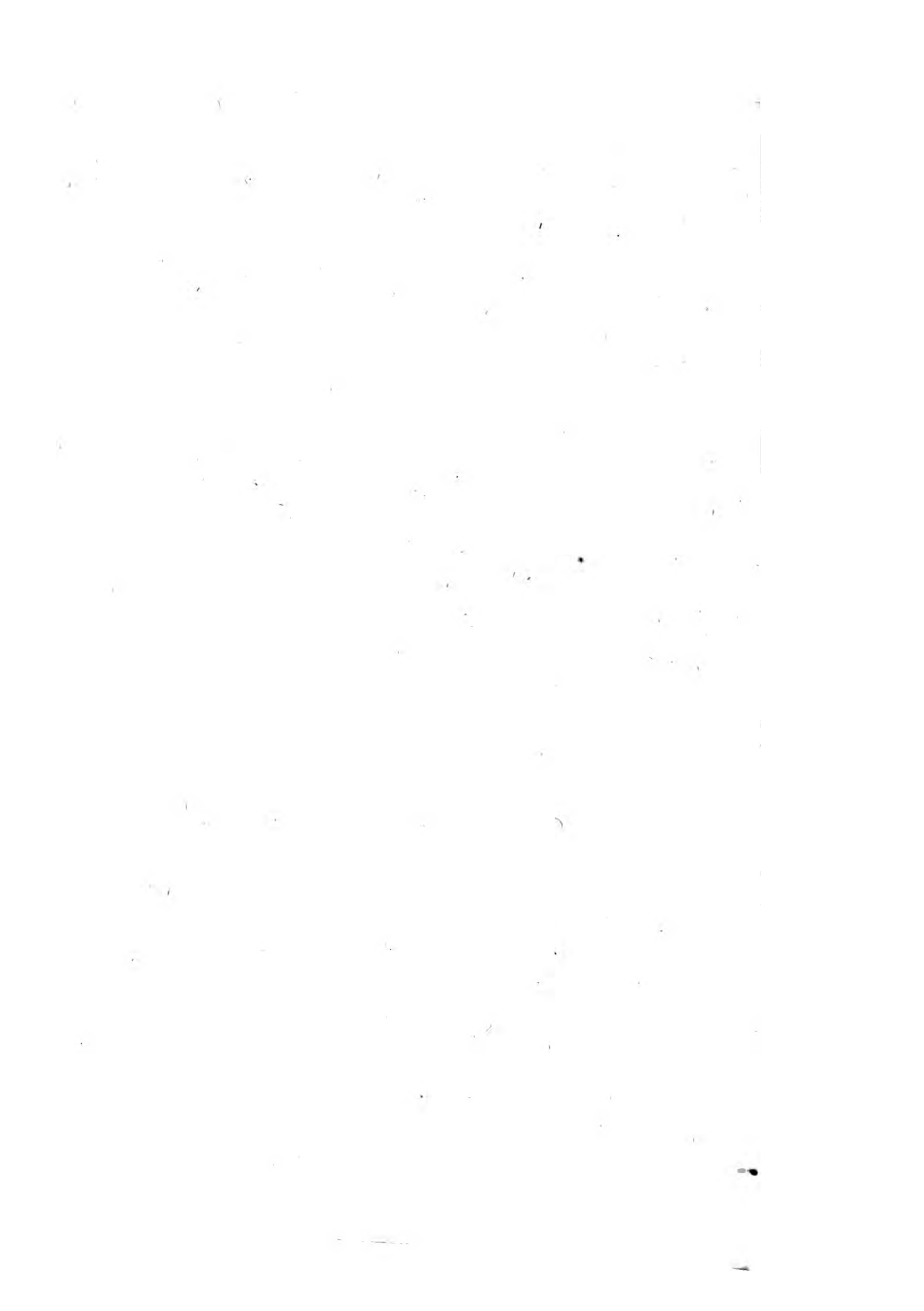






8° Σ. 935.

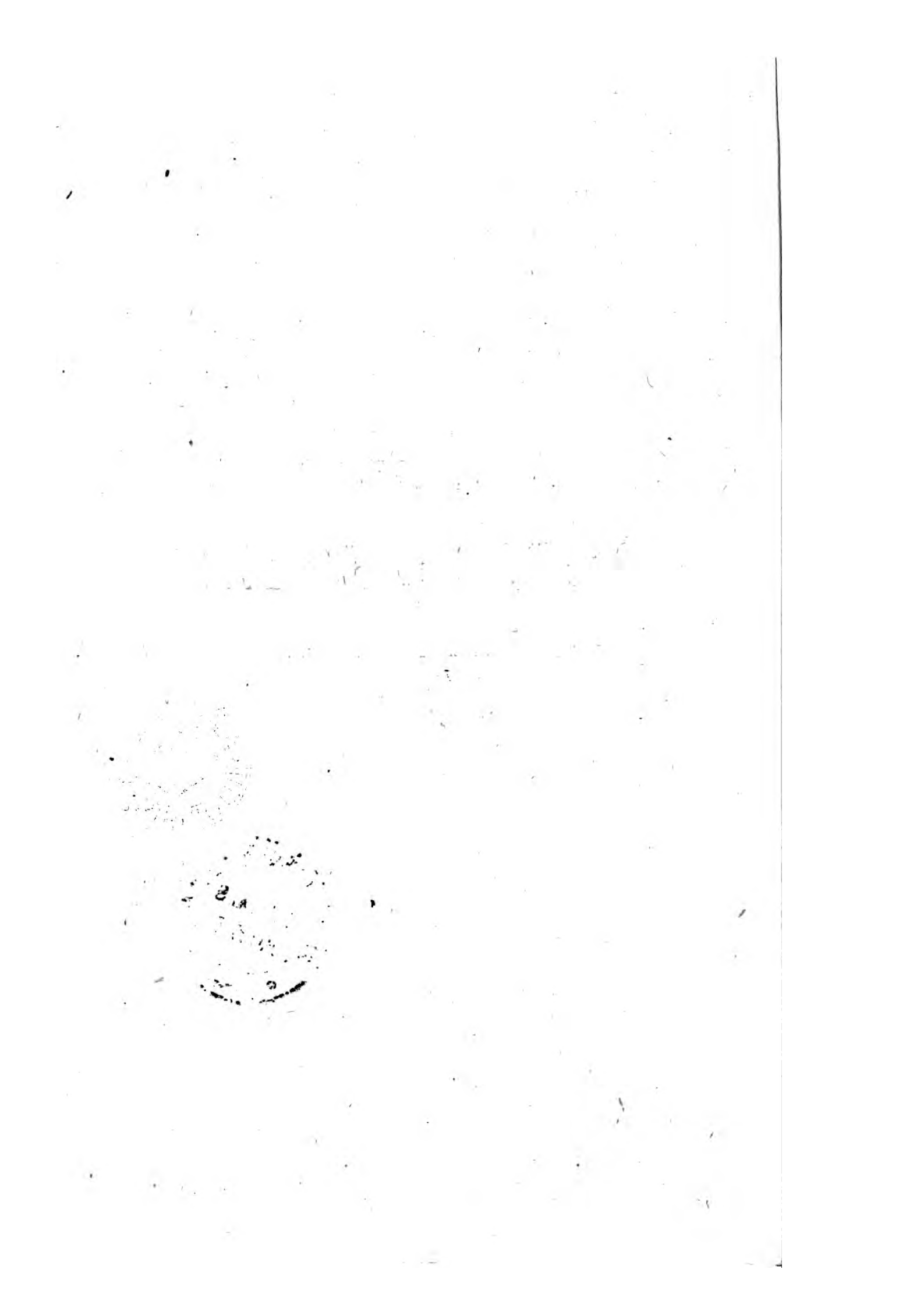




**VICTOIRES
CONQUÊTES**

DÉSASTRES, REVERS ET GUERRES CIVILES

DES FRANÇAIS



VICTOIRES CONQUÊTES

DÉSASTRES, REVERS ET GUERRES CIVILES

DES FRANÇAIS

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS REÇULÉS JUSQUES ET COMPRIS

LA BATAILLE DE NAVARIN

PAR UNE SOCIÉTÉ DE MILITAIRES

ET DE GENS DE LETTRES

Suum cuique decus posteritas rependit.

TACITE, *Annales*, liv. iv, 35.

Seconde Édition et seconde Publication
ornée de Cartes et de cent cinquante-deux Portraits.

TOME DOUZIÈME

1796.

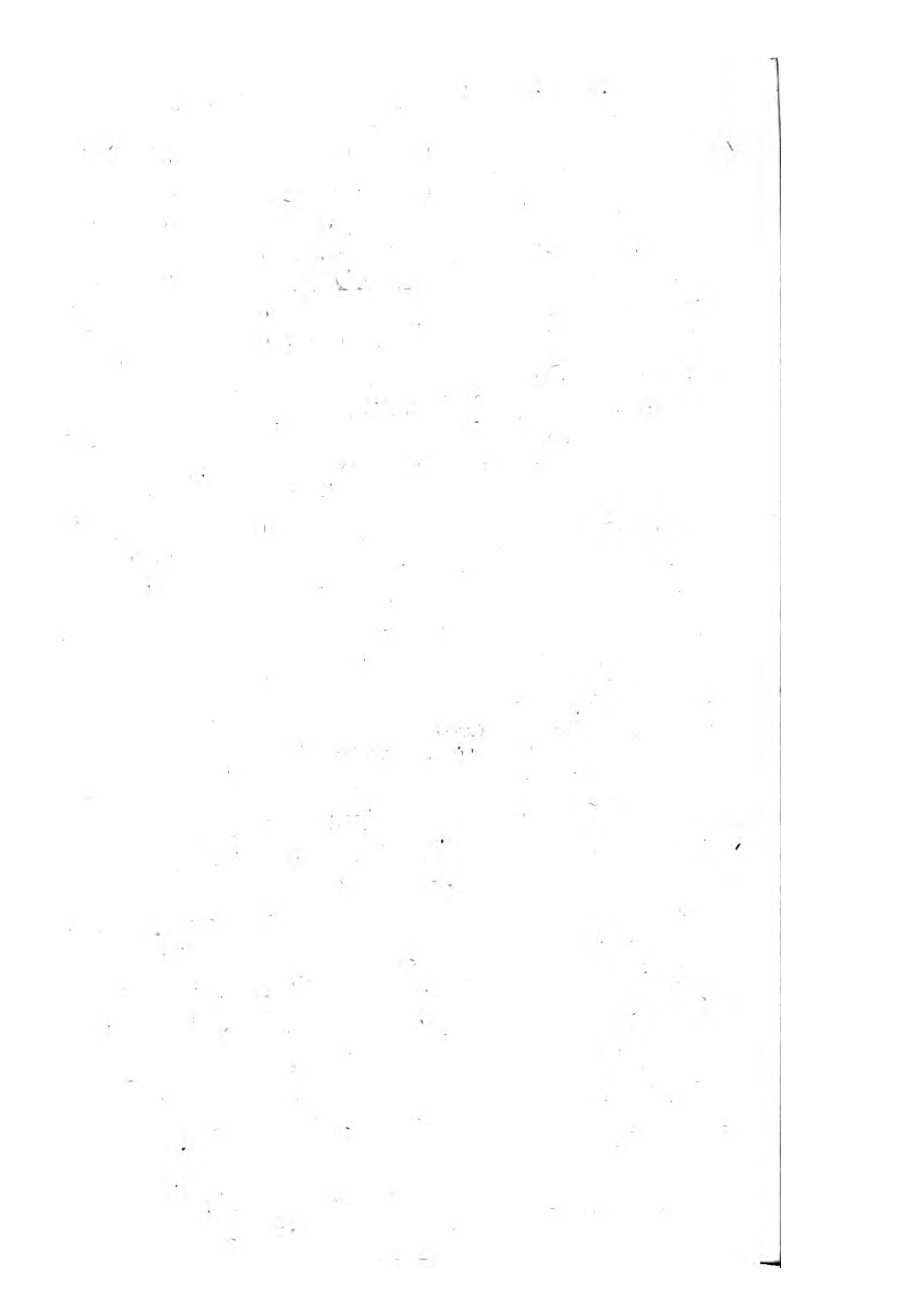
PARIS

IMPRIMERIE DE C. L. F. PANCKOUCKE

RUE DES POITEVINS, N° 14.

1829.





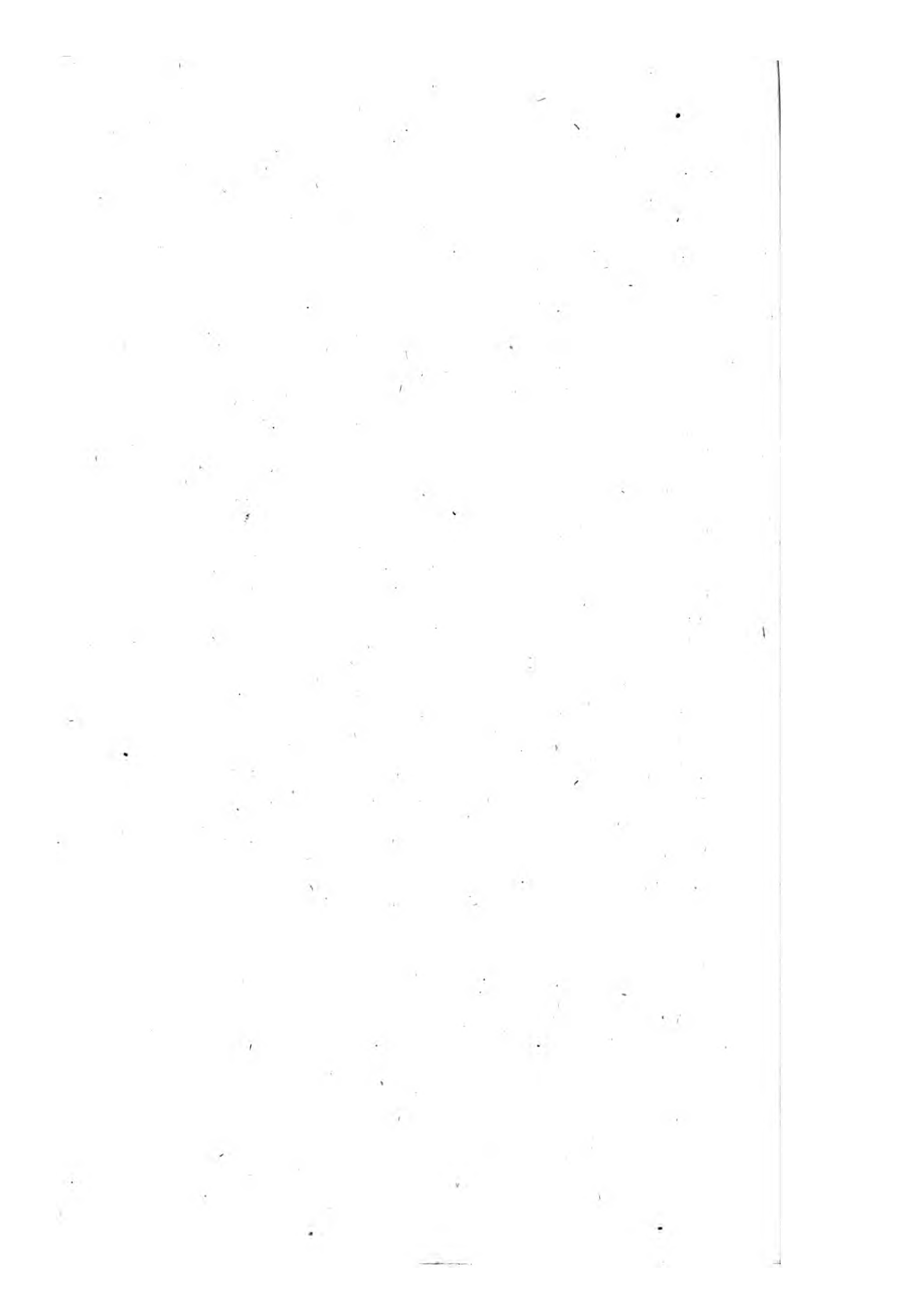
PLANS

CONTENUS DANS LE TOME SIXIÈME¹.

	Pages.
Carte pour l'intelligence des opérations de l'armée de Sambre-et-Meuse, entre la Lahn et le Mayn (carte double). . .	1
Carte pour l'intelligence des opérations de l'armée de Rhin-et-Moselle, entre le Necker et le Danube (carte double). . .	45
Plan des batailles de Renchen et de Rastadt.	104
Plan de la bataille de Castiglione, et des combats qui l'ont précédée (carte double).	226
Plan de la bataille de Neresheim.	270
Carte pour l'intelligence des opérations de l'armée de Sambre-et-Meuse sur le Haut-Mayn, la Rednitz et la Nab (carte double) ²	305'

¹ Toutes ces Cartes sont dressées par M. Ambroise TARDIEU, d'après le texte même, et d'après les meilleurs matériaux.

² Cette carte se raccorde avec la première, et forme ainsi tout l'ensemble des opérations de l'armée de Sambre-et-Meuse.



TABLE

DES

CHAPITRES DU TOME SIXIÈME.

CHAPITRE XV.

			Pages.
1795.	An IV.		
Juin.	Messid.		
19	1 ^{er}	Ouverture de la campagne sur le Rhin. . . .	1
19	1 ^{er}	Passage du Rhin par l'armée aux ordres du général Jourdan ; combats d'Altenkirchen, de Wetzlar, d'Uckerad, etc.	24
26	8	Premières opérations de l'armée de Rhin-et-Moselle ; affaire de la Rehbach ; passage du Rhin à Khel, etc.	45
29	11	Affaires intérieures de l'Italie. Révolte et pacification des fiefs impériaux. Arrangemens avec Naples, Rome et la Toscane. Occupation de Livourne. Capitulation de Milan. Insurrection de Lugo.	70

CHAPITRE XVI.

Juillet.			
9	21	Batailles de Renchen et de Rastadt ; suite des opérations de l'armée de Rhin-et-Moselle.	104
17	27	Précis des dernières opérations des chouans ; soumission successive de tous les chefs royalistes ; pacification générale.	136
18	28	L'armée de Sambre-et-Meuse reprend l'offensive ; passage du Rhin à Neuwied ; com-	

TABLE DES CHAPITRES.

bat de Wildendorff; passage de la Lahn;
combat de Camberg, de Butzbach, de
Friedberg; occupation de Francfort, etc. . 164

CHAPITRE XVII.

1796. An iv.			Pages
Juillet. Thermid.			
21	5	Premières opérations du siège de Mantoue; levée de ce siège.	201
21	5	L'armée de Moreau s'avance sur le Necker; opération de l'aile droite de l'armée de Rhin-et-Moselle aux ordres du général Fé- rino; prise de Stuttgart; combats d'Esslin- gen et de Canstadt.	211
Août.			
5	18	Combats de Salo, de Lonato, et bataille de Castiglione.	226
11	24	Suites de la bataille de Castiglione; combat de Peschiera, dans la vallée de l'Adige; mou- vement dans l'intérieur de l'Italie, après la levée du siège de Mantoue, etc.	259
13	26	Suite des opérations de l'armée de Rhin-et- Moselle. Bataille de Neresheim. Combat de Kamlach entre les Français républicains et émigrés.	270
Fruct.			
20	3	Suite des opérations de l'armée de Sambre-et- Meuse; occupation de Wurtzburg, de Bamberg; combats de Sulzbach, de Wol- fering, etc., etc.	296

TABLE

ALPHABÉTIQUE

*De tous les noms des Français ou étrangers, et de tous
les corps désignés dans le sixième volume.*

A.	B.
Abatucci, 47, 54, 59, 106, 218, 219, 292, 294.	Baillet, 282, 284, 285.
Acton, 76, 78.	Ballet, 258.
Alcudia (le duc d'), 7.	Barbier, 306.
Andréossy, 208.	Barbou, 306.
Applaignot, 146.	Basseville (Hugou de), 82, 87.
Ardionne, 203.	Bastoul, 43, 44, 305.
Argens (d'), 137.	Bayalistch, 240, 259, 260.
Argenteau, 227.	Beauchamp, 161, 162.
Artois (S. A. R. le comte d'), 5, 141, 148, 150, 159, 163.	Beaulieu, 8, 9, 21, 47, 51, 57, 75, 78, 88, 167, 201, 202, 205, 206, 211, 227, 231, 259, 270, 301.
Augereau, 83, 84, 101, 103, 104, 229, 230, 235, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 246, 247, 248, 250, 254, 256, 257, 259, 260, 262.	Beaumont, 255, 256, 257.
Aultane (d'), 307.	Beaupuy, 17, 49, 58, 67, 69, 220, 281.
Autichamp, (le chevalier d'), 141, 142, 143.	Bec-de-Lièvre, 66.
Azara (le chevalier), 86, 87, 266.	Becker, 327.
	Bellavesnes, 47, 54, 109, 123.
	Bellemont, 19, 306.
	Bendel, 145.
	Bernadotte, 18, 26, 34, 35, 40, 41, 42, 173, 174, 175, 176, 177, 179, 182, 183, 185, 188, 196, 306, 308,

TABLE DES NOMS.

- 309, 312, 314, 315, 316, 318, 322, 323, 324, 334.
 Bernier, 141, 143.
 Berthier, 210, 251.
 Berthollet, 98.
 Bertin, 230.
 Beauquet, 307.
 Beurnonville, 16, 41, 93, 169, 304.
 Beyrand, 230, 246, 248.
 Boisgérard, 47.
 Bonaparte, 3, 8, 9, 21, 68, 70, 71, 72, 73, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 91, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 179, 201, 202, 203, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 227, 228, 229, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 269, 270, 296, 301.
 Bonchamp, 145.
 Bonnamy, 303, 304.
 Bonnard, 18, 26, 34, 35, 170, 172, 177, 186, 187, 193, 197, 302.
 Bonnaud, 18, 26, 34, 45, 171, 172, 177, 182, 185, 189, 190, 306, 314, 318, 325, 328, 331, 332, 334.
 Bonnet, 30.
 Borgia, 70.
 Botherel, 149, 150, 151.
 Bourcier, 16, 271.
 Bourgon, 248.
 Bourmont, 147, 148, 153.
 Brady (le baron de), 199.
 Briquevillé (le vicomte de), 109.
- Brunet, 30.
 Brunswick, 150.
- C.
- Cadoudal (Georges), 153, 154, 155, 157, 159, 164.
 Cacatte, 306, 314.
 Cacaull, 268.
 Camus, 146.
 Canto d'Irlès, 205, 210.
 Canuel, 140.
 Capelletti (le baron), 101.
 Carletti (le comte), 92, 93.
 Carnot, 24, 25, 297, 298, 307, 321.
 Catherine II, impératrice de Russie, 5.
 Cayla, 305.
 Cervoni, 230.
 Chalus, 150.
 Championnet, 18, 26, 34, 35, 40, 41, 172, 173, 174, 176, 177, 178, 179, 182, 183, 185, 186, 188, 194, 306, 308, 310, 312, 314, 315, 316, 318, 322, 323, 324, 325, 327, 328, 329, 331, 332, 333, 334.
 Charette, 136, 137, 145, 150.
 Charles (l'archiduc), 19, 20, 21, 22, 26, 27, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 45, 47, 51, 105, 110, 113, 114, 117, 118, 119, 120, 121, 124, 125, 126, 127, 132, 133, 134, 135, 165, 166, 167, 168, 170, 190, 193, 195, 196, 198, 200, 212, 213, 214, 215, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 286, 287, 288, 289,

TABLE DES NOMS.

xj

290, 291, 295, 296, 298,
309, 311, 312, 313, 315,
316, 320, 325, 329.
Charles IV, roi d'Espagne, 6,
7, 79.
Charles Lacroix, 79.
Chasseloup, 97, 209.
Chauchard, 173, 174.
Chollaud, 155.
Clairfait, 10, 18, 19.
Collaud, 19, 26, 28, 29, 30,
32, 33, 35, 40, 41, 42, 43,
45, 171, 172, 177, 178,
182, 186, 187, 188, 190,
191, 192, 197, 305, 308,
310, 312, 313, 316, 317,
319, 322, 323, 324, 325,
326, 327, 331, 332, 333,
334.
Colli, 57, 202, 270.
Colloredo, 182.
Condé (le prince de), 18, 46,
56, 66, 69, 106, 108, 109,
114, 217, 218, 219, 271,
279, 291, 292, 293, 294,
295, 296.
Coulange, 307.
Couroux, 175, 176.
Custine, 200.

D.

Daclou, 306.
Dalesme, 306.
Dallemagne, 206, 207, 208,
209, 229, 238, 239, 249,
258.
Damas, 173, 174, 183, 306,
328.
Dammartin, 261.
Darnaud, 42.
Davidowich, 232, 233, 237.
Dauriez, 185, 188, 302.
Debelle, 306.
Decaen, 47, 54, 59, 107, 122,
132, 286.

Dédon, 47, 113, 121.
Delmas, 17, 49, 113, 117,
123, 125, 128, 220, 225,
271, 272, 281, 286, 287.
Desaix, 17, 49, 58, 61, 63,
69, 106, 109, 111, 112,
114, 116, 122, 128, 132,
133, 134, 136, 220, 223,
276, 278, 286, 287.
Despinois, 97, 98, 230, 249,
250.
Devaux, 140.
Deway, 122, 271, 275, 278.
Doré, 317.
Drouault, 69.
Duboisguy (Piquet), 149, 151,
161, 162.
Ducheyron, 307.
Duhesme, 17, 49, 116, 121,
216, 218, 220, 225, 271,
278, 281, 282, 283, 284,
285, 288, 291, 326.
Dumouriez, 93.
Dupas, 207.
Duval, 150, 151.

E.

Ecquevilly (le comte d'), 293.
Elbée (d'), 145.
Elsnits, 304, 305, 315.
Emmanuel IV, roi de Sardaigne,
8, 9, 73.
Empereur d'Autriche, 9, 19,
21, 73, 91, 94, 96.
Enghien (duc d'), 106, 108,
292, 293, 294.
Ernouf, 19, 306.
Espagne, 307.
Evrard, 154.

F.

Farnèse, 71.
Fauconnet, 70, 112.

- Ferdinand IV, roi des deux Siciles, 76, 78, 79, 86.
 Ferdinand-Joseph, grand-duc de Toscane, 73, 85, 91, 92, 93, 95, 96, 97.
 Férino, 16, 58, 69, 106, 108, 109, 114, 216, 217, 220, 222, 225, 279, 291, 292, 295.
 Ferronière (le marquis de la), 148, 149.
 Finch, 20, 29, 32, 33, 34, 173, 176.
 Fiorella, 207, 253, 254, 255, 256, 257.
 Foy, 294.
 Frédéric-Guillaume, roi de Prusse, 4, 5, 200.
 Frisck, 27.
 Froelich, 105, 109, 114, 217, 218, 219, 271, 275, 279, 281, 282, 284, 291, 292, 295, 296.
 Frontin, 257.
 Frotté père (le comte de), 159.
 Frotté (le comte Louis de), 158, 159, 164.
 Furstemberg, (le prince de), 66, 105, 282, 285.
- G.
- Gardanne, 180, 230.
 Gazan, 286, 291.
 Gérin (Jean), 203.
 Girard, 66.
 Giudi (Antonio), 86, 87.
 Giulay (le comte), 49, 69, 108, 114, 217, 219, 279.
 Gotthasheim, 27, 37.
 Graham, 244, 252, 257.
 Grenier, 18, 26, 34, 35, 40, 41, 171, 172, 177, 179, 182, 186, 189, 190, 306, 308, 312, 314, 315, 316, 318, 322, 323, 324, 325, 326, 327, 331, 332, 333, 334.
 Grignon (le comte de), 137.
 Grosjean, 42.
 Gudin, 218.
 Guillaume, 230.
 Guillot (l'abbé), 154.
 Guyeux, 230, 234, 238, 239, 243, 244, 245, 246, 250.
- H.
- Halmont (d'), 306.
 Hardy, 302, 303.
 Hautpoult (d'), 30, 31, 39, 305.
 Henri, 148.
 Henrycy, 202.
 Herbin, 249.
 Heudelet, 277.
 Hoche, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 150, 151, 152, 153, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 265.
 Hoffelize (d'), 293.
 Hotze, 34, 36, 39, 47, 119, 222, 226, 271, 272, 275, 277, 278, 279, 282, 284, 285, 286, 287, 290.
 Houël, 129, 130, 132, 223, 287.
 Huguel, 115.
- J.
- Jacopin, 193, 305.
 Jeanne, reine de Naples, 82.
 Joba, 124.
 Jomini, 117, 120, 121, 131, 132.
 Jordy, 217, 218.

Joseph II, empereur d'Allema-
gne, 92.

Joubert, 202, 203, 230, 232.

Jourdan, 8, 10, 11, 12, 18,

24, 25, 26, 27, 28, 34,

35, 39, 40, 41, 42, 43,

45, 47, 114, 118, 135, 165,

168, 169, 170, 171, 172,

173, 174, 177, 178, 179,

182, 183, 184, 185, 187,

189, 195, 196, 198, 213,

214, 279, 296, 297, 298,

299, 300; 301, 302, 304,

305, 307, 309, 310, 311,

312, 313, 320, 321, 322,

323, 324, 325, 326, 329,

330, 331, 332, 333, 334,

335.

Junot, 245, 246.

K.

Kienmayer, 20, 27, 28, 185.

Kilmaine, 230, 247, 248, 253,
257.

Kléber, 18, 26, 27, 28, 29,

30, 31, 32, 33, 34, 40,

42, 43, 44, 45, 165, 171,

172, 177, 178, 179, 180,

182, 186, 187, 188, 189,

190, 196, 197, 198, 199,

200, 297, 306, 307, 312,

313, 314, 316, 317, 318,

320.

Klein, 178, 185, 186, 306,

310, 328, 333.

Kray, 19, 36, 43, 44, 170,

172, 177, 180, 181, 182,

184, 186, 187, 188, 191,

317, 318, 319, 323, 324,

325, 326, 327, 329, 331,

332, 333, 334.

Kreim, 125, 127, 132, 134,

135.

L.

Laborde, 16, 68, 219, 220,
295.

Lacrochais (Laurent), 146.

La Garde (le chevalier de), 141,
142.

Lalande (Joseph-Jérôme), 98.

Lambert, 129.

Lami, 97, 98.

Lannes, 89, 90, 206.

Lantivy-du-Reste, 155.

La Réveillère-Lépaux, 83.

Laroche, 114, 115, 116, 222,
223, 285, 288.

Laroche-Jacquelin, 145.

Lasalle, 234, 235, 236.

La Tour, 17, 21, 22, 51, 104,

105, 106, 109, 110, 114,

117, 118, 119, 120, 121,

124, 125, 126, 127, 132,

133, 134, 167, 282, 284,

285.

Laval, 218.

Lavieuville (le chevalier de),
160, 161.

Leclerc, 256.

Lecourbe, 107, 121, 122, 129,
223, 278, 285, 288.

Lefebvre, 19, 26, 28, 29,

30, 31, 32, 33, 35, 36,

37, 38, 39, 40, 45, 171,

172, 177, 180, 181, 182,

186, 187, 190, 191, 192,

193, 194, 297, 305, 308,

309, 312, 313, 314, 315,

316, 317, 318, 319, 322,

323, 324, 325, 326, 327,

331, 332, 333, 334.

Legrand, 306, 328.

Le Mercier, dit la Vendée,
154.

Léopold (le grand duc), 91.

Lery, 19, 306.

Lescure, 145.

- Leval, 30, 43, 44, 305.
 Levasseur, 112.
 Lichstenstein (le prince de),
 271, 274, 275, 276, 277,
 279, 282, 283, 286, 290,
 291.
 Lindt, 39, 125, 127, 131,
 134, 225.
 Liptay, 246, 247, 248, 259.
 Lorge, 43, 305.
 Louis XVI, 93, 97, 146.
 Louis XVIII, 75, 141, 147,
 159, 163.
 Louise-Thérèse-Amélie, prin-
 cesse de Naples, 96.
- M.
- Macquard, 231.
 Madame (S. A. R.), fille de
 Louis XVI, 93.
 Mallerot, 305.
 Maison, 175.
 Manfredini (le marquis de),
 85, 94.
 Marceau, 18, 24, 25, 26, 34,
 169, 195, 302, 303, 304,
 305, 308, 311.
 Marchal (le baron de), 319.
 Marchand, 202.
 Maréchal, 174.
 Maret, 93.
 Marie - Antoinette, reine de
 France, 76, 79.
 Marie - Caroline - Louise, reine
 de Naples, 76, 77, 78, 79.
 Marmet, 248.
 Marmont, 255.
 Masséna, 202, 230, 232, 233,
 235, 237, 238, 239, 240,
 241, 243, 244, 246, 253,
 254, 256, 257, 259, 260,
 262.
 Maurin, 175.
 Mauron, 209.
- Mélas, 232.
 Ménard, 231.
 Mercantin, 20, 34, 282, 284,
 309.
 Mermet (Auguste), 155.
 Métairie, 158.
 Mezaros, 17, 232, 233, 237,
 240.
 Milius, 44.
 Millesont, 162.
 Mireur, 175, 306.
 Mitrowsky, 233.
 Monfrans, 197.
 Monge, 98.
 Montluc, 157.
 Montrichard, 48, 54, 59, 62.
 Moreau, 16, 17, 25, 26, 40,
 41, 45, 46, 47, 48, 50, 51,
 54, 56, 57, 58, 64, 67, 68,
 69, 104, 105, 106, 110, 111,
 112, 113, 114, 117, 118,
 120, 121, 125, 126, 127,
 128, 132, 134, 135, 165,
 167, 196, 200, 212, 213,
 214, 215, 216, 219, 221,
 222, 223, 224, 225, 271,
 272, 273, 274, 275, 276,
 277, 278, 280, 281, 287,
 288, 289, 290, 291, 295,
 296, 298, 311, 321, 335.
 Mortier, 180, 181, 199, 305,
 308, 309, 322, 327, 332.
 Mouillemuse, 146.
 Munster (le baron de), 319.
 Murais, 199.
 Murat, 94, 208, 209.
 Mutelé, 307.
- N.
- Nauendorf, 320.
 Ney, 30, 32, 33, 41, 43, 44,
 172, 178, 186, 187, 188,
 190, 191, 193, 305, 308,
 309, 310, 313, 319, 320,

TABLE DES NOMS.

xv

323, 325, 326, 332, 333,
334.

O.

Ocskay, 238, 239, 243, 244,
245, 246.
Olivier, 189, 306, 327.
Oriani, 98, 99.
Ormancey, 305.
Oswald, 306.
Ott, 243, 246.

P.

Palmerol, 306.
Payan (le chevalier de), 148.
Pelletier, 229, 247, 248.
Petracchi (l'abbé), 89.
Pétrasch, 48.
Pichegru, 8, 10, 13, 15, 16,
23.
Pie VI, 80, 81, 82, 83, 85,
86, 87, 88, 89, 100, 101,
266, 267, 268.
Pigeon, 230, 244.
Pignatelli-Belmonte (le prince),
79.
Pinto, 149.
Pitt, 6.
Poncet, 18, 26, 34, 169, 173,
176, 177, 179, 182, 184,
302.
Pourailles, 101, 102, 248.
Prégent, 149.
Prost, 30.
Puisaye (le comte de la), 144,
145, 147, 149, 150, 151,
152, 154, 158, 160, 161,
162, 163, 164.

Q.

Quasdanowich, 232, 233, 234,
236, 237, 238, 239, 240,

241, 243, 245, 246, 249,
250, 253, 254, 259, 261,
262.

Quentin, 156, 157.

R.

Radet, 306.
Raglowich, 65, 66.
Rampon, 230.
Rapatel, 230.
Recco, 202, 203.
Rey, 160.
Reynier, 68.
Richepanse, 31, 38, 43, 44,
193, 305, 317.
Riese, 277, 278, 279, 282,
283, 284, 285, 287, 290,
291.
Robert, 230, 241, 247.
Robespierre, 92.
Roccavina, 206, 209, 260.
Rochecotte (le comte de), 139,
140, 159, 160.
Roche (Claude), 203.
Rochefort, 307.
Roger, 148.
Roselmini, 206.
Rusca, 230, 234.
Russ (le prince de), 243, 244,
246, 250, 262, 263.

S.

Sahuguet, 231, 261.
Saint-Cyr, 17, 49, 67, 68, 114,
115, 128, 129, 130, 131,
132, 134, 135, 213, 220,
221, 222, 276, 277, 285,
286, 291.
Sainte-Suzanne, 107, 108, 110,
111, 112, 116, 122, 123.
Saint-Georges, 150.

Saint-Gilles (le chevalier de),
151.
Saint-Hilaire, 249, 262.
Saint-Victor, 150.
Sali (la marquise de), 235.
Salicetti, 97, 269.
Saligny, 306.
Salis, 206.
Samson, 209.
Sapinaud, 137.
Sarrazin, 306.
Sauret, 230, 233, 234, 235,
236, 237, 238, 239, 243,
262.
Savin, 137.
Scépaux (le vicomte de), 147,
148, 152, 153.
Scherb, 215.
Sebottendorf, 232, 233.
Sémonville, 93.
Sérant (le comte de), 149.
Sérant jeune, 160.
Serrurier, 202, 206, 207, 208,
209, 229, 238, 240, 253,
254, 255, 257, 260, 261.
Serviez, 229.
Sforza, 71.
Simon, 176, 306.
Solency (de), 293.
Songis, 258.
Soult, 30, 31, 33, 35, 37, 41,
43, 305.
Spanochi (le chevalier), 94,
95.
Staader, 170, 173.
Stain, 63, 68, 69, 71, 106,
108, 116.
Starray, 48, 68, 104, 105,
109, 110, 112, 113, 114,
127, 132, 134, 283, 286,
290.
Stofflet, 141, 142, 145, 147,
150.
Sturioni, 206.
Suzannet, 137, 149.

T.

Taponnier, 17, 113, 121, 128,
129, 131, 132, 220, 222,
223, 224, 271, 278, 281,
288, 291.
Tharrau, 291.
Thiébault, 234.
Thouin, 98.
Tirlet, 42, 176.
Trimouille (le comte de la),
149.
Tucq, 16.
Tuffin de la Rouarie, 149.

V.

Vagelisti (l'abbé), 89.
Valette, 230, 240, 241, 243.
Vandamme, 213.
Vasselot (le chevalier de), 137.
Vaubois, 84, 85, 91, 94, 95,
231.
Verdier, 246, 254, 255, 258.
Verdun (le chevalier de), 148.
Verrières, 97.
Victor, 230, 259.
Vignolles, 84, 208, 209, 258.

W.

Walgeneau, 204.
Wartensleben, 33, 35, 36, 42,
134, 135, 166, 170, 171,
172, 178, 179, 180, 182,
184, 188, 189, 190, 191,
193, 194, 195, 196, 197,
198, 199, 200, 214, 222,
273, 274, 279, 296, 297,
298, 299, 304, 305, 307,
309, 310, 311, 312, 314,
315, 317, 319, 320, 321,

TABLE DES NOMS.

xvj

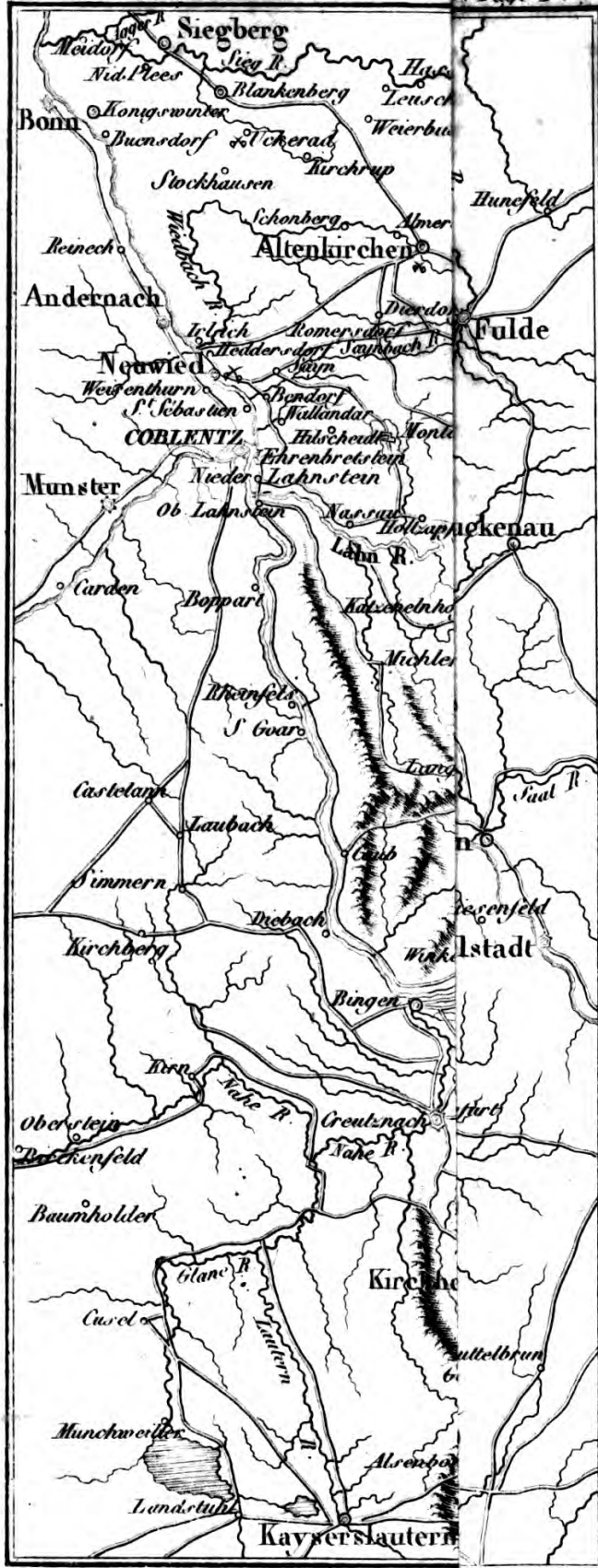
<p>322, 323, 325, 327, 328, 329, 330, 332. Weindorfen, 240. Werneck, 34, 37, 38, 41, 171, 178, 179, 180, 183, 184, 185, 186, 189, 194, 197, 199, 305, 308. Weyrother, 229. Windham, 150. Winten, 174. Wolf, 217, 219, 275. Wukassowich, 206, 217, 260. Wurmser, 17, 21, 23, 40, 45, 46, 47, 48, 50, 57, 107, 109, 118, 166, 167, 168,</p>	<p>228, 229, 231, 232, 233, 234, 236, 237, 240, 241, 242, 243, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 296. Wurtemberg (le duc de), 20, 26, 27, 28, 29, 31, 32, 33, 115, 116, 225. Z. Zeschwitz, 39.</p>
---	---

Armées françaises et étrangères¹.

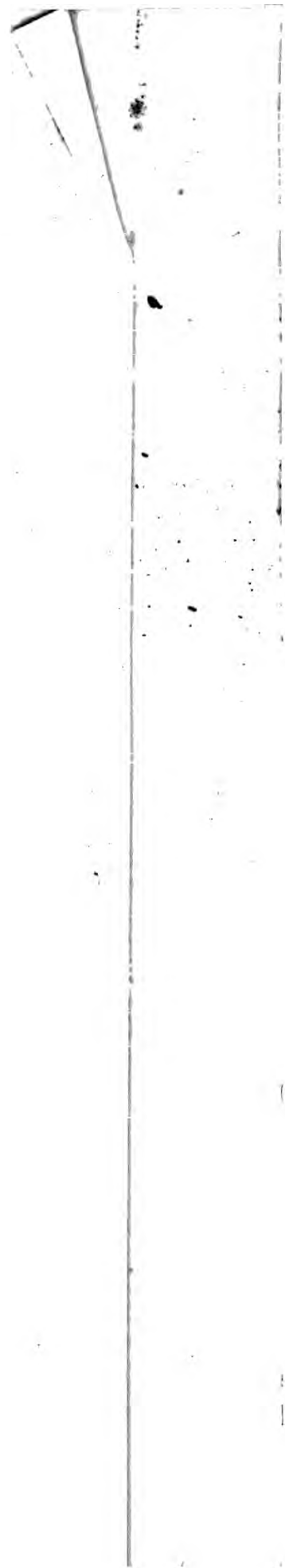
<p>BATAILLONS, — troisième des Allobroges, 230, — cinquième des Alpes, 230, — cinquième, sixième et septième de grenadiers, 229. DEMI-BRIGADES LÉGÈRES, — deuxième, 132, — troisième, 60, 171, 292, 293, 294, — quatrième, 230, 245, 247, 248, — cinquième, 42, — huitième, 170, — dixième, 70, 109, 122, 132, 286, — onzième, 230, 233, 246, — douzième, 229, — quinzième, 169, 185, 234, 277, — seizième, 60, 65, 285, — dix-septième, 146, 248, — dix-huitième, 230, 244, 245, — vingtième, 172, 187, — vingt-unième, 114, 128, 288, — vingt-deuxième, 230, 246, 260, — vingt- cinquième, 29, 30, — vingt-</p>	<p>septième et vingt-neuvième, 230. DEMI-BRIGADES DE LIGNE, — deuxième, 303, — quatrième, 229, 246, 247, 256, — dixième, 122, 132, — onzième, 230, 245, 249, — dix-septième, 184, — dix- huitième, 230, 244, 245, — dix-neuvième, 229, — trentième, 42, — trente- unième, 65, 66, 188, — trente-deuxième, 230, 239, 244, 245, — quarante-cin- quième, 229, 247, 248, — quarante-huitième, 170, — cinquante-unième, 229, 247, — cinquante-sixième, 65, soixante-unième, 328, — soixante-deuxième, 123, — soixante-septième, 236, — soixante-huitième, 215 — soixante-neuvième, 229,</p>
---	--

¹ Tous les corps étrangers sont désignés par un astérisque.

- 247, 248, — soixante-quinzième, 84, 94, 96, — soixante-dix-huitième, 328, — quatre-vingt-troisième, 30, 327, — quatre-vingt-quatrième, 129, 288, — quatre-vingt-neuvième, 65, 293, 294, — quatre-vingt-douzième, 328, — quatre-vingt-treizième, 129, 130, 285, — quatre-vingt-seizième, 30, — quatre-vingt-dix-septième, 111, 277, — quatre-vingt-dix-neuvième, 185, centième, 284, — cent deuxième, 185, — cent cinquième, 30, — cent sixième, 129, 130, 288, — cent neuvième, 129, 130, 285.
- CAVALERIE, — huitième, 312, 316, 317, — douzième, 329, — quinzième, 112.
- CHASSEURS, de Cassel, 148.
- CHASSEURS A CHEVAL, — premier, 30, 31, 181, — deuxième, 114, 124, 130, — quatrième, 112, — sixième, 30, 187, — huitième, 109, 132, neuvième, 30, 181, — dixième, 229, — douzième, 174, — treizième, 186, — quinzième, 234, — dix-neuvième, 185, — vingt-deuxième, 231, 247, 248, — vingt-quatrième, 231, — vingt-cinquième, 230, 245.
- CUIRASSIERS, — * d'Anspach, 69, 70, — * de Cavanach, 111, — * de Karacksay, 38.
- DRAGONS, — deuxième, 326, — quatrième, 292, 294, — cinquième, 231, — sixième, 70, 112, — huitième, 229, 231, — onzième, 187, — douzième, 186, 193, — quinzième, 230, 244, 245, — dix-neuvième, 215, — vingtième, 231.
- GRENADIERS, — * Hongrois, 36.
- HULANS, — * Autrichiens, 245.
- HUSSARDS, — premier, 231, 248, — deuxième et quatrième, — 312, — septième, 229, 255.
- RÉGIMENS, — * de Jordis, 31, 32, — * de Heyde, 39, — de Cabrier et de Mortemart, émigrés, 150, — * Royal-Allemand, 183, — Trente-neuvième et quatre-vingt-cinquième de ligne, 230.



Le signe indique les lieux où des combats se sont donnés.



VICTOIRES CONQUÊTES

DÉSASTRES, REVERS ET GUÉRRÉS CIVILES

DES FRANÇAIS.

DEUXIÈME PARTIE.

LIVRE PREMIER.

—
PREMIÈRE COALITION.
—

CHAPITRE XV.

SUITE DE L'ANNÉE 1796.

Ouverture de la campagne sur le Rhin. — Passage de ce fleuve par l'armée aux ordres du général Jourdan; combats d'Altenkirchen, de Wetzlar, d'Uckrath, etc. — Première opération de l'armée de Rhin-et-Moselle; affaire de la Rehbach, passage du Rhin à Kehl, etc. — Affaires intérieures de l'Italie; révolte et pacification des fiefs impériaux. Arrangemens avec Naples, Rome et la Toscane. Occupation de Livourne. Capitulation de Milan. Insurrection de Lugo.

Ouverture de la campagne sur le Rhin. — Le moment était arrivé où la campagne commencée avec tant d'éclat en Italie pour l'armée française, allait s'ouvrir sur les bords du

1796—an iv.
19 juin.
(1^{er} messid.)
Allemagne.

1796—an iv.
Allemagne.

Rhin. Toutefois, avant de raconter les événemens qui se passèrent sur ce point, il convient de jeter un coup d'œil sur la situation politique d'une partie des puissances de l'Europe, à l'époque dont nous parlons.

La France, après quatre années de troubles et d'agitations, suite inévitable de la subversion de son antique gouvernement, paraissait enfin parvenue à cet état de calme et de repos intérieur qui peut faire présager la fin d'une révolution. Un ordre de choses plus régulier avait succédé aux mesures anarchiques et provisoires; mais le directoire exécutif, établi sur les ruines de la puissance conventionnelle, n'avait pas le pouvoir nécessaire pour donner aux institutions républicaines la stabilité convenable. Les cinq directeurs, déjà divisés entre eux, étaient encore entravés dans leurs opérations par les chicanes presque continuelles qu'ils éprouvaient de la part des deux assemblées délibérantes, avec lesquelles ils partageaient la suprême autorité. Trop souvent agitées en sens contraire, les rênes du gouvernement flottaient entre les mains de ses pentarques, alors que, pour l'intérêt de la patrie, et pour réparer les maux des quatre années précédentes, il était indispensable de tenir ces mêmes rênes d'une main ferme et vigoureuse. Le comité de salut public, ce gouvernement draconien, avait malheureusement appris à se tenir en garde contre les hommes appelés à gouverner la nouvelle république. Défenseurs naturels de la nation, les conseils des Anciens et des Cinq-Cents représentans, apportaient une méfiance presque absolue dans leurs communications avec le directoire. Sous le prétexte légitime de veiller au maintien de la liberté publique, quelques hommes, déguisant leurs véritables intentions, abusaient du crédit que pouvaient leur donner leur éloquence et un désintéressement apparent, et entravaient, par l'excès de leur prévoyance, les mesures que l'autorité directoriale aurait pu

prendre pour consolider la nouvelle constitution , et maintenir, au-dehors, l'illustration que la gloire des armes répandait sur la république. 1796—an iv.
Allemagne.

La masse des ennemis de la France était, à la vérité, diminuée et affaiblie; mais que d'efforts et de sacrifices étaient encore indispensables pour obtenir la paix, ce constant et noble but des républicains de bonne foi! Il fallait continuer de vaincre en Italie; il fallait vaincre en Allemagne; continuer d'opposer une barrière aux intrigues toujours croissantes de l'Angleterre; anéantir les derniers restes de l'insurrection dans les départemens de l'Ouest; faire échouer les tentatives des royalistes; paralyser les anarchistes marchant presque de concert avec les premiers dans des intérêts diamétralement opposés, et travaillant avec eux à empêcher l'affermissement des dernières institutions.

Cependant l'enthousiasme qui avait fait trouver à la république des ressources si extraordinaires dans le dévouement de ses enfans, l'élan magique qui avait suscité tout-à-coup un rempart d'airain contre les puissances armées pour la cause des rois, ces mobiles et ces garans de la liberté nationale n'existaient plus dans leur énergie primitive. Tant de promesses avaient été violées, tant d'illusions détruites, que le peuple français, devenu presque indifférent à ses destinées, semblait repousser les espérances dont l'avaient flatté les premiers fondateurs de la liberté. A l'enivrement général avait succédé cet état apathique qui démontre la lassitude ou une grande anxiété. Les armées avaient seules conservé l'esprit patriotique qui s'allie si bien avec l'héroïsme : les soldats de l'armée d'Italie venaient de prouver à l'Europe cette vérité tout à la fois consolante et fatale. Mais, tandis que le général Bonaparte avait trouvé dans la victoire les moyens de tenir ses troupes dans l'abondance, les autres armées de la république

1796—an iv.
Allemagne.

étaient dans le plus grand dénûment. Epuisée par la chute progressive de son papier-monnaie, la France pouvait à peine subvenir aux premiers besoins de ses défenseurs. Par l'effet de cette même indifférence que nous signalions tout à l'heure, les jeunes citoyens ne montraient plus le même empressement à voler aux frontières pour y remplir les vides que les hasards de la guerre et les maladies occasionaient dans les cadres de l'armée. L'autorité du directoire avait peu de force pour faire exécuter les lois de la première réquisition et du recrutement; et quand la frontière du Rhin était pour ainsi dire menacée, on discutait à Paris sur les limites de chaque autorité constitutionnelle, au lieu de leur donner les moyens de se maintenir.

Telle était, à cette époque, la situation de l'opinion, que, si la France se fût trouvée, comme en 1794, menacée par l'Europe presque entière, il eût été douteux qu'elle pût obtenir les mêmes résultats de la résistance qu'elle opposa alors aux efforts de la coalition. Mais, fort heureusement pour la république, au temps dont nous décrivons maintenant les événemens militaires, plusieurs puissances s'étaient retirées de la lice, et les armées françaises, malgré leur affaiblissement physique, furent encore en état de remporter des victoires, et de joindre de nouveaux lauriers à ceux qu'elles avaient recueillis dans les années précédentes.

La Prusse réparait les pertes que lui avaient fait éprouver l'ambition et une folle avidité de conquêtes. Le roi, en se retirant de la coalition, avait gagné l'important avantage d'exercer en Allemagne une grande influence, dont l'effet rejaillissait toutefois sur le gouvernement français. La plupart des petits états de la confédération germanique, fatigués d'une guerre où il n'y avait rien à gagner pour eux, s'étaient mis sous la protection de Frédéric-Guillaume, et avaient

profité de la médiation de ce prince pour solliciter la paix auprès du directoire. 1796—an iv.
Allemagne.

Quoique enthousiaste des philosophes français, qui l'avaient, par reconnaissance, nommée la Sémiramis du Nord, l'impératrice Catherine II s'était néanmoins montrée, dès le commencement de la révolution française, ennemie des principes dont ils étaient les auteurs, et qui pouvaient conduire à l'examen de la conduite politique et privée des souverains. Elle pensait qu'à ces derniers seuls appartient le droit d'opérer des mouvemens semblables à ceux qui l'avaient placée prématurément, dit-on, sur le trône des czars. Les émigrés français, et plus tard la famille royale des Bourbons, reçurent dans ses états et à sa cour une éclatante hospitalité. Nous avons rapporté en son lieu la réception chevaleresque qu'elle fit à S. A. R. le comte d'Artois. Toutefois l'adroite souveraine s'était dispensée de prendre une part active à la coalition. Elle croyait qu'il était de son intérêt de rester spectatrice tranquille d'une guerre dont les résultats pouvaient, et avaient en effet amené l'affaiblissement des monarques ses rivaux. Catherine, digne par son génie et ses grandes qualités d'occuper le trône de Pierre-le-Grand, semblait prévoir dès-lors que la révolution française, dont les principes ne pouvaient encore atteindre ses sujets à demi barbares, deviendrait un jour la cause dernière de la prépondérance de l'empire russe dans les affaires de l'Europe. Occupée d'ailleurs de l'organisation des provinces nouvellement acquises en Pologne, elle trouvait dans la nécessité de contenir fortement un peuple indocile et dont l'agitation pouvait avoir des suites dangereuses, un prétexte plausible de ne s'unir encore que de cœur et d'opinion aux puissances liguées contre la république.

L'Angleterre, trouvant dans la prolongation des troubles de l'Europe les moyens de consolider la grandeur qu'elle ve-

1796—AN IV.
Allemagne.

nait d'acquérir par les derniers événemens, s'occupait alors plus spécialement de son empire maritime. C'était là le but constant des efforts du fils de Chatam, du ministre Pitt, et il faut convenir que la fortune avait secondé merveilleusement les desseins de sa politique. La prise de Toulon, fruit de la trahison et de l'intrigue, avait remis dans les mains de la Grande-Bretagne une partie de la flotte française de la Méditerranée, sans beaucoup de périls pour l'armée anglaise. Nous avons raconté les désastres de notre marine dans l'Océan : l'occupation de quelques-unes de nos colonies les plus importantes ; la subversion de toute autorité dans plusieurs de celles qui étaient restées au pouvoir de la France ; l'occupation de la Corse dans la Méditerranée : telles étaient les voies par lesquelles le cabinet de Saint-James était déjà parvenu à cette suprématie.

L'Espagne et la Hollande, entraînées dans le tourbillon politique de la coalition, avaient fermé les yeux sur les conséquences d'un pareil ordre de choses ; et quand la réflexion les eut amenées à la paix avec la France, ces deux puissances purent voir que le mal était sans remède, et que l'Angleterre seule avait retiré tous les avantages d'une guerre désastreuse pour les autres états ligués qui l'avaient entreprise. La Hollande surtout voyait ses propres colonies menacées, et sur le point de devenir aussi la proie de l'avidité britannique. L'Angleterre, à cette époque, se bornait donc à entretenir le ferment de la guerre de l'Autriche avec la république, guerre qui ôtait à ce dernier gouvernement les moyens de s'opposer aux succès toujours croissans de la grande entreprise de son heureuse rivale.

Avec plus de motifs qu'aucune des autres puissances européennes pour continuer la guerre avec la France, l'Espagne avait renoncé la première à faire partie de la coalition. On attribuait, avec raison, cette détermination prise par le roi

Charles IV, à l'influence qu'exerçait sur son esprit le duc d'Alcudia, son favori, parvenu rapidement du rang de simple garde-du-corps au poste de premier ministre. Les chances défavorables de la guerre sont presque toujours nuisibles à ces hommes que la faveur des souverains, plus que leur mérite personnel, conduit à la direction des affaires d'un état. Les peuples, que le malheur des circonstances vient éclairer sur les hommes et sur les choses, se prononcent alors fortement contre le ministre qu'ils regardent comme la cause première des désastres éprouvés. Les prestiges qui entouraient naguère l'idole du moment, s'évanouissent, et le favori est toujours sacrifié à des intérêts plus pressans. Godoï (c'était le nom du duc d'Alcudia), en adroit ambitieux, calcula ce résultat probable d'une guerre faite sans succès de la part de l'Espagne. Le territoire de cette puissance avait été envahi, les principes révolutionnaires avaient forcé la barrière des Pyrénées; le peuple espagnol commençait à murmurer; Godoï fit la paix, et cet événement ajouta encore à son crédit et à son illustration. Le roi lui conféra le titre de *prince de la paix*, la nation confirma cette distinction par ses applaudissemens.

Toutefois le gouvernement espagnol se trouvait dans une position critique. Placée dans l'alternative de se brouiller bientôt avec l'Angleterre, qui ne cessait de lui reprocher sa défection, ou de renoncer à ses relations avec la France, l'Espagne se voyait à la veille de recommencer la guerre, que son ministre venait de terminer dans ses propres intérêts. Ses efforts à l'époque que nous décrivons, tendaient à gagner du temps, et à retarder cette résolution fâcheuse.

L'Autriche, déjà fatiguée d'une lutte dans laquelle elle avait employé les plus grandes forces, mais encouragée par les succès équivoques que ses armées avaient remportés à la fin de 1795, se montrait décidée à pousser les hostilités

1796—an iv.
Allemagne.

1796—an iv. avec une nouvelle vigueur. La Saxe, la Bavière, la Souabe, Allemagne. restées fidèles à la confédération germanique, allaient seconder les efforts du chef de l'Empire.

On a vu, dans le volume précédent, comment le roi de Sardaigne avait été contraint de se détacher de la coalition, en demandant la paix, et en souscrivant aux conditions onéreuses que le directoire s'était cru en droit de lui imposer. Cette circonstance avait contribué à rendre plus précaire la situation de l'armée autrichienne en Italie, et l'on connaît déjà les revers essuyés par Beaulieu. Le succès de la campagne dans cette contrée était presque décidé en faveur des Français : les talents développés par le général Bonaparte pouvaient être les garans de nouvelles victoires.

Mais tandis que le vainqueur des Autrichiens en Italie cherchait à assurer ses conquêtes par des traités non moins avantageux pour la république que ses victoires ; tandis que Beaulieu, retiré dans la position de Roveredo, s'occupait à s'y retrancher, et ne cessait, dans ses rapports, d'exciter l'attention de la cour de Vienne sur la situation critique de son armée ; par une bizarrerie bien difficile à expliquer encore aujourd'hui, les bords du Rhin n'avaient point encore retenti du cri de la guerre. Quatre armées, réparties sur les deux rives du fleuve, restaient dans l'inaction, et semblaient hésiter à tenter de nouveau la fortune des batailles.

La conduite de l'Autriche, en cette circonstance remarquable, a été vivement critiquée par les historiens contemporains. En effet, comment justifier les motifs qui déterminèrent cette puissance à retarder si long-temps la reprise des hostilités sur le Rhin, surtout depuis les échecs multipliés éprouvés en Italie depuis l'ouverture de la campagne ? Pourquoi n'avoir pas profité des succès obtenus à la fin de la campagne précédente sur Pichegru et Jourdan, et avoir proposé à ce dernier un armistice pour les armées d'Allemagne ? C'est

en vain que des apologistes du système de lenteur adopté par le cabinet autrichien allégueraient que les forces infiniment supérieures de l'Autriche sur ce théâtre de la guerre, lui donnaient l'espérance et presque la certitude de réussir à écraser plus tard l'armée française; en vain diront-ils qu'il n'avait pas moins fallu que l'audace extrême de Bonaparte et la valeur aveugle de ses troupes, pour surmonter les immenses obstacles qui semblaient s'opposer aux progrès de l'armée de la république en Italie : le cabinet autrichien pouvait-il prudemment admettre comme constante la supposition que Beaulieu réussirait dans son plan? Il serait facile d'opposer aux apologistes de la conduite de l'Autriche, pour combattre les motifs qu'ils allèguent, les mêmes raisonnemens employés par eux à l'appui de ces motifs; et c'est précisément dans le calcul de toutes les chances de la guerre que nous pourrions trouver nos plus forts argumens. Quoi qu'il en soit, les événemens vont prouver toute l'incohérence des combinaisons de la cour de Vienne, et démontrer les inconvéniens de la perte du temps pour cette puissance.

Les motifs qui justifient le directoire, auquel on a reproché également sa lenteur à commencer les hostilités, nous paraissent plus péremptoires. Moins prompt que le gouvernement autrichien à se faire illusion, le gouvernement républicain n'avait pu prévoir que l'armée d'Italie, laissée, par impuissance de moyens de secours, dans un état de faiblesse étonnant, opérerait des prodiges, et détruirait deux armées, quand à peine on osait espérer qu'elle pût se tenir sur la défensive. Le général Bonaparte était parvenu à dissiper les forces réunies du roi de Sardaigne et de l'empereur, avec une armée qui ne comptait pas quarante mille combattans; mais ces victoires, qui ont répandu tant d'éclat sur le nom français, en procurant aux guerriers de l'Italie cette abondance de toutes choses qui leur manquaient presque entièrement au

1796—an iv.
Allemagne.

1796—an iv. commencement de la campagne, ne donnaient pas, aux deux
 Allemagne. armées cantonnées sur le Rhin, les objets indispensables pour marcher en avant. On doit se rappeler la détresse dans laquelle ces deux armées se trouvaient à la fin de 1795; l'indiscipline introduite par les coupables manœuvres de Pichegru; les efforts du général Jourdan et d'un grand nombre d'officiers-généraux et supérieurs pour empêcher les soldats de se livrer au pillage et à tous les excès qui sont la suite nécessaire de la misère et de la faim. Les revers qui avaient terminé si déplorablement la dernière campagne avaient encore augmenté le désordre, et porté à son comble le dénûment des deux armées. Dans des conjonctures aussi défavorables, le directoire devait s'applaudir du retard des hostilités de la part des Autrichiens, et différer lui-même de prendre une initiative hasardeuse.

Lors de l'armistice proposé par Clairfait et accepté par Jourdan, les deux armées de Sambre-et-Meuse et de Rhin-et-Moselle étaient entrées en cantonnemens. Nous avons déjà dit que la première était restée dans le Hundstruck qu'elle venait de défendre si vaillamment, et que la seconde avait pris position derrière la Queich, aux environs de la place de Landau. Cet armistice n'offrait des avantages qu'aux Français. Découragés par les privations de tout genre, et surtout par les événemens qui avaient suivi l'évacuation des lignes de Mayence, les troupes républicaines n'étaient guère en état d'opposer aux Autrichiens victorieux une résistance opiniâtre. Le général Jourdan connaissait trop bien les conséquences de cet état de choses, pour ne pas saisir l'offre d'un armistice, comme une planche de salut dans un naufrage prochain; et, par son refus d'accéder d'abord à cette utile suspension d'armes, Pichegru, cause première des désastres, avait, en quelque sorte, donné plus de poids aux justes motifs de suspicion qu'on devait avoir de sa conduite. Si le di-

rectoire avait d'abord blâmé le général Jourdan d'avoir ac- 1796—an iv.
cepté l'armistice sans consultation préalable, il n'avait cédé Allemagne.
qu'à un premier mouvement d'amour-propre irrité, sans réfléchir sur les motifs de la détermination prise par ce général prévoyant, qui étaient de conjurer le nouvel orage dont la France était menacée et dont l'issue était douteuse.

En effet, le gouvernement républicain ne tarda pas à reconnaître la sagesse de l'acceptation faite par Jourdan, en examinant les avantages de l'armistice, en considérant les améliorations qui pouvaient être apportées dans la situation des deux armées sur le Rhin. Tandis que les troupes se reposaient, dans leurs cantonnemens, de toutes les fatigues éprouvées dans la dernière campagne, les ordres furent donnés et des mesures prises pour que les cadres des armées fussent remplis avec exactitude. L'attention du directoire se porta même presque exclusivement sur le théâtre du Rhin. On a vu combien l'armée d'Italie avait été négligée, précisément parce que le gouvernement, étant loin de présumer que des coups décisifs se porteraient en Italie, ne donnait ses soins urgens qu'aux troupes destinées à reprendre une offensive vigoureuse.

Malgré toutes les difficultés qu'éprouvait la nouvelle mise à exécution des lois sur la première réquisition et sur les déserteurs à l'intérieur, le directoire avait cependant réussi à compléter les cadres des armées de Sambre-et-Meuse et de Rhin-et-Moselle, et à mettre leur force numérique dans un état respectable. Malheureusement, il n'avait pas obtenu un pareil succès dans ses efforts pour vaincre les obstacles que lui présentait le désordre des finances de la France, contre son dessein de rétablir le matériel de ses armées. La situation des officiers et des soldats, l'état des subsistances, des munitions et des équipemens militaires, n'étaient pas moins déplorables en 1796 que dans l'année précédente.

1796—an IV.
Allemagne.

Le général Jourdan s'était rendu à Paris, pour faire connaître au gouvernement, d'une manière encore plus positive, la détresse des deux armées. Il appela principalement l'attention du directoire sur la nécessité du rétablissement de la discipline. On trouve, dans un rapport adressé par ce général au ministre de la guerre, le tableau douloureux de la situation des troupes employées sur le Rhin à cette époque.

« Ces braves, dit Jourdan, qui dans toutes les occasions donnent l'exemple du courage et du dévouement, sont dans la situation la plus déplorable. Chacun d'eux, quel que soit son grade, ne touche que huit francs par mois, en numéraire; le reste de sa solde lui est payé en assignats, dont il ne peut faire aucun usage. Réduits à l'impossibilité de se procurer les objets de première nécessité, on voit les officiers de tout grade solliciter les généraux de leur faire délivrer, des magasins de la république, des souliers, des chemises, et même des habits destinés aux soldats; n'ayant pas les moyens de se procurer un domestique, les distributions étant très-irrégulières, et même manquant souvent, ils sont obligés de faire ordinaire avec les soldats, et de partager avec ces derniers les fruits de leur maraude : s'ils veulent faire ensuite, à leurs subordonnés, des remontrances sur le pillage, ceux-ci leur rappellent les obligations qu'ils leur doivent. » Ces abus étaient criants, et les conséquences ne pouvaient en être que funestes : cependant le directoire se vit dans la nécessité de les laisser subsister, parce que, les coffres de l'état ne renfermant que du papier-monnaie, il était impossible de donner autre chose aux défenseurs de la patrie.

Par la ressource du pillage, le soldat était devenu insolent et indiscipliné. Obligés de fermer les yeux sur les excès dont ils étaient les témoins, les généraux n'osaient rassembler leurs troupes pour former des camps, dans la crainte de voir le maraudage encore plus fortement organisé : en les laissant

disséminés dans les villages et dans les fermes, on pouvait au moins espérer que les soldats, partageant la nourriture de leurs hôtes, seraient moins tentés de s'éloigner pour aller piller et ravager le pays d'alentour.

1795—an iv.
Allemagne.

L'extrême rareté du numéraire empêchait également le directoire de se procurer le nombre de chevaux nécessaire pour le service de l'artillerie. Près de vingt mille chevaux de trait manquaient aux deux armées. Ceux qui se trouvaient dans les cantonnemens devaient être entretenus aux frais du fournisseur, chargé aussi de procurer les charretiers et de pourvoir à leur solde. Cette fatale mesure avait introduit dans cette partie du service un désordre inextricable. Les chevaux n'étaient ni ferrés ni équipés : les charretiers sans solde se livraient au brigandage naturel à des hommes presque tous sans aveu, et augmentèrent la confusion en désespérant les estimables officiers d'artillerie. On avait vu souvent les traits des chevaux coupés devant l'ennemi, et les bouches à feu abandonnées par des misérables qui s'enfuyaient avec les moyens de transport. On ne connaissait point encore la salutaire organisation des bataillons du train, qui depuis fut d'une si grande utilité dans les positions difficiles où se trouvèrent les armées françaises.

Dans un état de choses aussi inquiétant, le rétablissement d'une discipline sévère, indispensable pour la conduite des troupes, n'était guère praticable. Cependant il devenait d'autant plus urgent d'organiser le service, qu'à la détresse qui occasionait le désordre, se joignit une autre cause qui menaçait les armées françaises d'une entière dissolution. Les trames secrètes auxquelles Pichegru s'était livré, n'étaient pas encore connues, puisque le gouvernement n'inquiétait point ce général : mais on avait trouvé des renseignemens parmi plusieurs papiers saisis dans la Vendée, sur l'existence d'un complot ourdi par des agens de l'Angleterre, à l'effet

1796—an iv.
 Allemagne. de corrompre la fidélité des troupes républicaines. Toutefois ces renseignemens vagues ou chiffrés ne permettaient pas de reconnaître les individus compromis. On savait seulement que des négociations avaient eu lieu, et cette découverte fit ouvrir les yeux au directoire sur une foule de particularités de la dernière campagne : elle lui inspira de vives inquiétudes sur les résultats de la prochaine. Ces inquiétudes étaient justifiées encore par des pamphlets écrits dans le style soldatesque, répandus journellement par des mains inconnues dans les cantonnemens des armées sur le Rhin, et par lesquels on excitait les soldats à la désertion et à l'insurrection.

Impuissant pour fournir à ces armées ce dont elles avaient le plus urgent besoin ; peu rassuré sur leurs dispositions morales ; menacé de voir une portion des troupes se déclarer contre lui, le directoire se trouvait donc dans la position la plus embarrassante. On ne doit pas s'étonner s'il hésita longtemps à donner le signal des combats sur un terrain où il voyait l'intrigue et la trahison s'agiter sourdement pour provoquer à la désobéissance des troupes ébranlées par des maux auxquels il n'était pas en mesure d'apporter remède. Pouvait-il ne pas profiter du repos que lui donnait un ennemi plus intéressé que lui à la reprise des hostilités ? En gagnant du temps, le gouvernement républicain s'assurait les moyens de faire cesser au moins une partie des désordres dont il avait tout à craindre en ouvrant prématurément la campagne sur le Rhin. Les fruits de son retard furent incalculables. Pendant qu'on temporisait ainsi, le général de l'armée d'Italie frappait l'Europe de stupeur par les victoires signalées qu'il remportait. Le bruit de ses triomphes retentissait sur les bords du Rhin. Les soldats des deux armées de Sambre-et-Meuse et de Rhin-et-Moselle, se rappelèrent leurs propres exploits, et oublièrent leur pénible situation et les revers de 1795. Français, pouvaient-ils voir sans une noble

envie, l'illustration de leurs camarades d'Italie? Une généreuse émulation vint seule occuper leurs esprits. Aux mots magiques de gloire nationale, d'amour de la patrie, leurs cœurs se remplirent de nouveau d'ardeur et d'enthousiasme; et lorsque l'Autriche dénonça la rupture de l'armistice, tous brûlaient du désir d'égaliser les guerriers de l'armée victorieuse.

1796—an iv.
Allemagne.

Cependant un changement venait d'avoir lieu dans l'armée de Rhin-et-Moselle. Le général Pichegru, craignant d'augmenter les préventions défavorables que sa conduite avait fait naître, honteux peut-être de rester au milieu d'une armée qu'il avait presque sacrifiée à ses desseins particuliers, Pichegru avait donné au directoire la démission de son poste de général en chef. Ce gouvernement, qui n'avait déjà plus une grande confiance dans les dispositions du vainqueur de la Hollande, accepta la démission offerte. Désirant même éloigner de la république un homme dont il croyait avoir entrevu les desseins à travers le voile mystérieux qui les couvrait encore, le directoire nomma Pichegru à l'ambassade de Suède : mais celui-ci se trouva humilié, malgré sa feinte modestie, d'un emploi qu'il regardait comme au-dessous de celui de chef des armées de la république. Déterminé d'ailleurs à observer les événemens, afin de les faire servir à son ambition cachée, et n'ayant point renoncé à renouer les fils de ses premières intrigues, Pichegru refusa avec hauteur la place que lui assignait le directoire, et se retira dans la petite ville d'Arbois, lieu de sa naissance. Il aurait pu vivre dans cette retraite, honoré de tous ceux auxquels ses dernières menées étaient inconnues; mais la condition des Fabricius et des Cincinnatus, dont il était si loin de vouloir imiter le noble désintéressement, ne le séduisit point. Il pensa qu'un autre débouché pouvait s'ouvrir à ses projets, en briguant la nomination de député de son département au conseil des Cinq-Cents. Il se mit donc sur les rangs, et réussit sans peine

1796—an iv. à obtenir les suffrages nécessaires. Nous aurons peut-être
Allemagne. l'occasion de raconter, par la suite, comment Pichegru échoua encore dans sa nouvelle tentative contre la république.

Le général Moreau fut nommé pour remplacer Pichegru dans le commandement de l'armée de Rhin-et-Moselle, sur la désignation qu'en fit ce dernier lui-même au directoire. On a pu déjà remarquer que le nouveau général en chef réunissait les qualités qui pouvaient justifier le choix du gouvernement républicain. Si les circonstances n'avaient pas permis à Moreau de donner de nouvelles preuves de ses talens militaires, dans le dernier poste qu'il venait d'occuper (celui de commandant en chef de l'armée du Nord), il s'était du moins rendu utile à son pays, en maintenant l'ordre et la tranquillité dans les contrées placées sous sa surveillance. La Hollande, rendue à ses anciennes institutions, par le gouvernement français, était demeurée fidèle à ses engagemens avec lui; et la Belgique, devenue partie intégrante de la France, paraissait se féliciter de son changement de domination. La conduite tenue par Moreau entraînait pour quelque chose dans ces heureux résultats, et motivait la nouvelle preuve de confiance que le directoire donnait à ce général. Beurnonville fut choisi pour remplacer Moreau à l'armée du Nord. Cette armée, forte d'environ quarante mille hommes, était destinée, comme nous l'avons déjà indiqué, à servir de réserve à celles qui devaient agir offensivement sur le Rhin.

La force de l'armée de Rhin-et-Moselle, à l'époque où Moreau vint en prendre le commandement, était de soixante-dix-sept mille six cent cinquante combattans, dont soixante-onze mille six cent d'infanterie et six mille cinquante de cavalerie.

L'aile droite, aux ordres du général Férino, était composée des divisions des généraux Laborde, Tucq et Bourcier, formant un total de vingt-six mille huit cents hommes, infan-



COLAUD.

Ambroise Tardieu Dixerit.

terie et cavalerie. Elle s'étendait sur le Haut - Rhin entre Hoërdt , Strasbourg et Huningue.

1796—an iv.
Allemagne.

Le centre , fort de trente-un mille cent cinquante combattans , y compris la garnison de Landau , était établi au pied des Vosges , et occupait le pays situé autour de Guermersheim , Knittelsheim , Burweiller et Impflingen ; le général Desaix , qui commandait ce corps d'armée , avait sous ses ordres les généraux Delmas et Beaupuy.

L'aile gauche , commandée par le général Saint - Cyr , et composée des deux divisions des généraux Duhesme et Taponnier , présentait un effectif de vingt-un mille deux cents hommes. Elle occupait depuis Albertsweiller jusqu'Homboorg.

L'armée du général Moreau se trouvait opposée à celle qui était commandée par le général Wurmser. Cette dernière présentait , dans son effectif total , sept mille hommes de plus que la première , comme on peut s'en convaincre par l'état sommaire de situation qui suit :

Comme celle des Français , l'armée autrichienne aux ordres de Wurmser , se divisait en trois corps.

L'aile droite , commandée par le général Mézaros , comptait dix-huit mille combattans , dont quinze mille d'infanterie et trois mille chevaux. Elle était postée entre Otterberg et Kayserslautern.

Le centre , que le feld-maréchal Wurmser commandait en personne , était fort de trente-un mille sept cents hommes , dont neuf mille deux cents de cavalerie. Il devait garder les montagnes aux environs de Kayserslautern , et était cantonné à Muschbach , sur la Rehbach , à Rheingenheim et Manheim.

L'aile gauche , aux ordres du général La Tour , et forte de trente-un mille neuf cents combattans , dont sept mille neuf cents de cavalerie , occupait la plaine de Speyerbach , depuis

1796—an iv.
Allemagne.

Neustad jusqu'au Rhin. Le corps d'émigrés français, commandé par le prince de Condé, faisait partie de ce corps d'armée. Il était de quatre mille hommes, dont quinze cents de cavalerie et se trouvait placé vers Lachen.

L'armée de Sambre-et-Meuse, sous les ordres du général Jourdan, formait un total de soixante-seize mille combattans, dont soixante-cinq mille d'infanterie et onze mille de cavalerie. Elle occupait le Hundsruck, où elle s'était arrêtée et retranchée après avoir repassé le Rhin au moment où l'armistice lui avait été offert par le général Clairfait. Son front de bandière était établi sur la rive gauche de la Nahe, et cette rivière se trouvait la barrière de séparation entre les deux armées autrichienne et française.

L'aile droite était commandée par le général Marceau, et se composait de la division particulière de ce général, et des deux divisions Bernadotte et Poncet. Sa force totale était de vingt-neuf mille quatre cents combattans, dont deux mille deux cents de cavalerie; placé sur la Nahe, ce corps devait en défendre le passage, dans le cas où les Autrichiens tenteraient de l'effectuer. Les trois divisions des généraux Championnet, Grenier et Bonnard, et la réserve de cavalerie du général Bonnaud, formaient le centre dont Jourdan s'était réservé le commandement. La division Championnet, forte de neuf mille fantassins et huit cent cinquante chevaux, était cantonnée sur le Rhin, entre Diebach et Coblenz. Celle de Grenier se trouvait également sur le Rhin, entre Coblenz et Cologne. Elle comptait huit mille neuf cents hommes d'infanterie et treize cents de cavalerie. Le général Bonnard était placé derrière Bonn avec deux mille cinq cents fantassins et quatre cents chevaux. La réserve du général Bonnaud, s'élevant à deux mille deux cents chevaux, se trouvait sur la Moselle.

Le général Kléber, commandant l'aile gauche, avait sous

ses ordres deux divisions à peu près d'égale force ; la première, qui avait à sa tête le général Lefebvre , comptait neuf mille six cents hommes et neuf cents chevaux ; et la seconde, commandée par le général Collaud , neuf mille deux cents fantassins et douze cent cinquante chevaux. Ces deux divisions étaient à Dusseldorf et gardaient le passage du Rhin.

1796—an iv.
Allemagne.

L'artillerie de l'armée était sous les ordres du général Bollemont ; le génie sous ceux du général Lery , et le général Ernouf était chef de l'état-major-général.

L'armée autrichienne opposée à l'armée de Sambre-et-Meuse , était commandée par l'archiduc Charles , qui paraissait pour la première fois , comme général en chef , sur la scène militaire. Cette armée était celle qui avait eu pour chef , l'année précédente , le général Clairfait. Ce dernier , pour quelques causes de mécontentement , avait donné sa démission. Le prince Charles , doué d'une âme forte renfermée dans un corps débile , s'était , depuis la bataille de Nerwinde , son début dans la carrière des armes , distingué par des preuves de la plus grande aptitude pour l'art de la guerre. On l'a vu , dans le récit de la bataille de Fleurus , se signaler , à la tête d'une division , par une manœuvre habile. Ses talens , encore plus peut-être que sa haute naissance , l'avaient fait choisir par l'empereur , son frère , pour commander une des armées du Rhin.

Cette armée était forte de quatre-vingt-douze mille hommes , dont vingt-un mille trois cents de cavalerie. Elle se partageait en deux grands corps qui avaient pris position sur la Nahe et sur la Lahn. Le premier de ces corps était sous les ordres particuliers du prince Charles. Huit mille cinq cents hommes d'infanterie et cinq mille trois cents de cavalerie , commandés par le général Kray , formaient l'avant-garde et se trouvaient entre Biblis et Kirn. Le corps de bataille , fort de trentemille hommes d'infanterie et sept mille chevaux , occupait Baum-

1796—an IV.
Allemagne.

holder, Metweiller et Kirn. Le général Mercantin occupait Creutznach avec treize mille cinq cents hommes, dont trois mille de cavalerie ; un petit corps de quatre mille trois cents hommes couvrait la ville de Mayence.

Le second corps de l'armée du prince Charles avait à sa tête le duc de Wurtemberg. Beaucoup moins nombreux que le premier, ce corps défendait le cours de la Lahn, et se trouvait conséquemment distribué dans les postes établis le long de cette rivière ; son avant-garde se composait de trois mille six cents hommes d'infanterie, et deux mille deux cents de cavalerie, commandés par le général Kienmayer, et avait été poussée jusque sur la Sieg. Sept mille deux cents fantassins et deux mille trois cents chevaux, formant le corps de bataille, occupaient Altenkirchen, Hachenburg et Dierdorf. Le général Finch était à Neuwied avec six mille hommes, dont quinze cents de cavalerie. Enfin deux mille six cents hommes défendaient la forteresse d'Ehrenbreistein.

Ainsi, au moment de la rupture de l'armistice sur le Rhin, on voyait sur les deux rives de ce fleuve une masse de près de trois cent trente mille hommes, disposés à en venir aux mains pour des intérêts dont le plus grand nombre d'entre eux ne sentait pas toute l'importance. Toutefois l'Autriche, en faisant les plus grands efforts pour donner aux armées réunies contre la France une dimension pour ainsi dire gigantesque, ne dissimulait plus l'étendue de ses espérances. Le projet d'une invasion sur le sol français s'était renouvelé à la suite des succès momentanés de la campagne dernière. Les généraux autrichiens annonçaient l'intention de s'avancer, dans les premiers jours de juin, sur la Moselle et sur la Sarre. La rupture de l'armistice fut dénoncée par eux le 21 mai. Les ordres furent donnés pour que les deux armées se missent à la fois en mouvement, le 31 du même mois. Mais lorsque la cour de Vienne se berçait encore d'es-

pérances chimériques, la nouvelle des derniers désastres 1796—an IV.
essuyés par l'armée de Beaulieu en Italie vint dissiper les Allemagne.
premières illusions de l'empereur d'Allemagne, et lui fit craindre un plus fâcheux avenir. Un courrier fut expédié au général Wurmser, portant l'ordre de détacher de son armée un corps d'élite de vingt-cinq mille hommes, pour couvrir le Tyrol et sauver Mantoue. Wurmser était lui-même désigné pour remplacer Beaulieu; mais il devait conserver le commandement de son armée sur le Rhin, jusqu'à l'arrivée des troupes détachées à leur destination. L'Autriche, au moment où elle expédiait ces ordres, ne savait point encore que Bonaparte était déjà parvenu à l'entrée des gorges du Tyrol, que Wurmser était appelé à défendre. Les événemens se succédèrent avec tant de rapidité, que ce même Wurmser fut bientôt obligé de suivre les vingt-cinq mille hommes envoyés en Italie, et dont on hâta le voyage par tous les moyens que permettait la grande distance qu'ils avaient à parcourir. Le général La Tour fut chargé de remplacer Wurmser; mais, par une décision qui prouve l'opinion qu'on avait déjà des talens de l'archiduc Charles, le général La Tour fut subordonné à ce prince.

Ces nouvelles dispositions, auxquelles les Autrichiens étaient loin de songer avant les événemens d'Italie, firent renoncer la cour de Vienne à son projet d'invasion. Ainsi, les succès de l'armée française en Italie n'étaient pas exclusivement utiles à la patrie, sur le théâtre où ils étaient obtenus; leur influence s'étendait jusque sur le Rhin; ils forçaient les Autrichiens à rester en quelque sorte sur la défensive, rendaient aux soldats des deux armées de Sambre-et-Meuse et du Rhin leur première énergie, et préparaient de nouvelles victoires.

On a pu voir, par le détail que nous venons de donner des positions respectives des quatre armées sur le Rhin, que

1796—an IV.
Allemagne.

L'avantage des postes était en faveur des Autrichiens. L'armée du Haut-Rhin, commandée par le général La Tour, se trouvait, à la vérité, diminuée par la soustraction de vingt-cinq mille hommes partis pour l'Italie; mais les forces totales de l'Autriche sur ce point, que devaient augmenter incessamment de nouvelles recrues, levées avec activité, demeuraient encore à peu près égales à celles de la France. Celle-ci n'avait sur le Rhin qu'une seule place par où ses troupes pussent déboucher; c'était Dusseldorf. Les Autrichiens en avaient trois: Mayence, Manheim et Philisbourg; et leur position autour de ces places était bien plus centrale, et par conséquent plus favorable à l'état défensif auquel ils paraissaient vouloir se borner. Une circonstance d'une autre nature, mais bien importante encore, faisait pencher la balance du côté des ennemis de la France: c'était la réunion de toutes leurs forces dans cette partie, entre les mains d'un chef unique, le prince Charles. Le directoire, en laissant aux généraux qui commandaient les deux armées sur le Rhin un pouvoir égal, commettait une faute dont on ne tardera pas à reconnaître les fâcheux résultats. Tandis que l'archiduc, en raison de son commandement suprême, faisait concourir au même but les efforts des deux armées autrichiennes, on devait s'attendre qu'un accord parfait n'existerait pas entre les deux généraux républicains; et sans cet ensemble si nécessaire à la guerre, on ne pouvait pas espérer de succès continus. L'expérience des années précédentes, et surtout de la dernière, aurait dû démontrer cette vérité au directoire. Il est vrai qu'en 1795, le général de l'armée de Sambre - et - Meuse s'était trouvé subordonné à celui de Rhin-et-Moselle; que celui-ci avait négligé les intérêts du gouvernement qui lui accordait sa confiance; et que c'était précisément le général subordonné, qui, par la franchise de ses manœuvres, avait sauvé la république. Mais c'était une raison de plus pour le directoire

d'adopter l'unité de commandement ; et les désastres de 1795 1796—an iv. devaient seulement l'avertir de ne confier ce commandement Allemagne. qu'à un général dont les intentions, le dévouement et les talens lui fussent bien connus. Si, à l'époque dont nous venons de parler, Jourdan, par exemple, eût commandé en chef les deux armées à la place de Pichegru, peut-être les lignes de Mayence n'auraient-elles point été forcées, les guerriers de Sambre-et-Meuse ne se seraient-ils point trouvés dans la nécessité d'abandonner leurs conquêtes, et de repasser, en grande partie, le fleuve qu'ils avaient franchi avec tant de courage. Cette conjecture ne paraîtra pas déraisonnable à ceux qui auront lu avec quelque attention tous les détails que nous avons donnés, à ce sujet, dans le cinquième volume de ces Annales.

Nous avons dit que les armées autrichiennes sur le Rhin étaient à peu près égales en force à celles de la république qui leur étaient opposées. La cavalerie autrichienne conservait sa supériorité numérique ; car Wurmser n'en avait distrait que quelques escadrons. Ce général devait trouver en Italie des troupes de cette arme, tirées de l'intérieur des Etats héréditaires. Un autre avantage que l'ennemi avait encore sur les troupes républicaines, c'est qu'il était parfaitement approvisionné de tous les objets nécessaires pour tenir la campagne, et que le dénûment des armées françaises subsistait toujours. Les Autrichiens étaient dans l'abondance, et des magasins immenses avaient été formés pour assurer le maintien de cet état de choses. Avec des gages de succès aussi assurés, on ne voit pas pourquoi, après avoir dénoncé la rupture de l'armistice, et malgré le contre-temps survenu dans l'exécution de leur premier plan, les Autrichiens se laissèrent prévenir par leurs adversaires, et préférèrent la défensive à l'attaque. Il était au moins impolitique de laisser croire que la terreur inspirée par les victoires de l'armée

1796—an iv. d'Italie pouvait empêcher le cabinet autrichien de profiter
 Allemagne. de la position de ses armées sur le Rhin, pour commencer
 franchement les hostilités.

19 juin.
 (1^{er} messid.)

Passage du Rhin par l'armée aux ordres du général Jourdan ; combats d'Altenkirchen, de Wetzlar, d'Uckerad, etc. — Le général Jourdan reçut l'ordre de mettre l'armée de Sambre-et-Meuse en mouvement, et de la conduire sur la rive droite du Rhin. Les instructions du directeur Carnot, alors président du gouvernement, portaient que : vingt-cinq mille hommes, sous le commandement du général Marceau, seraient placés en avant de Trèves, pour lier les deux armées françaises; qu'un cordon de troupes resterait dans le Hundsruck; et que le général en chef passant le Rhin à Dusseldorf avec le gros de l'armée, s'avancerait sur la Sieg et la Lahn, afin de rappeler sur la rive droite du Rhin les troupes ennemies qui occupaient la rive gauche. Pour mieux parvenir à ce dernier résultat, et engager davantage les Autrichiens à se porter en force sur l'armée de Sambre-et-Meuse, on devait répandre le bruit que l'armée de Rhin-et-Moselle n'était pas destinée à agir offensivement, qu'elle servirait comme de réserve à l'armée de Jourdan, et ne s'occuperait que du soin de préserver l'Alsace d'une invasion. Toutefois, le général Moreau avait ordre de se tenir prêt à attaquer l'ennemi, si ce dernier tentait de se porter sur les troupes du général Marceau, et sur celles qui formaient un cordon dans le Hundsruck. Lorsque le général Jourdan aurait forcé les Autrichiens de repasser sur la rive droite, les vingt-cinq mille hommes de Marceau devaient filer par les derrières de l'armée de Rhin-et-Moselle, et aller tenter le passage du fleuve,

• Journaux du temps, — Histoire de France, — Sièges et batailles, — Jomini, — Précis historique de Dedon, — Mémoires de l'archiduc Charles, — Mémoires et Documents communiqués, etc.

entre Huningue et Strasbourg. Carnot finissait ses instructions par la défense absolue aux deux généraux de s'engager sérieusement avec l'ennemi sur la rive gauche du Rhin. 1796—an iv.
Allemagne.

Ce plan de campagne, conçu par un homme qui s'était particulièrement livré à l'étude de la science militaire, et qui avait déjà fait d'heureuses applications de sa théorie dans le cours de cette guerre mémorable de la France contre une partie de l'Europe, et notamment dans la campagne de 1794 ; ce plan, disons-nous, présentait cependant de graves inconvénients. Dans une entrevue qui eut lieu à Trèves, entre Moreau et Jourdan, les vices du plan de Carnot furent discutés et reconnus. Le directeur eut la franchise d'adopter les observations qui furent faites par les deux généraux. En effet, le général Jourdan, dont les forces s'élevaient, comme on l'a vu plus haut, à soixante-seize ou soixante-dix-huit mille combattans, après avoir laissé vingt-cinq mille hommes en avant de Trèves, et un cordon de troupes dans le Hundsruok, ne pouvait plus disposer que de trente-cinq à quarante mille hommes. L'apparition de ce dernier corps de troupes sur la rive droite du Rhin devait nécessairement attirer sur lui les principales forces de l'ennemi : il se trouvait dès-lors dans l'impossibilité de résister à une attaque sérieuse, et ne pouvait pas même espérer d'être secouru, puisque le général Marceau devait marcher sur le Haut-Rhin, pendant que Jourdan serait aux prises avec l'ennemi. Le général Moreau, séparé des Autrichiens par le fleuve, ne pouvait pas les empêcher d'écraser l'armée de Sambre-et-Meuse. Ces considérations avaient motivé les représentations que les généraux Jourdan et Moreau adressèrent au directoire. Ils firent observer qu'il était plus naturel de faire effectuer le passage du Haut-Rhin par les troupes qui se trouvaient déjà en Alsace, et de confier cette expédition à un général qui connût bien le cours du fleuve, que de perdre

1796—an iv. au moins vingt jours à y faire arriver les troupes de l'armée
 Allemagne. de Sambre-et-Meuse, commandées par un général qui n'avait point encore manœuvré sur cette partie du théâtre de la guerre. Le général Jourdan demanda en même temps l'autorisation de réunir sur la Lahn les troupes dont la présence lui serait inutile sur la Nahe, lorsque les principales forces de l'ennemi se seraient repliées sur la rive droite du Rhin, afin que l'armée de Sambre-et-Meuse fût en état de combattre, ou au moins de tenir les Autrichiens en échec, tandis que le général Moreau ferait exécuter le passage du Haut-Rhin.

Le 30 mai, veille de la rupture de l'armistice, l'armée de Sambre-et-Meuse occupait les positions suivantes :

Le général Kléber, ayant sous ses ordres les divisions Lefebvre et Collaud, était à Dusseldorf : une réserve d'infanterie commandée par le général Bonnard occupait Bonn et Cologne ; la division du général Grenier occupait Coblenz ; les divisions Championnet, Bernadotte, Poncet, et la réserve de cavalerie aux ordres du général Bonnaud, étaient réunies dans Hundsruok ; le général Marceau campait à Birckenfeld ; et le général en chef avait son quartier-général à Kirchberg.

Le gros de l'armée de l'archiduc qui devait agir contre Jourdan, était à Baumholder et sur la Nahe : son aile gauche, aux ordres du duc de Wurtemberg, était sur la rive droite du Rhin, entre la Lahn et la Sieg.

Nous avons dit que les hostilités devaient commencer de la part des Français, en portant sur la rive droite du Rhin, par Dusseldorf, un fort corps de troupes de l'armée de Sambre-et-Meuse ; et que le but de ce mouvement était de forcer les Autrichiens à quitter la rive gauche, pour rendre conséquemment plus facile le passage du Haut-Rhin par l'armée de Rhin-et-Moselle, suivant le dernier plan arrêté. Cependant

cette expédition même mettait le général Jourdan dans une position assez critique. L'ennemi pouvait se borner à diriger sur le corps qui aurait passé le Rhin, des troupes suffisantes pour ralentir ses opérations; et rassemblant ses forces principales, attaquer le reste de l'armée de Sambre-et-Meuse dans le Hundsruck. L'armée de Rhin-et-Moselle n'était pas assez voisine pour qu'on pût espérer, en ce cas, de recevoir un prompt secours, et Jourdan pouvait être accablé avant d'être secouru. La seule ressource, dans la supposition d'un échec, était alors de se jeter dans les camps retranchés de Trèves, de Trarbach et de la Chartreuse; mais comme à la guerre il faut toujours accorder beaucoup au hasard, et attendre souvent ses succès de l'audace, Jourdan ne donna qu'une médiocre attention à ces inconvénients, et il chargea le général Kléber du soin de diriger toutes les troupes destinées à agir sur la rive droite du Rhin.

1796—an iv.
Allemagne.

Dans la journée du 30 mai, Kléber avait réuni ses troupes sur la rive droite, vers Obladen, et passé la Wipper. Le 31, jour de la rupture de l'armistice, il vint camper entre Pfoz et le château de Bensberg; le lendemain, après avoir passé l'Agger, il s'avança sur la Sieg, et y rencontra la première avant-garde ennemie.

La Sieg était défendue par la droite de l'armée de l'archiduc, aux ordres du duc de Wurtemberg; mais les troupes du général autrichien, dans le plan de rester sur la défensive, étaient morcelées comme on l'est toujours dans des positions d'observation. Le gros de ce corps était à Kroppach et à Altenkirchen. Le général Frisck se trouvait détaché vers Neuwied avec cinq bataillons et dix escadrons. Les généraux Kienmayer et Gottasheim commandaient des avant-gardes sur la Sieg.

A la nouvelle du mouvement des troupes françaises, le duc de Wurtemberg quitta Altenkirchen, et accourut avec

1796—an IV. six bataillons et quatorze escadrons pour renforcer le général
 Allemagne. Kienmayer; mais ce mouvement ne put s'exécuter assez à
 temps, et, quand le duc arriva, Kienmayer était déjà cul-
 buté.

Le général Lefebvre, qui avait passé l'Agger à Troisdoif et à Lohmann, après avoir culbuté quelques troupes d'avant-garde, se rendit maître du pont de Siegberg, malgré la vigoureuse résistance des bataillons chargés de le défendre. En même temps, le général Collaud passait la Sieg vers Meindorf. Pressées vigoureusement sur leur front par le général Lefebvre, menacées sur leur flanc gauche par le général Collaud, les avant-gardes autrichiennes se replièrent sur Kerath, où elles rencontrèrent le détachement amené d'Altenkirchen par le duc de Wurtemberg. La perte de l'ennemi, dans cette première rencontre, fut considérable, s'il faut en croire le rapport du général Kléber, qui la porte à deux mille quatre cents hommes, y compris mille prisonniers. La cavalerie française avait poursuivi les Autrichiens jusqu'au défilé du Wart.

Il était naturel de penser que les Autrichiens s'arrêteraient dans la forte position d'Uckerad, et chercheraient à la défendre. Aussi le général Kléber avait-il fait ses dispositions pour les y attaquer et les prendre à revers. Le 2 juin, les colonnes arrivèrent à point nommé, après une marche pénible, aux points indiqués; mais elles ne trouvèrent que des éclaireurs, qui se retirèrent à leur approche. Au lieu de s'arrêter à Uckerad, les Autrichiens avaient continué leur retraite jusqu'à Kroppach et Altenkirchen, où ils s'étaient ralliés à leur corps principal.

Le général Kléber passa la journée du 3 juin à Uckerad. Des reconnaissances furent poussées par les deux partis pour reconnaître les positions respectives. Elles donnèrent lieu à quelques affaires insignifiantes d'avant-postes; mais Kléber

avait pris la résolution d'attaquer sérieusement le duc de Wurtemberg le lendemain.

1796—an IV.
Allemagne.

La position qu'occupaient les troupes de ce dernier, quoique naturellement très-forte, avait été rendue plus formidable encore par les ouvrages dont on l'avait entourée; mais elle avait l'inconvénient d'être trop étendue en raison des forces destinées à la défendre, et que le duc de Wurtemberg s'était vu dans la nécessité de morceler. Deux bataillons et quatre escadrons occupaient les hauteurs d'Altenkirchen; deux mille hommes gardaient le débouché de cette ville occupée par des Croates et des chasseurs; un bataillon défendait Almerspach; cinq bataillons et douze escadrons formaient, à Kropf-pach, une espèce de réserve, qui, par l'effet des manœuvres de Kléber, se trouva engagée en même temps que les autres troupes, et conséquemment en première ligne. Il faut observer encore que le duc avait fait un détachement (celui du général Finck, composé de cinq bataillons et dix escadrons) pour observer le débouché de Neuwied, ce qui affaiblissait d'autant ses moyens de résistance.

Le 4 juin, à quatre heures du matin, le corps du général Kléber se mit en mouvement, et partit de Jungratg pour attaquer l'ennemi. La division du général Lefebvre marchait en tête; celle du général Collaud suivait à une demi-lieue de distance de la gauche de la première: elle avait l'ordre de se mettre en bataille en seconde ligne, dans la position qui se trouve en avant de Veierbusch, dès que le général Lefebvre aurait commencé son attaque, afin de soutenir ce dernier.

Le général Lefebvre, à qui la position de l'ennemi était connue, pour l'avoir occupée l'année précédente, avait formé sa division sur trois colonnes. Celle de droite, composée d'un bataillon de grenadiers et de deux bataillons de la vingt-cinquième demi-brigade d'infanterie légère, fut confiée au chef

1796—an IV. de cette même demi-brigade, le colonel Brunet ¹. Le général Allemagne. Soult ² conduisait la colonne de gauche, composée de la quatre-vingt-seizième demi-brigade d'infanterie de ligne, d'un bataillon de la vingt-cinquième demi-brigade légère, et d'une compagnie d'artillerie à cheval commandée par le brave capitaine Prost ³. La colonne du centre, composée des quatre-vingt-troisième et cent cinquième demi-brigades de ligne, était sous les ordres du général Leval ⁴.

Les premier, sixième et neuvième régimens de chasseurs à cheval étaient sous les ordres du général d'Hautpoult. La colonne de droite devait se porter sur Kropach; celle de gauche, sur Almerspach, tandis que l'adjutant-général Ney ⁵, avec le corps de troupes légères de la division Collaud, devait tourner la gauche des Autrichiens pour essayer de couper leurs communications.

La principale colonne, c'est-à-dire celle du centre, où s'était fixé le général Lefebvre, franchit sans obstacle les passages des hauteurs de Weierbush, que les Autrichiens avaient négligé d'occuper. Parvenues au pied de la formidable position d'Altenkirchen, les troupes de Lefebvre se formèrent et furent soutenues par la division Collaud. Le général Kléber, qui se trouvait sur ce point, fit avancer l'artillerie pour répondre à celle de l'ennemi, et l'attaque fut ordonnée. Les soldats républicains s'y portèrent avec cette ardeur et cette intrépidité qui les avaient signalés dans les campagnes précédentes. Le colonel Bonnet, surmontant tous les obstacles qui s'opposaient à la marche de sa colonne, s'empara des villages de Shonälberg et d'Almerspach; et,

¹ Aujourd'hui lieutenant-général.

² Maréchal duc de Dalmatie, etc.

³ Aujourd'hui maréchal-de-camp.

⁴ Aujourd'hui lieutenant-général.

⁵ Mort maréchal duc d'Elchingen, prince de la Moskowa, etc.



PROST.

Ambroise Tardieu Duvall.

suivant les hauteurs, il menaçait l'aile gauche des Autrichiens formée par le régiment de Jordis, pendant que le centre des Français se portait sur Altenkirchen. Le régiment de Jordis fit une résistance digne d'éloges. Un combat assez vif, mais inégal, s'engagea; la cavalerie du général Lefebvre traversa le ravin devant Altenkirchen, et culbuta plusieurs escadrons autrichiens sur les bataillons de Jordis. Cette charge brillante, où le général d'Hautpoult fut blessé à l'épaule, produisit l'effet le plus avantageux; attaquée sur sa gauche, pressée de front, et menacée d'être chargée par la cavalerie, l'infanterie autrichienne fit un mouvement pour se retirer; mais le général d'Hautpoult la gagna de vitesse; il chargea avec vigueur ces fantassins déjà ébranlés, les contraignit de s'arrêter et leur fit mettre bas les armes. Le chef d'escadron Richepanse¹, du premier régiment de chasseurs, se distingua d'une manière bien remarquable dans cette dernière occasion. Blessé au bras d'un fort coup de sabre, et ayant eu deux chevaux tués sous lui, il s'était élancé sur celui d'un chasseur, et avait continué de se battre avec la plus rare intrépidité. La conduite de ce brave officier avait paru si digne d'éloges aux yeux de tous ses compagnons d'armes, qu'à leur sollicitation pressante, le général Kléber prit sur lui de nommer Richepanse général de brigade sur le champ de bataille. Cette nomination glorieuse fut confirmée par le directoire.

Pendant que la position d'Altenkirchen était enlevée avec tant de bonheur et de bravoure, le général Soult, avec la colonne de gauche, s'était avancé sur Kroppach afin de tenir en échec la réserve du duc de Wurtemberg. Trop faible pour s'engager sérieusement, Soult se borna à empêcher cette réserve de marcher au secours des troupes attaquées par les deux autres colonnes de la division Lefebvre, et contribua

¹ Mort lieutenant-général.

1796—an IV.
Allemagne.

1796—an iv, ainsi au succès de la journée. Les Autrichiens rassemblèrent leurs troupes vers Hersbach, et profitèrent de la nuit pour gagner Freilingen. Le général Lefebvre prit position à Hachenburg.

Les Autrichiens avaient perdu, dans ce début de la campagne, trois mille hommes tués, blessés ou prisonniers; parmi ces derniers se trouvaient trois bataillons du régiment de Jordis, avec le colonel et tous les officiers. Les trophées des Français furent quatre drapeaux, douze pièces de canon, une grande quantité de caissons et la meilleure partie des équipages du corps du duc de Wurtemberg. Le général Kléber affirma, dans son rapport, que la perte des Français ne s'était pas élevée au dessus de cent vingt hommes, tout compris.

L'adjutant-général Ney, à la tête de son détachement volant, avait tourné les Autrichiens par la gauche, passé la Wiedbach, et s'était jeté sur les communications ennemies. Entouré plusieurs fois par les troupes légères, il les avait repoussées et s'était même emparé de Dierdorf, où il trouva des magasins considérables. Le petit corps de Ney appartenait, comme nous l'avons dit, à la division Collaud, et formait comme l'avant-garde de cette division, qui suivit le mouvement de Ney, et entra le même jour (4 juin) dans Dierdorf. Les approvisionnements des Autrichiens, partagés entre les troupes de Collaud, furent pour elles un stimulant de plus pour voler à de nouveaux succès. Le général Fink avait reçu du duc de Wurtemberg l'ordre d'évacuer la position de Neuwied, pour prendre celle de Montabaur : poursuivi par l'adjutant-général Ney, il ne put garder cette dernière position. Le duc de Wurtemberg avait lui-même quitté Freilingen, et se dirigeait aussi sur Montabaur; mais apprenant que les Français occupaient déjà ce point, et que le reste de la division Collaud débouchait vers Valmerode, il quitta brus-

quement Molzberg, où il venait d'arriver, et se retira en toute hâte vers Limburg, derrière la Lahn, sans attendre le général Finck, qui heureusement avait pris la même direction. Le général Collaud s'empara de Valmerode, après en avoir chassé quelques détachemens ennemis, et y prit position. Ney avait trouvé à Montabaur d'immenses magasins d'approvisionnement.

1796—an iv.
Allemagne.

Sur ces entrefaites, la division Lefebvre, quittant la position d'Hachenbourg, s'était portée sur Ober-Hadamar, où l'arrière-garde du duc de Wurtemberg faillit à être surprise. Les Autrichiens prirent position sur la rive gauche de la Lahn, en occupant Nassau, Dietz, Limburg et Runkel. A cette époque, le duc de Wurtemberg fut remplacé par le général Wartensleben, qui reçut un renfort de six bataillons et six escadrons.

Le même jour, 5 juin, le général Kléber continua son mouvement, et réunit entre Ober-Hadamar et Limburg, les deux divisions Lefebvre et Collaud. Le général Soult, avec quelques bataillons et escadrons, fut chargé d'occuper Herborn, et d'observer les débouchés de Wetzlar.

La marche victorieuse que les Français venaient de faire dans un pays que la prévoyance de l'ennemi avait couvert de magasins, entretint le corps d'armée dans un grand état d'abondance; mais il ne put tirer de ces nombreux approvisionnemens tout le parti désirable. Le défaut de transports organisés, et la difficulté d'en trouver dans une contrée dont les habitans avaient pris soin d'éloigner toutes les bêtes de somme et de trait, mirent dans l'obligation de laisser ces approvisionnemens où ils se trouvaient, et les troupes continuèrent par la suite à éprouver de grandes privations.

Le mouvement de l'armée française sur la rive droite du Rhin, et les événemens qui s'en étaient suivis, avaient produit l'effet que le gouvernement et les généraux en chef

1796—an iv.
Allemagne.

des deux armées espéraient. Au premier avis de l'échec éprouvé sur la Sieg, l'archiduc Charles avait, ainsi que nous l'avons indiqué, détaché six bataillons et six escadrons pour renforcer son aile gauche; mais quand il fut informé de l'issue du combat d'Altenkirchen, il fit d'abord partir pour Homburg le général Werneck avec onze bataillons et vingt-deux escadrons, attira à lui la division du général Hotze de l'armée du Haut-Rhin, laissa vingt mille hommes aux ordres du général Mercantin, pour couvrir Mayence, et se dirigea avec le reste de son armée, forte de trente-deux bataillons et quatre-vingts escadrons, sur la Lahn. Il passa le Rhin le 10 juin, et le 14 il était à Wetzlar.

Le général Jourdan craignait d'abord de se voir attaqué sur la Nahe, et avait pris ses précautions en conséquence: mais en apprenant la marche de l'archiduc sur la rive droite du Rhin, délivré de sa première inquiétude, il se disposa à aller au secours de Kléber, menacé par des forces supérieures. Dès le 6 juin la division du général Grenier reçut l'ordre de passer le Rhin à Neuwied, ce qu'elle fit après la retraite du général Finck. Le général Bonnard avait aussitôt commencé l'investissement du fort d'Ehrenbreistein. Bientôt les divisions Championnet et Bernadotte, et la réserve de cavalerie du général Bonnaud, qui suivit l'archiduc dans sa marche, en inquiétant ses derrières, passèrent successivement sur la rive droite du Rhin, par Neuwied. Le général Marceau, avec sa division et celle du général Poncet, fut chargé d'observer le corps de vingt mille hommes, laissé par l'archiduc devant Mayence, et devait au besoin prêter main-forte à l'armée de Rhin-et-Moselle.

Le général en chef de l'armée de Sambre-et-Meuse établit, le 12 juin, son quartier-général à Ober-Hadamar, et se trouva par là sur la Lahn avant l'archiduc Charles, quoique celui-ci fût parti le 6 de Mayence, et que Jourdan, partant des

rives de la Nahe et passant par Neuwied, eût deux marches de plus à faire que le prince. Le 13 juin, l'armée de Jourdan occupait les positions suivantes :

1796—an iv.
Allemagne.

La division Bernadotte était à Holtzapfel, ayant des postes jusqu'à Nassau sur la Lahn, et s'appuyait au Rhin du côté de Lahnstein ; la division Championnet occupait les hauteurs vers Dietz ; la division Grenier était sur la rive droite, presque en face de la ville de Limburg ; la division du général Collaud était placée à la gauche de cette division, sur les hauteurs vis-à-vis Limburg ; enfin celle de Lefebvre formait un crochet sur la gauche de la division Collaud, défendue par le ravin de Steinbach qui s'étendait le long de son front ; la division Lefebvre était liée par des postes de troupes légères avec le corps détaché du général Soult, qui occupait Herborn. La cavalerie était en réserve derrière les deux dernières divisions. Le général Bonnard, avec six bataillons, tenait la garnison d'Ehrenbreistein en échec, et observait la basse Lahn, au-dessous de Nassau.

Toute la masse de troupes que le prince Charles amenait avec lui sur la Lahn n'étant pas encore arrivée à sa destination, le général Jourdan aurait dû profiter de cette circonstance, pour attaquer le général Wartensleben, et l'accabler avant que l'archiduc se fût réuni à ce dernier. Il devait faire déboucher la division Championnet, et une partie de celle de Bernadotte, par Dietz ; faire effectuer le passage de la Lahn à Runkel et à Diekirchen, par la division Collaud ; porter ensuite ces deux divisions sur les flancs des Autrichiens, et attaquer vigoureusement ces derniers, tandis que le général Grenier aurait débouché par Limburg, et que le général Bernadotte, avec l'autre partie de sa division, aurait marché sur les postes ennemis au-dessous de Dietz. En manœuvrant de la sorte, l'armée française obtenait un succès certain : mais, nous devons l'avouer, le général Jourdan en

1796—an iv.
Allemagne.

cette occasion importante, manqua de l'audace nécessaire. Trop de circonspection lui fit perdre les moyens de battre l'ennemi. Il crut malheureusement devoir employer la division Lefebvre à garantir le flanc gauche et les derrières de l'armée, de l'incursion de la nombreuse cavalerie ennemie, et à observer l'arrivée des renforts que recevaient les Autrichiens. Au lieu donc d'attaquer, comme il en avait la possibilité, le général Wartensleben, dès le 14 juin, il remit le combat au 17, et le général Lefebvre reçut l'ordre de se rapprocher le plus près possible de Wetzlar. Mais il n'était plus temps, et Jourdan avait perdu l'avantage momentané de sa supériorité numérique.

Le prince Charles était arrivé le 14 à Wetzlar avec ses trente-deux bataillons et ses quatre-vingts escadrons, et ces troupes, réunies à celles de Wartensleben, présentaient une masse de soixante-quatre mille combattans. L'effectif de l'armée française n'allait pas au-delà de quarante-cinq mille hommes. Ainsi l'ennemi avait, à son tour, l'avantage du nombre, et cet avantage était d'autant plus grand, que la force autrichienne consistait surtout en cavalerie. La situation de l'armée française était devenue critique.

L'archiduc, après avoir envoyé au général Wartensleben vingt-un escadrons de renfort, s'était avancé du côté de Wetzlar avec le reste de ses troupes, pour attaquer la gauche des Français, qu'il savait être faible à cause de la grande étendue du terrain qu'elle occupait. Les troupes destinées à cette attaque étaient celles du général Hotze, au nombre de six mille cinq cents hommes, occupant les hauteurs de Weilmunster, et dont les avant-postes se trouvaient près de Weilburg, et celles du général Kray, formant un corps de dix mille hommes qui occupait les hauteurs de Braunfels, ayant ses avant-postes sur la Lahn près du pont de Lein. La réserve et les grenadiers hongrois, commandés par le général

Werneck, étaient placés derrière Wetzlar; la division saxonne avait pris poste à Gross-Reckenbach; enfin le général Gottesheim, avec deux mille hommes de troupes légères, devait partir de Giessen pour se porter sur les flancs des Français, afin de les inquiéter.

1796—AN IV.
Allemagne.

Le 15 juin, la réserve autrichienne passa la Lahn à Wetzlar, repoussa les avant-postes du général Soult, jusqu'à Greifenstein, et vint camper sur les hauteurs au-delà de la Dill. L'intention de l'archiduc était d'effectuer son attaque le lendemain; mais le général Lefebvre, averti des mouvemens et des projets de l'ennemi, accourut sur la route de Wetzlar pour s'y opposer. Ce brave général, reconnaissant toute l'étendue du danger qu'il courait en affrontant des troupes aussi nombreuses que celles qui étaient devant lui, ne se détermina pas moins à leur disputer avec vigueur le terrain, et commença lui-même l'attaque dont il était menacé. Il partagea ses forces en deux colonnes : la première, inférieure à l'autre, courut réoccuper le pont de Lein, avec l'ordre de manœuvrer de manière à protéger le flanc droit de la seconde colonne; celle-ci, à la tête de laquelle se trouvait Lefebvre, marcha à la rencontre de l'ennemi, qui s'avancait pour la recevoir sur la route de Wetzlar. Les deux partis en vinrent aux mains près du village de Werdoff. Les Français avaient reçu de leur digne général une impulsion telle, qu'il devint difficile, pour l'ennemi, de résister à l'impétuosité du premier choc.

Les troupes républicaines arrivèrent jusque sur le plateau qui se trouve au confluent de la Dill et de la Lahn. La brigade de droite emporta à la baïonnette l'abbaye d'Altenburg, après trois assauts que soutinrent vaillamment les grenadiers du général Werneck. La brigade de gauche parvint aussi à s'emparer des hauteurs de la chapelle de Dalheim. Les Autrichiens, battus sur ces points, se retirèrent en partie der-

rière la Dill, et l'autre partie dans Wetzlar. Trop faible pour
1796—an iv. les poursuivre, le général Lefebvre arrêta l'ardeur des sol-
Allemagne. dats victorieux, et se borna à canonner les fuyards.

Il était quatre heures du soir, et si Lefebvre eût pu être soutenu dans son mouvement offensif, la journée ne se fût point écoulée sans qu'il eût remporté une victoire signalée ; mais, par l'effet du trop grand éloignement où se trouvait sa division du gros de l'armée, les lauriers cueillis dans la matinée allaient échapper des mains de ce général. L'archiduc était accouru à Wetzlar au bruit de la canonnade qu'il avait entendue, et il ordonna au général Werneck de prendre quatre bataillons et six escadrons pour aller attaquer les hauteurs et le bois d'Allenstetten, où le général Lefebvre avait fait prendre position à sa gauche, sous la protection d'une batterie. Cette hauteur était importante, et commandait les autres positions qu'occupait la division. L'archiduc fit garder les passages et les chemins le long de la Dill et de la Lahn jusqu'à Wetzlar. Une ligne de tirailleurs fut jetée en avant, pour inquiéter la droite de Lefebvre ; et les Saxons eurent ordre de quitter leur position en arrière de Wetzlar, pour se porter sur le champ de bataille.

Les grenadiers autrichiens attaquèrent les Français, et éprouvèrent la résistance qu'on pouvait attendre de troupes qui avaient vaincu le matin ; mais trois escadrons des cuirassiers du régiment de Karacksay, ayant filé le long de la Dill, prirent en flanc le général Lefebvre, en même temps que deux autres escadrons se joignaient aux troupes qui combattaient de front. Il était impossible de résister à une attaque ainsi combinée : aussi l'infanterie fut-elle obligée de céder, et d'abandonner quelques canons. Le général Richepanse, à la tête de la cavalerie, protégea la retraite des troupes de Lefebvre, afin de leur donner le temps de se reformer aux bords du bois d'Allenstetten ; mais, malgré toute la vigueur de

leurs charges, les escadrons français, écrasés par l'immense supériorité de leurs adversaires, furent repoussés. | 1796—an iv.
Allemagne.

Sur ces entrefaites, la division saxonne, sous les ordres du lieutenant-général Lindt, avait réussi à passer la Lahn, et s'était formée en avant de Wetzlar. Le général Lefebvre était parvenu à rallier ses troupes, et, au moyen de sa cavalerie, résistait encore en arrière des hauteurs de Berghausen. Mais bientôt chargés par les cheveu-légers et les hussards saxons du général Zeschwitz, les soldats de Lefebvre furent encore poussés et perdirent sept canons. Cette dernière action mit fin au combat sur la droite; mais, à la gauche, les Français tenaient encore dans le village d'Altenburg. L'archiduc les y fit attaquer par le régiment saxon de Hayde, et le village fut enfin emporté après une vive résistance. Le général Lefebvre opéra sa retraite assez heureusement à la faveur de la nuit, et vint reprendre sa première position derrière le ravin de Tieffenbach. Il avait perdu, dans cette affaire, cinq cents hommes et plusieurs pièces de canon.

Ce dernier échec était fâcheux sans doute, mais le but d'attirer sur la rive droite du fleuve une grande partie des forces de l'armée autrichienne du Bas-Rhin se trouvait rempli. L'autre armée autrichienne s'était repliée sur Manheim, et se trouvait même affaiblie par le départ de la division du général Hotze, pour renforcer les troupes de l'archiduc. L'armée de Rhin-et-Moselle se trouvait en mesure d'effectuer le passage du Haut-Rhin, opération regardée comme très-influente sur les résultats de la campagne.

Cependant la trop grande circonspection de Jourdan avait placé l'armée de Sambre-et-Meuse dans une position assez fâcheuse. Elle se trouvait formée perpendiculairement au Rhin, et l'artillerie était venue se mettre en masse sur l'extrémité opposée à la rivière. Dans cet état de choses, Jourdan courait les risques de laisser accabler son aile gauche, ou de

1796—AN IV.
Allemagne.

se voir culbuté dans le fleuve, si, par un changement de front, son armée se formait dans une position parallèle au cours du Rhin. Deux partis lui restaient à prendre pour sortir d'embarras ; tenter les hasards d'une bataille, ou faire sa retraite. La supériorité des forces de l'ennemi, qui pouvait mettre en ligne vingt mille hommes de plus que les Français, rendait le premier parti d'autant plus hasardeux, qu'une défaite essuyée donnait à l'archiduc l'occasion de se servir de sa nombreuse cavalerie pour poursuivre les vaincus, et achever leur déroute. Le général Jourdan préféra le parti de la retraite, d'autant mieux, qu'il s'était enlevé la possibilité d'engager une bataille offensive, en dispersant ses troupes et en ayant sa droite trop éloignée.

Cependant trois obstacles pouvaient rendre encore cette retraite difficile, et nuire à l'ensemble et au succès des opérations subséquentes. L'archiduc, en effet, au moyen de sa cavalerie, pouvait porter rapidement des troupes sur Dusseldorf, s'emparer de ce passage, et le fermer aux Français pour le reste de la campagne. Il pouvait également diriger sur Coblenz des forces suffisantes pour y passer le Rhin sous la protection du fort d'Erheinbrestein, et couper la retraite à l'armée française. Enfin le prince pouvait aussi rétrograder jusqu'à Mayence, soit pour repasser sur la rive gauche du Rhin, soit pour appuyer le général Wurmser et le mettre à même de s'opposer aux mouvemens du général Moreau. Jourdan crut donc prudent de manœuvrer de manière à attirer l'ennemi sur le point le moins dangereux.

En conséquence, ce général se détermina à faire sa retraite sur le pont de Neuwied avec les divisions des généraux Bernadotte, Championnet et Grenier. Mais, afin de garder le débouché de Dusseldorf, le général Kléber reçut l'ordre de se diriger sur cette ville avec les deux divisions Lefebvre et Collaud. Kléber devait suspendre sa marche rétrograde aus-

sitôt qu'il s'apercevait que l'ennemi ferait des mouvemens du côté de Mayence. Jourdan fit parvenir en même temps au général Beurnonville l'invitation pressante de diriger une partie de ses forces du côté de Dusseldorf. Au moyen de ces dispositions, le général de l'armée de Sambre-et-Meuse se trouvait en mesure pour se porter sur tous les points de sa ligne qui seraient menacés, et de reprendre l'offensive sur la rive droite, si l'archiduc se décidait à se diriger vers le Haut-Rhin pour s'opposer aux projets du général Moreau.

1776—an 1v.
Allemagne.

La brigade du général Soult était toujours à Herborn, et cette position éloignée l'exposait à être enlevée. En se déterminant à la retraite, le général Jourdan fit envoyer un détachement de la division Collaud à Emerischain pour y attendre le général Soult, en même temps que l'intrépide adjudant-général Ney, à la tête d'une compagnie de hussards, traversant la cavalerie autrichienne en combattant sans cesse, allait porter au général Soult l'ordre et la direction de la retraite. Soult et Ney se replièrent de suite sur Emerischain, et rejoignirent l'armée après avoir triomphé, avec une grande bravoure, des obstacles qu'ils rencontrèrent sur leur passage.

Le 17 juin, au soir, les trois divisions Grenier, Championnet et Bernadotte, se mirent en marche et vinrent prendre position à Montabaur, où Jourdan établit son quartier-général. L'archiduc avait fait ses dispositions pour attaquer les Français à Mengenkirchen; mais, instruit en route de la marche rétrograde du général Jourdan, il changea de direction, fit un mouvement de flanc sur Rinderoth, et dirigea la division du général Werneck sur Emerischain. Les troupes qui avaient passé la Lahn furent chargées de poursuivre les Français sur plusieurs colonnes. Une se dirigea par Ober-Lahntein jusqu'à la Motter; une autre, par Wilma et Ober-Hadamar, jusqu'à Molzberg; une troisième, par Weilburg et Mehrenberg, sur Neukirchen. La division du

1796—an iv. **général Wartensleben** se dirigea de Limburg vers Freilingen, Allemagne. Mais il n'y eut, dans toutes ces directions, que des escarmouches entre les avant-postes.

Le général Jourdan continua son mouvement de retraite le 18, et se trouva promptement sur les bords du Rhin. Mais l'archiduc, qui avait deviné l'intention du général français, venait de faire rompre, par des radeaux disposés à cet effet, tous les ponts de Neuwied. Jourdan s'arrêta et fit prendre position sur le Stainbach. Pendant ce temps, le colonel Tirlet, qui, l'année précédente, avait déjà donné de grandes preuves de son zèle et de son dévouement, s'occupait, avec une extrême activité, du soin de réparer les ponts. L'ennemi avait fait avancer douze pièces d'artillerie; mais les Français firent si bonne contenance, que les Autrichiens n'osèrent pas les attaquer. Lorsque les ponts furent réparés, l'armée se remit en marche dans un ordre imposant. Le général Bernadotte fut chargé de protéger le passage, avec toute la cavalerie des trois divisions et la trentième demi-brigade que commandait le colonel Darnaud. Cette arrière-garde, qui était suivie par un corps considérable de cavalerie ennemie, soutenue par une artillerie nombreuse, étonna l'armée et les Autrichiens eux-mêmes par sa contenance tranquille et la précision de ses manœuvres. Le colonel Darnaud et le chef d'escadron Grosjean, se signalèrent par les charges brillantes qu'ils exécutèrent sur le front de l'ennemi. L'armée passa le Rhin sans éprouver de perte.

Un pareil succès n'était point réservé au corps d'armée du général Kléber, qui se retirait, comme nous l'avons dit, sur Dusseldorf. Ce général avait marché, dans la nuit du 17 juin, vers Freilingen, et il avait pris une position à cheval sur la route d'Altenkirchen, s'étendant jusqu'à la Sieg. Il avait ensuite dirigé sur Hachenburg les troupes de la division Collaud, détachées le 16 à Emerischain, et la brigade du général

Soult, et le soir il avait pris position à Uckerad. D'après les instructions du général Jourdan, Kléber n'avait point de motifs pour s'arrêter à Uckerad, puisqu'il ne s'était point aperçu que l'archiduc fit un mouvement rétrograde sur Mayence¹. Cependant, au lieu de continuer sa retraite sur Dusseldorf, ce général eut l'imprudence de passer la nuit du 18 au 19 juin à Uckerad. Le 19, au matin, le général Kray s'avança, avec l'avant-garde autrichienne, forte de onze mille hommes, sur les avant-postes de Kléber, et les repoussa jusqu'à la position principale. Le général Kléber, se voyant assailli, jugea sagement qu'il convenait de combattre avec assurance, autant pour inspirer de la confiance à ses troupes, qu'une retraite précipitée aurait pu ébranler, que pour en imposer à l'ennemi. Il fit donc avancer son artillerie pour engager une forte canonnade, pendant qu'il formerait son corps d'armée : le général Leval reçut l'ordre de se porter de suite sur le flanc droit du général Kray ; et les brigades des généraux Lorge et Bastoul durent attaquer la gauche ; Kléber se réserva le commandement d'une colonne qui formait le centre de sa ligne. Le général Collaud, avec partie de sa division, restait en intermédiaire pour soutenir l'attaque de front, ou celle des deux autres colonnes au besoin. Le général Richepanse et l'adjudant-général Ney étaient à la tête de la cavalerie.

La première attaque répondit aux espérances du général Kléber. L'artillerie française fit taire celle des Autrichiens. Richepanse et Ney culbutèrent les escadrons ennemis. Les colonnes d'infanterie balayèrent le terrain coupé que le gé-

¹ Il y eut sans doute un malentendu dans cette affaire. Le général Kléber, s'il faut en croire le général Jomini, a affirmé avoir reçu de Jourdan l'ordre de ne pas se retirer avec son corps jusque sur Dusseldorf, parce que le général en chef ne passerait lui-même le Rhin qu'autant qu'il y serait forcé, vu qu'il espérait pouvoir se maintenir sur la rive droite.

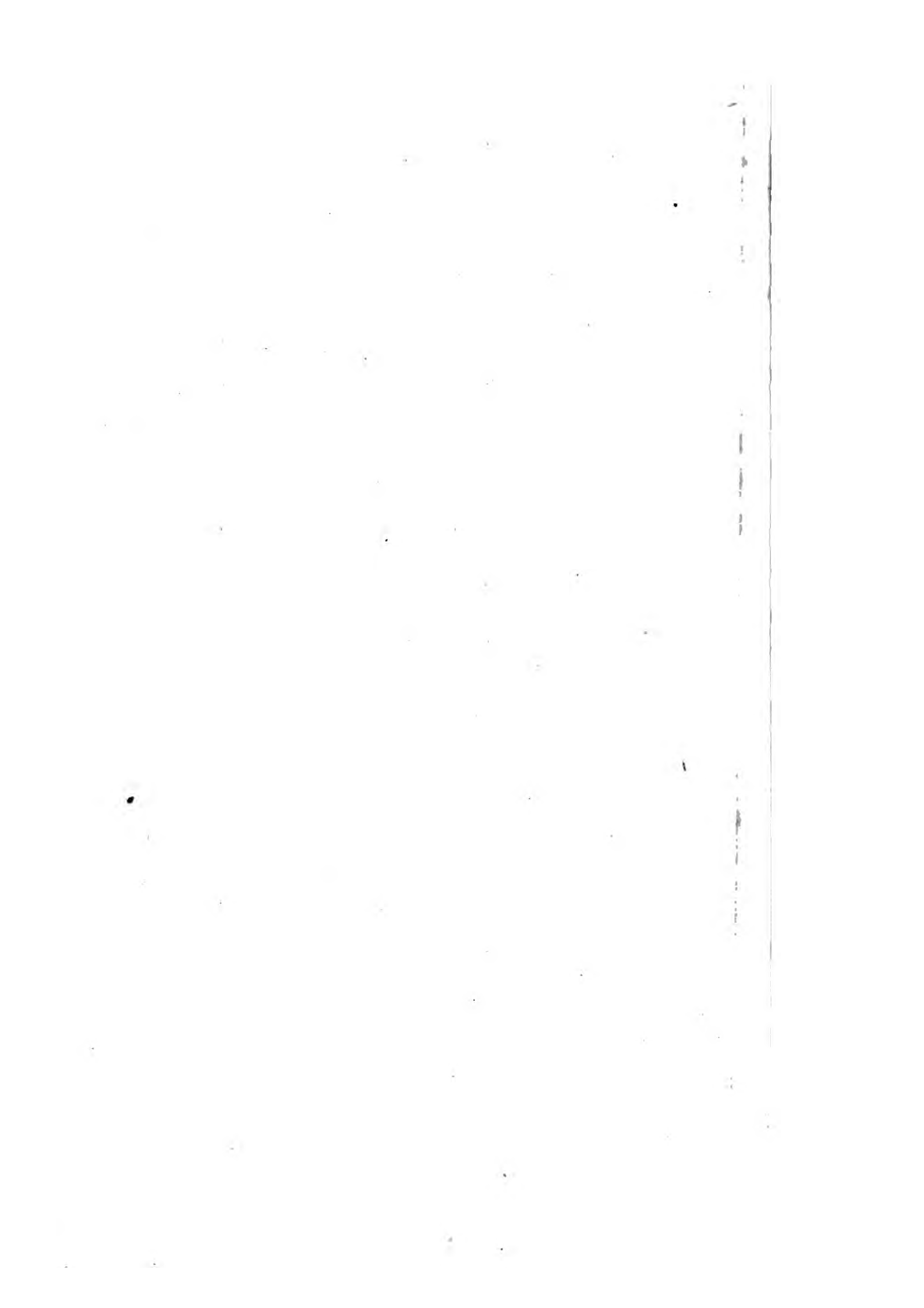
1796—an IV. neral Kray avait gagné le matin, et forcèrent les Autrichiens
 Allemagne. à se retirer en désordre. Le général Kléber s'avança lui-même
 à la tête d'un bataillon de grenadiers et d'une demi-brigade,
 marchant sur les deux côtés de la route. Arrivés devant Kir-
 chrub, les Français trouvèrent ce village fortement occupé,
 et de l'infanterie avantageusement postée, avec du canon,
 sur les hauteurs en arrière. Il s'engagea une canonnade assez
 vive. Vers midi, la cavalerie, commandée par Richepanse et
 Ney, essaya une charge dans laquelle les escadrons autri-
 chiens furent repoussés; mais l'infanterie, par son feu nourri,
 éloigna les escadrons français. Dans ce moment, la colonne
 du général Bastoul attaquait la gauche de l'ennemi avec vi-
 gueur et la forçait à céder. Alors le général Kray abandonna
 le village de Kirchrub, et réunit toute son infanterie sur les
 hauteurs, en arrière de ce village.

La troupe que dirigeait personnellement Kléber gravit les
 hauteurs sous le feu de l'artillerie, pendant que celles des
 généraux Leval et Bastoul essayaient de les aborder, chacune
 de son côté. Mais les Français trouvèrent sur ce champ de
 bataille une résistance digne d'eux. Le général Millus, avec
 quatre bataillons de grenadiers, s'avança à la baïonnette sur
 le centre des troupes républicaines. Il s'engagea dans cette
 occasion une mêlée terrible et opiniâtre, dont on trouve peu
 d'exemples dans les annales militaires. Mais enfin les Fran-
 çais furent repoussés avec perte d'un drapeau, et poursuivis
 par la cavalerie autrichienne, qui tomba en flanc sur les es-
 cadrons de Richepanse, et les força à la retraite.

Le général Kléber se retrancha dans les positions qu'il oc-
 cupait avant le combat. L'infanterie s'y défendit vaillamment
 jusqu'à la nuit, pendant laquelle la retraite continua jusque
 derrière la Sieg.

Les Français s'attribuèrent dans le temps la gloire de cette
 journée, à laquelle on donna même le nom de bataille d'Uc-





kerad, parce qu'on prétendit que Kléber avait eu à com- 1796—an iv.
battre une grande partie de l'armée autrichienne; mais cette Allemagne.
assertion est fautive, d'après les détails authentiques et comparés sur toutes les relations que nous venons de donner.

Après le combat d'Uckerad, le corps d'armée de Kléber effectua sa retraite sans encombre jusqu'aux bords du Rhin. La division aux ordres du général Bonnard passa le fleuve à Bonn et à Cologne. Les divisions Lefebvre et Collaud se retirèrent jusque derrière la Wipper, dans la forte position de Benrad et d'Obladen, cherchant à se maintenir sur ce point important de la rive droite du Rhin, afin de couvrir Dusseldorf, où l'on avait établi un grand camp retranché.

Ainsi se termina la première partie des opérations de l'armée de Sambre-et-Meuse, dans cette campagne. Quoique ayant été forcée de se retirer devant des forces trop supérieures, cette armée n'en avait pas moins fait son devoir, et atteint le but que s'étaient proposé le directoire et les deux généraux Moreau et Jourdan, celui de faire quitter la rive gauche du Rhin aux principales forces de l'armée de l'archiduc, et de faciliter à l'armée de Moreau le passage du Haut-Rhin, opération dont nous allons rendre compte.

*Premières opérations de l'armée de Rhin-et-Moselle; (8 messid.)
affaire de la Rehbach; passage du Rhin à Kehl, etc'. — 26 juin.*

Le paragraphe précédent a fait connaître la situation et la composition des deux armées française et autrichienne sur le Haut-Rhin; et l'on sait par conséquent que les troupes aux ordres du général Moreau étaient numériquement plus faibles que celles qui se trouvaient sous le commandement du feld-maréchal Wurmser. Nous avons également expliqué les motifs qui firent rester le général français dans l'inaction pendant les

¹ Journaux du temps, — Sièges et batailles, — Histoire de France, — Jomini, — Mémoires du prince Charles, — Précis historique de Dedon, — Documents et Notes manuscrits, etc.

1796—an iv. Allemagne. mouvemens opérés par l'armée de Sambre-et-Meuse. Soit qu'en effet l'ennemi eût ajouté foi au bruit qu'on fit répandre à dessein, que l'armée de Rhin-et-Moselle resterait sur la défensive pendant toute la campagne, ce qui était peu présomable; soit qu'affaiblie par le détachement envoyé en Italie, l'armée autrichienne ne fût pas jugée assez forte pour attaquer les Français, on ne voit pas qu'elle ait fait aucun mouvement contre le général Moreau. Celui-ci eut donc tout le loisir et les facilités nécessaires pour la mise à exécution du plan de campagne adopté par le directoire. Voyons maintenant comment Moreau profita des circonstances et de sa position.

Les troupes détachées par Wurmser, de son armée, pour marcher sur l'Italie, ne consistant d'abord qu'en cinq bataillons et un régiment de cavalerie, leur absence causa, dans l'armée autrichienne, un vide à peine sensible, et fut bientôt réparé par le feld-maréchal, qui les fit remplacer de proche en proche; en sorte que le Brisgaw, d'où elles avaient été tirées, restait couvert comme auparavant. Toutefois, ce mouvement de troupes sur la ligne autrichienne, et la nouvelle que les Impériaux rassemblaient un équipage de pont sur les hauteurs de Rheinweiller, et que le corps du prince de Condé se rapprochait de Neuburg et de Steinstadt, firent présumer au général Moreau que l'intention de l'ennemi était de tenter l'exécution du projet de la campagne précédente, c'est-à-dire une invasion en Alsace et en Franche-Comté. Dans cette persuasion, le général français crut devoir serrer davantage ses troupes du Haut-Rhin; il les rassembla dans de petits camps entre Ottmersheim et Hesingen. Les événemens prouvèrent que les craintes conçues étaient mal fondées, et le gros des forces autrichiennes étant déjà sur la rive gauche du Rhin, il devenait peu probable que les Impériaux voulussent courir les risques d'un passage de vive force, qui, d'ailleurs, eût été sans utilité.

On a déjà vu que les nouvelles défaites de Beaulieu en Italie, avaient engagé le gouvernement autrichien à faire détacher, de l'armée de Wurmser, un renfort plus considérable. L'armée du Bas-Rhin devait remplacer la moitié des vingt-cinq mille hommes que ce mouvement ôtait à l'armée de Wurmser; mais la marche du général Jourdan sur la Lahn, avait forcé l'archiduc à garder toutes les troupes qui étaient sous ses ordres immédiats, et même à attirer à lui, comme nous l'avons rapporté, la division du général Hotze faisant partie de l'armée du Haut-Rhin. Cette dernière resta donc sur la défensive, et même le maréchal Wurmser ne se croyant point en mesure de garder plus long-temps la ligne qu'il occupait, prit le parti de quitter ses positions de Kayserslautern, Neustadt, Tripstadt et Spire, et de se retirer sur la rive droite du Rhin, ne laissant sur la rive gauche que quinze à vingt mille hommes dans le camp retranché de la tête du pont de Manheim. Le mouvement des Autrichiens se fit le 8 juin. Les Français en eurent connaissance le 9 à trois heures du matin, et Moreau fit marcher de suite les avant-gardes à la poursuite de l'ennemi; elles réussirent à faire quelques prisonniers et à prendre quelques chevaux. Moreau poussa le même jour ses troupes sur la Speyerbach: il plaça le centre, qu'il commandait en personne, entre Spire et Neustadt, et la gauche entre Neustadt et Gœlheim.

Dès son arrivée à l'armée, Moreau avait fait reconnaître les bords du Rhin, aux environs de Strasbourg, afin de déterminer ses différens points d'attaque pour le passage du fleuve, et pour en préparer le projet. Cette commission délicate fut confiée au colonel d'artillerie Dédon¹, et au colonel du génie Boisgérard, auxquels le général en chef adjoignit ensuite les adjudans-généraux Abatucci, Bellavesnes, Decaen

¹ Aujourd'hui lieutenant-général.

1796—an iv.
Allemagne.

et Montrichard¹. Tous ces officiers remplirent habilement leur mission, ainsi que nous l'exposerons plus bas; mais dans la crainte de donner l'éveil sur ses projets, et pour faire croire qu'il avait l'intention de porter la guerre dans le Palatinat, Moreau avait transporté son quartier-général à Landau.

Le corps laissé par Wurmser sur la rive gauche du Rhin, occupait de fort bonnes positions. Il se partageait en deux divisions, sous les ordres des généraux Starray et Petrasch. Le premier, avec onze bataillons et vingt escadrons, occupait le camp de Maudach, et les retranchemens de Mundenheim. Le second, avec sept bataillons et douze escadrons, gardait Ogersheim et le canal de Franckenthal, également couverts par des retranchemens. Ainsi la droite de ce corps d'armée, appuyant à Franckenthal, il était presque impossible de la tourner. Sa gauche, couverte par la Rehbach, s'étendait jusqu'à la Rehect, et les bords marécageux du vieux canal d'Ogersheim, retranchés avec soin, présentaient un front d'un accès bien difficile. Wurmser avait encore augmenté la force de cette position, en faisant refluer par des barrages les eaux de la Rehbach, et d'un autre ruisseau qui passe à Franckenthal, et en soutenant les inondations produites par cette opération au moyen de retranchemens considérables qui ne permettaient d'arriver sur ces positions, que par les trois routes qui mènent de Spire, de Neustadt et de Turckheim à Manheim; et ces débouchés étaient eux-mêmes fortement défendus.

Cependant le général Moreau, dans l'intention de masquer son projet de passer le Rhin à Kehl, crut devoir faire une tentative sur les positions dont nous venons de parler, et dans lesquelles se confiait si fortement Wurmser. Les dispo-

¹ Bellavesnes, Decaen et Montrichard sont aujourd'hui lieutenans-généraux. Abatucci est mort général de division au siège d'Huningue. Il avait à peine vingt-six ans.

sitions furent faites en conséquence, le 14 juin. La division Delmas, du corps aux ordres du général Desaix, se mit en marche sur trois colonnes. La première se dirigea par Walsheim sur Neuhoffen, qui fut emporté de vive force. La deuxième traversa le bois de Schifferstadt, où elle rencontra un corps de Croates commandé par le comte Giulay, qui fut culbuté et contraint de se retirer au delà de la ferme de Kolhof. Les Français passèrent la Rehbach, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture et sous le feu le plus vif. La troisième colonne, où se trouvait le général Desaix lui-même, pénétra jusque dans la plaine de Mutterstadt, où elle repoussa la cavalerie ennemie; la cavalerie et l'artillerie légère de la division avaient été laissées devant la Rehct; elles ne passèrent cette rivière que lorsque l'ennemi fut poussé en avant et qu'il fut permis de rétablir les ponts. Ce retard avait obligé l'infanterie, abandonnée à elle-même dans la plaine de Mutterstadt, d'attendre que les escadrons eussent débouché pour prendre l'ennemi en flanc, et soutenir les autres attaques.

1796—an iv.
Allemagne.

La deuxième division du centre (corps de Desaix), commandée par le général Beaupuy, marcha par la grande route de Neustadt à Manheim. Elle trouva, en avant du village de Danstadt, cette route défendue par de fortes batteries et des inondations très-profondes; mais ces obstacles étaient bien peu capables d'arrêter l'ardeur et la bravoure des soldats républicains, ils furent surmontés. Cette dernière division se trouva réunie dans la plaine de Mutterstadt, à celle de Delmas.

Lorsque la cavalerie et l'artillerie légère, si long-temps attendues dans cette plaine, furent arrivées, et que les troupes se trouvèrent déployées, l'ennemi, chassé de tous les retranchemens formés pour protéger les inondations, se retira par échelons sur le rivage de Rheingenheim, sous la protection du camp retranché.

La division Duhesme, du corps de Saint-Cyr (aile gauche),

1796—an iv. avait été chargée de faire deux fausses attaques, l'une par la
 Allemagne. grande route de Turckheim à Manheim, l'autre dirigée par
 Lambsheim sur Franchenthal et Epstein. Ces attaques se
 bornèrent à des escarmouches de cavalerie de peu d'im-
 portance.

Cette journée coûta aux Autrichiens six à sept cents
 hommes tués ou blessés, et deux cents prisonniers. La perte
 des Français fut de quelques hommes.

Le lendemain, 15 juin, les avant-gardes françaises ten-
 tèrent inutilement de s'emparer de Rugheim; les Autrichiens
 se retirèrent dans les retranchemens de Mundenheim, devant
 lesquels les troupes de Moreau prirent position. Une division
 occupa de Neuhoffen à Kolhof, une seconde de Fusgenheim
 à Danstadt. La réserve se plaça à Iggelheim, Böehl et Haas-
 loch. Les avant-postes s'étendaient jusqu'à Rheingenheim,
 Maudach, Rugheim et Ogersheim. Les choses demeurèrent
 dans cet état jusqu'au 19 juin. Trente bataillons et quarante-
 cinq escadrons se trouvaient presque réunis devant les Au-
 trichiens, qui n'avaient que quinze bataillons et trente-sept
 escadrons dans leur camp de Mundenheim. Le reste de l'ar-
 mée ennemie était disséminé en postes sur la rive droite du
 Rhin jusqu'auprès de Bâle.

On a blâmé le général Moreau de n'avoir pas poussé plus
 loin l'avantage qu'il venait de remporter sur la Rehbach.
 Mais ceux qui lui font ce reproche n'ont pas réfléchi que
 ce général n'avait eu d'autre but que celui de donner le
 change à l'ennemi sur ses intentions. Il avait attaqué les
 Autrichiens assez vigoureusement, pour qu'ils pussent croire
 que l'entreprise était sérieuse : ce but était rempli. En cher-
 chant à forcer les retranchemens devant Manheim, Moreau
 ne pouvait plus s'occuper exclusivement de l'opération bien
 plus importante qu'il méditait.

Le maréchal Wurmser, ayant reçu l'ordre de hâter son

départ pour l'Italie, où sa présence était jugée nécessaire pour réparer les désastres essuyés par Beaulieu, quitta ^{1796—an iv.} Manheim, le 18 juin. Il remit le commandement de l'armée ^{Allemagne.} du Haut-Rhin au général La Tour, déjà désigné pour le remplacer. Les événemens prouveront bientôt qu'en subordonnant le général La Tour à l'archiduc Charles, chargé en chef de la direction des deux armées du Rhin, l'Autriche avait pris une mesure qui devait amener d'heureux résultats.

Cependant il devenait nécessaire que le général Moreau exécutât son opération pour faciliter à l'armée de Sambre-et-Meuse, obligée de repasser le Rhin en grande partie, les moyens de reprendre l'offensive. Aussi le général de l'armée de Rhin-et-Moselle s'occupait-il avec activité des préparatifs de son expédition.

D'après les reconnaissances faites sur le Rhin par les officiers que nous avons nommés plus haut, il avait été arrêté que le principal passage s'effectuerait un peu au-dessus de Kehl. Ce point offrait beaucoup d'avantages par la facilité de rassembler secrètement, dans la ville de Strasbourg, tous les bateaux et agrès nécessaires, et de les conduire par eau le long du canal de navigation jusque dans le bras Mabile, et de là dans le grand canal du Rhin. C'est ce qui avait déterminé le choix de ce passage. Mais, d'un autre côté, il y avait beaucoup d'obstacles à surmonter pour conduire les troupes sur la terre ferme, attendu qu'elles ne pouvaient aborder qu'à des îles marécageuses et très-fourrées; et qu'après le premier abord, il leur restait encore à traverser différens petits bras non guéables, à déboucher dans une plaine coupée de digues et de fossés, que l'ennemi devait naturellement faire servir à sa défense.

Pour empêcher les Autrichiens de réunir contre l'attaque principale assez de forces pour culbuter les premières troupes, on chercha quatre endroits, au-dessus et au-dessous de

1796—an iv. Kehl, pour y faire des débarquemens peu nombreux dont Allemagne. les mouvemens et l'artillerie inquiétassent l'ennemi, et le missent dans l'incertitude du point où il devait diriger ses forces. On convint d'en chercher encore d'autres intermédiaires entre ceux-ci et Kehl, d'ou l'on pût encore faire diversion par des attaques moins importantes. Il fallait que ces lieux de débarquement fussent tels, que les bateaux pussent arriver par eau, et que l'embarquement pût se faire à l'abri de quelques îles protectrices, sans être aperçu par l'ennemi. Tant de conditions essentielles à réunir rendaient très-rares les endroits propres à ces attaques; aussi ce ne fut qu'après un grand nombre de reconnaissances pénibles et minutieuses, qu'on parvint à les déterminer.

Il fut décidé définitivement que la fausse attaque supérieure se ferait vis-à-vis le village de Messenheim. Les bateaux provenant de la rivière d'Ill, et les nacelles nécessaires, pouvaient y être conduits d'Erstein par la rivière de Graffst, qui communique de l'Ill au Rhin par un bras de ce fleuve, qui sépare l'île de Schaffley de celle du Point-du-Jour. C'était dans ce bras même que devait se faire l'embarquement des troupes. On avait fait sonder la Graffst, qui n'est pas toujours navigable, et l'on s'était assuré qu'elle le serait lors de l'expédition, qui devait avoir lieu à l'époque des grandes eaux.

Les embarcations destinées à l'attaque principale de Kehl pouvaient être amenées de l'intérieur de la ville de Strasbourg par le canal de navigation et le bras Mabile jusqu'au point indiqué pour l'embarquement des troupes. Elles pouvaient ensuite facilement venir doubler la pointe de l'île des Epis; traverser de là le grand Rhin, et se jeter sur les îles de la rive droite qui ne se trouvent séparées du continent que par des bras étroits, mais non guéables dans cette saison.

On choisit, pour l'attaque inférieure, un endroit en avant

de Gamsheim , que l'on crut favorable , parce que les bateaux pouvaient facilement y être conduits à couvert par l'embouchure de la rivière d'Ill dans le Rhin , et qu'on espérait pouvoir aborder sur la rive droite un peu au-dessous du village de Diersheim ¹. Cette attaque , réelle aussi , mais secondaire , avait pour but de passer un corps de troupes de dix mille hommes , afin de s'emparer de la route de Rastadt , et d'intercepter les secours qui auraient pu venir du Bas-Rhin à l'ennemi.

1796—an iv.
Allemagne.

Ces deux attaques principales devaient être secondées par deux autres intermédiaires , mais bien moins considérables , et dont le seul but était de s'emparer de quelques îles occupées par de petits postes ennemis , et , ainsi que nous l'avons déjà annoncé , d'attirer , ou plutôt de diviser l'attention des Autrichiens par un grand feu d'artillerie , afin de retarder la réunion de leurs forces contre les points principaux. Il fut décidé que l'attaque entre Messenheim et Kehl se ferait à la pointe du bois de Neühoff , près de la batterie de Béclair , en face de Goldschir , et celle entre Kehl et Gamsheim à la route d'Isaac , au-dessous de la Ruprechtsau , pour remplir le même objet ; il fut aussi convenu que , le jour de l'expédition , on ferait des démonstrations , et qu'on tirerait du canon sur toute la ligne du Rhin , depuis Huningue jusqu'à Herdt.

Les bateaux d'artillerie en usage à cette époque pour la construction des ponts , étaient , il est vrai , très-propres pour cet objet , mais d'une forme qui les rendait peu commodes pour l'embarquement , et surtout pour le débarquement des troupes. Ils avaient trop peu de capacité , et , comme ce n'était que par une extrême profondeur qu'on leur avait

¹ C'est précisément le même endroit où , dix mois plus tard , nous venons effectuer un autre passage du Rhin , plus difficile et plus audacieux encore que celui de Kehl.

1796—an IV. Allemagne. procuré un port considérable, cette construction était un obstacle insurmontable à l'entrée des hommes à bord et à leur sortie; leur coupe, trop courte et trop cintrée, les rendait peu propres à naviguer. Si on eût voulu s'en servir pour le passage des avant-gardes, comme ils contenaient moins d'hommes et exigeaient plus de bateliers, on eût été forcé d'en employer un grand nombre, et les pontonniers auraient peut-être manqué. Il fallait donc nécessairement profiter des ressources que présentaient les bateaux de commerce de Strasbourg, et surtout ceux qui sont en usage sur la rivière d'Ill, qui réunissaient toutes les qualités qu'on peut désirer dans des bâtimens de transport; mais, pour ne pas trahir le secret si nécessaire au succès d'une opération de cette nature, on eut soin, pour mettre en réquisition et rassembler tous ces bateaux, de prendre les mesures capables de donner le change, et de persuader qu'ils allaient être employés pour le service des vivres et des fourrages de l'armée.

Tel fut le résultat du travail des officiers que le général en chef avait chargés de cette mission importante. Le projet ainsi arrêté par eux, lui fut apporté dans les premiers jours de juin; il l'approuva, et en fixa l'exécution à la nuit du 23 au 24 du même mois. Les adjudans-généraux Abatucci, Decaen, Montrichard et Bellavesne, qui devaient conduire les premiers débarquemens, restèrent à Strasbourg pour être à portée d'étudier encore mieux les localités, et pour accélérer les préparatifs de l'expédition.

Le choix de ce point de Kehl pour un passage du Rhin, était aussi heureux, sous le rapport des facilités qu'il offrait pour les opérations ultérieures, que sous celui de l'exécution du passage même.

La chaîne de montagnes qui forme la vallée du Rhin, depuis les villes frontières jusqu'à l'embouchure du Necker, escarpée en beaucoup d'endroits, est impraticable vers l'Enz;

dépourvue de routes transversales dans les autres vallées, elle n'a qu'un petit nombre de communications, encore ne peuvent-elles servir aux opérations militaires. La principale de ces communications passe par la vallée de la Kintzig, et débouche dans celle du Rhin, près d'Offenburg, vis-à-vis de Kehl, à la distance d'une marche des bords du fleuve. C'était, sous les rapports actuels, la plus propre aux opérations qui devaient mener dans le cœur de la Souabe, attendu que les montagnes de chaque côté de la Kintzig sont moins élevées, mieux cultivées, et par conséquent percées d'un plus grand nombre de chemins que le reste de la contrée. En passant heureusement le Rhin à Kehl, il était possible d'atteindre en peu de temps, non-seulement le meilleur débouché pour les opérations ultérieures, mais encore de couper tout à fait la ligne de défense de l'ennemi, en s'emparant de l'entrée des montagnes le long de la Kintzig. D'ailleurs la proximité de Strasbourg et le grand nombre d'îles boisées qui se trouvent sur le Rhin dans les environs de cette ville, donnaient toutes les facilités désirables pour exécuter en secret les préparatifs et l'embarquement des troupes.

1796—an iv
Allemagne.

Mais, indépendamment de tous les moyens dont s'étaient entourés les officiers envoyés en reconnaissance pour assurer le succès de l'expédition, la disposition de l'armée autrichienne favorisait encore singulièrement ce projet de passage. Par l'effet de sa première répartition vicieuse, à l'ouverture de la campagne, la majeure partie des troupes se trouvait dans les environs de Manheim. Le contingent de Souabe, de sept mille cinq cents hommes disséminés en petits postes le long du Rhin, d'Ichenheim à Renchen, n'avait que six bataillons et deux escadrons réunis au camp de Wilstadt. Plus bas, à droite, sept bataillons et douze escadrons autrichiens formaient un cordon d'environ huit mille huit cents combattans, de la Remch à la Murg; enfin le corps du prince de

1796—an iv. Condé , de trois mille huit cents hommes , était dispersé entre
Allemagne, Vieux-Brisach et Kappel. Il est facile de voir , par l'exposé de la situation de ces différens corps, qu'aucun d'eux ne pouvait arriver à temps au secours du point attaqué, et que leur dispersion rendait leur réunion impossible, surtout si, comme le fit très-habilement Moreau, on divisait leur attention par des démonstrations et de fausses attaques.

Le 20 juin, quatre jours avant celui qui était fixé pour le passage du Rhin, afin de tenir toujours l'ennemi occupé devant Manheim, et pour lui faire croire que l'armée entière était encore devant lui, le général en chef Moreau ordonna une forte reconnaissance contre le camp retranché de la tête de pont. Il y employa un nombre considérable de troupes, et les fit soutenir par un feu d'artillerie formidable.

Toute la cavalerie du centre et de la réserve se déploya d'abord dans la plaine de Mutterstadt sur deux lignes. Le feu de l'artillerie légère, nourri vigoureusement, dissipa la cavalerie autrichienne, et la força de chercher un prompt asile dans le camp retranché. Alors l'infanterie française de la première division déboucha par la route de Spire et par le bois de Neuhoffen, attaqua vivement le village de Rheingenheim, battu en flanc par de nombreuses bouches à feu, et l'emporta sans éprouver une trop forte résistance.

Cette attaque avait aussi pour but de s'emparer de quelques redoutes que l'ennemi avait à Rheingenheim, à la tête du bois de Mundenheim, et sur la rive gauche de la Rehbach. Ces ouvrages furent emportés presque aussitôt qu'attaqués, et sur-le-champ les généraux français en ordonnèrent la démolition. Toutes les troupes ennemies, qui campaient en dehors de leurs lignes y furent rejetées en désordre, et les Français poussèrent des postes pour les empêcher d'en ressortir. Il fut alors reconnu que l'ennemi avait une trentaine de pièces de canon dans les ouvrages qui couvraient le front

de son camp. Cette redoutable artillerie n'avait cessé de faire un feu roulant et meurtrier sur les assaillans pendant cette reconnaissance. 1796—an iv.
Allemagne.

Le même jour, à minuit, on avait fait partir pour les environs de Strasbourg les troupes destinées aux premiers embarquemens qui devaient opérer le passage du Rhin. Toujours afin de donner le change à l'ennemi et afin de garder dans son entier le mystère de l'entreprise, ces troupes avaient, en apparence, l'ordre de se rendre en Italie; et, pour rendre cette nouvelle plus vraisemblable, on avait eu soin de faire préparer leurs vivres sur la route de Besançon. Moreau était tellement convaincu que du secret le plus inviolable dépendait essentiellement tout le succès de son entreprise, que les chefs et les généraux eux-mêmes ignoraient le but véritable de tous ces mouvemens. Mais la glorieuse armée d'Italie n'avait pas encore besoin de renforts. Seule elle avait triomphé de Colli et de Beaulieu, et seule encore elle devait vaincre le vieux maréchal Wurmser. Le départ et la marche de ces troupes, qui croyaient aller au secours de leurs frères d'Italie et prendre part à leur moisson de lauriers, étaient combinés et calculés de manière que ces différens corps devaient tous arriver près de Strasbourg, le 23 juin au soir. Les troupes employées à la reconnaissance du camp retranché de Manheim, se mirent elles-mêmes en marche, aussitôt après l'action, pour suivre de près celles qui étaient parties la nuit précédente, et arriver peu de temps après à la même destination.

Le 23, après midi, les portes de Strasbourg furent tout à coup fermées, et l'on s'occupa en toute diligence des derniers préparatifs de l'entreprise, différés jusqu'alors pour en garder d'autant plus sûrement le secret. On commença par expédier les embarcations destinées aux fausses attaques, et à les diriger sur les points où elles devaient se rendre, pour

1796—an IV. n'avoir plus ensuite à s'occuper que de ce qui était relatif à l'Allemagne. L'attaque principale vers Kehl.

Nous avons dit que , suivant le projet arrêté , le passage devait se tenter par cinq attaques , dont deux véritables et trois fausses ; mais que celle sur Kehl était l'attaque qui devait décider du succès du passage projeté. La réussite de l'attaque de Gamsheim , dont le but était de transporter sur la rive droite dix mille hommes avec quelques chevaux et quelques canons , eût singulièrement favorisé les troupes débarquées à Kehl , en prenant à dos tout ce qui aurait voulu disputer le passage de la Kintzig , et en interceptant tous les secours que l'ennemi pouvait porter sur ce point , et qui ne pouvaient lui arriver que par la route de Rastadt , ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer. Mais la hauteur extraordinaire des eaux et plusieurs obstacles naturels , qu'on n'avait pu prévoir , la firent échouer. Le général Beaupuy , qui dirigeait cette expédition , fut obligé d'y renoncer.

Les attaques intermédiaires de Messenheim , de Béclair , et de la redoute d'Isaac , qui , comme on l'a vu , avaient pour objet unique de détourner l'attention de l'ennemi , eurent , au contraire , un succès complet. Les cent soixante hommes qui composaient chacune de ces trois attaques , et qui étaient transportés dans quatre bateaux , arrivèrent sans encombre à leur destination , et contribuèrent , autant qu'il fut en eux , à la réussite de l'entreprise principale.

Le 23 , à l'entrée de la nuit , les troupes destinées au passage se trouvèrent rassemblées sur deux points principaux. On comptait au polygone et sur les glacis de la citadelle de Strasbourg seize mille hommes , aux ordres du général Fé-rino , et douze mille , près de Gamsheim , sous le commandement du général Beaupuy. Toutes ces forces réunies devaient être dirigées par le général Desaix , nommé commandant en chef de l'expédition par le général Moreau.

On partagea en quatre colonnes ou divisions les troupes destinées à former le premier débarquement , pour l'attaque de Kehl , ainsi que les embarcations qui devaient les transporter , et chacune de ces divisions devait aborder à un endroit désigné.

1796—an iv.
Allemagne.

La première , à gauche , formée de sept bateaux d'Ill et de six grands bateaux , ayant en tête quatre nacelles , et conduite par l'adjudant-général Abatucci , devait débarquer sur les îles boisées , formées par le vieux Rhin de Kehl , immédiatement au-dessous de l'embouchure du bras nommé Ehrlenrhin. Elle était d'environ seize cents hommes , avec deux pièces de canon.

La seconde division , forte de quinze cents hommes et de deux pièces de 4 , formée de deux nacelles , six bateaux d'Ill et six grands bateaux , sous les ordres de l'adjudant-général Montrichard , était chargée d'aborder l'île d'Ehrlenrhin , et les troupes , après y être débarquées , devaient se diviser en deux colonnes. La première devait marcher vers la partie supérieure de l'île , afin de découvrir les barrages qu'on espérait y trouver , et qui eussent servi de communication avec la terre ferme. Le reste devait se porter vers un pont dont la position était connue , afin de s'en emparer avant que l'ennemi pût le rompre , pour que ce pont pût servir à communiquer avec les troupes de la première et de la troisième division , suivant que ce petit pont se fût trouvé au-dessus ou au-dessous de l'entrée du vieux Rhin de Kehl.

La troisième division , qui ne consistait qu'en quatre nacelles et deux bateaux d'Ill , le tout monté par deux cent cinquante hommes , était commandée par l'adjudant-général Decaen. Chargée de la tâche la plus difficile , malgré son extrême faiblesse , elle devait chercher l'embouchure du bras d'Ehrlenrhin , et remonter ce bras , l'espace d'environ cinquante toises , pour aborder sous les embrasures d'une bat-

1796—an iv, terie de canons , dont il était nécessaire de s'emparer d'abord, Allemagne. attendu que cette batterie eût foudroyé les troupes de la seconde division , débarquées dans l'île d'Ehrlenrhin , et qu'elle eût contrarié l'établissement du pont volant qui devait être la seule communication , jusqu'à ce que le pont de bateaux fût terminé.

Enfin la quatrième division , la plus faible de toutes , ne consistait qu'en deux nacelles. Aussi son seul objet n'était-il que de jeter sur les îles qu'on a appelées depuis *des Escargots* et *de l'Estacade* , une cinquantaine d'hommes , nombre suffisant pour chasser de ces îles les petits postes ennemis qui auraient pu inquiéter l'expédition.

A neuf heures du soir , toutes les embarcations avaient filé hors de la ville , par le canal de navigation , dans l'ordre indiqué ci-dessus , et à dix heures elles étaient toutes arrivées à l'écluse dite *du Péage*. Là on embarqua quatre pièces de 4 démontées , dans quatre bateaux différens , dont deux pour la première , et deux autres pour la deuxième division. On les conduisit ensuite dans le bras Mabile , jusqu'au point désigné pour l'embarquement des troupes qui étaient en bataille au lieu marqué. Il était plus de minuit lorsque l'on commença à entrer dans les nacelles. Le temps était serein et très-calme , et malheureusement la lune , brillant au milieu d'un ciel pur et sans aucun nuage , jetait , dans ce moment , une clarté bien défavorable à l'expédition ; ce qui exigeait qu'on redoublât de précautions et qu'on gardât le plus profond silence ; car les Autrichiens avaient , sur les bords du Rhin , des postes qui n'étaient pas à plus de deux cents toises des Français ; et pendant la nuit , à une si faible distance , le plus petit bruit pouvait trahir tout le mystère de l'entreprise. Le second bataillon de la cinquième demi-brigade d'infanterie légère et le premier de la seizième furent embarqués les premiers. L'ordre admirable avec lequel se fit cet embarque-

ment , la bonne volonté des soldats , et l'ardeur des chefs , étaient du meilleur augure. Cependant , avant qu'on fût assez avancé pour qu'on fit partir les premières nacelles , le canon des fausses attaques inférieures et supérieures se fit entendre , et l'on put craindre que cette circonstance ne donnât l'éveil aux postes ennemis de la rive opposée , et n'augmentât le danger des premiers abordages. Mais l'effroi qu'éprouvèrent les gardes autrichiennes à l'aspect subit des Français , démontra bien vite qu'ils étaient loin de s'attendre à cette attaque.

1796—an iv.
A llemagne.

Enfin , à une heure et demie après minuit , les bateaux légers des quatre divisions étaient complètement chargés , et le général Desaix donna le signal du départ. Les embarcations remontèrent le long de la rive gauche , jusque vers la batterie dite de Custine , pendant qu'on continuait à remplir les gros bateaux qui devaient les suivre et les soutenir , et qui , eux-mêmes , se mirent en marche à mesure qu'ils étaient chargés. Toutes ces barques traversèrent le Rhin et abordèrent à la rive droite , aux points respectifs qui leur avaient été désignés , avec autant de bonheur que d'adresse ; car il n'y eut pas un seul bateau qui se perdît , pas un seul qui n'abordaît à peu près à l'endroit même où il devait opérer le débarquement.

Cependant , durant toute cette traversée périlleuse , le canon des fausses attaques continuait à se faire entendre dans toutes les directions , et aurait dû donner l'éveil aux Autrichiens. Toutefois les troupes de Souabe , que ces détonations d'artillerie devaient engager à se tenir sur leurs gardes , se laissèrent toutes surprendre. Les Français débarquèrent avec leur audace ordinaire sans tirer un coup de fusil , et emportèrent , à la baïonnette , tous les postes ennemis , qui n'eurent que le temps de faire leur première décharge et de s'enfuir. L'étonnement et l'effroi dont ils furent saisis ne leur

1796—an iv. permirent même pas de songer à couper les petits ponts de
Allemagne. communication qui se trouvaient sur les bras du Rhin et qui
séparaient encore les Français de la terre ferme.

La troisième colonne, chargée de remonter le bras d'Ehrlenrhin, et d'aborder une batterie de trois pièces construite vis-à-vis d'Erlenkopf, essuya, en y arrivant, un coup de mitraille de chacune des trois pièces qui s'y trouvaient. Ce feu, qui ne l'ébranla nullement, ne lui causa qu'une perte peu sensible, et elle s'empara de la batterie ainsi que de celle de deux pièces qui se trouvait à côté. Les Autrichiens furent réduits à se défendre dans les deux redoutes, qui furent depuis appelées *redoutes du Cimetière* et *des Trous-de-Loup*, et dont nous allons parler tout à l'heure.

La partie de la deuxième division, aux ordres de l'adjudant-général Montrichard, qui avait filé sur sa droite dans le haut des îles d'Ehrlenrhin, pour y chercher des barrages ou d'autres moyens de communication avec le continent, avait eu le bonheur de réussir dans cette entreprise difficile. L'autre partie était aussi parvenue heureusement à s'emparer du petit pont dont nous avons parlé plus haut, avant qu'on eût pu le rompre, et un pareil pont avait servi aux troupes de la première division à franchir le vieux Rhin de Kehl, en sorte que toutes les troupes des trois principales divisions se trouvèrent débarquées et réunies dans la plaine qui s'étend entre les deux digues, sur le terrain voisin de la batterie d'Erlenkopf.

Le nombre d'hommes jetés sur la rive droite, par cette première opération, pouvait être de deux mille cinq cents environ. Ils avaient à enlever les deux redoutes du Cimetière et des Trous-de-Loup, et à soutenir le choc des troupes que l'ennemi ne manquerait pas de détacher du camp de Wilstadt, comme on devait le présumer, pour essayer de les culbuter. Ils avaient conséquemment besoin de recevoir promptement des renforts.

A la suite des bateaux de débarquement, on avait fait remonter, dans le bras Mabile deux grands bateaux chargés des agrès nécessaires à la confection d'un pont volant ; et , derrière eux , venait un équipage de pont composé de soixante bateaux d'artillerie. Aussitôt que les premières décharges d'artillerie eurent été entendues , on avait commencé à travailler , dans le bras du Rhin appelé Mabile , à la construction de ce pont volant. Il était près d'être achevé à la pointe du jour ; mais , comme il fallait encore environ deux heures pour lui faire doubler la pointe des Epis , le conduire à sa place et en jeter les ancrés ; que la grande hauteur des eaux et l'extrême rapidité du Rhin , exigeaient que l'on mît beaucoup de circonspection dans ces opérations , le général Desaix , pour accélérer le passage des renforts à la rive droite , ordonna que les bateaux qui avaient servi au premier débarquement , seraient ramenés à la rive gauche pour en opérer un second. Cette manœuvre s'exécuta pendant l'établissement du pont volant , et l'on se procura ainsi , en attendant qu'on pût en faire usage , le moyen de doubler les forces sur la rive occupée par l'ennemi , par les convois successifs de ces bateaux de transport.

Ce fut une opération judicieuse et qui devrait être imitée dans toutes les circonstances semblables , que celle d'avoir enlevé aux premières troupes débarquées tout moyen de retraite , dans la double intention d'augmenter leur audace par l'impossibilité de la fuite , et de leur procurer des secours plus prompts. C'est une de ces témérités nécessaires à la guerre , et que le succès manque rarement de justifier. Les Français durent se féliciter d'avoir pris ce parti ; car , dès que le général Stain qui commandait le camp de Wilstadt , fut informé du vrai point d'attaque , il se porta avec deux bataillons et six escadrons , à la rencontre des Français. Mais l'infanterie déjà formée dans la plaine , sous la protection de deux pièces de 4,

1796—an iv.
Allemagne.

1796—an iv. et de deux autres pièces enlevées à l'ennemi, soutint vaillamment le choc de la cavalerie ennemie.
 Allemagne.

Le pont volant fut entièrement établi à six heures du matin, de la rive gauche à l'île d'Ehrlenrhin, et on s'en servit pour passer quelques chevaux qui défilèrent un à un, et avec bien de la peine, sur un petit pont de communication; mais on ne put en profiter pour passer l'artillerie, attendu que les îles d'Ehrlenrhin étaient impraticables pour du canon. Le reste de la matinée fut employée à faire passer de l'infanterie, au moyen du pont volant, et tout à la fois par les bateaux qui allaient et venaient continuellement, mais dont le service était néanmoins ralenti par la force de la dérive, occasionée par la trop grande rapidité du fleuve.

L'intention du général Moreau, pour ne pas compromettre l'équipage de pont, si nécessaire au succès total de l'entreprise, était de n'en faire commencer la construction qu'au moment où les troupes déjà débarquées se seraient entièrement emparées de Kehl. Il fallait que l'infanterie presque seule, et dépourvue d'artillerie et de cavalerie, emportât à la baïonnette les redoutes du Cimetière et des Trous-de-Loup, la ville et le village de Kehl, et qu'elle résistât aux efforts de la réserve des Autrichiens campés à Wilstadt. La confiance que le général montrait dans cette circonstance à l'infanterie française, lui faisait le plus grand honneur; et la conduite et la bravoure intrépide de celle-ci prouvèrent également qu'elle méritait la bonne opinion de son commandant en chef.

Dès que le général Desaix jugea qu'il avait des forces suffisantes sur la rive droite, il les dirigea sur Kehl. Ce fort n'était point alors en état de défense: il avait été rasé après avoir été cédé à l'Empire par le traité de Bade, et depuis il n'avait pas été rétabli: il n'en existait plus que les fondemens, les reliefs en étaient effacés, et les fossés comblés. Pour en défendre les débouchés principaux, les Autrichiens avaient

construit la redoute dite du Cimetière, en forme de bastion, ouverte par la gorge, laquelle, appuyée au Rhin, battait le cours du fleuve, et la plaine le long de sa digue, et la redoute des Trous-de-Loup, appelée, par les Autrichiens, batterie de Souabe. Cette dernière était d'un profil plus élevé que celle du Cimetière, non fermée à sa gorge, mais entourée des trous de loup qui lui ont valu son nom, et armée de cinq pièces de canon. Elle était située derrière un marais dans la plaine entre la Schutter et le Rhin, vis-à-vis du débouché d'Erlenkopf.

1796—an iv.
Allemagne.

Le second bataillon de la troisième demi-brigade d'infanterie légère, le premier de la seizième, et une partie des trente-unième, cinquante-sixième et quatre-vingt-neuvième d'infanterie de ligne, se divisèrent pour attaquer à la fois les redoutes; la première division suivit la digue, et marcha à celle du Cimetière; et la deuxième vers celle des Trous-de-Loup.

La redoute du Cimetière et la batterie construite à côté, avaient inquiété par une canonnade assez vive l'établissement du pont volant. Mais bientôt battues elles-mêmes par la grande batterie de la culée du pont, elles furent obligées de cesser leur feu. Les canonnières français tiraient avec tant de justesse, que plusieurs de ceux qui servaient les pièces de la redoute, eurent la tête emportée. Aussi les attaquans n'éprouvèrent-ils qu'une très-faible résistance, et s'emparèrent de la redoute du Cimetière presque sans coup férir.

L'attaque de la redoute des Trous-de-Loup fut plus sérieuse. Défendue par le lieutenant-colonel Raglowich, elle donna la preuve de ce que peut l'influence d'un brave sur des troupes dans une action. Trois cents hommes d'infanterie et cinq bouches à feu faisaient toute la force de cette redoute. Raglowich débuta par une terrible fusillade, à laquelle les Français répondirent avec une vivacité égale; cependant ceux-ci réussirent à pénétrer dans la redoute; mais, repoussés par les valeureux

1796—an iv. compagnons de Raglowich, ils furent obligés de reculer pour se
Allemagne. rallier. Cet échec, au lieu de les décourager, avait encore allumé
leur ardeur. Quand leurs rangs furent reformés, ils revinrent à
la charge avec une nouvelle impétuosité. Un mouvement
ordonné par le commandant de l'attaque, réussit complète-
ment. Il consistait à tourner la redoute par la gorge. Alors les
Autrichiens, se voyant assaillis de toutes parts, évacuèrent
leurs retranchemens et opérèrent leur retraite. Les Français
firent dans cette circonstance plusieurs prisonniers, au nombre
desquels se trouvait le fils du prince de Furstemberg.

Après la prise de la redoute des Trous-de-Loup, les Autrichiens n'opposèrent plus qu'une résistance presque nulle. Cependant la cavalerie du prince de Condé chargea avec assez de bravoure une compagnie de grenadiers de la trente-unième demi-brigade ; mais elle fut repoussée avec perte, et obligée de se retirer. Les tirailleurs français se portèrent alors sur le fort et le village de Kehl, et en chassèrent les Autrichiens, qui ne songeaient plus à se défendre. Le vieux pont de Kehl, celui que les troupes de Souabe avaient négligé de détruire, et la petite redoute de l'Etoile sur la Kintzig, tombèrent également en leur pouvoir. A dix heures du matin, les Français, maîtres de tous les postes, se mettaient déjà à la poursuite de l'ennemi sur la route d'Offenbourg. Le résultat de ces différentes attaques fut, pour les vainqueurs, la prise de quatre à cinq cents hommes, celle de deux mille fusils, de treize pièces de canon, d'un obusier et de plusieurs caissons : l'ennemi avait eu six cents hommes tués ou blessés, et les Français n'en avaient pas eu le quart. Ils n'eurent à regretter, en officiers de marque, que le capitaine du second régiment d'artillerie, Girard, qui avait été tué d'un coup de biscaïen, à l'attaque de la redoute des Trous-de-Loup. Le chef de bataillon de la troisième demi-brigade d'infanterie légère, Bec-de-lièvre, y fut blessé.

A deux heures après midi (le 24 juin), on commença à s'occuper de la construction du pont de bateaux. On était d'abord convenu de l'établir un peu au-dessous du pont volant aboutissant à l'île d'Ehrlenrhin ; mais comme les communications se trouvaient impraticables dans cette île , et qu'on était maître de Kehl, et dans une position à pouvoir sans danger l'établir bien plus avantageusement à la gorge du fort , on résolut de le placer environ à deux cents mètres (cent cinquante toises) au-dessous du vieux pont , dans un endroit où le Rhin se trouve partagé en deux bras par une île basse et sablonneuse. On fit en conséquence descendre de la pointe des Epis l'équipage de bateaux qui y était rassemblé , et dès qu'il fut arrivé au dessous de l'emplacement désigné , on travailla à jeter le pont. Ce travail , commencé à six heures du soir , fut continué toute la nuit et entièrement terminé sur les deux bras , le 25 juin , entre dix et onze heures du matin. Il consistait en quarante-sept bateaux , dont trente-sept sur le grand courant , et dix sur le bras de Kehl.

1796—an iv.
Allemagne.

Ce ne fut qu'à cet instant que la communication des deux rives fut solidement établie , et que la position des Français fut bien assurée sur la droite. On fit alors défilér , sur le pont de bateaux , les troupes à cheval , l'artillerie légère des deux divisions , et le reste de l'infanterie du général Beaupuy , qui avait échoué dans l'attaque projetée contre Gamsheim. Le corps aux ordres du général Saint-Cyr , qu'on avait laissé dans le Palatinat , pour masquer la marche de l'armée et faire son arrière-garde , ne passa le Rhin que quelques jours après.

Moreau , après avoir ainsi réussi à effectuer le passage du Rhin , ne profita pas de la terreur et de la dispersion des troupes ennemies pour les poursuivre avec la vigueur et la promptitude convenables , avant leur réunion , qu'il devait supposer devoir être prochaine. Ce général s'avança , au contraire , avec une circonspection bien difficile à expliquer , à

1796—an IV.
Allemagne.

moins qu'on ne veuille l'attribuer au défaut de véritables renseignements sur la situation des cantonnemens ennemis, ce qui est une excuse peu admissible, après tous les soins qu'il avait pris pour s'en assurer; ou bien à la nécessité d'attendre l'arrivée du général Saint-Cyr, dont la présence n'était pas encore indispensable dans tous les cas. Si, le jour même du passage, Moreau, se fût hâté d'attirer à lui les douze bataillons laissés, assez inutilement, entre Huningue et Strasbourg, il aurait pu réunir, le 25 juin, environ quinze mille hommes à Wilstadt. Cette masse considérable de forces disponibles le mettait, sans contredit, en mesure de protéger suffisamment l'établissement de ses ponts, et de tomber vigoureusement sur les deux généraux autrichiens Stain et Sarray, alors trop éloignés l'un de l'autre pour opérer aussi promptement leur jonction et lui opposer une forte résistance. Cette manœuvre énergique, qui pouvait le délivrer de ces deux généraux, était d'autant plus facile qu'il pouvait disposer à cet effet de la division du général Laborde, qui resta derrière le fleuve plus de vingt jours après le passage, sans qu'il soit possible d'en justifier le motif.

Au surplus, le caractère militaire distinctif du général Moreau était une prudence extrême¹. Destiné à devenir le rival de gloire du général Bonaparte, par des moyens opposés à ceux de ce dernier, Moreau commençait dès-lors à montrer à l'Europe par quelles voies il se proposait d'acquiescer des droits à la renommée. On pouvait entrevoir qu'il serait le Fabius de la France, comme Bonaparte s'en montrait déjà l'Annibal.

¹ Ce caractère du général Moreau était également celui de son chef d'état-major, le général Reynier, officier de la plus grande distinction, et dont nous avons souvent l'occasion de parler dans la suite de ces Annales. Reynier avait pour maxime, qu'à la guerre il faut donner le moins possible au hasard.

Moreau se borna donc , le 25 juin , à faire faire des recon-
naissances. Le général Beaupuy délogea les Autrichiens du 1796—an 1v.
village de Neumuhl , défendu par le corps francs du comte de Allemagne.
Giulay , et fit quatre-vingt-dix-neuf prisonniers. Le général
Férino se porta vers Marlen et Goldschir pour éclairer la
marche du corps du prince de Condé , qui s'avancait en
toute hâte du côté d'Offenburg. Les Français passèrent la
nuit dans une position en potence : l'infanterie de Férino ap-
puyait sa droite au Rhin , en arrière de la ferme de l'Hô-
pital , et sa gauche en arrière de Suntheim ; celle du général
Beaupuy fut placée la droite à Suntheim , et la gauche au
Rhin , au-dessus de Kehl.

Le 26 , l'armée française eut ordre de se porter sur le camp
de Wilstadt pour y attaquer le général Stain. L'aile droite ,
formée du corps du général Férino , continua sa marche contre
le prince de Condé ; elle passa la Schutther , et se porta à Hon-
hurst et Langenhurst. Un corps détaché de cette aile fila le
long de la rive gauche de la Kintzig avec de l'artillerie légère
pour seconder l'attaque de Wilstadt , et battre à revers les
troupes qui l'occupaient.

La division du général Beaupuy marcha donc sur Wil-
stadt , par la route d'Oenburg ; mais en débouchant par le
village de Korck , elle fut vigoureusement chargée en flanc par
deux escadrons de cuirassiers du régiment d'Anspach , qui
s'étaient embusqués derrière un bois. Cette charge inattendue
renversa tout ce qui avait dépassé le défilé , et qui n'avait
pas encore eu le temps de se former. Les canonniers et les
charretiers de l'artillerie légère , qui se trouvaient à la tête
de la colonne , furent sabrés sans quitter leurs pièces et avant
d'avoir pu les mettre en batterie. Le général Beaupuy , ac-
couru sur les lieux pour s'opposer au désordre , fut lui-même
atteint de plusieurs coups de sabre ; Drouault , aide-de-camp
du général Desaix , fut blessé si grièvement qu'il mourut.

1796—an iv. quelques jours après; et le chef de brigade, du sixième régi-
 Allemagne. ment de dragons, Fauconnet, reçut aussi plusieurs blessures
 dans cette échauffourée.

Cependant le succès obtenu par les cuirassiers d'Anspach allait leur devenir fatal; deux bataillons de la dixième demi-brigade d'infanterie légère, qui s'étaient jetés derrière les haies du village, arrêtaient cette charge par un feu de mousqueterie très-vif et bien dirigé, et, par la fermeté de leur contenance, donnèrent le temps de réparer le désordre et de voler à leur secours. La cavalerie française, reformée, chargea à son tour les cuirassiers, les poussa jusqu'à la tête du camp, et réussit à s'emparer de plus de cent cinquante prisonniers et soixante chevaux. Mais, pendant la charge des cuirassiers d'Anspach, le général Stain avait évacué presque en entier le camp de Wilstadt. Les Français y prirent une pièce de canon et quelques caissons.

29 juin.
 (11 messid.)
 Italie.

*Affaires intérieures de l'Italie. Révolte et pacification des fiefs impériaux. Arrangement avec Naples, Rome et la Toscane. Occupation de Livourne. Capitulation de Milan. Insurrection de Lugo*¹. — On a vu, dans le dernier volume, que le général Bonaparte s'était borné à faire faire l'investissement de la place de Mantoue, faute de l'attirail nécessaire pour former un siège régulier, et dans le dessein de donner aux affaires de l'intérieur et du midi de l'Italie les soins que réclamaient à la fois la sûreté de son armée menacée d'être compromise, et la conservation de ses conquêtes, sur le point d'être troublée. La réussite des tentatives faites par le général français eut une influence trop marquée sur les événemens ultérieurs, pour que nous n'entrions pas, à ce sujet, dans des détails circonstanciés.

¹ Journaux du temps, — Campagnes de Bonaparte, — Sièges et batailles, — Jomini, — Desjardins, — Jubé et Servan, — Lacrosette, — Histoire de France, — Notes et Mémoires communiqués, etc.

Nous allons ajouter quelques traits au tableau que nous avons déjà esquissé de la situation morale et politique du pays où le génie de Bonaparte était appelé à développer toute son activité. On ne reconnaissait plus, depuis bien long-temps, l'esprit qui régnait en Italie aux quinzième et seizième siècles. Les descendants de toutes ces maisons qui avaient eu une si grande influence sur les destinées de cette contrée, dégénérés dans les loisirs d'une longue paix, avaient fait oublier jusqu'à leurs noms. Les Médicis, les Sforze, les Borgia, les Farnèse, les Urbins étaient éteints. Les limites des États, tracées par des actes auxquels le temps avait donné sa sanction, étaient respectées. L'ambition des petits princes n'exerçait plus ses moyens criminels. L'agriculture avait mis à profit ce nouvel ordre de chose dans certaines parties de l'Italie, telles que la Lombardie et la Toscane; les vices de l'administration publique avaient retardé les progrès de la science économique dans les autres États, tels que ceux de Venise, du pape et de Naples. La splendeur du commerce, en partie éclipsée, ne réfléchissait plus que faiblement sur les beaux-arts, et l'Italie n'avait plus à offrir aux étrangers que ses imposantes antiquités, ses musées et son délicieux climat. On faisait alors le voyage de cette contrée, comme autrefois les Romains faisaient celui de la Grèce, pour y admirer des chefs-d'œuvre dont les imitateurs ne se rencontraient plus dans la patrie de ceux qui les avaient enfantés. Cependant, les sciences étaient cultivées avec assez de succès, mais d'une manière moins remarquable qu'en France et en Angleterre. D'un autre côté, si la politique enseignée par Machiavel, et mise en pratique long-temps avant lui, paraissait négligée, on voyait à sa place cette dissimulation qui naît de l'état de servitude, et à laquelle la nation italienne s'était façonnée sous une longue succession de maîtres et de conquérans étrangers.

1796—an iv.
Italie.

1796—an iv.
Italie.

Dans cet état de choses , les peuples de l'Italie étaient-ils capables de cette énergie qui repousse l'invasion étrangère et surmonte tous les obstacles ? Nous n'entreprendrons point de résoudre la question. Toutefois il restait , pour les mettre en mouvement , un dernier ressort , celui du fanatisme religieux , levier puissant et qui pouvait bien affranchir l'Italie du joug de la conquête , puisqu'il avait réussi autrefois à transporter des peuplades d'Asie et d'Afrique en Europe ; et , réciproquement , une partie de la population européenne dans l'Orient. On a vu que l'emploi de ce moyen n'avait point été négligé par les hommes chargés de diriger ce peuple dégénéré , mais que les premiers résultats de la tentative ne répondirent point à l'espérance conçue. A la vérité , si la conduite des soldats français , et surtout le respect que Bonaparte paraissait affecter pour tout ce qui tenait à l'opinion dominante , avaient pu diminuer , dans l'esprit des Italiens , les premières impressions communiquées par les nobles et les prêtres , l'expérience venait de prouver que la moindre occasion suffirait peut-être pour rallumer l'incendie , et porter les peuples à faire de nouveaux et de plus puissans efforts pour repousser , au-delà des Alpes , les auteurs et les partisans d'une révolution dépeinte sous les seules couleurs qui pouvaient la rendre odieuse.

Cependant , dans les pays occupés par l'armée française , la classe moyenne des citoyens commençait à se persuader que les Français pouvaient bien être venus , en effet , dans le dessein d'établir la liberté en brisant les entraves imposées par le despotisme et la superstition des successeurs du peuple-roi. L'imagination des descendans des fiers Lombards s'était exaltée par la communication avec les républicains , et ces derniers avaient acquis un grand nombre de partisans. Mais la classe populaire , plus attachée à ses préjugés , se refusait toujours à calculer les avantages qui pouvaient ré-

sulter pour elle du nouvel ordre de choses. Si la présence et les derniers succès des Français avaient été seuls capables de contenir ces nombreux auxiliaires des ennemis déclarés de la révolution dans cette partie de l'Italie, Bonaparte avait toujours à redouter les effets de la haine que portaient à ses soldats les habitans fanatisés des contrées où l'armée n'avait pas encore pénétré, et où les mêmes préjugés subsistaient dans toute leur force. Venise, Naples et Rome, étaient les trois Etats qui renfermaient le plus d'ennemis de la France républicaine. C'était aussi ceux de toute l'Italie où la superstition, l'aristocratie et le despotisme exerçaient un empire plus absolu.

1796—an iv.
Italie.

La victoire, fidèle aux Français, avait contraint le roi de Sardaigne, le duc de Parme et celui de Modène, à faire leur paix avec la république. La maison d'Autriche ne possédait plus en Italie que la ville de Mantoue et la citadelle de Milan. Le grand-duc de Toscane, Ferdinand-Joseph, voué au bonheur et à la tranquillité de ses sujets, manifestait des dispositions peu alarmantes. Naples, Rome et Venise, étaient donc les seules puissances dont Bonaparte eût à redouter les efforts ; et ce général avait pensé sagement, qu'au lieu d'assiéger Mantoue, ou de pousser une pointe sur le Tyrol, pour attaquer l'empereur d'Autriche dans ses états d'Allemagne, il convenait d'en imposer au gouvernement romain, et à celui de Naples, par la marche rapide d'une forte division sur la Romagne. Par là, il prévenait tous les projets qu'on pouvait former contre lui, et ne donnait pas à ses adversaires le temps de se concerter entre eux.

La république de Venise, robuste aristocratie qui s'était maintenue au milieu de tant de bouleversemens divers, devait redouter, autant que les monarchies, la propagation des principes révolutionnaires. Le joug de son fier et ombrageux sénat était, pour le peuple vénitien, et pour ceux de l'Adria-

1796—an iv.
Italie.

tique, connus sous le nom d'Esclavons, au moins aussi pesant que le joug monarchique devait l'être pour les autres peuples; les nobles, qui exerçaient cette sombre tyrannie, dont les moyens ont eu tant de rapports avec ceux de la *sainte* inquisition qu'elle a précédée, ne pouvaient pas oublier que la féodalité et l'aristocratie entraient encore plus peut-être que la monarchie, dans le plan de renversement adopté par les Français républicains. En effet, le gouvernement démocratique de France ne refusait pas de traiter avec les rois, mais ses agens avaient reçu des instructions pour faire la guerre à la noblesse et à ses privilèges dans tous les lieux où les armées victorieuses de la république étendraient leur empire. Placés dans leurs lagunes, loin du foyer révolutionnaire, les nobles vénitiens comptaient moins sur les avantages de cette position isolée, que sur les précautions d'une police cauteleuse qui cachait ses rigueurs sous les dehors de la folie et de la licence des plaisirs. Mais par cela même l'influence aristocratique ne s'étendait guère au-delà de la ville de Venise, dont le régime intérieur passa long-temps pour un chef-d'œuvre de politique administrative. Les provinces dites de terre-ferme étaient soumises à une autorité aussi dure qu'imprévoyante. Elles avaient bien pu supporter ce joug, alors que le commerce de Venise était dans toute sa vigueur, dans tout son éclat; lorsque, survivant aux croisades, la république vénitienne en avait recueilli les fruits sans en partager tous les dangers; lorsque, arrêtant la marche dévastatrice des Osmanlis (des Turcs), ses armes disputaient au sabre du grand-seigneur une grande partie de la Grèce. Mais à l'époque que nous décrivons, il ne restait plus aux maîtres de l'Adriatique que le souvenir de leur grandeur passée. Les peuples des provinces n'avaient plus devant les yeux que les prestiges de la fortune et de la gloire, la superstition seule les retenait dans les bornes de la soumission à la domination aristocratique. Quoi qu'il

en soit, les sujets des nobles vénitiens, partageant encore les préjugés des autres peuples d'Italie, n'avaient vu dans les Français, propagateurs des principes révolutionnaires, que des hommes ennemis de leur croyance, et ne regardaient la liberté offerte par ces derniers que comme un fantôme décevant, plus à craindre que la servitude. 1796—an iv.
Italie.

Toutefois nous avons fait remarquer que le gouvernement vénitien, hésitant entre la volonté de se prononcer contre la république française, et la crainte de voir réaliser les menaces qui lui étaient faites, avait pris le parti moyen de déclarer sa neutralité, ce qui lui avait imposé l'obligation de ne faire aucune levée extraordinaire de troupes. Les Français étaient soufferts dans Venise, mais leurs partisans y étaient persécutés. Il régnait une lenteur ou une partialité choquante dans toutes les affaires qui concernaient la nation. Les Autrichiens, au contraire, étaient favorisés dans toutes les circonstances. Nous avons dit que la forteresse de Peschiera leur avait été livrée : tous les secours dont ils avaient besoin leur étaient fournis libéralement, toutes les fois que le sénat croyait pouvoir en dérober la connaissance aux Français. Une des plus grandes preuves données par le gouvernement de Venise, de sa conduite tortueuse, avait été l'asile accordé d'abord au roi Louis XVIII, et retiré ensuite d'une manière si odieuse. Cependant la bassesse du procédé des nobles vénitiens n'avait rien changé aux sentimens du directoire exécutif à leur égard.

Bonaparte n'avait paru garder quelques ménagemens envers Venise, dont la neutralité lui était plus que suspecte, que par la possibilité où s'était trouvé Beaulieu, de se défendre encore quelque temps avec l'assistance ouverte de cette puissance. Mais quand le passage du Mincio et la victoire de Borghetto eurent paralysé les derniers efforts du général autrichien, le général français se montra moins scrupuleux envers un gou-

1796—an iv.
Italie.

vernement qui le trompait. L'occupation de Peschiera , enlevé aux Autrichiens , et de la ville de Verone , fut le premier acte de récrimination exercé par la république française , et répondit à Bonaparte des intentions ultérieures du sénat vénitien.

Il restait encore deux ennemis redoutables à châtier. Quelques jours suffirent au général de l'armée d'Italie pour parvenir à ce but , et pour enlever Rome et Naples à la coalition.

Ferdinand iv occupait le trône des Deux - Siciles. Ce prince, plutôt par choix que par politique , s'occupait à plaire à cette nombreuse classe de ses sujets, oisive, ignorante, à demi sauvage, qui , sous la dénomination de *lazzaroni* , inonde la vaste capitale du royaume. Il paraissait y avoir concentré ses goûts et ses affections. Une princesse de la maison d'Autriche¹, sœur de l'infortunée reine Marie - Antoinette, avait pris les rênes du gouvernement napolitain , et remplaçait son insouciant et royal époux. Née avec des passions ardentes , la reine de Naples avait puisé , dans les malheurs de sa sœur, une haine effrénée contre les Français. Cette haine, qui devint par la suite si fatale à la princesse et à sa famille , était encore irritée (s'il était possible) par les conseils envenimés du ministre Acton , Anglais d'origine , vendu à sa nation , et que la voix publique désignait depuis longtemps comme le favori de Marie-Caroline. Une grande conformité de caractère avait amené le rapprochement du ministre et de la reine. Avec un mobile aussi puissant que celui qui leur était commun , leur administration était cependant plus remuante qu'active. Leurs projets n'étaient point proportionnés aux forces du royaume , et se trouvaient opposés aux principes de sa véritable prospérité. Au lieu de faire renaître , d'encourager les accroisse-

¹ Marie-Caroline Louise, morte en 1814, grand'-mère de S. A. R. la duchesse actuelle de Berri.

mens de l'agriculture dans un pays où la fable a placé le berceau de cet art si utile, et que l'histoire nous désigne comme un des plus abondans greniers de l'empire romain, ils attendaient des richesses exagérées d'un commerce qui n'existait point encore. Dans cet espoir, ils créaient avec un faste insignifiant, une marine dont on ne soupçonnait pas l'usage. Une armée de terre magnifiquement équipée, avait été mise sur pied pour venger les attentats commis en France sur la famille royale. La guerre avait été déclarée dans ce dessein, et le royaume de Naples était entré à grands frais dans la coalition formée par les souverains de l'Europe pour la destruction de la nouvelle république établie sur les ruines de la monarchie. Six mille Napolitains, l'élite de la brillante armée organisée par la reine et son ministre, avaient paru au siège de Toulon; mais ils s'y étaient peu distingués, et ils retournèrent dans leur patrie après la reprise de ce port par les Français. Depuis, des causes qui nous sont inconnues, ou peut-être un trop grand éloignement du théâtre de la guerre, avaient rendu sans effet l'animosité du gouvernement napolitain pendant les deux campagnes de 1794 et 1795, et ses troupes restèrent plutôt dans un état d'observation que dans celui de guerre ouverte. Tout se borna à quelques actes insignifiants d'hostilité entre la marine française et celle de Naples. Lorsque le cabinet de Vienne se fut décidé, au commencement de 1796, à renforcer, d'une manière redoutable, l'armée autrichienne en Italie; lorsque s'organisa la ligue des principaux Etats italiens, pour repousser l'invasion de Bonaparte, la reine de Naples, entraînée encore plus par le désir de se venger des Français, que par les sollicitations de la cour autrichienne et l'or de l'Angleterre, ce moyen si puissant de l'influence britannique; la reine de Naples, disons-nous, s'empressa de coopérer efficacement aux nouveaux efforts de la coalition. L'armée fut portée par ses ordres à une force que

1796—an iv.
Italie.

1796—an IV.
Italic. ne permettaient point la population et les finances épuisées du royaume. Nous avons dit que cette armée, en comptant les troupes réglées et les milices organisées et rendues disponibles, s'élevait de soixante à quatre-vingt mille hommes, masse énorme, et qui pouvait tout au plus démontrer qu'il est plus facile d'enrôler des soldats que de s'en servir. Au surplus, ces enrôlemens qui n'avaient été rien moins que volontaires, entraînent une désertion considérable dans l'armée napolitaine, lorsqu'il fut question de dépasser les frontières du royaume. Les cadres de la cavalerie purent seuls être remplis. Une partie de ces troupes avait servi à fournir le contingent promis à l'empereur, et avait partagé les défaites éprouvées par l'armée de Beaulieu.

Cependant les forces qui restaient au gouvernement napolitain étaient encore assez imposantes pour donner quelque inquiétude à Bonaparte, dans un moment où il se trouvait au milieu de l'Italie sans avoir de réserve pour assurer les derrières de son armée. Il prit donc la résolution subite de profiter de l'inertie à laquelle il venait de réduire Beaulieu, pour menacer le royaume de Naples d'une irruption, et forcer le gouvernement à signer une paix nécessaire à sa sûreté. Des ordres furent donnés en conséquence de ce projet, et l'on fit des préparatifs. Sur ces entrefaites, la terreur inspirée dans toute l'Italie par la rapidité et l'éclat des victoires de Bonaparte, était parvenue jusqu'à Naples. Ce même homme qui avait affermi la reine Marie-Caroline dans ses dispositions haineuses, ce ministre, d'origine étrangère, qui avait si puissamment contribué à toutes les mesures hostiles prises contre la république, Acton, enfin, fut le premier à déclarer au roi et à la reine que les forces du royaume n'étaient point suffisantes pour s'opposer à une agression tentée par l'armée qui venait de vaincre les forces réunies sous le commandement du feld-maréchal Beaulieu : il ajouta que la paix était

le seul moyen de prévenir tous les malheurs qui pouvaient résulter d'une invasion. Il fallait, sans doute, que l'armée d'Italie eût imprimé une idée bien terrible de son invincible valeur, et le général français une conviction bien réelle de son génie, puisque la reine elle-même crut qu'il convenait de céder à la nécessité. La sœur de Marie-Antoinette, l'altière et impérieuse Caroline, se vit réduite, comme le roi d'Espagne, à solliciter la paix auprès d'un gouvernement dont elle avait tant de raisons de rester la plus implacable ennemie.

Au moment donc où Bonaparte allait mettre à exécution ses projets, il vit arriver, à son quartier-général de Brescia, le prince Pignatelli - Belmonte, gentilhomme de la chambre, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire du roi des Deux-Siciles auprès du roi d'Espagne, qui venait, de la part de la cour de Naples, proposer une suspension d'armes, en attendant qu'on pût arrêter à Paris la paix entre cette puissance et la république. On jugera facilement si cette proposition, qui épargnait au général français une expédition aventureuse, dut être agréable à ce dernier. Bonaparte et l'envoyé napolitain furent bientôt d'accord, l'armistice demandé fut signé le jour même de l'arrivée de Pignatelli (le 5 juin). Cette suspension d'armes, qui devint ensuite la base du traité de paix conclu entre les deux puissances, à Paris, par les soins du même Pignatelli et de Charles Lacroix, ministre des relations extérieures de la république, portait l'engagement de la part des parties contractantes de ne fournir aucun secours aux ennemis de l'une et de l'autre. Le roi des Deux-Siciles renonçait à toute coalition; s'engageait à garder une stricte neutralité; promettait de ne recevoir dans ses ports aucun des vaisseaux armés appartenant aux puissances ennemies de la France, et de donner en toute occasion aide et protection aux bâtimens marchands de la république: tous les prisonniers, soit de terre, soit de mer, devaient être rendus

1796—an iv.
Italie.

1776—an IV.
Italie.

de part et d'autre. La cour de Naples s'obligeait en outre de payer à la république la somme de huit millions, et de lui livrer des munitions navales dont la valeur serait déduite de cette somme, etc., etc.

Ainsi, Bonaparte avait déjà fait, sans péril, un grand pas vers le but de ses conceptions. La fortune allait encore le favoriser dans l'expédition qu'il méditait contre la cour de Rome.

Triste et faible débris de l'antique trône des Césars, le Saint-Siège avait cependant remué l'Europe pendant dix siècles par la seule puissance de l'opinion, comme autrefois les Romains avaient assujéti l'univers par la force des armes. Mais, depuis le milieu du dix-huitième siècle, le gouvernement papal ne conservait plus que l'ombre de ce pouvoir spirituel ébranlé, affaibli et presque détruit par les progrès de la philosophie chez les peuples que la raison avait éclairés sur leurs intérêts humains. Pie VI portait alors la tiare romaine; vieillard de mœurs douces, d'une piété indulgente, ami et protecteur des beaux-arts, ce respectable pontife ne présentait dans son caractère ni les qualités brillantes ni les vices de ces papes qui, dans les quinzième et seizième siècles, réussirent à faire expulser les Français de l'Italie. L'église avait vu peu de règnes aussi prolongés que le sien. On reconnaissait en lui, malgré les traces des années, les avantages extérieurs qui contribuent si souvent à faire chérir un souverain et surtout un successeur de saint Pierre. Il avait donné aux cérémonies religieuses du Vatican un caractère *grandiose* bien propre à rendre le culte divin imposant et vénérable; mais son administration temporelle était sans vigueur et sans suite. Son zèle bienveillant s'était perdu dans des réglemens minutieux et contradictoires qui n'apportaient aucun soulagement à la condition du peuple des campagnes et à l'amélioration de l'agriculture. Toutefois, une entreprise digne d'un gou-

vernement humain, éclairé, paternel, entreprise capable d'illustrer seule le règne d'un souverain, le dessèchement des marais Pontins¹, avait été formée par Pie vi. Malheureusement ces travaux n'ont point répondu entièrement aux généreuses espérances du pontife, et les marais Pontins continuent encore aujourd'hui de rendre pestilentiel l'air que l'on respire, pendant l'été, dans la Campagne de Rome². Par une suite naturelle de la bizarrerie de l'esprit humain, les dépenses occasionées par ce projet d'une si grande utilité, excitèrent les murmures des sujets romains. Ils reprochaient encore à leur souverain d'avoir donné, à l'exemple d'un grand nombre de ses prédécesseurs, dans le népotisme³, et d'avoir fait trop de sacrifices à l'illustration et à l'opulence de sa famille.

Nonobstant la pratique des saints devoirs que lui imposait sa qualité de successeur de saint Pierre, et malgré l'élévation de son esprit, Pie vi avait aussi oublié, comme le plus grand nombre de ses prédécesseurs, la maxime évangélique : que le royaume de Jésus-Christ n'est point de ce monde. Il ne pouvait se convaincre qu'il est souvent imprudent de vouloir s'opposer avec trop de roideur et d'obstination à la force invincible des événemens et du temps qui entraîne tout dans son cours. Ce chef de l'Eglise n'avait pas vu, sans indignation, les entreprises de l'assemblée constituante de France, et il devint peut-être, sans le vouloir, par une conduite peu prudente, la cause première des persécutions qu'éprouva le clergé français pendant la révolution. Pie vi était entré comme souverain dans ligue des rois contre la France. Il avait, en cette qualité, à

¹ Portion de la Campagne de Rome qui s'étendait le long du littoral occidental des États du pape, depuis Astura jusqu'à Terracine.

² Il y a encore, au moment où nous écrivons, beaucoup à faire pour achever la louable entreprise du pape Pie vi.

³ On appela ainsi l'autorité donnée par les papes à leurs neveux dans l'administration des affaires.

1796—an iv.
Italie.

venger la perte du comtat d'Avignon et du comtat Venaissain , si singulièrement vendus au pape Clément vi, par la reine Jeanne de Naples. Les Français étaient abhorrés à Rome. Hugou de Basseville, envoyé extraordinaire du gouvernement français près le Saint-Siège, avait été massacré dans la capitale de la chrétienté, le 13 janvier 1793, par une populace fanatique, au mépris du caractère dont il était revêtu. Le gouvernement papal était au moins suspect d'une grande négligence dans cet événement. Depuis ce temps toute communication avait été interrompue entre la France et la cour de Rome. Mais, presque réduite aux armes spirituelles, la participation du pape aux entreprises de la coalition s'était bornée à fulminer contre tout ce qui se faisait en France. Le Saint-Père, nouveau Bernard, avait, dans ses déclamations souvent répétées, prêché une croisade de tous les fidèles, pour combattre les ennemis du trône et de l'église. On a vu quel en avait été le résultat. La guerre de la Vendée lui devait en partie son origine; et les Français républicains attribuaient, avec raison, à l'influence de ces prédications, la haine qu'on leur témoignait dans toute l'étendue de la superstitieuse Italie.

Le gouvernement français avait à venger la mort de Basseville, et surtout à punir un ennemi au moins aussi dangereux pour lui que ceux qui tenaient de nombreuses armées en campagne. Le moment était favorable, et les victoires de l'armée d'Italie permettaient d'espérer que le but serait atteint sans grande difficulté. Les fureurs irréligieuses n'étaient plus, à la vérité, ce qu'elles avaient été sous le régime conventionnel; mais l'enthousiasme républicain avait un motif plus grand dans l'entreprise méditée sur Rome. Déjà il était question de rebâtir le Capitole, de fonder une autre république romaine. Bonaparte avait lui-même insinué quelques idées semblables dans sa dernière proclamation, et le directoire exécutif attachait de son côté un grand prix à une pareille

révolution ¹. Mais en dirigeant sur Rome ses phalanges victorieuses, le général de l'armée française se promet de ne pas obéir à l'impulsion qu'une passion insensée voulait lui donner. Au lieu de renverser le trône pontifical, Bonaparte, plus sage peut-être à vingt-sept ans qu'à quarante, traita avec le pape, et l'Italie entière lui sut gré de sa modération.

1796—an iv.
Italie.

Le motif de l'invasion des états romains par l'armée française avait, au surplus, toute la légitimité que comporte l'état de guerre. Le pape était entré, comme nous l'avons déjà dit, dans la ligue des princes d'Italie; et, pour prendre à la coalition une part plus active que par des bulles et par des manifestes, il avait promis un contingent de vingt-cinq à trente mille hommes. Sur ce nombre, quinze à dix-huit mille seulement avaient été levés, armés et équipés. Quoique cette armée fût peu redoutable par sa force et l'esprit belliqueux qui animait ses soldats, il était cependant convenable de se débarrasser d'un rassemblement qui, dans sa position, pouvait inquiéter l'armée française. D'un autre côté, Bonaparte pensait qu'en forçant le pape à traiter avec lui, il mettrait un terme aux intrigues religieuses de la cour de Rome, ou du moins affaiblirait beaucoup leur influence. L'expédition contre l'état ecclésiastique facilitait d'ailleurs l'occupation du port de Livourne ordonnée par le directoire, et que le général français se préparait également à exécuter.

En conséquence de la détermination prise d'agir militairement contre le pape, la division du général Augereau reçut l'ordre de se mettre en mouvement. Elle passa le Pô, le 16 juin, à Borgo-Forte, se dirigeant sur Bologne. Un autre

¹ Le directeur La Réveillère-Lépaux était celui qui la désirait davantage. Sa passion était excitée par les intérêts du culte théophilanthropique, qu'il avait fondé sur des bases extravagantes, dont il s'était déclaré le grand-prêtre, et qu'il se flattait d'établir avec quelque solidité sur les ruines de l'église romaine.

1796—an iv. corps composé de divers détachemens, et de la soixante-
Italie. quinzième demi-brigade, se rassembla à Plaisance sous les ordres du général Vaubois ¹.

Le général Augereau entra dans Bologne le 18 juin; les troupes du pape, qui occupaient cette ville, mirent bas les armes à la première sommation, et se rendirent prisonnières ainsi que l'état-major, tous les officiers, et le cardinal légat de Bologne. Le même jour, Bonaparte parti de Tortone, avait son quartier-général à Modène. L'adjutant-général Vignolles, de son état-major, fut envoyé avec un détachement pour sommer le commandant du château d'Urbin. Celui-ci, chevalier de Malte, ne montra pas plus de bravoure que le commandant de Bologne. Le fort d'Urbin, garni d'une enceinte bastionnée, revêtue et entourée de fossés pleins d'eau, avec un chemin couvert nouvellement mis en état, ouvrit ses portes sans résistance. La garnison, forte de deux à trois cents hommes, se rendit prisonnière de guerre. L'adjutant-général Vignolles fut d'autant plus surpris de la facilité de sa conquête, qu'il trouva dans la place cinquante pièces de canon bien approvisionnées, cinq cents fusils de calibre d'un très-beau modèle, et des vivres pour nourrir la garnison pendant un an.

Bonaparte quitta Modène le 18, et arriva à Bologne huit heures après que le général Augereau s'en était emparé. Les avant-gardes furent bientôt sous les murs de Ferrare. Le château de cette ville avait été mis en état de défense, et renfermait cent quatorze pièces de canon. Le commandant était également un chevalier de Malte. Ces moines guerriers semblaient alors vouloir justifier le reproche qu'on leur adressait, depuis long-temps, de ne plus combattre les infidèles. Ferrare fut rendu, sans coup férir, à l'approche des troupes

¹ Aujourd'hui lieutenant-général, comte et pair de France.

françaises. Le commandant et sa garnison restèrent prisonniers de guerre, ainsi que le cardinal légat de Ferrare. Les trois conquêtes de Bologne, Urbino et Ferrare, étaient d'autant plus avantageuses pour Bonaparte, que l'artillerie prise dans ces trois villes le mettait en mesure de former un équipage de siège pour tenter la prise de Mantoue. 1796—an iv.
Italie.

La colonne du général Vaubois, qui était entrée le 19 à Reggio après avoir passé par Fiorenzola, Castel-Gulfo et Parme, se porta à travers les Apennins sur Pistoia, et menaçait de marcher sur Rome par la Toscane. La nouvelle de ce mouvement répandit l'alarme à la cour du grand-duc. Le marquis de Manfredini, premier ministre de Ferdinand-Joseph, fut dépêché en toute hâte à Bologne pour représenter au général en chef français que, le passage par la Toscane ayant été récemment refusé aux troupes de Naples, il serait injuste aux Français de violer un territoire respecté par les coalisés. Bonaparte promit à l'envoyé toscan de diriger les troupes républicaines par Sienna, et cette concession, qui garantissait Florence, détermina Ferdinand à rester paisible spectateur des événemens qui allaient se passer autour de lui. Le corps du général Vaubois marcha donc par Rubiera, San-Venanzo, le Mont-Cenere, Piaredi-Pelago, San-Marcello, et arriva à Pistoia le 26 juin.

La terreur qui avançait toujours l'armée française et grossissait la force et les exploits des soldats républicains, était entrée dans Rome. Le Saint-Père, tremblant sur la chaire pontificale, voyait déjà se renouveler la désastreuse époque où le connétable de Bourbon, aux gages de l'empereur Charles v¹, livrait la ville sainte à toutes les horreurs du pillage; où des soldats chrétiens assiégeaient et faisaient prisonnier le pape Clément VII, dans le château Saint-Ange. Si la capitale du monde

¹. En 1507.

1796—an iv.
Italie.

chrétien, si le chef de la religion n'avaient point été respectés par des chrétiens, par des Espagnols, commandés par un prince de la maison du fils aîné de l'Eglise¹, que ne devait pas craindre, en effet, Pie vi, menacé d'être attaqué par des Français qui avaient déjà outragé sa puissance spirituelle, et qu'il avait lui-même irrités par ses bulles et ses allocutions? Il voyait accourir, sur l'aile de la victoire, les vengeurs de la mort d'un envoyé français massacré, contre le droit des gens, par ses sujets; des hommes pour lesquels son titre de chef de l'Eglise n'avait plus aucun caractère sacré, puisque le culte catholique avait été solennellement aboli dans toute leur république. Le roi de Naples, bien plus à même de résister à ces terribles ennemis, avait cru les désarmer en traitant avec eux. Pie vi osa espérer à son tour de fléchir leur fureur, et de trouver dans la soumission un dernier et salutaire moyen d'échapper au danger qui le menaçait si instamment. La résolution du sage pontife fut bientôt prise; il sentit enfin qu'il est des crises décisives, où la résignation devient nécessaire. Il députa, en conséquence, au général français le prélat Antonio Giudi; et, pour mieux assurer la mission de ce dernier, il la fit appuyer par le chevalier Azara, ministre d'Espagne près de Sa Sainteté. Cette dernière puissance était alors celle de l'Europe à laquelle la république française montrait le plus d'égards et de déférence; mais son appui était inutile pour faire réussir la démarche du Saint-Père. Bonaparte, en général expérimenté et qui calcule toutes les chances, connaissait trop bien le danger d'enfoncer une partie de son armée dans ce long et étroit espace de l'Italie qui se trouve flanqué par deux mers, pour s'y exposer. C'eût été au moins une grande imprudence, quelle que fût la célérité mise dans l'expédition. Il tardait d'ailleurs au gé-

¹ Titre donné par les papes aux rois de France.

néral français de prouver aux Italiens ses intentions pacifiques ; il jugeait impolitique une rigueur qu'il n'avait point encore exercée envers d'autres souverains, et qui pouvait exaspérer davantage les esprits. Le républicain Bonaparte ne se trouvait point encore au milieu des circonstances et dans les dispositions d'esprit qui lui firent traiter, par la suite, avec tant d'orgueil et si peu de ménagement, les successeurs de saint Pierre et les rois de l'Europe.

Ainsi, loin d'éprouver auprès du général français les difficultés auxquelles ils s'attendaient, le prélat Giudi et le chevalier Azara le trouvèrent très-disposé à terminer tous les différends de la république avec la cour de Rome. Un armistice fut conclu et signé à Bologne ; mais Bonaparte n'y fit point l'abnégation du sentiment de sa force. Les conditions qu'il imposa furent sévères et proportionnées aux torts que le pape avait eus aux yeux de la république en souffrant l'assassinat de son envoyé Basseville, en allumant par les foudres sacerdotales la guerre désastreuse de la Vendée ; en favorisant de tout son pouvoir la coalition des rois contre la France ; enfin en faisant lui-même partie de cette coalition qu'il avait soutenue par ses armes. Pie vi fut donc contraint de céder à la république les légations de Bologne et de Ferrare, que l'armée française venait de conquérir ; les côtes de l'Adriatique depuis les embouchures du Pô, jusques et y compris la citadelle d'Ancône qui devait être livrée avec toute son artillerie, ses munitions de guerre et de bouche. Sa Sainteté s'engageait à fermer tous ses ports aux bâtimens des puissances en guerre avec la république, à donner cent tableaux, statues, bustes et vases ; cinq cents manuscrits de la bibliothèque du Vatican, au choix des commissaires que Bonaparte devait envoyer à Rome. Par un article spécial, le général républicain, attentif à complaire à son gouvernement, stipula qu'on lui remettrait expressément les bustes de Junius et

1796—an iv.
Italie.

1796—an iv.
Italie.

de Marcus Brutus, le premier en bronze et le deuxième en marbre, qui se trouvaient placés au Capitole. Enfin, le souverain pontife s'obligeait à payer à la France vingt-un millions de livres, monnaie de France, dont quinze millions cinq cent mille en espèces ou lingots d'or et d'argent, et les cinq million cinq cent mille restant, en denrées, marchandises, chevaux, bœufs, d'après la désignation que devaient faire les agens de la république. Ainsi, nouveau Brennus, Bonaparte, à la tête des soldats de l'antique Gaule, imposait à Rome, qu'il n'avait pas prise d'assaut, une rançon bien plus forte que celle exigée par les Gaulois barbares assiégeant, dans Rome saccagée, le temple de Jupiter olympien, le fameux Capitole. Il ne se trouva point, parmi les Romains modernes, de Camille qui pût les sauver de cette humiliation¹.

Quelque dures que fussent les conditions dictées par le vainqueur de Beaulieu, Pie vi se trouva heureux d'échapper, à ce prix, aux maux qu'il redoutait. Il s'empressa d'envoyer à Paris des plénipotentiaires pour changer l'armistice obtenu en traité de paix définitif. Par un incident bizarre, et qui démontre toute la mauvaise volonté du directoire exécutif envers le pape, le traité, objet des vœux de ce dernier, ne fut point conclu. Les zélés apôtres du culte théophilanthropique avaient exigé qu'on ne choisît aucun ecclésiastique pour négociateur. Il se défiaient, disaient-ils, des intentions d'une espèce d'hommes familiarisée avec l'astuce, la duplicité et la perfidie. Le Saint-Père qui, par le mode même de son gou-

¹ Chénier avait dit, en 1794, dans des vers prophétiques d'une de ses odes :

.....

 Disparaissez, impuissantes cohortes,
 Camille n'est plus dans vos murs,
 Et les Gaulois sont à vos portes!

vernement, ne croyait pas pouvoir employer d'autres hommes que des ministres du culte catholique, dans une négociation où il s'agissait des intérêts temporels de l'église romaine, ne trouva point d'autre expédient que de masquer en laïques les deux abbés Petracchi et Vangelisti, et de les envoyer sous le titre de comtes. Mais cette ruse ultramontaine fut découverte, et les deux envoyés furent éconduits assez brusquement par le directoire, irrité d'être pris pour dupe. Ce ne fut que longtemps après que le pape put enfin obtenir une paix entière avec la république.

1796—an iv.
Italie.

Pendant que Bonaparte faisait ses dispositions pour commencer l'expédition que nous venons de rapporter, il s'était élevé quelques troubles dans les fiefs impériaux voisins de la république de Gènes. Les agens que l'Autriche entretenait dans ces contrées avaient sourdement travaillé, depuis le commencement de l'occupation du Milanais, à exciter à la rébellion les esprits crédules des habitans. L'exemple récent de Pavie et du village de Binasco avait été sans effet sur ces hommes grossiers. Des bandes armées parcouraient le pays, assassinaient les courriers français, et inquiétaient les détachemens chargés de la police intérieure des fiefs. Un de ces détachemens était cerné dans le bourg d'Arquata, foyer de la sédition, à cinq lieues de la forteresse de Tortone.

Bonaparte, qui se trouvait encore à cette époque dans cette dernière place, détacha une colonne mobile, forte de douze cents hommes, sous les ordres du brave Lannes, récemment nommé général de brigade. Lannes, dont l'activité n'avait pas besoin d'être stimulée pour étouffer promptement ces premières étincelles d'un incendie qui pouvait prendre de grands développemens, entra dans les fiefs, prit de vive force le bourg d'Arquata, où déjà les insurgés s'étaient portés à tous les excès d'une cruauté aveugle contre les Français qu'ils avaient pu saisir. Poursuivis par des troupes régulières aux

1796—an IV.
Italie.

ordres d'un général qui ne comptait jamais le nombre de ses ennemis, les insurgés furent bientôt dispersés et écrasés. Lannes fit arrêter les chefs, en fit fusiller un grand nombre, et brûla leurs maisons; par cette rigueur nécessaire¹, qu'il étendit jusqu'auprès de Tortone, il ramena l'ordre, et rétablit le calme troublé un moment par des fanatiques insensés.

Afin d'effrayer les auteurs de la rébellion, et pour empêcher qu'elle ne se renouvelât, le général en chef fit publier un règlement militaire à peu près semblable à celui qui avait paru après la révolte de Pavie. Ce règlement portait, que toutes les communes des fiefs impériaux enverraient à Tortone deux otages pour être garans de leur tranquillité; que tous les seigneurs possédant fiefs se rendraient en personne au quartier-général, qui se trouvait encore à Tortone, pour prêter serment de fidélité; que tous ceux qui n'obéiraient point à cet ordre dans les cinq jours qui suivraient sa publication, seraient regardés comme rebelles, et leurs biens confisqués; que tous ceux qui, quarante-huit heures après la même publication, seraient trouvés avec des armes ou des munitions, seraient fusillés; enfin, que toutes les cloches qui avaient servi à sonner le tocsin, seraient descendues des tours ou clochers pour être brisées; les villages qui n'exécuteraient point cette mesure seraient réputés rebelles, et comme tels incendiés. Une proclamation précédait les articles de ce règlement, et était ainsi conçue :

« Les habitans des fiefs impériaux, à l'instigation de plu-

¹ Le droit de la guerre autorise un traitement aussi sévère. C'est un mal qui doit empêcher de plus grands désastres. La résistance *populaire* s'en trouve affaiblie, et la sûreté du vainqueur n'est plus compromise dans les individus isolés. De pareils exemples produisent toujours un grand effet sur les habitans qui ne font pas partie de l'armée; mais ils ne peuvent plus rien lorsque la guerre est devenue *nationale*. Il convient alors de cesser des actes qui non-seulement sont une inutile barbarie, mais deviennent même une atteinte au droit de la guerre, dans lequel la nation tout entière s'est placée.

sieurs de leurs seigneurs et des agens de l'empereur à Gènes, ont violé le serment d'obéissance qu'ils avaient prêté à la république française. Ils ont assassiné plusieurs détachemens français, et ont assiégé dans Arquata ceux qui y étaient cantonnés. Il n'est point de crimes dont ils ne se soient rendus coupables, point d'horreurs qu'ils n'aient commises. Les insensés comptaient sur l'impunité; ils croyaient l'armée éloignée! Ils ne savaient pas que les phalanges de l'armée d'Italie vont partout où il y a des ennemis de la république à punir. Ils ne savent point encore, leurs instigateurs, qu'il n'est point de refuge qui puisse les soustraire au courroux du peuple français. Qu'ils apprennent, par le spectacle terrible d'Arquata, le sort qui les attend, s'ils ne changent de conduite, et s'ils ne profitent de la porte que la clémence nationale laisse encore ouverte au repentir. »

1796—an iv.
Italie.

Après avoir terminé les différends de la république avec le chef de l'Eglise, Bonaparte ne renonça point au projet de s'emparer du port de Livourne, que les Anglais occupaient presque contre la volonté du grand-duc de Toscane. On a pu entrevoir que la division du général Vaubois, en faisant le simulacre de marcher sur Rome, était destinée à l'exécution du projet dont nous parlons, et que son mouvement avait pour but de mieux tromper les Anglais, pour les prendre au dépourvu. Ce dessein n'était cependant pas aussi facile à exécuter que le général français l'avait d'abord pensé.

Nous avons déjà esquissé quelques traits du caractère de l'archiduc Ferdinand-Joseph : de tous les états d'Italie, le plus sagement gouverné à la fin du dix-huitième siècle était, sans contredit, celui dont le prince que nous venons de nommer était souverain. Le grand-duc Léopold, son prédécesseur, comparable aux meilleurs législateurs de l'antiquité, avait opéré en Toscane, avec une sage mesure et beaucoup de succès, la plupart des réformes et des améliorations que

1796—an iv.
Italie.

L'ardent Joseph II, empereur d'Allemagne, avait manquées, par trop de précipitation, dans ses états héréditaires. L'archiduc Ferdinand maintenait cette administration paternelle. On ne voyait plus, à la vérité, la cour de Florence briller de tout le faste imposant des Médicis; mais un grand ordre s'y faisait remarquer; on y rencontrait partout ce principe conservateur des états et de la félicité des peuples qu'un vain luxe épuise et amollit: une sage économie. Un esprit de règle qui pourrait paraître minutieux dans un grand empire, si toutefois on doit craindre d'entrer dans trop de détails quand on gouverne une grande nation, entretenait à la fois la paix, la subordination et l'activité parmi les heureux Toscans. Livré tout entier au bonheur de ses sujets, le grand-duc avait fait un traité de neutralité avec la France, aussitôt que la chute de l'odieux Robespierre lui permit de le faire avec décence; et certes, quoiqu'il fût entraîné à cette démarche par le plus noble des motifs, celui de l'intérêt du peuple¹ qu'il gouvernait, il y avait quelque courage et de la grandeur d'âme de la part d'un prince de la maison d'Autriche, de se déclarer neutre dans une guerre où l'Autriche était engagée si avant. Ainsi, Ferdinand avait été le premier des princes régnans qui eût reconnu la république française; et aucun sacrifice ne lui semblait pénible pour l'entretien de la paix qui faisait la prospérité de son duché.

Le grand-duc avait nommé pour ministre plénipotentiaire à Paris, un certain comte Carletti. Ce choix n'était pas heureux: cet envoyé n'avait ni la mesure ni la dignité convenables au caractère dont il était revêtu. Courtisan servile du directoire, le comte hasarda une démarche qui aurait fait honneur, sans doute, à tout autre personnage qu'au diplomate chargé de ménager avec soin les intérêts de son souverain, avec la

¹ *Salus populi, suprema lex esto.*

puissance près de laquelle il était accrédité. MADAME, fille de Louis XVI, prisonnière en France, avait été réclamée par la cour de Vienne, qui proposa l'échange de cette princesse contre les députés conventionnels livrés par Dumouriez aux Autrichiens, le général Beurnonville, les agens diplomatiques, Semonville¹ et Maret². Lorsque l'infortunée orpheline obtint la liberté d'aller pleurer auprès de ses nobles parens les malheurs de sa famille, le comte Carletti eut l'indiscrétion de demander au directoire la permission d'aller présenter ses hommages à la fille du roi de France, comme ministre d'un souverain attaché à cette princesse par les liens du sang. Cette demande déplacée de la part d'un envoyé qui, nous le répétons, devait, dans l'intérêt de sa cour, éviter de choquer le gouvernement auprès duquel il était en mission ; cette demande, disons-nous, fut reçue, comme on pouvait s'y attendre, par des hommes siégeant avec orgueil sur le fauteuil directorial, qui avait remplacé révolutionnairement le trône des Bourbons. Le ministre toscan fut renvoyé avec mépris ; et sa démarche plaça le sage Ferdinand, malgré tout l'intérêt qu'il portait à son infortunée parente, dans l'humiliante nécessité de désavouer hautement la conduite de cet envoyé, qu'il se hâta de remplacer auprès du directoire.

1796—an iv.
Italie.

Cependant les Anglais irrités de la neutralité que le souverain de la Toscane s'obstinait à garder au prix de tant de sacrifices, se crurent en droit d'agir, à son égard, avec le

¹ Aujourd'hui comte, grand-référendaire de la chambre des Pairs. Nommé, en 1793, ambassadeur extraordinaire de la république près la Porte-Ottomane, il fut arrêté, ainsi que M. Maret, nommé ambassadeur à Naples, dans le village de Novate, sur le territoire des Grisons. Ces deux envoyés furent enfermés dans la forteresse de Custrin, jusqu'en novembre 1794, époque à laquelle ils furent échangés l'un et l'autre contre S. A. R. MADAME.

² Depuis duc de Bassano, secrétaire et ministre d'état, etc. Il réside aujourd'hui hors de France.

1796—an iv.
Italie.

peu de ménagemens dont on use envers celui que l'on croit peu redoutable. Telle est, assez communément, la politique anglaise. Ces fiers insulaires s'emparèrent donc du port de Livourne; ils en avaient fait l'entrepôt de leur commerce dans la Méditerranée. Bonaparte avait reçu l'ordre de les chasser de ce point important; et nous avons déjà dit plus haut, que, dans ce dessein, il avait dirigé la division Vaubois sur le territoire toscan.

On a vu que cette division, en marche sur Florence, s'était rabattue sur Sienne d'après les représentations faites par le ministre Manfredini au général en chef, et était arrivée à Pistoia le 26 juin. Vaubois se mit en marche dès le lendemain, à la tête de la soixante-quinzième demi-brigade. Il se fit précéder par une avant-garde aux ordres du général Murat, et passa l'Arno à Fucechio le 28. Ces troupes, au lieu de se diriger sur Sienne, où elles étaient attendues, changèrent brusquement de route, et marchèrent précipitamment sur Livourne. Bonaparte espérait qu'à la faveur du secret gardé sur le but de l'expédition, et par la rapidité du mouvement qui devait la mettre à fin, il réussirait à se rendre maître des nombreux vaisseaux anglais que renfermait le port de Livourne. Mais ces vigilans ennemis, avertis par les nombreux espions qu'ils entretenaient dans le pays, s'empressèrent de se dérober au coup qui les menaçait. Plus de quarante bâtimens quittaient le port lorsque les généraux Vaubois et Murat se présentèrent devant Livourne, qui ouvrit ses portes sans résistance. Une seule frégate anglaise était encore dans le port, et si les Français eussent mis plus de célérité dans leurs mouvemens, ils auraient pu s'en emparer. Bonaparte arriva le soir même à Livourne, et fit mettre sur-le-champ en sequestre tous les magasins appartenant aux Anglais et à l'empereur. La valeur des effets confisqués fut estimée plusieurs millions. Le chevalier Spanocchi, gouver-

neur de la ville pour le grand-duc, et connu par sa haine ^{1766—an iv.} contre les républicains, avait puissamment contribué à l'oc- ^{Italie.} cupation du port de Livourne par les Anglais, et tout récemment il venait de laisser prendre, par la frégate qui avait échappé aux Français, deux bâtimens, de cette nation, de la valeur de près d'un million. Bonaparte fit arrêter ce gouverneur, qui fut conduit à Florence par ses propres soldats. Le grand-duc promit au général français, dans une lettre qu'il lui écrivit à ce sujet, de faire punir le chevalier Spanocchi comme il le méritait pour sa conduite, et fit renfermer ce dernier dans une prison d'état.

L'envahissement de Livourne contre lequel on se récria vivement dans le temps, et qui, depuis, a servi de texte à de virulentes déclamations, n'était cependant qu'une juste représaille de tout ce que la coalition s'était permis dans les ports de la Méditerranée pendant les années précédentes. Il est vrai que le grand-duc n'avait point pris part à ces actes; mais pourquoi ses agens ou son ministère avaient-ils eu assez peu de fermeté pour laisser un champ libre aux Anglais dans leurs entreprises contre une nation avec laquelle la Toscane paraissait vouloir rester amie? Souffrir que le mal se fasse par un autre, n'est-ce pas s'en rendre complice, surtout si l'on participe au résultat? Au surplus, pour atténuer autant qu'il était possible l'odieux de cette violation du traité de neutralité, Bonaparte avait pris soin d'en informer Ferdinand-Joseph. Il écrivit à ce prince, du quartier-général de Pistoie, le 26 juin : « Le pavillon de la république est constamment insulté dans le port de Livourne; les propriétés des négocians y sont violées; chaque jour y est marqué par un attentat contre la France, aussi contraire à la république qu'au droit des gens. Le directoire exécutif a plusieurs fois porté ses plaintes au ministre de V. A. R. à Paris, qui a été obligé d'avouer l'impossibilité où se trouvait V. A. R. de répri-

1796—an iv.
Italie.

mer les Anglais et de faire respecter sa neutralité dans le port de Livourne. Le directoire a senti qu'il était de son devoir de repousser la force par la force.... J'ai l'honneur de prévenir V. A. R. que, le 28 de ce mois, une division de l'armée entrera à Livourne; elle se conduira d'après les principes de neutralité. Le pavillon, la garnison, les propriétés de V. A. R. et de ses peuples seront scrupuleusement respectés..... Je suis aussi chargé d'assurer V. A. R. du désir qu'a le gouvernement français de voir continuer l'amitié qui unit les deux états, et de la conviction où il est que V. A. R., témoin chaque jour des excès auxquels se portent les vaisseaux anglais sans pouvoir y porter remède, applaudira aux mesures justes, utiles et nécessaires qu'a prises le directoire exécutif. »

Le général Vaubois resta dans Livourne avec la soixante-quinzième demi-brigade; et Bonaparte, sur l'invitation du grand-duc, se rendit à Florence pour conférer avec ce prince. On vit alors un spectacle auquel la politique seule peut accoutumer les hommes civilisés : un frère de l'empereur, un prince de la maison d'Autriche, dont l'épouse était issue du sang des Bourbons¹, accueillant avec les plus grands égards, fêtant dans son palais un général républicain, vainqueur de l'Autriche, armée pour rétablir la famille des Bourbons sur le trône de France. Un incident rendit encore ce spectacle plus extraordinaire. Bonaparte était assis à la table de Ferdinand, à côté de la grande-duchesse, lorsqu'on vint annoncer à ce général que le château de Milan venait enfin de capituler. Le prince et son épouse durent dissimuler la fâcheuse impression que cette nouvelle faisait sur eux; et la bienséance hospitalière leur dicta des félicitations sur un événement qui remplissait leur cœur d'amertume et de craintes pour l'a-

¹ Louise-Thérèse-Amélie, princesse de Naples.

venir. Cette situation embarrassante du grand-duc devint encore plus critique deux jours après. Le commissaire du directoire exécutif en Italie, l'ex-membre de la convention, Salicetti, qui avait voté la mort de Louis XVI, passa à Florence. Le grand-duc crut ne pouvoir se dispenser de faire à l'agent du gouvernement français les mêmes invitations et le même accueil qu'au général de l'armée républicaine; mais nous devons à Salicetti la justice de dire qu'il eut la pudeur de refuser l'invitation de Ferdinand, et la générosité d'épargner à ce prince une nouvelle humiliation. Nous sommes bien loin, au surplus, de blâmer les motifs qui engageaient le souverain de la Toscane à agir ainsi. Qu'ils sont rares et dignes de l'hommage des cœurs généreux, les princes qui savent sacrifier leur orgueil et leurs affections particulières au bien-être et à la prospérité des peuples qu'ils gouvernent!

1796—an iv.
Italie.

La capitulation du château de Milan était le dernier événement qui restât à désirer au général de l'armée d'Italie, pour être à même de s'occuper exclusivement du siège de Mantoue. Bonaparte avait surtout senti l'importance de l'occupation de ce château depuis la conspiration de Pavie, et il avait donné l'ordre au général Despinois d'en presser le siège avec vigueur. Un petit équipage de siège, formé à Tortone, avait été réuni, vers le milieu du mois de juin, et la tranchée s'était ouverte dans la nuit du 17 au 18. Le chef de brigade Chasseloup commandait le génie, et le chef de bataillon Verrières, l'artillerie. Les travaux furent poussés avec tant d'activité que les batteries purent être démasquées le 27. Le feu de ces dernières obtint bientôt la supériorité sur celui de la place, et, au bout de quarante-huit heures, le commandant autrichien, Lami, se vit contraint de demander une suspension d'hostilités, afin de pouvoir instruire son gouvernement de la situation où il se trouvait. Le général Despinois renvoya, pour toute réponse, une capitulation, avec injonction

1776—an iv.
Italie.

de l'accepter sur-le-champ, si la garnison voulait éviter d'être passée au fil de l'épée. Cette menace produisit l'effet attendu. Lami s'empressa d'acquiescer à la demande impérative du général français. D'après cette capitulation, la garnison, forte de dix-huit cents hommes, resta prisonnière de guerre, et fut aussitôt dirigée sur Lodi. Par un article exprès, les déserteurs et les émigrés présents dans la place devaient être livrés aux Français. On trouva dans le château de Milan cent cinquante bouches à feu et deux cent milliers de poudre. Cette artillerie et ces munitions furent dirigées du côté de Mantoue, pour servir au siège de cette forteresse.

Trois savans, envoyés par le directoire exécutif sur les instances de Bonaparte, Monge, Berthollet et Thouin, parcouraient alors la partie de l'Italie conquise et commençaient à former, sous les yeux du général en chef cette célèbre collection qui a fait pendant vingt ans l'orgueil et l'ornement de la capitale de la France. Le général en chef, qui déjà ambitionnait tous les genres de renommée, prenait dès-lors plaisir à se dérober au fracas des camps et des affaires politiques, pour s'occuper des sciences et des arts, dont il se déclarait en toute occasion le zélé protecteur. Il ne sera peut-être point hors de propos de rapporter ici la conduite qu'il tint à Milan envers le célèbre astronome Oriani, que le directoire, à l'instigation de notre Lalande¹, lui avait particulièrement recommandé. Bonaparte écrivit au savant Milanaïs, en l'engageant à venir à son quartier-général :

« Les sciences qui honorent l'esprit humain, les arts qui embellissent la vie et transmettent les grandes actions à la postérité, doivent être spécialement honorés par les gouver-

¹ Joseph-Jérôme Lalande, directeur de l'Observatoire de Paris, membre de l'Institut et des principales sociétés savantes de l'Europe, mort à Paris, le 4 avril 1807.

nemens libres. Tous les hommes de génie, tous ceux qui ont obtenu un rang distingué dans la république des lettres, sont Français, quel que soit le pays qui les ait vus naître. Les savans, dans Milan, ne jouissaient pas de la considération qu'ils doivent avoir. Retirés dans le fond de leurs laboratoires, ils s'estimaient heureux que les rois et les prêtres voulussent bien ne pas leur faire du mal. Il n'en est pas ainsi aujourd'hui ; la pensée est devenue libre dans l'Italie..... Il n'y a plus ni inquisition, ni intolérance, ni despotisme. J'invite les savans à se réunir, et à me proposer leurs vues sur les moyens qu'il y aurait à prendre, ou les besoins qu'ils auraient pour donner aux sciences et aux beaux-arts une nouvelle vie, une nouvelle existence. Tous ceux qui voudront aller en France, seront accueillis avec distinction par le gouvernement. Le peuple français ajoute plus de prix à l'acquisition d'un savant mathématicien, d'un peintre de réputation, d'un homme distingué, quel que soit l'état qu'il professe, qu'à la province la plus riche et la plus abondante. Soyez donc, citoyen, l'organe de ces sentimens auprès des savans distingués qui se trouvent dans le Milanais. »

Oriani se rendit à l'invitation qu'il avait reçue du général en chef ; mais, lorsqu'il parut en présence du conquérant de l'Italie, il se trouva interdit, et put à peine répondre aux questions multipliées que lui adressait Bonaparte. Revenu enfin de son étonnement : « Pardonnez, dit-il au jeune guerrier ; c'est la première fois que j'entre dans ces superbes appartemens ; mes yeux ne sont pas accoutumés à tout ce faste.... » « Il ne se doutait pas, écrivait Bonaparte au directoire, en lui rendant compte de cette entrevue, il ne se doutait pas qu'il faisait, par ce peu de paroles, une critique amère du gouvernement de l'archiduc. Je me suis empressé de lui faire payer ses appointemens, et lui ai donné tous les encouragemens nécessaires... » Si l'homme qui s'exprimait ainsi eût

1796—an iv.
Italie.

toujours agi d'une manière aussi généreuse, s'il se fût constamment souvenu que les hommes veulent être traités avec égards, et selon leur mérite, il n'aurait point soulevé contre la France la population de l'Europe; la patrie, heureuse encore et fière de ses triomphes, n'aurait pas pleuré, avec des larmes de sang, le malheur d'avoir abandonné ses destinées au guerrier ambitieux et farouche qui ne s'est servi souvent de la modération que comme d'un masque pour asservir ceux auxquels il devait toute sa gloire.

Cependant un incident fâcheux vint troubler l'espoir que donnait à Bonaparte la reddition du château de Milan, pour ses entreprises ultérieures. Au moment où il allait se rendre au camp devant Mantoue, il reçut la nouvelle que, au mépris de l'armistice demandé et obtenu par le pape, les habitans de la Romagne s'étaient insurgés, et s'étaient portés envers les Français aux plus horribles excès. Les instigateurs de ces nouveaux troubles étaient encore des nobles et des prêtres, mus eux-mêmes par la crainte de perdre leurs privilèges et prérogatives, menacés incessamment par les progrès des principes révolutionnaires. Les insurgés avaient fait de Lugo leur place d'armes. Cette petite ville, enclavée dans le Ferrarais cédé à la république, continuait d'appartenir à la Romagne, ou, pour mieux dire, au pape. La prise d'armes avait été précédée par une proclamation, où l'on peut remarquer que les auteurs, en déclamant contre les Français, laissaient entrevoir le danger du voisinage de ces derniers. « Les circonstances critiques dans lesquelles se trouve le peuple lugois, disait cette proclamation, par l'invasion des Français dans l'Etat pontifical, l'enlèvement des subsistances, les insultes faites aux personnes, l'ont porté à prendre les armes pour la défense de ses saints protecteurs, du souverain de l'Etat et de la patrie. Tous doivent concourir au salut commun, dans le commun péril. Il espère que tous, animés par

le zèle pour la religion , l'attachement pour Sa Sainteté , leur légitime souverain , et l'amour de la patrie , travailleront de concert au succès d'un si beau dessein , en se rangeant sous les glorieuses bannières de l'Eglise. »

1796—an IV.
Italie.

Promptement instruit de cette insurrection , le général Augereau donna trois heures aux Lugois pour poser les armes , les menaçant , en cas de refus , de marcher contre leur ville le fer et la flamme à la main. Ceux-ci méprisèrent la menace , et ayant appris que soixante dragons avec huit officiers se dirigeaient sur Lugo , ils dressèrent une embuscade pour les massacrer. Ce premier acte d'hostilité réussit. Au signal convenu , les dragons essuyèrent un feu très-vif ; cinq d'entre eux tombèrent morts à la première décharge , les autres prirent la fuite. Les têtes des dragons tués furent coupées et portées en triomphe dans Lugo par des forcenés qui ne savaient pas qu'ils promenaient l'arrêt de leur propre condamnation. Cet horrible trophée , d'une victoire facile , fut exposé sur la maison commune de la ville.

Un début aussi sanguinaire transporta de fureur les soldats français ; tous voulaient marcher pour en punir les fanatiques auteurs : mais Augereau voulut encore essayer les voies de la modération. Le baron Capelletti , chargé d'affaires d'Espagne , se rendit au foyer de la sédition ; il exhorta les habitans de Lugo à la soumission et à la confiance en vers l'armée française , disposée à leur pardonner les excès commis. Mais il ne put rien obtenir de ces furieux , égarés par les conseils les plus perfides. Le général Augereau se décida alors à employer la force : il fit avancer sur Lugo un corps composé d'infanterie et de cavalerie , avec du canon et des caissons bien approvisionnés , sous le commandement du chef de brigade Pourrailler. Les insurgés organisés en bandes , sous la dénomination d'*armée catholique et papale* , sortirent de la ville au nombre de plusieurs milliers. Pourrailler avait divisé ses troupes

1796—an iv.
Italie.

en deux colonnes, qui se portèrent, la première par Imola, et la seconde par Argenta, sur Lugo. Les deux partis ne tardèrent pas à se rencontrer. Le colonel français voulut tenter un dernier effort pour épargner le sang des paysans aveuglés, et leur envoya un officier de grenadiers pour leur offrir la paix. L'officier s'avancait vers eux lorsqu'il fut accueilli tout-à-coup par une grêle de balles. Ce fut le signal d'une horrible mêlée. Les Français, furieux de l'obstination des Lugois, et de ce dernier acte de trahison, se précipitèrent sur cette masse de fanatiques. Animés par la rage du désespoir, par la présence de plusieurs ministres de la religion en habits sacerdotaux qui combattaient dans leurs rangs, les Lugois se défendirent avec une grande intrépidité. Ce ne fut qu'après trois heures d'un engagement, qui fut plutôt une boucherie qu'un combat, que le désordre s'introduisit dans les bandes insurgées. Une grande partie fut taillée en pièces. Plus de deux mille morts couvrirent le champ de bataille. Les débris des vaincus s'enfuirent vers la ville : mais le colonel Pourrailler, quoiqu'il eût perdu un grand nombre de ses soldats, ne donna point aux fuyards le temps de se retrancher dans Lugo. Les Français, en les poursuivant, entrèrent pêle-mêle avec les insurgés dans cette ville. Là commença un nouveau carnage. La vue des têtes de leurs camarades, encore exposées sur la maison commune, redoubla l'animosité des soldats français ; ils se livrèrent à tous les excès de la vengeance. Lugo fut livré au pillage pendant trois heures. Tous les individus rencontrés dans les rues, ou trouvés dans les maisons, furent impitoyablement massacrés. Le colonel Pourrailler avait eu la précaution de ne faire entrer qu'une portion de ses troupes dans la ville. Celles qui se trouvaient en dehors fermaient toutes les issues. Nul habitant ne put échapper au sort funeste qui l'attendait, et que des misérables avaient attiré sur cette populace livrée au fanatisme.

Augereau fit publier la proclamation suivante pour retenir dans les bornes de la soumission ceux des habitans du Ferrarais et du Bolognais, qu'une vengeance aussi prompte n'aurait point épouvantés : 1796—an iv. Italie.

« Vous venez de voir un exemple terrible. Le sang fume encore à Lugo..... Lugo calme, tranquille, aurait été respectée comme vous : elle aurait joui de la paix. Des mères n'auraient point à pleurer leurs fils, des veuves leurs maris, des orphelins les auteurs de leurs jours ! Que cette épouvantable leçon vous instruisse et vous apprenne à apprécier l'amitié des Français ! C'est un volcan quand il s'irrite ; il renverse, il dévore tout ce qui s'oppose à son irruption. Au contraire, il protège, il caresse quiconque cherche en lui un appui ; mais il faut acquérir sa confiance par quelque acte qui lui assure qu'elle ne sera point trahie. Depuis trop longtemps et trop souvent on a abusé de sa bonne foi. Voilà ce que sa sûreté exige maintenant de vous, et ce que j'ordonne en conséquence :

« ARTICLE PREMIER. Toutes les communautés seront désarmées de toute espèce d'armes à feu, lesquelles seront déposées à Ferrare.

« ART. II. Toute personne qui, vingt-quatre heures après la publication de la présente, n'aura pas déposé ses armes à feu, sera fusillée.

« ART. III. Toute ville ou village, où se trouvera un Français assassiné, sera livré aux flammes.

« ART. IV. Si un habitant est convaincu d'avoir tiré un coup de fusil sur un Français, il sera fusillé et sa maison brûlée.

« ART. V. Si un village s'arme, il sera brûlé.

« ART. VI. Il est défendu de s'attrouper, avec ou sans armes ; tout chef de révolte ou d'attroupement, sera puni de mort. »

1796—an iv.
Italie.

La vengeance tirée de la ville de Lugo, et les mesures arrêtées par le général Augereau, produisirent l'effet désiré. Le calme se rétablit dans les légations de Ferrare et de Bologne, et dans la Romagne. Les troupes françaises, inutiles au maintien de la tranquillité publique, purent alors rejoindre celles qui étaient rassemblées autour de Mantoue, pour former le siège de cette ville.

CHAPITRE XIV.

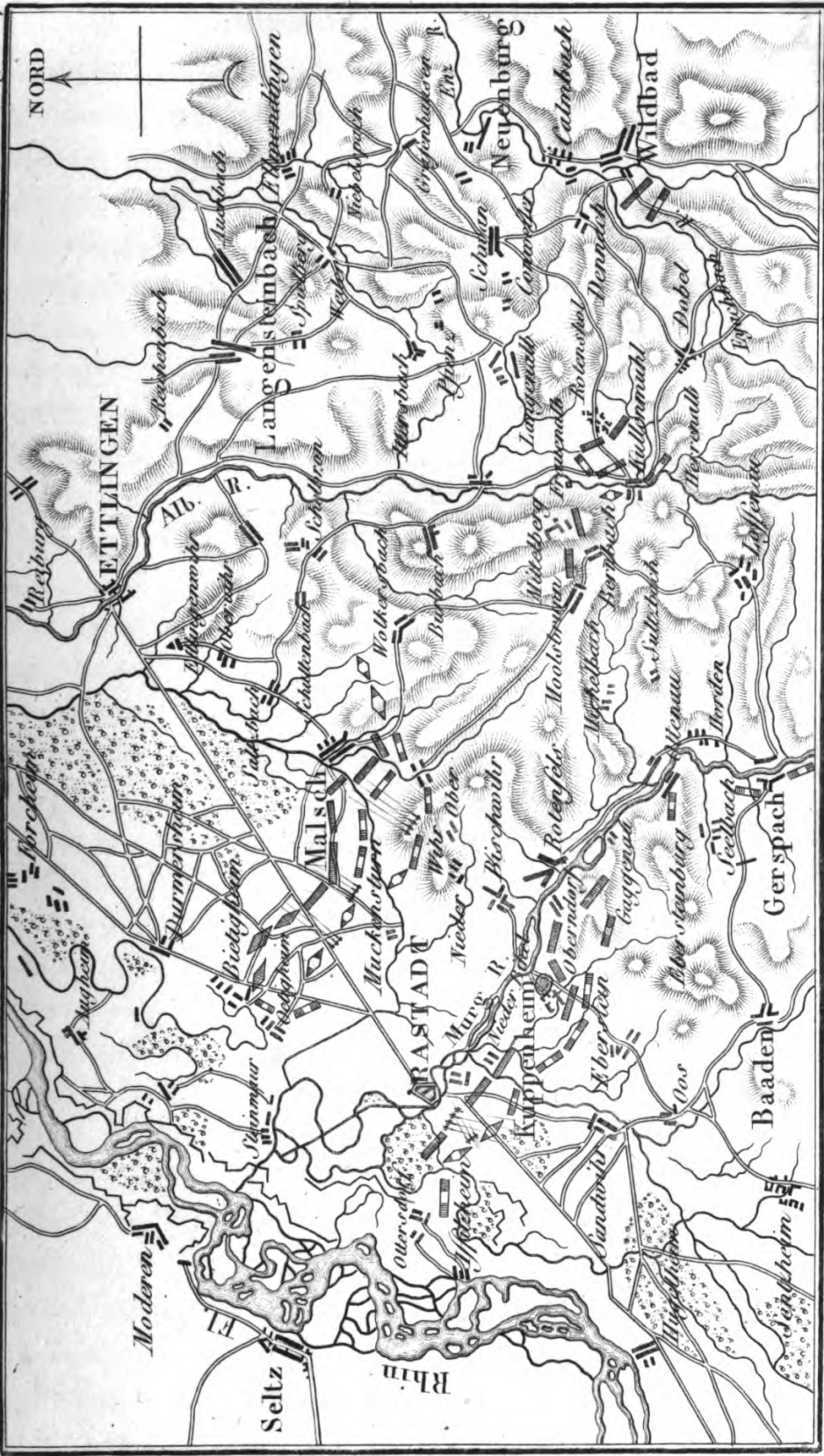
SUITE DE L'ANNÉE 1796.

Bataille de Renchen et de Rastadt; suite des opérations de l'armée de Rhin-et-Moselle. — Précis des dernières opérations des chouans. Soumission successive de tous les chefs royalistes. Pacification générale. — L'armée de Sambre-et-Meuse reprend l'offensive; Passage du Rhin à Neuwied; combats de Wildenhorff. Passage de la Lahn; combats de Camberg, de Butzbach, de Friedberg. Occupation de Francfort, etc.

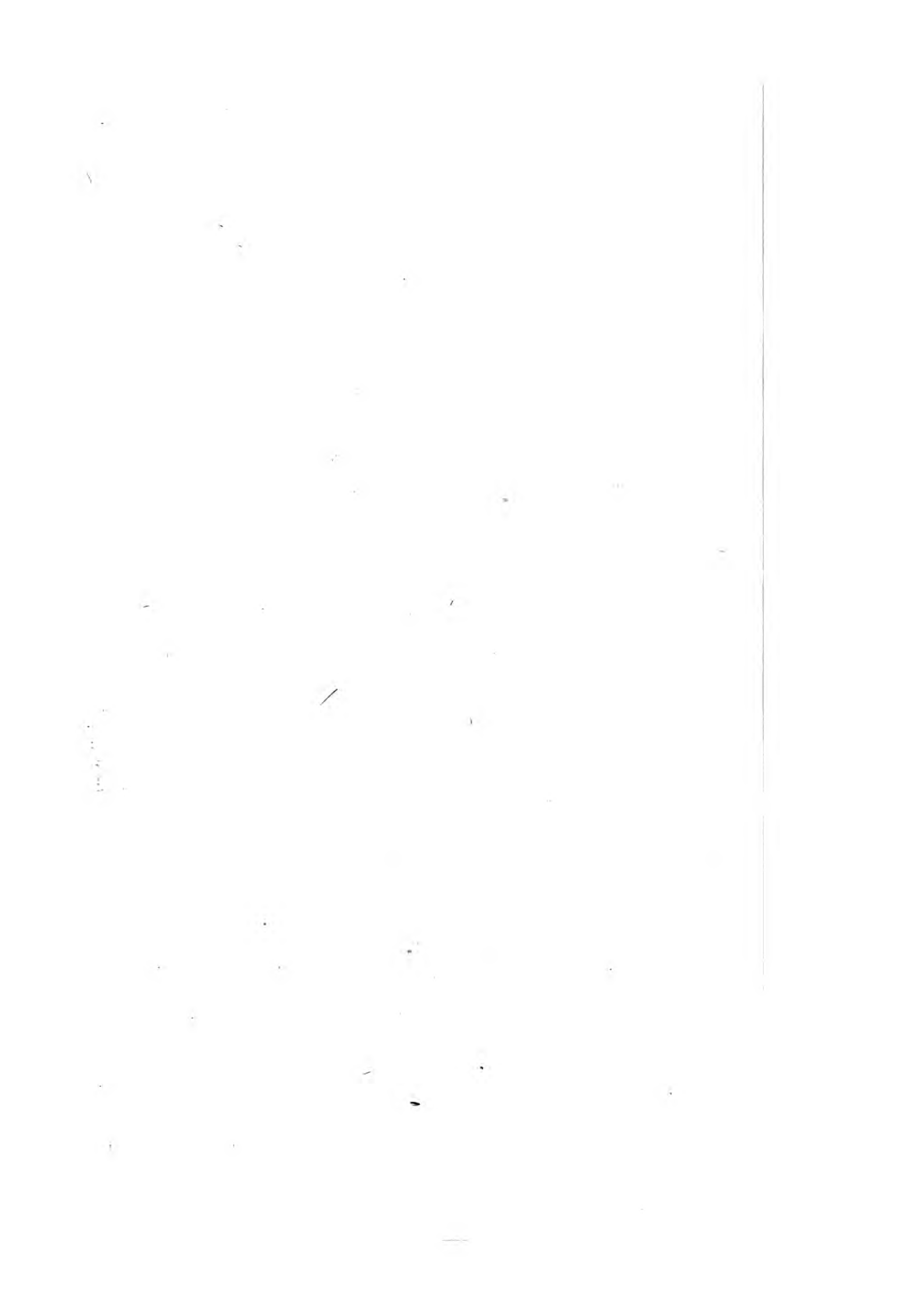
9 juillet.
(21 messid.)
Allemagne.

*Batailles de Renchen et de Rastadt; suite des opérations de l'armée de Rhin-et-Moselle*¹. — En apprenant la nouvelle du passage du Rhin, par l'armée de Moreau, le général La Tour ne vit dans ce mouvement qu'une fausse manœuvre, dont le but était de faire quitter au gros de l'armée autrichienne les fortes positions que cette dernière occupait dans les environs de Manheim. Il se borna en conséquence à détacher le général Starray avec trois bataillons et quatre escadrons, dans le but de rassembler les troupes sur la Murg.

¹ Journaux du temps, — Histoire de France, — Sièges et batailles, — Jomini, — Précis historique de Dedon, — Mémoires de l'archiduc Charles, — Mémoires et Documents communiqués, etc.



- | | | | |
|--|--------------------------|--|------------------------------|
| | Infanterie Française. | | Batteries de Campagne. |
| | Cavalerie Française. | | Batteries de Siège (Canoes). |
| | Leurs Lignes de Marches. | | 3 Lieues. |
| | Infanterie Française. | | 1 |
| | Cavalerie Française. | | 2 |
| | Leurs Lignes de Marches. | | 3 |



Mais lorsque , le lendemain , on vint de toutes parts lui assurer 1796—an iv.
Allemagne. que l'entreprise des Français avait été sérieuse , et que déjà ils étaient en grand nombre sur la rive droite du Rhin , il se mit lui-même en marche avec la petite réserve qui était aux environs de Schewetzengen , pour se porter sur le Haut-Rhin à la rencontre des troupes françaises , et donna l'ordre à cinq bataillons et quatre escadrons du camp retranché de Manheim , de le suivre sans délai . Mais ces troupes étaient loin d'être suffisantes pour obtenir le résultat qu'il se proposait . L'archiduc blâme , avec raison , dans ses Mémoires , le général La Tour de n'avoir pas dirigé sur le point déjà occupé par les Français des forces plus considérables . C'était une faute de la plus fâcheuse conséquence , que de laisser la plus grande partie de ses troupes disséminée le long du fleuve , et le général Frœhlich , avec dix mille hommes dans le Brisgaw , tandis que les Français pouvaient , à tout instant , écraser le peu de monde qu'ils avaient devant eux . Par suite de cette négligence , le général La Tour s'ôtait tout moyen , non-seulement de repousser les Français sur le Rhin , mais encore de les empêcher de gagner la vallée de la Kintzig . De cette manière les généraux des deux armées commirent la même faute , Moreau en retardant d'aller attaquer les Autrichiens , et La Tour en mettant trop de lenteur à s'opposer à leurs progrès .

Ainsi , d'après ce système de dissémination toujours si funeste aux Autrichiens , le 26 juin , le prince de Furstenberg , avec quatre bataillons et six escadrons autrichiens formant environ quatre mille hommes , était à Membrechtshofen sur la Renchen ; le général Starray , avec trois mille hommes , occupait Urolfen , Zimmern et Appenweihr ; les troupes de Souabe réunies à des détachemens autrichiens , faisant ensemble environ huit mille hommes , appuyaient leur gauche , de Bühl à la Kintzig , et leur droite vers Romeswihr aux montagnes ; elles poussaient leurs avant-postes à Wilstadt ,

1796—AN IV.
Allemagne.

Sand et à la forêt d'Urlaffen ; le duc d'Enghien, avec deux mille hommes du corps de son père le prince de Condé, avait posté son infanterie dans la forêt de Schutter, et sa cavalerie à Langenhurst ; c'était donc en tout dix-sept à dix-huit mille hommes éparpillés dans un grand demi-cercle coupé de rivières, de marais et de bois, que le général La Tour opposait ainsi maladroitement aux forces bien supérieures dont Moreau pouvait disposer contre lui. Quel avantage pour les Français, si leur général avait su se hâter et écraser tous ces corps disposés ainsi isolément pour lui rendre, en quelque sorte, la victoire plus facile !

Cependant, Moreau, après avoir tâtonné pendant deux jours, se décida, le 27, à former une attaque générale contre les troupes de Souabe, commandées par le général Stain. La position occupée par ce corps de troupes autrichiennes, était assez forte ; elle avait la droite aux montagnes, vers Romeswihl, et la gauche, couverte par la Kintzig, s'appuyait à Bühl. L'armée française se mit en mouvement sur six colonnes, trois de chaque côté de la Kintzig. Les troupes du général Férino formaient le premier corps de cette armée. La première colonne de ce corps devait marcher sur Goldschir et Altenheim, pour contenir l'avant-garde des émigrés ; la seconde qui était la principale, remonta le long de la rivière de la Kintzig, en suivant le chemin d'Eckerswihl à Offenbourg, pour gagner la route de cette ville à Fribourg, afin de menacer l'ennemi de lui couper la retraite sur cette route et le repousser dans la vallée de la Kintzig. La troisième, commandée par le chef de brigade Abatucci, suivit cette rivière, et vint par Wihl et Waterwihl, tourner le flanc gauche de l'ennemi et l'accabler, de l'autre bord de la rivière, du feu de son artillerie.

Les troupes aux ordres du général Desaix, formaient le second corps, qui marcha également sur trois colonnes. La

première, commandée par le général de brigade Lecourbe¹, 1796—an iv.
était chargée d'attaquer de front la gauche de l'ennemi, et Allemagne.
devait suivre la chaussée de Kehl, pour venir se déployer derrière le village de Grissenheim, à la portée du canon du camp de Bülh. L'adjutant-général Decaen, commandant la deuxième colonne, avait ordre de gagner le pied des montagnes, pour tourner la droite de l'ennemi; mais il devait en même temps s'éclairer sur sa gauche pour empêcher que Wurmser, qui arrivait en hâte pour faire sa jonction avec les corps rassemblés à Bülh, ne pût inquiéter l'attaque des Français. La troisième, aux ordres du général Sainte-Suzanne, devait se porter sur Urlassen et Zimern, sur la Holchenbach, pour faire face aux troupes qu'on savait venir du Haut-Rhin. La réserve de cavalerie fut placée entre Grissenheim et Obersand.

Cette attaque, si elle eût été faite avec toutes ces forces réunies et conduite avec vigueur, aurait amené une bataille décisive, les ennemis pouvant être culbutés de leur position trop étendue, et forcés à quitter le bassin du Rhin. Mais l'adjutant-général Decaen, ayant été retardé dans sa marche, n'arriva pas à sa destination et fut obligé de se diriger par Appenwihr. En arrivant à ce dernier lieu, avec la tête de sa colonne, il rencontra un corps de cavalerie que l'ennemi y avait placé, pour assurer ses communications avec Rastadt; il l'attaqua vigoureusement, emporta le village, et repoussa ce corps avec une perte de cent chevaux, cent cinquante prisonniers, et d'un nombre considérable de tués et de blessés. Le reste du détachement poursuivit sa route. Mais, sa cavalerie ayant été arrêtée à Appenwihr, il ne put pousser vigoureusement l'attaque dont il était chargé. On lui envoya, pour la seconder, de nouvelle cavalerie de la réserve; mais forcée à de grands détours, cette cavalerie ne put arriver qu'à

¹ Mort lieutenant-général en 1815.

1796—an IV. la nuit. Ce contre-temps, joint à la pluie qui tombait avec
Allemagne. une violence extraordinaire, empêcha les Français de pousser plus loin ce premier succès; l'attaque du camp de Bühl fut différée, et les troupes bivouaquèrent dans leurs positions, par un temps épouvantable et ayant de la boue jusqu'à mi-jambe.

Les autres colonnes avaient eu à peine le temps d'attaquer. Repoussées sur presque tous les points par la cavalerie autrichienne, et ne pouvant manœuvrer sur un terrain glaiseux, que la pluie avait détrempé, elles furent obligées de s'arrêter avant même d'être arrivées à leur destination. La colonne commandée par le général de brigade Sainte-Suzanne, avait seule obtenu quelque succès. Elle avait repoussé une colonne ennemie qui voulait l'empêcher d'entrer dans Urlaffen, lui avait fait une centaine de prisonniers, et s'était emparée du village, ainsi que de celui de Windschlæg.

Cependant, les troupes de Souabe qui occupaient le camp de Bühl, accablées des fatigues essayées depuis le passage du Rhin à Kehl, et n'espérant plus obtenir de secours, ne se crurent pas assez fortes pour attendre les Français dans leur position. Le général Stain fit évacuer le camp de Bühl, pendant la nuit, et se replia en bon ordre dans la vallée de la Kintzig. Le corps de Croates commandé par le général Giulay, couvrit cette retraite jugée nécessaire, et s'étendit, pour cet effet, avec un détachement de l'armée du prince de Condé, où se trouvait le duc d'Enghien en personne. Les Français ne s'aperçurent de ce mouvement rétrograde que le 28 juin au matin; et quoique la pluie tombât toujours par torrens, le général Férino se mit aussitôt à la poursuite de l'ennemi. Il réussit à atteindre l'arrière-garde du duc d'Enghien, la culbuta malgré les efforts du prince, qui s'était porté lui-même au lieu de l'engagement, la força à chercher son salut dans la fuite, et s'empara d'Offenburg, où il s'arrêta,

après avoir fait aux émigrés environ une centaine de prisonniers, et leur avoir enlevé un canon et plusieurs caissons. Les Autrichiens se retirèrent dans la vallée d'Hamersbach, et prirent position à Zell et Gengenbach.

1796—an iv.
Allemagne.

Le même jour (28 juin) l'adjutant-général Bellavesne, à la tête du huitième régiment de chasseurs, et de la dixième demi-brigade d'infanterie légère, fut chargé de remonter la vallée de Kintzig, pour s'assurer de ce débouché. L'avant-garde du général Férino, après être sortie de Zell et de Gengenbach, prit position à Hoffwihl, et le corps de bataille se plaça, la droite à Altoff, et la gauche à Offenburg, en opposition aux corps ennemis du Haut-Rhin. Le général Desaix, avec le surplus des troupes, se porta rapidement vers Appenwihl et Urlaffen, à la rencontre des forces qui s'avançaient du Bas-Rhin, au secours du général La Tour.

Cependant le général Starray qui avait encore sept bataillons et vingt escadrons formant environ neuf mille hommes, avait pris position derrière la Renchen; quatre bataillons et huit escadrons furent répandus du pont de Waghurst à Menbrechtshofen; trois bataillons et deux escadrons postés sur le penchant des hauteurs, entre Renchen et Ober-Kirch; et dix escadrons dans la plaine de Renchen. En même temps le général Frœlich, auquel le général en chef La Tour avait confié le commandement de toutes les troupes du Haut-Rhin, s'était mis en mouvement, mais seulement avec la plus petite partie de ses troupes, tant le général La Tour craignait d'affaiblir le corps d'observation du Haut-Rhin, depuis Huningue jusqu'à Brisach.

Le prince de Condé eut ordre de se retirer à Sahr; le général La Tour se mit lui-même en marche avec six bataillons et vingt-deux escadrons, au lieu d'attendre les renforts de Manheim, et le corps que le maréchal Wurmser avait auparavant détaché au secours de l'armée du Bas-Rhin, et que

1796—an iv. L'archiduc venait de lui renvoyer. Le véritable plan du gé-
 Allemagne. néral La Tour était de faire en sorte de se réunir aux troupes
 qui se trouvaient sur la Renchen, et de soutenir leur retraite,
 ou mieux encore de les attirer à lui, puisqu'elles étaient trop
 faibles pour pouvoir résister. Cependant il ne sut adopter ni
 l'un ni l'autre de ces deux partis. Rendu à Muckensturn, le
 26 juin, et par conséquent à même de se porter sur la Ren-
 chen, où les troupes auraient pu le rejoindre le 28, il parut
 persuadé qu'il n'était pas en force pour rester sur la Murg,
 avant l'arrivée de ses renforts; il commettait cette faute au
 moment même où, par une contradiction manifeste, il se
 berçait de l'espoir de défendre la rivière jusqu'à leur arrivée,
 et abandonnait à elles-mêmes les troupes placées en échelons
 devant lui.

Le général Starray ayant, en conséquence de ces faux
 principes, reçu l'ordre de garder la ligne de la Renchen, et d'y
 attendre les Français, avait disposé ses troupes de la manière
 que nous avons indiquée plus haut. Il fallait avoir perdu
 toute idée de la tactique, ou être doué d'une bien grande
 présomption, pour oser se flatter, avec des troupes si peu
 nombreuses, de tenir tête aux forces dont le général français
 pouvait disposer par une attaque sur ce point, et de les re-
 pousser. En effet cette étrange résolution, dont l'absurdité
 doit être rejetée sur le compte du général La Tour, puisque
 c'est lui qui donnait les ordres, aurait pu entraîner la ruine
 entière du corps de Starray, si le général Moreau avait man-
 œuvré de manière à lui couper les communications, au lieu
 de l'attaquer de front. Entouré alors par des forces supérieures,
 et acculé au Rhin, il eût été obligé d'accepter le combat dans
 une position qui lui eût ôté tout espoir de succès.

Le 28 juin, Moreau fit avancer ses troupes pour attaquer
 de front le général Starray. La brigade du général Sainte-
 Suzanne, qui avait bivouaqué la nuit dernière à Urlaffen,

était déjà aux prises avec l'ennemi lorsque le corps du général Desaix arriva. Les troupes réunies marchèrent alors sur trois colonnes. Celle de gauche, formée par la brigade du général Sainte-Suzanne, devait contenir l'ennemi; celle du centre, où se trouvait le général Desaix, devait déboucher par la grande route dite *Bergstrass*; enfin, la troisième devait attaquer Bleerkirch, qui était le point décisif. L'engagement commença par une canonnade très-vive, et devint bientôt général. La cavalerie et l'artillerie légère se déployèrent dans les champs en avant de Zimmern, la droite à Nussbach, et la gauche en avant d'Urlaffen. Les Autrichiens étaient rangés en bataille dans une petite plaine basse et dominée par le terrain qu'occupaient les Français. Mais des bouquets de bois que l'ennemi avait garnis d'infanterie et d'artillerie, masquaient ses manœuvres et lui donnaient la facilité de pouvoir faire, sans être aperçu, les mouvemens favorables pour surprendre l'un ou l'autre des flancs de l'armée française. Cette circonstance, qui était due à la faute commise par le général Moreau en attaquant de front, fut saisie par le général autrichien. Il jeta d'abord les cuirassiers de Cavanach sur le flanc droit des Français; après une charge vigoureuse, ces cuirassiers essayèrent de déborder la ligne du général Desaix. Mais, heureusement, deux bataillons de la quatre-vingt-dix-septième demi-brigade, soutenus par de l'artillerie légère, se dévouèrent, pour ainsi dire, soutinrent vigoureusement la charge des cuirassiers, et résistèrent à tous leurs efforts. Cette digne et vaillante infanterie manœuvra avec tant de sang-froid, quoique enveloppée de toutes parts, et sut si bien diriger son feu, qu'elle réussit à culbuter la cavalerie ennemie et la força d'abandonner le champ de bataille jonché des cadavres de ses hommes et de ses chevaux.

L'ennemi que les Français avaient abordé dans l'intention de l'attaquer, était ainsi devenu lui-même attaquant; et, sans

1796—an IV.
Allemagne.

1796—an iv. être rebuté par ce premier échec qu'il venait d'essuyer, le
 Allemagne. général Starray voulut essayer un nouvel effort contre la gauche commandée par le général de brigade Sainte-Suzanne. A cet effet, il rassembla de nouveau sa cavalerie, et, au moment où l'infanterie française allait s'emparer du bois d'Urlaffen, il tenta de la déborder et de la faire charger de front par cette masse imposante. Mais le chef de brigade Fauconnet¹, à la tête du sixième de dragons, s'étant aperçu du mouvement opéré par la cavalerie ennemie, au moment où elle débouchait, se joignit au quinzième de cavalerie pour charger de front, pendant que l'adjudant-général Levasseur, envoyé par le général Sainte-Suzanne, s'avancait de son côté avec le quatrième régiment de chasseurs, pour prendre en flanc et déborder les Autrichiens.

Étonnée par l'impétuosité de cette attaque parfaitement bien combinée, la cavalerie du général Starray se rejeta en désordre dans le défilé qu'elle avait déjà passé. Il en fut de même de l'artillerie autrichienne, qui fut culbutée dans un chemin étroit par où elle s'était engagée pour se porter contre la gauche des Français. La déroute de l'ennemi devint alors complète; infanterie, cavalerie, artillerie, tout se sauva pêle-mêle et dans la plus affreuse confusion. De ce moment les Français se trouvèrent maîtres du cours de la rivière et de la ville de Renchen. L'aide-de-camp du général Moreau, Rapatel², se porta à la poursuite des Autrichiens qui ne se rallièrent qu'à Enschbach.

Pendant qu'on se battait sur la gauche, le général Desaix avait accablé, sur la droite, les trois bataillons autrichiens qui devaient défendre Ober-Kirch et les hauteurs entre ce village et la Rench; après les avoir mis en déroute et s'être em-

¹ Depuis lieutenant-général.

² Tué sous les murs de Paris, en 1814. Il était alors au service de Russie.

paré d'Ober-Kirch, il avait ensuite jeté plusieurs détachemens de cavalerie sur le flanc gauche de Starray, et avait ainsi contribué puissamment à la défaite du général autrichien, qui perdit, dans cette affaire, dix pièces de canon, un grand nombre de caissons, environ douze cents hommes tués, blessés ou prisonniers, et six cents chevaux.

1796—an iv.
Allemagne.

Cependant, malgré les avantages que cette journée procurait aux Français, elle n'eut pas pour eux les résultats dont elle eût été infailliblement suivie, si, au lieu d'attaquer de front, le général Moreau eût exécuté les manœuvres que nous avons indiquées plus haut. Les Autrichiens, qui, par ce moyen, pouvaient tous être forcés de mettre bas les armes, ou de chercher dans leur désespoir une dernière voie de salut, échappaient au contraire au danger qui les menaçait; et ils effectuèrent leur retraite sans avoir éprouvé une perte aussi considérable qu'on pouvait l'espérer¹.

Le général Moreau aurait dû au moins chercher à tirer parti de son succès, en portant ses troupes en avant et poursuivant vigoureusement le général Starray; mais, au lieu de se jeter de suite sur les corps isolés qui étaient devant lui, avant qu'ils eussent reçu le secours que devait leur envoyer l'archiduc Charles, il s'arrêta six jours dans la position qu'il fit prendre à ses troupes après le combat sur la Renchen. Son motif, s'il en faut croire la relation du colonel Dédon, était de réorganiser l'armée, et d'arrêter définitivement un plan pour le reste de la campagne. En effet, les généraux Taponnier et Delmas passèrent le Rhin à Kehl, le 29 juin, avec les troupes de la gauche, qui avaient été laissées devant Mannheim. Il fallait leur assigner un rang dans l'armée; mais cette

¹ Le général Jomini nous paraît avoir raison en refusant le nom de bataille à cet engagement sur la Renchen. Mais nous avons cru devoir suivre la tradition historique et lui conserver ce titre, de même que nous l'avons fait précédemment pour plusieurs affaires livrées par l'armée d'Italie.

1796—an iv. Allemagne. opération pouvait se faire sans nuire à l'urgence des manœuvres à exécuter. Quoi qu'il en soit, par suite de la nouvelle organisation, le général Férino eut le commandement de l'aile droite, le général Saint-Cyr celui du centre, et la gauche fut confiée au général Desaix.

Sur ces entrefaites, les Autrichiens avaient pris les positions suivantes : les généraux La Tour et Starray étaient sur la Murg; le contingent de Souabe, avec le général Giulay, gardaient la vallée de la Kintzig, Freudenstadt et Kniebis; le prince de Condé était à Lahr, et le général Frœlich, sur l'Elt. Toutes ces positions, quoique encore trop disséminées, étaient cependant beaucoup meilleures que celles qui avaient été occupées jusqu'alors par l'armée autrichienne du Haut-Rhin. D'ailleurs, l'archiduc Charles, enfin instruit du passage du Rhin à Kehl par les Français, se disposait à conduire lui-même les secours dont le général La Tour pouvait avoir besoin, et à essayer si la fortune des armes lui serait aussi favorable contre le général Moreau que contre le général Jourdan. Il était donc instant que le général Moreau reprît le cours de ses opérations, s'il ne voulait pas donner à son ennemi le temps de réparer toutes ses pertes, et de se mettre dans le cas de recommencer lui-même la lutte à son avantage. Moreau sentit toute l'urgence de ces considérations, et il se décida à ébranler son armée.

Réfléchissant qu'il ne réussirait pas à descendre la vallée profonde qui s'étend entre le Rhin et les Montagnes-Noires, avant de s'être assuré des gorges de cette chaîne, qui auraient donné des débouchés sur ses derrières, Moreau détacha, le 3 juillet, le général de brigade Laroche, avec la vingt-unième demi-brigade d'infanterie légère et une partie du deuxième régiment de chasseurs à cheval, pour remonter la vallée de la Renchen, et s'en rendre maître. Ce dernier général trouva les gorges défendues par des tirailleurs et des paysans armés,

qu'il dispersa. La montagne du Kniebis, une des plus hautes ^{1796—an iv.} des Montagnes-Noires, était occupée par le contingent du ^{Allemagne.} Wurtemberg, que le prince de ce nom commandait en personne. On avait construit, sur la sommité la plus élevée, une redoute très-forte avec un réduit casematé. Quoique le général Laroche n'eût pas pu amener avec lui d'artillerie, cependant il n'hésita point à commencer l'attaque, et réussit à pousser l'ennemi, après une vive résistance. La nuit était déjà profonde, quand il parvint au sommet de la montagne; mais, excité par l'ardeur de la troupe qu'il commandait, il fit attaquer la redoute à la baïonnette par ses intrépides chasseurs. Les Wurtembergeois firent vainement pleuvoir sur les assaillans une grêle de grenades: rien ne put arrêter les soldats français, qui, conservant leur ordre au milieu de l'obscurité, pénétrèrent dans la redoute, en chassèrent l'ennemi, qui se retira par la gorge, non sans avoir éprouvé une perte considérable en tués et en blessés. Quatre cents prisonniers, dont dix officiers, deux pièces de canon et deux drapeaux, furent le résultat de cette action brillante.

Il était également essentiel d'occuper les revers des Montagnes-Noires; et, dans ce dessein, le général en chef donna l'ordre au général Saint-Cyr, commandant le centre de l'armée, de s'emparer de l'importante position de Freudenstadt. Le général Laroche s'était si bien acquitté de la commission de balayer la vallée de Renchen, que le général Saint-Cyr crut devoir encore lui confier le soin de cette seconde expédition. Freudenstadt était également défendu par des Wurtembergeois, auxquels s'étaient joints les débris de ceux qui avaient été vaincus à la redoute de Kniebis, et une division du corps franc de Le Loup. Laroche partit le 4 juillet au matin; et, malgré la résistance opiniâtre de l'ennemi, il réussit à s'emparer de Freudenstadt, après un combat fort long, où il reçut lui-même une blessure assez grave à la main.

1796—an iv. Le général Huguel, qui commandait les troupes ennemies, mit tant de précipitation dans sa retraite, qu'il abandonna aux Français une batterie entière de vingt-une pièces de canon. Au moment où le général s'acquittait ainsi de cette attaque, la pluie tombait par torrens. Les armes des soldats, trop mouillées, ne pouvaient plus faire feu; mais en pareille circonstance, la baïonnette était la ressource ordinaire des Français, et c'est avec cette arme, si meurtrière entre leurs mains, qu'ils étaient parvenus à enfoncer l'ennemi. La division du général Duhesme, qui avait eu ordre de se porter en avant pour soutenir au besoin le général Laroche, s'établit dans la position de Freudenstadt¹.

Le même jour, 4 juillet, l'aile gauche s'était portée en avant pour reconnaître et attaquer les Autrichiens, dont les forces se rassemblaient sur la Murg, entre Gerspach et Rastadt. La première division de cette aile gauche attaqua les avant-postes autrichiens à Sentzheim, et les poussa jusque devant Oos. Cette position étant excellente, ils s'y arrêtèrent, et ils y firent une vigoureuse résistance. La gauche de l'ennemi tenait à Baaden, et son front était couvert par la rivière, dont un repli couvrait la droite. Les Autrichiens occupaient donc les avenues de Gerspach et les hauteurs entre Ebersteinburg et Oberndorf, et celle du Kuppenheim. Le général Desaix chargea le général Sainte-Susanne d'attaquer ces redoutables positions. Celui-ci, trouvant la hauteur de Kuppenheim presque inabordable de front, en fit tourner la gauche par la montagne d'Ebersteinburg, pendant que lui-même, avec l'é-

¹ La perte de Freudenstadt eut un résultat d'autant plus avantageux pour la France, qu'elle décida le duc de Wurtemberg à faire des ouvertures de paix à la république, et à rappeler le contingent de troupes qu'il avait fourni à la coalition. Dès le 8 juillet, le landgrave de Fürstemberg, qui en avait pris le commandement depuis l'absence du général Stain, tombé malade, quitta la ligne de l'armée autrichienne, et se mit en marche pour revenir dans le Wurtemberg.

l'ite de ses troupes , attaquait le village d'Oos. Cette manœuvre réussit et força l'ennemi à la retraite. Les Français prirent dans le village d'Oos un capitaine et quatre-vingts hommes. La division se posta ensuite en avant d'Oos et en arrière d'Eberstein , la gauche en avant de Sandwihl.

La seconde division de l'aile gauche , commandée par le général Delmas , avait aussi replié tout ce que l'ennemi avait entre le Rhin et la petite rivière d'Olbach ; et avait pris position la droite à Iffzheim , et la gauche à Oitersdorff , l'avant-garde sur la grande route à l'entrée du bois de Rastadt.

De son côté , le général La Tour avait réuni seize bataillons et cinquante escadrons en avant de la Murg. Il attendait encore le général Riesah qui venait du cordon établi sur le Rhin , depuis Huningue jusqu'à Brisach , avec huit bataillons ; enfin le corps de secours envoyé par l'archiduc se trouvait à Wiesenthal , et les Saxons occupaient Graben. On voit que , de cette manière , la masse des deux armées autrichienne et française se trouvait à peu près en présence. Tout annonçait donc un prochain engagement qui pouvait devenir décisif pour l'un ou l'autre parti , et le général Moreau , qui paraissait jusqu'ici avoir manœuvré pour éviter une bataille , se voyait enfin presque forcé d'en livrer une ¹.

¹ La conduite du général Moreau après le passage du Rhin , prouve que ce capitaine , qui avait donné jusques alors des preuves signalées de sa grande intelligence , ne se confiait pas encore assez , à cette époque , dans ses lumières et dans son expérience , pour risquer les grands mouvemens qui venaient déjà d'établir la haute réputation de son rival de gloire , à l'armée d'Italie. L'archiduc Charles , dans ses Mémoires , explique parfaitement les graves inconvéniens de la lenteur apportée par Moreau dans ses opérations , et ne dissimule point la position critique où se trouvait le général La Tour , position dont le général français ne sut pas profiter.

Le général Jomini présente , à ce même sujet , des réflexions qu'il termine par cette phrase :

« Si le général Moreau , dit ce judicieux critique , entendait fort bien

1796—an iv.
Allemagne.

Nous venons de dire que les renforts envoyés du Bas-Rhin par le prince Charles étaient déjà à Wiesenthal. En effet, l'archiduc, ayant appris le passage du Rhin à Kehl, vit bien que cette entreprise était d'une importance majeure. Les Autrichiens, affaiblis par le départ du maréchal Wurmser pour l'Italie, étaient bien assez forts pour résister à une des armées françaises, mais hors d'état de tenir tête à toutes deux. Il devait donc supposer que leur plan tendrait à diviser ses forces, et que le passage de Moreau sur la rive droite du Rhin serait bientôt suivi de celui du général Jourdan sur le cours inférieur de ce fleuve. Le but de cette opération pouvait être de réunir les deux armées entre le Necker et le Mayn, pour en former un corps d'observation qui eût favorisé le blocus et le siège des places du Rhin, ou bien prendre l'offensive contre les frontières de l'Autriche déjà menacées, à cette époque, du côté de l'Italie. La dernière supposition paraissait mieux fondée, en ce qu'elle était plus avantageuse à la France; mais sur quel point cette jonction et cette attaque étaient-elles plus favorables aux armées républicaines? Tout portait le prince à croire que ce serait sur le Necker et sur le Danube : car c'est de là que part la route la plus commode et la plus courte pour parvenir au cœur des Etats héréditaires de l'Autriche, et c'était surtout sur ces points que la jonction avec l'armée d'Italie devenait possible.

Le plan de l'archiduc devait donc être de prévenir et d'empêcher cette jonction préjudiciable à tous les intérêts de l'Autriche. Il le pouvait, en se portant rapidement avec son armée au secours du général La Tour, par la route dite Berg-

la disposition d'un combat, la guerre de mouvemens et les avantages que l'on peut tirer de la stratégie lui étaient encore inconnus; l'habileté qu'il déploya dans la campagne de 1800, a prouvé qu'il s'était beaucoup perfectionné, et qu'il sut mettre à profit les exemples que son émule de gloire lui donnait en Italie. »

strass. Il n'eût laissé, sur la rive gauche de la Lahn, qu'un petit corps d'observation, et, autour de Mayence, que les troupes nécessaires pour mettre cette ville à l'abri d'un coup de main. En agissant de cette manière, le prince se serait trouvé bien vite en mesure de défendre le Haut-Necker et le Danube, et de brusquer la décision des affaires sur le Haut-Rhin. Il pouvait même, en s'avancant par une communication transversale dans les Montagnes-Noires entre la Renchen et Ettlingen, se trouver tout-à-coup en présence des Français, se mettre en ligne avec les débris de l'armée du Haut-Rhin, et, prenant l'initiative de l'attaque, remporter presque à coup sûr une victoire que la grande supériorité de ses forces devait nécessairement lui faire espérer. Heureusement pour les Français, le prince avait conçu des espérances encore plus flatteuses, mais bien plus illusoires, et dont il a lui-même démontré le peu de fondement, dans ses Mémoires, avec une franchise bien honorable pour son noble caractère. Il chercha à se réunir au général La Tour par une autre route; et, comptant sur la supériorité de sa nombreuse cavalerie, il manœuvra pour se trouver à même de la déployer dans les plaines de la Murg. En conséquence de cette résolution, et pour marcher plus vite, il n'avait pris avec lui qu'une faible partie de son armée qu'il dirigea sur le Necker; et s'étant rendu, le 2 juillet, à Schwetzingen, il arriva le lendemain à Wiesenthal, avec huit bataillons et six escadrons tirés de Mayence, la division du général Hotze, détachée précédemment du Haut-Rhin, et quelques autres renforts. Cette demi-mesure était encore une concession que le génie du prince faisait au système fautif adopté depuis si long-temps, et si malheureusement par les généraux autrichiens. Des forces aussi faibles n'étaient point suffisantes pour obtenir de grands résultats, et c'eût été avec son armée tout entière qu'il eût pu se flatter de repousser le général

1796—an iv.
Allemagne.

1796—an iv. **Moreau**, et de sauver l'Allemagne de l'invasion dont elle
 Allemagne. était menacée. Quoi qu'il en soit, le prince Charles partit le
 4 de Wiesenthal pour se rendre au camp de Mühlburg, et
 le 5 il s'avancait vers les bords de la Murg. Mais le général
 La Tour, présumant trop de l'irrésolution de son adversaire,
 eut l'imprudence d'engager seul une affaire générale contre
 des forces supérieures, sans attendre les troupes qu'amenait
 l'archiduc, dont la tête de colonne avait déjà paru à Dur-
 mersheim.

Toutes les troupes qui se trouvaient vers Manheim, lors
 du passage du Rhin, étaient en ligne sur la Murg. Postée
 derrière cette rivière, l'armée autrichienne avait sa droite à
 Rastadt, la gauche à Rothensol; elle avait un corps de flan-
 queurs à Gerspach, et une forte avant-garde en avant de la
 Murg, qui occupait le bois de Rastadt, Nider-Bihel, Kup-
 penheim, et les montagnes entre Ebersteinburg et Obern-
 doff. Cette avant-garde tenait particulièrement les hauteurs,
 afin de déboucher plus facilement, lorsque les renforts ame-
 nés par le prince Charles seraient en mesure d'attaquer. Elle
 était aussi disposée de manière à pouvoir défendre le passage
 de la Olbach, dont les bords marécageux couvraient son front,
 vers les villages de Nider-Bihel, qu'elle occupait.

Suivant le général Jomini, cette position des Autrichiens
 était bonne, et, si nous adoptons l'opinion du prince Charles,
 elle était très-défectueuse. Ce dernier prétend que le général
 La Tour n'avait point assez renforcé sa gauche, et le blâme de
 n'avoir employé qu'un seul bataillon à la garde de Gerspach,
 situé à l'embranchement des routes de la vallée de la Murg, de
 Baaden et de Herrenalb; tandis qu'un seul bataillon encore
 gardait l'étendue entre Bischwihl et Gerspach. « Moreau,
 dit-il, ne pouvant faire un pas dans la plaine sans se rendre
 maître des hauteurs qui assuraient son flanc, le général La
 Tour aurait dû établir le gros de son infanterie aux envi-

rons de Gerspach et de Rotenfels, et se contenter, au contraire, de garder la plaine avec quelques fantassins, de la cavalerie et de l'artillerie. »

1796—an iv.
Allemagne.

Résolu enfin d'attaquer, après tous ses tâtonnemens, le général Moreau trouva avec raison que son aile gauche ne serait point suffisante, et se décida à faire agir le centre de son armée. Des deux divisions qui la composaient, celle du général Duhesme resta à Freudenstadt, tandis que la seconde, commandée par le général Taponnier, eut ordre de descendre par la vallée de la Murg. Préjugeant, en même temps, que la position des Autrichiens présenterait trop de difficultés si on l'attaquait de front, Moreau chercha à déborder leur gauche, afin de les forcer à se retirer sur ce point. Pour réussir dans ce mouvement, il était indispensable que la prise de Gerspach précédât l'attaque générale, afin que les Autrichiens occupant la chaîne des montagnes boisées qui s'étend de ce point jusque vers Kuppenheim, n'inquiétassent point la droite de son aile gauche postée à Ebersteinburg.

La seconde division du centre, aux ordres du général Taponnier, fut donc chargée de s'emparer de Gerspach et de la vallée de la Murg. A cinq heures du matin, les troupes de cette division, après s'être avancées sur la route de Baaden, attaquèrent ce poste avec une extrême valeur, et l'emportèrent malgré la vive résistance des trois bataillons qui le défendaient¹. Le général Lecourbe se mit à la poursuite des

¹ Nous suivons ici la version du général Jomini et celle de Dédon, qui tous deux assurent que Gerspach était défendu par trois bataillons. Le prince Charles prétend qu'il n'y en avait qu'un, et nous venons de voir qu'il blâmait le général La Tour d'avoir mis si peu de monde à la garde de ce poste important. Mais l'opinion de Dédon, témoin et acteur dans cette affaire, nous semble plus conforme au fait même de la résistance opiniâtre éprouvée par les Français, et nous avons cru devoir l'adopter, à l'exemple du général Jomini.

1796—an IV. vaincus, leur fit cent prisonniers, et s'empara d'une pièce de
Allemagne. canon. Les Autrichiens abandonnèrent ainsi Gerspach et se
retirèrent du côté de Loffenau.

L'occupation de Gerspach ôta au général Desaix la crainte de voir sa brigade de droite prise en flanc par les Autrichiens. Alors il se décida à la mettre en mouvement, et l'adjutant-général Decaen, qui la commandait, eut ordre de commencer l'attaque. Elle avait pour but de chasser l'ennemi de Kuppenheim, et de le rejeter au-delà de la Murg : la dixième demi-brigade d'infanterie légère, renforcée d'un bataillon de la dixième de ligne, fut employée, par lui, à déposter les Autrichiens des montagnes boisées dont nous avons parlé plus haut, et Decaen lui-même se porta vigoureusement à l'attaque du bourg de Kuppenheim, dont la défense avait été confiée, par le général La Tour, à quatre bataillons et huit escadrons, commandés par le général Deway. Ces dispositions de Decaen devaient être secondées par le général Lecourbe, auquel on avait donné l'ordre de descendre la vallée de la Murg, afin de prendre l'ennemi en flanc pendant qu'il serait attaqué de front à Kuppenheim. Decaen et Lecourbe s'acquittèrent avec un égal bonheur de cette commission. Après trois heures d'un combat opiniâtre et où le général ennemi Deway se distingua par sa conduite ferme et courageuse, les grenadiers autrichiens et hongrois, commis à la garde de ces postes, furent forcés d'abandonner Kuppenheim. Plusieurs fois ces braves grenadiers, ralliés encore à la voix de leur digne chef, revinrent à la charge pour reprendre ce bourg. Mais, toujours repoussés, ils furent contraints de se replier et de repasser la Murg, après avoir laissé, entre les mains des Français, environ trois cents prisonniers.

A quatre heures et demie, la seconde brigade de la première division de l'aile gauche, commandée par le général Sainte-Susanne, déboucha du bois de Sandwihl avec la pre-

mière ligne de cavalerie. La seconde division de cette même aile gauche, dirigée par le général Delmas, devait paraître en même temps à la tête du bois d'Ottersdorff. Mais, retardée dans sa marche par des accidens de terrain qu'il avait fallu franchir, elle ne déboucha pas aussitôt que celle du général Sainte-Susanne. Par l'effet de ce retard, la droite de l'ennemi que le général Delmas devait attaquer, et qui occupait une forte position aux environs de Nider-Biehel, ne voyant personne devant elle, dirigea toute son artillerie sur l'issue du bois par lequel s'avavançait la colonne du général Sainte-Susanne, et se trouvant ainsi à même de diriger sur un seul point le tir de toute ses batteries distribuées sur une grande étendue, elle acquit une immense supériorité de feu sur l'artillerie française destinée à protéger le développement des troupes. Aussi, se trouvant à la fois battues de front, en écharpe et en flanc, ces troupes eurent beaucoup de peine à se former et furent très-maltraitées. L'adjutant-général Bellavesne, que ses talens militaires et ses qualités sociales rendaient cher à toute l'armée, devint victime du zèle qu'il montra dans cette circonstance. Au moment où il faisait les plus grands efforts pour rétablir l'ordre parmi ses troupes découragées, il fut atteint d'un boulet qui le renversa de son cheval, et lui emporta la jambe. L'artillerie légère se mit en batterie sous le feu de l'ennemi, et donna les preuves de la plus rare valeur. Ce dévouement lui causa la perte d'un grand nombre de canonniers et de chevaux. Enfin le général Delmas, qui s'était fourvoyé et avait marché entre la Olbach et le Rhin, arriva heureusement pour faire une diversion au moyen de son artillerie, et, forçant ainsi les Autrichiens à diviser le feu de leurs batteries meurtrières, il dégageda la brigade du général Sainte-Susanne, et rétablit l'égalité du combat.

Pendant ce temps la soixante-deuxième demi-brigade, aux

1796—an iv.
Allemagne.

1796—an IV. ordres du général Joba, avait, à la suite d'une canonnade
 Allemagne. très-vive, forcé le passage de la Olbach et emporté le village
 de Nider-Bichel, après deux heures d'une défense vigoureuse.
 Les Français s'étaient également rendus maîtres du bois
 de Rastadt, qui avait été long-temps et vigoureusement
 disputé.

L'aile gauche commençant à acquérir de la supériorité sur
 la droite de l'ennemi, qui se trouvait déjà entièrement battu
 sur sa gauche, le général La Tour ordonna la retraite, et
 son armée se retira par le pont de Rastadt, et les gués de la
 Murg, en arrière de cette rivière. Comme ce mouvement ré-
 trograde était protégé par une nombreuse artillerie que l'en-
 nemi avait disposée d'avance vers l'autre rive, et qu'il était
 soutenu par toute sa cavalerie, non encore entamée, on ne
 jugea point à propos de se mettre à sa poursuite, et il acheva
 sa retraite en bon ordre.

Seulement, le deuxième régiment de chasseurs, s'étant
 aperçu que les Autrichiens en se retirant voulaient couper le
 pont de Rastadt, les chargea et les poursuivit avec chaleur
 dans les rues de la ville où ils furent contraints d'aban-
 donner deux pièces de canon, quoique la cavalerie revînt
 plusieurs fois à la charge, mais elle fut constamment repoussée
 par le feu de l'infanterie légère, qui avait suivi à la course les
 chasseurs à cheval.

Le général La Tour se tirait ainsi, à bon marché, de ce
 combat qu'il n'eût point dû engager avant sa jonction défi-
 nitive avec l'archiduc. Les Autrichiens ne perdirent que
 quelques centaines de prisonniers, et autant de morts ou de
 blessés. Cependant leur armée ayant ses flancs découverts par
 la prise de Gerspach et de Loffenau par les Français, d'un
 côté; et de l'autre, par celle de Rastadt, elle se retira pen-
 dant la nuit sur Ettlingen.

« Ainsi finit cette journée, dit le prince Charles dans ses

Mémoires, que nous citerons souvent à cause de la noble impartialité avec laquelle il juge également, et ses actions et celles de ses ennemis. Si, au lieu d'employer une division contre le front de la position de Nider-Biehel, Moreau eût rassemblé toutes ses forces au pied de la montagne, sa victoire eût été moins coûteuse et plus complète. D'abord, les Autrichiens eussent abandonné plus tôt Kuppenheim et la Murg; ce qui aurait permis aux Français de passer cette rivière le même jour, et de tirer un parti d'autant plus avantageux de leur supériorité numérique et de leurs succès dans les montagnes, que les renforts de l'ennemi n'étaient pas encore arrivés en ligne. Entre le Rhin et la Olbach, la nature du terrain, qui est boisé, marécageux et par conséquent très-difficile, rendait inutile le mouvement de la division Delmas contre Rastadt, dont le succès dépendait, au reste, de l'attaque de Kuppenheim. Une simple démonstration avec de l'infanterie légère eût certainement suffi pour attirer sur ce point l'attention de l'ennemi. »

1796—an iv.
Allemagne.

Le 6 juillet, à la pointe du jour, les avant-postes autrichiens formèrent une chaîne depuis la montagne jusqu'en avant du Durmersheim où se trouvait déjà l'archiduc; l'armée prit position derrière l'Alb, entre Ettlingen et Mühlburg; le corps saxon, commandé par le général Lindt, et fort de neuf bataillons et dix-neuf escadrons, reçut l'ordre de se mettre de suite en marche pour Pforzheim, où se rendit aussi le général Kreim avec quatre bataillons et six escadrons de l'armée principale; deux bataillons et autant d'escadrons furent détachés à Frauenalb, et trois bataillons et deux escadrons à Langensteinbach; deux cents hussards furent jetés dans les montagnes, le long de la Nagold, avec ordre d'observer les mouvemens des Français et d'en rendre compte.

L'armée de Rhin-et-Moselle occupa elle-même les positions suivantes : la première division du centre avait sa

1796—an iv. droite à Petersthal , et sa gauche appuyée aux montagnes de
 Allemagne. Kniebis ; un bataillon était à Loffenau , et l'avant-garde en
 avant de Freudenstadt.

La seconde division occupa les hauteurs sur le chemin de Gerspach à Baaden ; l'avant-garde entre Eberstein et Loffenau , et ses avant-postes en avant de la Murg.

La première division de l'aile gauche fut placée entre Nieder-Bichel et Sandwihr ; l'avant-garde s'étendit depuis Oberndorff jusqu'à Kuppenheim.

La seconde division eut sa droite en arrière de Rastadt , et sa gauche à Ottersdorff ; son avant-garde était dans les jardins du château de Rastadt.

Enfin la réserve avait son infanterie en avant d'Eberstein , et en arrière et à gauche de Sandwihr ; la cavalerie à Sentzheim , Oos et Eberstein.

Moreau aurait pu tirer encore parti de sa supériorité numérique , immédiatement après l'affaire de Rastadt , en ne donnant point de relâche au général battu. Mais il resta trois jours dans les positions qu'il venait de prendre , et pendant cette inaction l'archiduc opérait sa jonction complète avec La Tour. Arrivé à Durmersheim avec quelques bataillons et plusieurs escadrons , ce prince n'avait point tardé à se voir suivi de tous les renforts qu'il amenait de son armée du Bas-Rhin , et c'est avec eux et les troupes du général La Tour , qu'il avait occupé la belle position entre Mühlburg et Ettlingen. Dès ce moment les Autrichiens , qui pouvaient opposer aux Français une infanterie égale à la leur , acquirent une grande supériorité en cavalerie. L'archiduc , qui avait pris le commandement en chef de toutes ces forces réunies , avait à sa disposition au moins dix mille chevaux de plus que le général Moreau. Habile à saisir tout ce qui pouvait assurer le succès de ses opérations , le prince n'avait pas manqué de profiter des lenteurs de son rival pour renforcer encore sa

position. Dans la journée du 7 juillet, il fit réunir et marcher sur Rothensohl les quatre bataillons et six escadrons, détachés à Pforzheim, et les trois bataillons et deux escadrons de Langensteinbach, ainsi que les troupes qui avaient été rejetées l'avant-veille dans les montagnes. Il voulait par là s'assurer de la vallée de l'Alb, ainsi que des postes de Dobel et de Spielberg. Le même jour, les Saxons arrivèrent à Pforzheim.

1796—an iv.
Allemagne.

Le dessein de l'archiduc, en accourant au secours de l'armée du Haut-Rhin, avait toujours été de prendre l'offensive en attaquant les Français avec vigueur. Afin d'exécuter maintenant cette résolution, il voulait faire remonter le corps du général Lindt par la vallée de l'Enz, et lui faire gagner la Murg vers Forbach, pour déborder la droite des Français, et prendre leur ligne à revers ; le général Keim, aussitôt après l'arrivée des Saxons à Wildbad, devait marcher avec sa division sur Gerspach ; le général Starray, avec une colonne de treize bataillons et vingt-neuf escadrons, où se trouvait le prince Charles en personne, devait s'avancer par Malsch, et forcer le passage de Kuppenheim, tandis que le général La Tour, avec dix bataillons et vingt-huit escadrons, ferait un effort contre Rastadt ; une petite colonne de trois bataillons et quatre escadrons, était destinée à marcher entre ces deux dernières. Le prince Charles comptait achever ses dispositions pendant les deux journées du 8 et du 9 juillet, et commencer l'attaque le lendemain 10. Mais le général Moreau, qui lui-même se préparait à prendre de nouveau l'offensive, le prévint, et la bataille dite d'Ettlingen par les Français, et de Malsch par les Autrichiens, fut livrée le 9 juillet.

Le général venait enfin de se convaincre qu'il était nécessaire de renoncer aux attaques trop timidement combinées qu'il venait de faire jusqu'alors, et de frapper un coup dé-

1796—an iv.
Allemagne.

cisif. En conséquence il résolut de refuser son aile gauche, et de faire l'effort principal par sa droite, renforcée, contre la gauche de l'ennemi établi dans les montagnes derrière l'Alb, près de Frauenalb et de Herrenalb, de l'obliger à la retraite, et de gagner par là la route de Pforzheim. Il chargea le général Delmas, avec deux demi-brigades, de garder les passages de la Pfederbach, en arrière du village d'Atigheim, avec ordre de ne pas passer cette rivière, et de ne pas engager d'affaire sérieuse.

Le général Saint-Cyr reçut pour instruction de ne laisser à Freudenstadt et dans la montagne de Kniebis, que ce qui était strictement nécessaire à la garde de ces deux postes, et de marcher avec tout le reste par la vallée de la Murg, pour se joindre à la division de gauche qui s'y était portée précédemment. Il devait alors manœuvrer pour déborder la gauche de l'ennemi, et répondre enfin, par ses efforts, aux espérances que le général en chef avait conçues de ce côté.

Le général Desaix, à la tête de l'aile gauche, dut marcher au pied des hauteurs, et s'avancer dans la vallée du Rhin, en se dirigeant sur le village de Malsch, afin de contenir et d'amuser tout ce qui se trouverait entre le Rhin et les montagnes. Enfin, la réserve de cavalerie fut établie entre les villages du Muckensturn et d'Ettlingen, pour observer et contenir celle de l'ennemi; ce qui avait pour but de protéger l'attaque de Malsch. L'infanterie de la réserve fut jointe au corps du général Saint-Cyr, chargé, ainsi que nous venons de le dire, du principal effort dans les montagnes.

Le général Saint-Cyr commença son opération par détacher le général Taponnier, avec la vingt-unième demi-brigade d'infanterie légère, la trente-unième de ligne, et cent cinquante hussards, mais sans artillerie, dans la vallée d'Enz, pour franchir les montagnes, passer l'Enz, et marcher ensuite sur Wildbad, afin de déborder la droite des Autrichiens.

L'avant-garde du général Taponnier rencontra, en arrivant, celle du corps des Saxons, qui s'avancait elle-même pour prendre position sur l'Enz; elle attaqua l'ennemi avec bravoure, le renversa, lui prit un officier, sept chevaux, et fit plusieurs prisonniers. L'issue de ce combat fut de contraindre cette avant-garde à se replier sur Pforsheim, où se trouvait le gros de l'armée saxonne.

L'adjutant-général Houël fut chargé d'attaquer les positions de Herrenalb et de Frauenalb, avec la quatre-vingt-quatrième demi-brigade, et cent chasseurs du deuxième régiment, et il dut en même temps menacer la gauche de la position principale des Autrichiens, que le général Saint-Cyr s'était réservé d'attaquer de front avec la cent sixième demi-brigade, ayant sous ses ordres les généraux Lecourbe et Lambert. Il forma à cet effet un corps de réserve de la quatre-vingt-treizième et de la cent neuvième demi-brigade.

La position occupée par les Autrichiens était très-forte par sa nature; un avant-poste était à Loffenau; le corps principal appuyait sa gauche près de Dobel, à une vallée escarpée et profonde, formée par un ruisseau qui descend du mont de Dobel; le centre était placé sur la crête du Rothensohl, plateau escarpé, le plus élevé des Montagnes-Noires, et que recouvrent en abondance des bois épais qui en rendent l'accès très-difficile; enfin la droite était protégée par le ravin de Frauenalb, contre Moosbrunn. Cette redoutable position, qui n'était accessible que par la route de Herrenalb, était défendue par six bataillons, quatre escadrons et une formidable artillerie. De forts retranchemens élevés avec des peines incroyables, et qui attestaient la prévoyance autrichienne, environnaient le tout.

Nous venons de dire que le général Saint-Cyr fit d'abord attaquer les positions intermédiaires de Herrenalb et de Frauenalb par l'adjutant-général Houël : les troupes conduites

1796—an iv. par cet officier eurent besoin de toute leur bravoure pour les
 Allemagne. enlever. Les Autrichiens avaient ordre de s'y défendre jus-
 qu'à la dernière extrémité. Leurs généraux espéraient par là
 fatiguer les Français, et se trouver par conséquent plus à
 même de leur résister quand ils viendraient aborder la posi-
 tion principale. Cependant, après les efforts les plus héroï-
 ques, Houël réussit à débusquer l'ennemi, et à se rendre
 maître de Herrenalb et de Frauenalb.

Alors le général Saint-Cyr s'avança pour attaquer les re-
 doutables retranchemens du Rothensohl ; mais, au lieu de
 l'aborder avec toutes ses troupes, qui, fatiguées par une mar-
 che longue et difficile à travers des chemins impraticables,
 eussent été facilement découragées, et peut-être battues par
 des troupes fraîches, il prit le sage parti de laisser les Autri-
 chiens par des attaques réitérées, aux points où leur supé-
 riorité numérique et la nature du terrain les favorisaient. Il
 voulait, pendant ces premières tentatives, donner le temps de
 se reposer au gros de sa colonne, afin de l'avoir toute fraîche
 lorsque l'instant favorable pour emporter la position serait
 arrivé, et lorsque l'ennemi serait devenu moins défiant par
 le non-succès des premiers efforts faits contre lui.

Cette manœuvre réussit ainsi que le général Saint-Cyr
 l'avait espéré. Mais les bataillons de la quatre-vingt-treizième
 deni-brigade, qui étaient employés à cette première attaque,
 furent repoussés vigoureusement à quatre charges successi-
 ves, et éprouvèrent une perte considérable, en raison de
 leur petit nombre et de la rapidité avec laquelle les Autri-
 chiens vainqueurs les ramenaient la baïonnette au dos, jus-
 qu'au bas de la montagne. Enfin, au moment où ces braves
 gens se préparaient à recommencer une cinquième attaque,
 le général Saint-Cyr, jugeant que l'ennemi, enivré de son
 triomphe, mettrait moins de vigueur dans sa résistance, se
 décida à les faire soutenir par la cent sixième et cent neuvième

demi-brigades, réservées à cet effet. Ces troupes courageuses se formèrent en colonne serrée, et se mirent en marche avec autant d'ordre que le permettait la nature du terrain. Ce que le général Saint-Cyr avait prévu arriva. Les Autrichiens, attaqués avec la dernière vigueur, furent tout étonnés de se trouver en face de troupes fraîches, qu'ils n'avaient pas encore combattues. Les Français redoublent d'efforts; ils parviennent sur le plateau, en poussant des cris de victoire. Les Autrichiens veulent se rallier; ils sont enfoncés, culbutés, mis en déroute. La victoire est enfin aux Français, qui se précipitent sur les vaincus la baïonnette en avant, et les poursuivent avec un acharnement d'autant plus opiniâtre, qu'ils ont eu plus de difficulté à triompher. La montagne de Rothensohl était jonchée des corps morts des deux partis; mais la perte en hommes tués et blessés, du côté des Autrichiens, était double de celle des Français. Ceux-ci avaient fait en outre plus de douze cents prisonniers, parmi lesquels se trouvaient treize officiers, dont un supérieur : deux pièces de canon étaient aussi tombées en leur pouvoir. Les Autrichiens précipitèrent leur retraite jusqu'à la tuilerie de Niebelspach, sur la route de Pforzheim. Les trois bataillons de la droite se retirèrent sur Spielberh, d'où ils couvrirent les débouchés de la vallée de l'Alb, à Ettlingen.

Un détachement de hussards, qui précédait la colonne du contingent saxon, en marche pour sa destination à Wieldbad, après le premier engagement avec l'avant-garde du général Taponnier, ayant rencontré un parti des troupes du général Saint-Cyr, courut apprendre au général Lindt l'issue malheureuse de l'affaire de Rothensohl; mais ce général saxon, qui avait peut-être reçu de l'électeur, son maître, des instructions secrètes pour ne seconder que faiblement les efforts des Autrichiens, au lieu de voler au secours de ses alliés, et de tenter d'arrêter les Français, recommença la manœuvre qu'il

1796—an iv. avait exécutée quelques heures auparavant, et s'en retourna
 Allemagne. dans sa première position, à Pforzheim¹.

Cependant, à midi précis, le général Desaix s'était mis en mouvement dans la vallée du Rhin. Il engagea le combat au centre, en attaquant le village de Malsch, occupé par les troupes légères des Autrichiens. L'adjutant-général Decaen fut employé à cette expédition, avec la dixième demi-brigade d'infanterie légère, la dixième de ligne et le huitième régiment de chasseurs à cheval. Au moment où la fusillade se fit entendre sur la chaîne des avant-postes, l'archiduc avait fait avancer la seconde et la troisième colonnes, commandées par les généraux Starray et La Tour, et dans l'ordre de bataille prescrit pour le lendemain². Decaen s'était emparé du village de Malsch; il fut forcé d'évacuer ce poste, et de se retirer sur une montagne boisée qui se trouvait à droite. Les deux dixièmes demi-brigades firent une nouvelle tentative, et, malgré l'opiniâtreté des troupes qui s'y défendaient, elles parvinrent à y pénétrer. Cependant, l'infanterie du général Starray arrivait et s'engageait successivement. Les renforts continuels envoyés par l'archiduc donnèrent bientôt à l'ennemi une telle supériorité numérique, que les Français, me-

¹ « On peut, dit à ce sujet le général Jomini, on peut juger par ce résultat de celui qu'on aurait obtenu si les neuf bataillons détachés sous le général Taponnier à Wildbab, et sous Houël, vers Herrenalb, eussent été employés à l'attaque de Rothensohl. Quelques militaires instruits ont même pensé que toute cette aile eût été beaucoup plus utilement employée, si elle s'était bornée à faire observer le corps de Keim (général qui commandait au Rothensohl), en laissant quelques bataillons à Michelbach, et si le reste des troupes de Saint-Cyr eût débouché par Wolkersbach, entre Malsch et Salzbach, pour accabler le corps de Starray, de concert avec Desaix, et pour s'établir ainsi sur le centre un peu isolé de l'archiduc. »

² Nous avons dit plus haut que l'archiduc avait fait ses dispositions pour attaquer les Français, le 10 juillet, lorsqu'il fut prévenu la veille par le général Moreau.

nés d'être entourés, se virent contraints une seconde fois d'abandonner Malsch. Ce village, attaqué et défendu avec une égale valeur, fut successivement pris et repris trois fois. Le combat se prolongea jusqu'à dix heures du soir, et la position resta à l'ennemi. L'infanterie française se retira dans les avenues et les bois d'Ober-Wihr et de Nieder-Wihr, protégée par la cavalerie, et celle-ci, par l'artillerie. Les deux partis avaient perdu beaucoup de monde dans ces différentes attaques du village de Malsch. La perte des Autrichiens paraît cependant avoir été plus considérable : ils eurent cinquante hommes faits prisonniers, parmi lesquels huit officiers.

1776—an iv.
Allemagne.

Pendant que les deux partis se disputaient ainsi avec un égal acharnement la possession d'un village, la colonne du général La Tour, qui s'était aussi avancée du côté de Saltzbach et dans le bois de Dumersheim, et les nombreux escadrons autrichiens, s'étaient déployés dans la plaine, soutenus par une formidable artillerie. Cette cavalerie avait sa droite à Bietigheim, et sa gauche en avant de la ferme de Chafhoff. Sa trop grande supériorité étant pour les Français une loi d'éviter tout engagement avec elle, et le général Desaix ayant eu besoin de faire avancer la cavalerie de la réserve avec de l'artillerie pour soutenir la gauche de l'attaque de Malsch, il l'avait placée à l'abri d'un rideau, et lui avait fait prendre une position très-resserrée, afin qu'à tout événement elle pût être efficacement protégée par l'infanterie. Défense expresse avait été faite à la cavalerie légère de s'avancer et de s'engager trop sérieusement avec les escadrons ennemis : malgré ces ordres, quelques escadrons de hussards et de chasseurs firent un faux mouvement du côté de Muckensturn, et prêtèrent le flanc. Aussitôt le prince Charles fit avancer sa cavalerie pour les charger; mais la réserve se déploya avec tant de célérité et de précision dans une position où les Autrichiens ne s'attendaient point à la trouver, et elle fut si

1796 — an iv. bien secondée par la promptitude des manœuvres et la vivacité du feu de l'artillerie, que l'ennemi, étonné, s'arrêta, et fut obligé de renoncer à son attaque. Quoique sa grande supériorité dût lui promettre un succès presque certain, le reste du jour se passa sans qu'il osât rien entreprendre avec cette masse énorme de cavalerie. La colonne du général La Tour avait seulement réussi à chasser les Français de Bietigheim, et les replia jusqu'à Rastadt.

Aucun succès décisif n'avait eu lieu de part et d'autre sur la gauche entre le Rhin et les montagnes. Nous avons dit que l'intention du général Moreau avait été, dès le commencement de la journée, de refuser cette gauche, et l'archiduc avait lui-même jugé à propos de ne point chercher à engager trop sérieusement sa droite. De cette manière, chacun conservait son champ de bataille à l'entrée de la nuit. Cependant le prince Charles, apprenant le succès des Français à l'attaque de Rothensohl, le mouvement rétrograde du général Keim, et la retraite volontaire du général Lindt, commandant le contingent saxon, se retira lui-même, le 10 juillet au matin, par une marche forcée, d'abord sur Durlach, et Carlsruhe, et ensuite sur Pforzheim. Cette étrange résolution d'abandonner aussi subitement un champ de bataille où la victoire était partagée, paraîtra d'autant plus surprenante, qu'en y réfléchissant on conviendra que si le prince Charles eût attiré à lui la colonne du général Starray, après la dernière occupation de Malsch, et se fût servi de sa grande supériorité en cavalerie pour accabler le général Desaix, la position du général Saint-Cyr dans les Montagnes-Noires eût été fort équivoque, et qu'au cas même où cette tentative, dont le succès était à peine douteux, n'eût pas réussi, l'archiduc restait toujours maître de se retirer sur le Necker, ou bien de retourner s'appuyer sur le général Wartensleben, auquel il avait laissé en partant le commandement de son ar-

mée du Bas-Rhin. L'archiduc s'excusa en disant que, les Français étant maîtres de la position principale et de toutes les montagnes, il n'avait plus aucun espoir dans la vallée du Rhin. Au reste, si dans cette circonstance il commit une faute, nous verrons bientôt qu'il sut la réparer d'une manière brillante, et que si, pour obtenir les avantages qu'il remporta depuis, il crut sa retraite nécessaire après la bataille d'Ettlingen, il fit bien de l'opérer.

Les dernières actions de l'armée de Sambre-et-Meuse qui, après avoir repassé le Rhin, et s'être portée rapidement en avant, était parvenue jusqu'aux bords du Mayn, paraissent aussi avoir contribué puissamment à faire prendre à l'archiduc la résolution d'effectuer sa retraite devant le général Moreau. La crainte de ne pouvoir se soutenir sur le Rhin, pressé entre les deux armées françaises; la crainte, plus réelle encore, de voir son lieutenant, le général Wartensleben, accablé sur le Bas-Rhin par toutes les forces du général Jourdan, pouvaient en effet justifier la détermination de se replier sur le Necker et bientôt sur le Danube, pour s'y rallier et mettre à exécution ce grand plan d'opérations concentriques qui sauva l'Autriche, et que sans doute il méditait déjà dans sa pensée.

En conséquence, le prince fit prendre à son armée une position sur les hauteurs de Pforzheim, où le corps du général Keim et le contingent des Saxons étaient déjà arrivés, ainsi que nous l'avons expliqué plus haut. Il étendit la chaîne de ses avant-postes de Nauenburg sur l'Enz, jusqu'à Durlach et Carlsruhe. Des garnisons furent jetées dans Philipsbourg et Mannheim, et quelques escadrons furent postés à Bruchsal pour communiquer avec ces places aussi long-temps qu'il serait possible. Enfin, l'archiduc détacha encore seize escadrons pour observer la contrée entre la Nagold et la Wurm, et battre la campagne jusqu'à Horb et Rottenburg.

1796—AN IV.
Allemagne.

Du côté des Français, le général Saint-Cyr, qui s'était distingué dans la journée du 9 par les succès obtenus à l'attaque de Rothensohl, descendit également, le lendemain 10, le long de l'Enz jusqu'à Nauenburg; et l'avant-garde du général Desaix, composée presque en entier de la première division de son corps, prit position, la droite aux bois d'Ober-Wihr, la gauche à Malsch, et le centre à Ettlingen; la seconde division resta, comme elle était, sur la Pfederbach.

17 juillet.
(27 messid.)
Vendée.

Précis des dernières opérations des chouans; soumission successive de tous les chefs royalistes; pacification générale ¹. — Les grandes opérations des armées de la république en Italie et sur le Rhin, nous ont fait abandonner avec plaisir le récit affligeant des troubles de l'intérieur. L'ordre des dates nous contraint à ramener encore l'attention des lecteurs sur ces pénibles détails. Pourquoi ne pouvons-nous dire que c'est pour la dernière fois? Mais du moins l'époque où nous serons dans la nécessité d'en parler de nouveau, sera-t-elle plus éloignée des autres événemens de la guerre nationale que dans les volumes précédens.

Nous allons donner, dans cet article, la relation des événemens de la guerre civile, depuis la mort de Charette jusqu'à la pacification générale opérée par le général Hoche : nous ne nous occuperons plus ensuite de la Vendée et des chouans que pour retrouver sur ce théâtre le héros pacificateur se préparant à sa célèbre et malheureuse expédition d'Irlande.

Après Charette on ne remarque plus, dans la Vendée, aucun caractère digne de l'histoire. Il semblerait qu'en mourant, ce chef audacieux eût entraîné dans la tombe tous ceux qui jusqu'alors avaient, de concert avec lui, soutenu la cause de l'autel et du trône. Ceux des anciens chefs de rassemble-

¹ Journaux du temps, — Beauchamps, — Histoire de la guerre civile, — Histoire de France, — Mémoires manuscrits, etc.

mens, qui refusèrent de mettre bas les armes, périrent presque tous sous le fer républicain. Un petit nombre réussit seulement à s'expatrier, et courut chercher un asile sur une terre étrangère. Suzannet et d'Argens ne revinrent dans la Vendée que long-temps après la mort de Charette. Savin, qui avait dans tant de combats, donné des preuves de sa bravoure, parut d'abord avoir envie de saisir le commandement resté vacant par le supplice de son ancien général : mais bientôt surpris déguisé en paysan et armé de pistolets, il fut tellement frappé de terreur, qu'il n'eut pas même le courage de se défendre. Il fut conduit à Montaigu, et fusillé presque immédiatement. Deux émigrés, le chevalier de Vasselot et le jeune comte de Grignon voulurent résister. Le premier s'empara même du commandement de l'armée du centre, abandonné par Sapinaud, rassembla cinq ou six cents hommes, se porta, avec Grignon, vers le midi de la Vendée, et fut même assez heureux pour obtenir quelques avantages sur les républicains. Mais, défait ensuite à Châtenay, et plus tard à Saint-Vincent, Vasselot s'enfuit dans les bois, où il ne tarda pas à être découvert et arrêté. Mieux favorisé de la fortune, le comte de Grignon réussit à s'échapper, et à se sauver en Angleterre. Nous le verrons reparaître dans l'insurrection de 1799.

Le procès de Vasselot eut cela de remarquable, que ce chef vendéen donna dans son interrogatoire des sujets de craindre pour l'existence de Hoche. Soit qu'en effet Vasselot eût connaissance de quelque complot formé contre les jours du général républicain, soit que, par une feinte dénonciation, il espérât se rendre ses juges plus favorables, il déclara, avant de mourir, que Hoche était menacé du poison. « Les royalistes, répondit le vainqueur de Charette, cherchent vainement à m'intimider : vainement aussi ils menaceraient ma vie, je n'en demeurerai pas moins ferme à mon poste. »

1796—an iv.
Vendée.

1796—an IV.
Vendée. Hoche, moissonné à la fleur de son âge, mourut cependant soupçonné en effet d'avoir été empoisonné, ainsi que nous le dirons en son lieu.

Tous les esprits étaient comprimés dans la Vendée. Personne n'osait plus remuer, toutes les colonnes républicaines disséminées sur ce sol, naguère encore ensanglanté, mettaient de la vigilance à surveiller tous les hommes suspects, et à épier leurs moindres mouvemens. Hoche, d'ailleurs, fidèle à sa promesse de maintenir la paix et d'être le protecteur de tous ceux qui s'étaient soumis aux lois de la république, tenait ses troupes sous le joug austère de la plus étroite discipline. Les Vendéens, surpris de retrouver enfin leur ancienne tranquillité et l'abondance dans leurs champs ravagés depuis si long-temps, paraissaient dégoûtés de tout projet tendant à ramener les troubles et la discorde. Il n'était donc plus possible de songer à rallumer la guerre civile dans ces contrées, et si celui qui les faisait jouir du calme de la paix, eût pu affermir son ouvrage en continuant de faire respecter le gouvernement républicain par l'exercice d'un pouvoir modéré; si, enfin, le général Hoche, rappelé tout à coup par son gouvernement sur le premier théâtre de ses exploits, pour rendre, aux troupes françaises découragées, la confiance de la victoire, n'eût pas trouvé, sur les bords du Rhin, une mort également précoce pour sa gloire, et pour la patrie, peut-être n'eût-on jamais vu les torches de la guerre civile se rallumer dans les départemens de l'Ouest, et le sang rougir une troisième fois le sol de la Vendée pacifiée, et satisfaite de ce dernier état de choses.

Mais, dans ce moment, le génie de Hoche planait sur toute la Vendée, et devant lui les artisans de troubles étaient réduits au silence. Les passions s'étaient comme assoupies, et reconnaissant l'énergique influence d'un héros qui voulait enfin rendre à la patrie des enfans, et aux Français des frè-

res, l'esprit de parti était contraint de subir le joug, et restait dans l'inaction. Un seul homme avait ainsi changé la face des affaires et délivré la république des plus terribles ennemis qu'elle ait eus à combattre. Un pareil triomphe égalait bien sans doute ceux qu'on remportait sur les ennemis extérieurs. Quel service est comparable à celui de mettre un terme à la guerre civile? Sans doute il était digne de la reconnaissance de la France entière, l'homme qui, comprimant les fureurs des factions par la force seule de sa volonté et de sa modération, avait arraché ces armes odieuses dont se servaient des Français pour égorger des Français : cette gloire appartenait au général Hoche. Sa mémoire doit être chère à tous les vrais amis de la patrie, et la postérité lui assignera un rang distingué parmi les héros pacificateurs qui ont mérité la couronne civique, la première et la plus glorieuse des récompenses.

1796—an iv.
Vendée.

La pacification dont le général Hoche avait ainsi assuré les bienfaits à la Vendée entière, était devenue si chère à l'universalité des habitans de ce pays, que les agens des princes français avaient eux-mêmes reconnu l'impossibilité d'y ranimer la guerre civile. Nous avons vu que leurs efforts pour organiser un parti royaliste, s'étaient tournés vers d'autres provinces. En parlant de l'insurrection du Berri, nous avons dit quel avait été le misérable résultat de ces dernières tentatives. Désarmés et détruits à la première rencontre, les insurgés royalistes du Berri avaient été trop heureux de trouver, dans la clémence du directoire, l'oubli total de leur échauffourée. L'inhabileté des chefs employés pour diriger cette insurrection, et les fausses mesures qu'ils mirent en usage avaient en grande partie été causes du peu de succès obtenu par les royalistes dans cette circonstance. Cependant cet échec n'eût été rien, si le comte de Rochecotte avait réussi dans les autres parties de la France, que comprenait

1796—an iv. son grand plan d'insurrection. Mais le temps de la première
Vendée. ferveur était passé. On l'avait vu diminuer à mesure que le gouvernement républicain, éclairé enfin par le général Hoche, et convaincu que les guerres civiles aussi bien que les guerres de religion, puisent une nouvelle force dans la persécution, avait fait succéder la justice et la modération aux mesures arbitraires et tyranniques employées pendant les trop fatales années de 1793 et 1794. Le directoire, en pardonnant aux insurgés du Berri, assurait donc leur soumission : au lieu que, s'il eût appliqué aux vaincus cette loi fatale qui condamnait à mort tous les rebelles pris les armes à la main, on eût vu peut-être le parti royaliste s'accroître par l'espoir de la vengeance, et la contrée de France la plus habituellement pacifique devenir tout-à-coup une seconde Vendée.

Ce fut donc, de la part du directoire, une mesure très-politique que celle d'avoir, pour ainsi dire, fermé les yeux sur cette insurrection du Berri. Déjà nous avons dit quelles avaient été ailleurs les suites de sa prudente modération. Le comte de Rochecotte, en voyant le Berri rentrer sous les lois de la république, presque aussitôt après avoir tenté d'en secouer le joug, avait désespéré d'obtenir plus de succès dans l'Orléanais, la Touraine, le Maine, et les autres provinces qu'il s'était flatté de faire déclarer en faveur de la cause des Bourbons ; il avait quitté la France, et si l'obstination naturelle de son caractère remuant et fongueux l'y ramena dans la suite, ce fut encore pour échouer dans ses tentatives, et payer de sa tête le malheur d'avoir essayé deux fois de rallumer la guerre civile dans sa patrie.

La rapidité avec laquelle le général Hoche avait détaché de son armée les colonnes qui avaient dissipé, sous la conduite des généraux Canuel et Devaux, les rassemblemens de Sancerre et de Palluau, avait été la cause principale de la prompte pacification du Berri. Aussi la réputation de Hoche

s'était-elle singulièrement accrue depuis ce dernier service rendu à la patrie. Le directoire, les corps constitués, les administrations départementales lui adressaient, à l'envi, des témoignages publics de la reconnaissance nationale. Ces louanges auraient pu flatter l'amour-propre du général républicain ; mais l'Anjou et la Bretagne n'étaient pas encore entièrement soumis, et, toujours infatigable, Hoche ne croyait avoir rien fait puisqu'il n'avait pas obtenu le désarmement général de ces provinces.

1796—an iv.
Vendée.

Dans l'Anjou le chevalier d'Autichamp s'était vainement déclaré le successeur de Stofflet. Secondé par le curé de Saint-Laud, qu'à l'exemple de Stofflet il avait pris pour conseiller, il adressa au comte d'Artois et au roi des lettres dans lesquelles il sollicitait la ratification de son élévation au suprême commandement. Sans armée encore, il prétendait néanmoins « marcher pour venger la mort de Stofflet, » et demandait de nouveaux secours de la part de l'Angleterre ; mais cette puissance envoyait bien de l'or et des officiers émigrés, mais point de soldats : cinq mille livres sterling, destinées, dans le principe, à Stofflet, furent remises au chevalier d'Autichamp par le chevalier de La Garde, qui avait servi dans les hulans britanniques. Quelques bandes furent organisées à la faveur de ces subsides. Mais les efforts de d'Autichamp et de Bernier ne purent réussir à donner à ces bandes une consistance redoutable. L'aspect seul des détachements républicains suffisait pour les dissiper. Cependant le curé de Saint-Laud, qui osait encore concevoir des espérances, refusait de passer en Angleterre, où voulaient l'envoyer les chefs royalistes de la Bretagne et de l'Anjou, en qualité de leur agent-général. Croyant sa présence plus utile sur le théâtre de la guerre, ce prêtre écrivit au comte d'Artois, pour le prier de le dispenser de se rendre à Londres. « Tout s'anime ici, ajoutait-il, tout prend un nouvel essor, et

1796—an IV.
Vendéc.

cette fière attitude qui fit si long-temps, de la Vendée, la terreur de la république. » Cette lettre ne parvint point à son adresse. Le chevalier de La Garde, qui se rendait auprès du prince, en qualité de secrétaire-général de l'agence royaliste, et qui était porteur de la dépêche, fut rencontré par une patrouille de l'armée républicaine, dans le Morbihan. Serré de près, et blessé dangereusement à l'épaule, La Garde, pour éviter d'être pris, se jeta dans les bois, abandonnant ses papiers et sa correspondance « Elle est remarquable, écrivait Hoche au directoire, par l'impudence de ses auteurs, et par les mensonges qu'ils imaginent pour se procurer l'or des Anglais. »

En effet, les royalistes et le gouvernement britannique se trompaient mutuellement. Les premiers exagéraient les forces de leur parti, afin de rendre les Anglais plus favorables à leur cause. Ils étaient loin de croire eux-mêmes à ces prétendues forces; car, au moment même où d'Autichamp se disait officiellement à la tête d'une armée, il écrivait en secret à Londres, au marquis d'Autichamp son oncle, que le parti royaliste était entièrement désorganisé, et que les républicains avaient envahi tout le territoire de l'Anjou et du Haut-Poitou. « Ils ont réussi, ajoutait-il, à se faire des partisans même dans le clergé; ma position est d'autant plus difficile, que Stofflet, qui n'aimait pas la noblesse, m'a mis dans l'impossibilité de placer les gentilshommes qui m'ont rejoint, »

De son côté, le gouvernement anglais, toujours guidé par la haine qu'il portait à la France, bien plus que par l'intérêt qu'aurait dû lui inspirer le sort des princes de la maison de Bourbon, ne voulait autre chose que la continuation des troubles civils dans les départemens de l'Ouest, et employait ses moyens ordinaires pour empêcher la pacification générale. L'or était prodigué par des agens de l'Angleterre, des promesses exagérées appuyaient cette séduction: mais, sommés de

tenir ces promesses, et de fournir les secours d'hommes qu'ils devaient envoyer, les Anglais avaient toujours quelques prétextes tout prêts, au moyen desquels ils s'excusaient, et berçaient de nouvelles espérances aussi illusoires que les premières les malheureux défenseurs de la cause royale. Les seuls secours pécuniaires ne manquaient pas ; toutefois, dans ce moment, les trésors de l'Angleterre n'auraient pu parvenir à donner au parti royaliste une consistance désormais impossible.

1796—an iv.
Vendée.

Soixante mille soldats républicains, commandés par Hoche, subjuguèrent la Vendée tout entière. Que pouvaient désormais contre la force et l'ascendant de ce guerrier citoyen, quelques chefs obscurs, abandonnés, cachés sous des habits de paysans, traînant dans les bois leur misérable et précaire existence ? Tous les postes étaient occupés, les communes désarmées par la persuasion encore plus que par la force, les communications interceptées et les rassemblements devenus impossibles : il fallait donc se soumettre ou périr ; on se soumit aux conditions que dicta le parti vainqueur. Les émigrés retournèrent en Angleterre ; d'Autichamp et ses officiers, après le désarmement complet des campagnes, se placèrent sous la surveillance des autorités républicaines. Le curé de Saint-Laud demanda et obtint un passe-port pour se retirer en Suisse. Nous le verrons reparaitre dans la Vendée et participer d'une manière peu conforme à ses premières actions, à la dernière pacification de 1800.

C'était surtout aux colonnes de cavalerie, nouvellement établies par Hoche, que l'on dut la soumission qu'on avait regardée comme impossible. Les mêmes mesures amenèrent de semblables résultats dans le Bas-Poitou. Toutefois Hoche convaincu du bon effet que produirait dans ces contrées la cessation du régime militaire, insinua cette détermination au directoire. « Le pays vendéen, écrivait-il, réclame à grands

1796—an iv.
Vendée. cris une organisation civile , le régime militaire ne lui convient plus ; mais il n'est point assez robuste pour supporter le gouvernement constitutionnel ; il lui en faut un mixte , dont les agens soient pris parmi les réfugiés et parmi les habitans du pays. »

La plupart des villes des départemens occidentaux furent donc replacées sous le joug de l'autorité civile. Hoche , en étendant cette mesure paternelle à la ville de Nantes , fit , dans la lettre qu'il lui adressa à ce sujet , allusion à la généreuse défense de ses citoyens en 1793. « Quelle cité , dit le général , plus digne en effet d'être libre que celle dont les enfans ont si souvent versé leur sang pour la liberté ? Magistrats du peuple , vos fils ont imité ceux de Sparte !... Ne vous souvenez que de leur gloire ; oubliez de la guerre jusqu'aux tyrans qui vous divisèrent pour ensanglanter vos murs. Périsse leur mémoire , et vive à jamais dans nos cœurs reconnoissans celle des héros nantais ! »

De tous les pays insurgés , il ne restait plus à soumettre que la Bretagne , où Puisaye continuait ses intrigues et les troubles qui seuls pouvaient fournir un aliment nécessaire à son esprit insidieux et brouillon. Hoche , libre de tourner ses regards de ce côté , fit passer la Loire à quinze mille hommes , et se prépara lui-même à les suivre bientôt. Mais avant d'entrer dans le détail de ses opérations guerrières et civiles pour forcer les chouans à recevoir à leur tour le bienfait de la paix , nous devons retracer les événemens qui précédèrent cette pacification générale.

Nous avons dit que le comte de Puisaye , échappé au désastre de Quiberon par une honteuse fuite , était revenu quelque temps après , dans la Bretagne , y recommencer ses trames et y rallier les débris du parti royaliste. Par une contradiction que les vues secrètes du gouvernement anglais peuvent seules expliquer , l'homme du monde le moins propre

à donner à la guerre civile une consistance redoutable ; était précisément celui qui possédait le plus la confiance du cabinet britannique. D'Elbée , Bonchamp , Lescure , Laroche-Jacquelein , Charette lui-même , s'étaient vainement adressés à cette puissance pour en obtenir des secours efficaces : Puisaye seul avait eu le secret de la déterminer à tenter deux fois des expéditions considérables contre la république. C'est que le cabinet britannique connaissait l'agent qu'il employait. Il savait qu'il était très-propre à ourdir les complots, mais incapable de les conduire à une fin glorieuse. Puisaye était, entre les mains des Anglais, un instrument excellent pour fomenter les troubles et entretenir la guerre civile. Ils auraient cessé de s'en servir s'ils l'avaient jugé capable de rétablir la monarchie et la paix en France.

L'intrigant Puisaye était particulièrement odieux à Hoche. Le général républicain craignait encore plus ses ruses et sa duplicité, que la bravoure et les talens guerriers de Stofflet et de Charette. C'était aussi avec un soin extrême qu'il le faisait surveiller, et plus d'une fois Puisaye avait failli tomber entre ses mains. Mais il semblait échapper à tous les dangers pour prolonger les manœuvres qui le rendaient méprisable aux deux partis. Dès le 14 janvier, ce chef avait manqué d'être arrêté dans le château de Bretigny, près de Rennes. Le parti royaliste devait y tenir un grand conseil, et Puisaye s'y était transporté, à la faveur de la nuit, accompagné de plusieurs officiers. Le général commandant à Rennes, instruit de tous ces détails par un transfuge, avait déjà pris ses mesures. A peine les royalistes étaient-ils assemblés qu'un détachement, parti de Rennes, cerna la château et en ferma toutes les issues. Il fallait vaincre ou périr. Les chouans se précipitèrent l'épée à la main, et se firent jour à travers les baïonnettes républicaines. Puisaye se jeta dans les fossés du château, d'où, sortant par une issue secrète, il gagna les bois, et rejoignit, à la

1796—an iv.
Vendée. pointe du jour, un détachement connu sous le nom des *chevaliers catholiques*. Trois de ses officiers, Applaignot, Mouillemeuse et Laurent-Lacrochais, tombèrent au pouvoir des républicains, et furent fusillés à Rennes : le premier était un jeune homme d'une taille colossale ; son caractère féroce l'avait rendu la terreur des républicains de son canton.

Peu de jours après, le 21 janvier, jour anniversaire de la mort de l'infortuné Louis XVI, la ville de Laval faillit être livrée aux chouans. Toutes les précautions étaient prises pour assurer cette conquête, que devaient surtout favoriser les habitans royalistes de cette ville, lorsque les autorités de Laval, instruites du projet des chouans, appelèrent aux armes les habitans républicains, et empêchèrent les premiers d'agir. Les chouans projetèrent aussi de s'emparer de Mayenne, qu'ils savaient renfermer un grand nombre de royalistes. Le 18 février, à minuit, ils s'avancèrent sur deux colonnes, dans le dessein d'emporter à la fois les postes du château et du collège. Camus, commandant de Mayenne, averti d'avance du complot des royalistes par une femme qui, la veille, avait fait deux lieues pour l'en instruire, n'avait cependant pris aucune mesure. Cinq hommes seulement défendaient le poste du collège au moment où les royalistes s'y présentèrent pour l'attaquer ; toutefois ils suffirent pour arrêter seuls les efforts de deux cents royalistes, et soutinrent leur feu avec tant de bravoure, qu'ils donnèrent le temps à Camus d'envoyer des secours. Les républicains ne furent pas aussi heureux au poste du château. Les chouans, après s'y être glissés en suivant un convoi, égorgèrent les sentinelles avancées, et une partie de la garde. Le château et le parc d'artillerie qu'il renfermait, tombèrent en leur pouvoir. Les vainqueurs s'avancèrent alors sur la place des halles pour mettre le poste entre deux feux et s'en emparer. Mais déjà la générale battait dans les rues de Mayenne, et les républi-

cains avaient couru aux armes. De leur côté, les habitans royalistes s'étaient joints aux chouans, et un combat horrible ne tarda pas à s'engager dans les rues de Mayenne. Les deux partis y montrèrent long-temps une égale valeur. Cependant, sur les neuf heures du matin, les républicains, ayant obtenu quelques avantages, redoublèrent d'efforts, chassèrent les royalistes à la baïonnette, reprirent les deux postes évacués, et chassèrent les assaillans de la ville. Les chouans mirent tant d'ordre dans leur retraite, et opposèrent aux républicains une résistance si bien ménagée, qu'ils purent emporter leurs morts et leurs blessés.

1766—an iv.
Vendée.

Cette affaire, quoique malheureuse, avait enflé l'orgueil des royalistes de la Bretagne, et Puisaye s'en était étayé pour décider Stofflet à reprendre les armes, afin de faire une diversion en sa faveur et seconder ses efforts pour la cause commune. C'était alors également que Puisaye et Stofflet avaient présenté aux puissances alliées contre la France, une adresse pour obtenir d'elles la reconnaissance de Louis XVIII, comme roi légitime. « Deux cent mille Français, disaient-ils, généreusement dévoués à sa cause sacrée, sauront le rétablir sur le trône de saint Louis. Qu'on donne, ajoutaient-ils, une existence politique aux princes, aux prêtres et à la noblesse émigrée; que les garnisons républicaines prisonnières ne puissent plus refluer dans l'intérieur de la France, pour combattre les royalistes; qu'il s'établisse enfin entre ceux-ci et les puissances belligérantes une union si parfaite, une correspondance si suivie, qu'aucun accord et capitulation de la part des uns ne puisse jamais préjudicier aux intérêts des autres. » Très-beau dans la théorie, ce plan d'union était impossible dans la pratique.

Dans le même temps encore, le vicomte de Scépeaux, sollicité par Puisaye, se décidait également à reprendre les armes. Le jeune de Bourmont, son major-général, fut envoyé

1796—an iv.
Vendée. en Angleterre , chargé de dépêches pour le comte d'Artois , et de solliciter des secours de la part du cabinet britannique , ordinaire ressource des chefs royalistes. Bourmont ¹ partit accompagné du marquis de la Ferronière , et des chevaliers de Payan et de Verdun. Il fut reçu avec le plus gracieux accueil par le lieutenant-général du royaume , fut décoré de la croix de Saint-Louis par le prince lui-même , et revint sur la rive droite de la Loire , apportant avec lui la promesse de prompts secours , et l'espérance non moins flatteuse du brevet de lieutenant-général pour le vicomte de Scépeaux. L'arrivée de Bourmont ranima la ferveur des royalistes de ces contrées , et bientôt ils se rassemblèrent au nombre de deux mille , sous la conduite de Scépeaux , de Dandigné et de Châtillon.

Le 8 mars , ces chefs se portèrent contre l'adjudant-général Henri , en marche sur Segré , à la tête d'un détachement d'infanterie et de vingt hussards. Les deux partis se rencontrèrent sur la route à la hauteur du moulin de Saint-Denis , entre Segré et le village de Dandigné. Attaqués par des forces bien supérieures en nombre , les républicains se mettent en désordre. Henri veut tenir ferme avec une poignée de grenadiers et cinq chasseurs de Cassel , que commandait le capitaine Roger. Assailli de tous côtés , il se replie sur le village de Dandigné , et est atteint d'une balle en y entrant. Bientôt affaibli par la perte de son sang , il refuse de monter à cheval pour se sauver , et veut partager le sort des braves qui ne l'ont point abandonné : tous succombent , et le malheureux Henri , blessé à mort , a la douleur de voir égorger sous ses yeux soixante de ses soldats , que l'excès même de la bravoure ne pouvait plus garantir de la rage des chouans ; lui-même ex-

¹ Aujourd'hui lieutenant-général , et commandant une division de la garde royale.

pire sous de nouveaux coups. Ce succès et l'enlèvement d'un convoi républicain firent augmenter le nombre des chouans ; effet ordinaire du moindre avantage sur les républicains.

1796—an iv.
Vendée.

Peu de jours après , deux débarquemens d'environ cent trente émigrés s'effectuèrent au Clos-Poulet , sous la direction de Prégent , directeur en chef de la correspondance. Le premier réussit à joindre les chouans à Fougères ; le second fut moins heureux. Suzannet , le comte de Botherel , le chevalier de La Trimouille , le comte de Sérant , agent-général des princes , et d'autres royalistes de marque qui le composaient, donnèrent dans une embuscade républicaine. Une action s'engagea: quelques républicains furent tués : le cri *aux armes!* et le bruit de la fusillade donnèrent l'éveil aux postes répartis pour la garde de la côte , qui se mirent aussitôt en marche. Les émigrés, engagés dans une fausse route, se jettent alors dans les marais de Dol, où ils sont vivement poursuivis. Dans leur fuite ils prennent des chemins étroits, coupés de fossés en tous sens: leur désordre est à son comble, à la vue d'une troisième colonne qui leur barre le chemin. Assaillis par une grêle de balles, serrés de près et presque enveloppés, Tuffin de la Rouarie et Pinto tombent les premiers. Chacun prend la fuite, et pour l'effectuer, on traverse à la nage la petite rivière de Biois-Jong. Le marquis de La Ferronnière et le comte de Sérant furent seuls dans l'impossibilité de les suivre. Le dernier, après avoir remis son portefeuille à l'un de ses compagnons (le comte de Botherel), se cacha dans un fossé avec La Ferronnière; mais, bientôt découverts, ils furent tués l'un et l'autre.

Ceux des émigrés qui avaient échappé aux républicains, parvinrent successivement à rejoindre le parti chouan, commandé par Piquet-Duboisguy, aux environs de Fougères ; c'était un corps de l'armée commandée en chef par Puisaye. Celui ci avait réussi à introduire parmi ses soldats de l'ordre

1796—an IV.
Vendée.

et une sorte de discipline : l'armée marchait en colonne , et au son des tambours. Parmi les chefs qui la commandaient en second , on remarquait Saint-Victor , dit *Persévérant* , le chevalier de Chalus , Saint-Georges , et le nommé *Brunswick*. Chalus l'aîné commandait le corps d'élite , désigné sous le nom de *colonne brutale* , et composé de douze à quinze cents chouans aguerris.

Le comte de Botherel remit à Puisaye quarante-cinq mille livres sterlings en billets de banque , et lui apporta la promesse tant de fois renouvelée par l'Angleterre de tenter encore de nouveaux efforts ; mais Charette et Stofflet avaient perdu la vie , et avec eux s'était évanoui l'espoir de rallumer la guerre de la grande Vendée. Toutes les troupes républicaines disponibles se préparaient à attaquer les chouans et à les écraser. Cependant Puisaye n'en continua pas moins de vanter ses moyens et ses forces au comte d'Artois. En même temps il écrivit au ministre anglais Windham , qu'il était à même de livrer bientôt Saint-Malo , Château-Neuf et Château-Richer aux troupes britanniques ; il affirmait qu'il avait six mille soldats enrégimentés , et qu'avec de l'or il en aurait facilement cinquante mille. Il insistait surtout pour un débarquement prochain , et se disait en état d'assurer celui des régimens de Cabrier et de Mortemart , des hussards et des canonniers promis par l'Angleterre. « Malgré les malheurs partiels , ajoutait Puisaye , l'insurrection s'accroît aux extrémités de l'empire ; Paris est agité , et la France , entièrement royalisée , verra changer la scène de la révolution. »

Instruit que Hoche faisait ses préparatifs pour l'attaquer , Puisaye résolut de le prévenir. Il donna l'ordre à toutes les divisions chouanes de se porter contre les républicains. Le 19 avril , Duval , à la tête de deux cents royalistes , marcha à la rencontre d'un détachement sorti de Saint-Hilaire des Landes , tua de sa main un officier et un soldat , et fit des prisonniers.

Mais les républicains, ayant reçu des renforts, attaquèrent à leur tour Duval. Puisaye accourut à son secours avec dix-huit cents chouans. Les républicains, qui avaient mis Duval en fuite, s'étaient rangés en bataille entre Saint-Sauveur et Saint-Hilaire. Duboisguy, après les avoir fait reconnaître, les fit attaquer par ses tirailleurs, et bientôt l'action devint générale. Vainement les républicains opposèrent la plus ferme résistance. Trop faibles pour faire face sur tous les points, ils furent défaits et mis en fuite; les royalistes restèrent maîtres du champ de bataille, où les vaincus avaient abandonné trente morts et soixante blessés. Le comte de Botherel s'était distingué dans ce combat, à la tête des émigrés qu'il commandait. L'un d'eux, le chevalier de Saint-Gilles, eut le bras fracassé d'une balle.

1796—an IV.
Vendée.

Mais tandis que les royalistes se réjouissaient de leur victoire, l'armée de Hoche avait passé la Loire, et déjà la rive droite du fleuve, depuis Angers jusqu'à Nantes, était couverte de soldats républicains. Avant d'agir hostilement contre les chouans, Hoche leur adressa cette proclamation : « Ecoutez, habitans des campagnes ! je viens à vous ; demeurerez-vous encore spectateurs stupides et neutres des maux qui vous désolent ? Ne devrez-vous qu'à l'éclat de la foudre votre réveil tardif ? C'est en vain qu'une minorité criminelle voudrait lutter plus long-temps contre la république ; c'est en vain que vous refusez de déposer ces mêmes armes dont vous devez reconnaître l'impuissance : il faut se soumettre ou périr ! »

« Il était aguerri, ce peuple redoutable qui vous donna le signal et l'exemple de la révolte ; ses exploits, ses chefs, l'Europe entière les admirait. Trempées mille fois dans le sang par la rage et le fanatisme, les armes des fiers Vendéens devaient relever le trône ! Quel a été le résultat de leurs projets insensés ? la mort, le désarmement et la soumission. Le gouvernement de la république l'a voulu, et quatre mois d'hiver

1796—an'iv.
Vendée. ont suffi pour terminer la guerre : et vous , qui êtes à peine armés , vous qui ne devez vos munitions qu'à la trahison et à la perfidie , sachez que le fil de toutes vos trames est rompu. Prenez-y garde ! les invincibles légions approchent ! Hâtez l'instant du repentir ; venez à nous , et vivons ensemble sous les mêmes lois. »

Les effets les plus prompts ne tardèrent pas à suivre ces menaces. Tandis que plusieurs colonnes républicaines traversaient la Vilaine pour soumettre aussi le Morbihan , de nombreux bataillons envahissaient le territoire du vicomte de Scépeaux. Celui-ci , battu dans toutes les rencontres , sentit bientôt le besoin de faire la paix avec un ennemi aussi terrible qu'infatigable. Il fit des ouvertures au général Hoche , qui les accueillit d'abord. Scépeaux crut devoir prévenir le comte de Puisaye par des négociations entamées. « C'est un piège , lui répondit ce chef , peu effrayé des dangers de ses lieutenans toutes les fois qu'ils ne l'atteignaient pas... Il faut gagner du temps ; le parti royaliste est *un* , comme le roi pour lequel il combat ; une portion ne peut traiter sans l'autre. » Il était facile à Puisaye , qui courait sans cesse d'une division à l'autre , de se dissimuler l'état déplorable où se trouvait le parti royaliste ; mais Scépeaux , sur le point d'être écrasé avec tous les siens , était dans l'impossibilité de suivre les conseils de Puisaye et d'avoir recours à des délais que l'impétuosité républicaine ne permettait plus. Il s'adressa de nouveau à Hoche , et lui demanda une suspension d'armes , promettant de s'entremettre pour une entière pacification de la Bretagne. « Peut-être , répondit Hoche avec hauteur , êtes-vous un de ces mêmes pacificateurs qui ont déjà trompé la république , et peut-être espérez-vous d'obtenir les mêmes avantages qui furent offerts et accordés autrefois par la faiblesse : détrompez-vous. Je me charge d'opérer seul le désarmement de quelques hordes qui sont sur le point d'abandonner leurs

chefs qu'elles abhorrent : soumettez-vous , ou je saurai vous atteindre. »

1796—an IV.
Vendée.

Il fallait donc se soumettre à la nécessité , et subir le joug imposé par le vainqueur. Scépeaux et ses principaux officiers déposèrent leurs armes ; mais , avant de licencier leurs divisions , ils adressèrent à leurs adhérens cette proclamation : « Braves compagnons d'armes ! tant que nous avons cru pouvoir rétablir , par la force , l'exercice libre du culte de nos pères et l'héritier légitime de la monarchie française , nous n'avons cessé de combattre à votre tête , et d'exciter le courage et la persévérance que vous avez déployés aux yeux de l'Europe entière ; mais aujourd'hui que de plus longs efforts n'attireraient que de nouveaux malheurs sur notre pays déjà dévasté , nous vous invitons à rendre vos armes , pour mettre fin à une guerre qui deviendrait le fléau de la patrie que nous voulions défendre : à cette condition , vos personnes et vos biens seront sous la sauvegarde des lois , et le passé restera dans l'oubli. Ce n'est que d'après une telle assurance que nous avons pu consentir à une démarche contraire au vœu de notre cœur , mais dictée par des circonstances impérieuses. »

L'armée chouane de la rive droite de la Loire déposa ses armes dans les places d'Angers , de Ségre , de Saint-Georges et d'Ingrande : les réfugiés patriotes rentrèrent dans leurs foyers , et le général Hoche donna des passeports à Bourmont et à plusieurs autres émigrés pour se rendre en Angleterre. Quant à Scépeaux , il resta dans le pays sous la surveillance des autorités républicaines , et ce chef , après avoir engagé sa parole dans deux traités , resta du moins fidèle au second et ne reprit point les armes dans l'insurrection de 1799.

Pendant que Hoche voyait ainsi réussir une partie de ses projets , celles de ses colonnes qui avaient passé la Vilaine pour entrer dans le Morbihan , agissaient vigoureusement contre les chouans commandés par Georges Cadoudal et Le

1796—an IV. Vendée. Mercier, dit *la Vendée*. Menacé sur tous les points par des forces imposantes ; Georges dépêcha l'abbé Guillot à Puisaye, de la part du conseil du Morbihan , pour lui faire connaître la triste situation où se trouvait l'armée de l'arrondissement de Vannes , à laquelle il ne restait plus d'autre ressource qu'une feinte soumission. « Gagnez du temps , disait encore Puisaye ; on veut nous faire tomber dans le piège honteux qui pensa , l'an dernier , détruire nos dernières espérances. Je m'occupe sans cesse d'étendre l'insurrection : déjà de fortes divisions organisées dans le Maine, marchent en colonnes mobiles , toujours rassemblées , formant des diversions importantes. La Normandie a suivi cet exemple , et nous avons gagné plus de pays et d'hommes au roi , que la Vendée ne nous en a fait perdre. Dieu , qui nous a si souvent protégés , bénira nos nouveaux efforts. »

Ces promesses , en flattant l'espérance des Morbihannais , ranimèrent leur ardeur. Heureusement placés pour communiquer avec l'Angleterre , ils étaient les seuls qui reçussent encore de cette puissance des armes et des munitions. Les Anglais , en dernier lieu , venaient de débarquer , sur la côte, cinq pièces de canon , et Georges Cadoudal s'était aussitôt occupé de faire construire des affûts dans un bourg près de Locminé. Mais l'adjutant-général Evrard , averti par un transfuge royaliste , de l'opération de Georges , se porta aussitôt sur Locminé à la tête de deux cents grenadiers. Le bourg fut en un moment investi , les gardes royalistes égorgées , et les vainqueurs s'emparèrent de trois pièces de canon ; quatorze artilleurs chouans et leurs chefs , saisis par les républicains , furent sur-le-champ fusillés.

Mais , de tous les pays qui composaient la chouannerie , celui du Morbihan était le plus difficile à soumettre. Georges avait , à lui seul , plus de talens et de vertus guerrières que tous les autres chefs. Les bandes organisées sous ses ordres

avaient plus de régularité , et leur bravoure était célèbre dans toute la Bretagne. Hoche, voyant que la résistance prenait dans cette contrée un caractère alarmant , fit passer des renforts aux corps républicains qui y étaient déjà , et prit le parti de se rendre lui-même dans le Morbihan , au commencement du mois de mai.

1796—an IV.
Vendée.

Il eut bientôt l'expérience de ce qu'osaient entreprendre les hommes aux ordres de Cadoudal. Il était parvenu aux environs de Locminé, et traversait les landes qui entourent ce bourg, lorsque tout à coup son escorte fut attaquée par un gros de paysans armés, ayant à leur tête Lantivy-du-Reste. Le général Auguste Mermet, qui accompagnait Hoche, s'élança aussitôt contre eux avec quelques hussards, déterminés à s'exposer à tous les périls pour sauver leur général en chef. Un combat à mort fut la suite de cette rencontre. Déjà les chouans avaient tué plusieurs républicains, lorsqu'un hussard, nommé Cholleau, réussit à frapper leur chef Lantivy, qui, tombant de son cheval, est massacré à l'instant. La mort de ce chef fut, pour les chouans, le signal d'une déroute complète. Ils s'enfuirent poursuivis par les républicains. Mais, connaissant mieux qu'eux les détours de ce pays fourré, ils réussirent à s'échapper. Le général Hoche avait lui-même payé de sa personne dans cette rencontre, et les dangers qu'il avait courus augmentèrent encore chez lui le désir de rendre à la paix et à la tranquillité une contrée où la guerre se faisait d'une manière aussi dangereuse.

En parcourant le Morbihan, Hoche put se convaincre combien l'influence de l'exemple est terrible et funeste. En voyant les chouans se livrer à tous les excès de la vengeance et de la fureur, les républicains avaient oublié qu'il fallait pacifier et non détruire. Et c'est par des vexations, par des assassinats, par des persécutions de tout genre qu'ils répondaient aux excès de leurs ennemis. Une conduite aussi con-

1796—an IV.
Vendée.

traire à ses principes, devait exciter la colère de Hoche. Il adressa au directoire des plaintes sévères sur la manière insensée dont les agens républicains agissaient dans le Morbihan. Il blâmait surtout les persécutions qu'ils faisaient éprouver aux habitans de ce pays. Il savait trop bien que la rigueur, en matière de croyance, fait naître le fanatisme, et que le fanatisme est une arme atroce dans la guerre. « A Vannes, mandait-il au directoire, on conduit chaque jour des prêtres à l'échafaud, et tous les jours aussi de vieilles femmes et de jeunes paysans viennent tremper leurs mouchoirs dans le sang de ces malheureux, qui sont bientôt transformés en martyrs de la religion. Faites punir les rebelles aux lois ; mais, je vous en conjure, ne vous mêlez pas de ce qui a rapport au culte, si vous ne voulez point rendre la guerre interminable. »

Hoche n'attendit point la réponse du directoire pour briser le joug absurde qu'on voulait imposer au peuple morbihannais. Sa seule présence suffit pour faire cesser les abus et les cruautés. Là, comme dans la Grande-Vendée, le général républicain ne montrait de haine que pour les chefs, et témoignait de l'indulgence à ceux qui n'étaient qu'égarés. Le général Quentin, qui commandait sous lui dans le Morbihan, eut ordre d'employer plus encore la persuasion que la force, pour ramener le calme dans ce département. Il reçut de Hoche une instruction qui démontre combien celui-ci avait à cœur de mettre fin à la guerre civile. « Les chefs de chouans qui ne sont point émigrés, disait, dans cette instruction, le général républicain, peuvent rentrer dans le sein de la république en déposant les armes, en se soumettant aux lois et en rendant les déserteurs. Je permets aux réquisitionnaires de rester dans leurs foyers pour se livrer aux travaux de l'agriculture ; mais tout ce qui oserait résister ensuite, devra s'attendre à périr sans rémission. »

Le général Quentin s'empressa de communiquer ces conditions à Georges. Le moment était venu où celui-ci, cerné de toutes parts, se voyait dans l'impossibilité de résister. Cadoudal se détermina à écrire directement à Hoche, pour lui demander d'abord une suspension d'armes. Mais le général républicain n'était plus disposé à transiger avec ceux qu'il regardait comme des rebelles. « Vous voulez la paix, répondit-il fièrement à Georges, et moi aussi je la veux, et je l'obtiendrai. Les articles que je vous ai fait remettre sont clairs et n'ont pas besoin d'explication ; la trêve que vous demandez ne peut être accordée ; faites rendre les armes, faites votre soumission aux lois de la république, et je suspendrai la marche de mes troupes. »

1796—an iv.
Vendée.

L'opiniâtre Cadoudal employa la dernière ressource qui lui restât ; c'était de faire une demi-soumission, et de donner des ordres pour que ces vainqueurs qu'il abhorrait n'obtinsent qu'un désarmement partiel. Le reste des armes, encaissé avec soin, fut enfoui par les chouans dans le sein de la terre, ou dérobé dans des *cachees* pratiquées dans l'épaisseur des murs. Quand enfin les déserteurs eurent été rendus, Hoche délivra des passeports pour Jersey aux frères La Bourdonnaie, à Montluc, et à cinq autres émigrés du Morbihan. Alors tout rentra dans l'ordre, et les habitans de la campagne purent enfin se livrer sans trouble et sans inquiétude à leurs travaux champêtres. Georges et ses principaux officiers évitèrent de se soumettre personnellement ; et, aux soins qu'ils prirent de se soustraire à la surveillance des autorités républicaines, en se tenant cachés dans le pays, on dut prévoir qu'ils n'abandonnaient la partie que momentanément, et qu'ils n'attendaient qu'un instant plus favorable pour reprendre leurs armes cachées. En effet, nous les retrouverons en parlant de l'insurrection de 1799, et Georges y jouera un rôle

1796—an iv. convenable à ses talens et à la haine profonde qu'il portait à la république.
Vendée.

Soumis dans la Vendée, dans le Poitou, dans l'Anjou, dans le Morbihan, le parti royaliste allait également être obligé de subir le joug du vainqueur dans la Normandie, et dans cette portion de la Bretagne que Puisaye avait organisée, et où il commandait encore.

Le comte Louis de Frotté était à la tête des royalistes de la Normandie. Dès l'ouverture de la campagne, il avait rassemblé sous l'étendard royal plusieurs divisions chouannes tout organisées. Déjà l'insurrection s'étendait et venait se lier avec celle de Bretagne, par les districts de Dreux, de Château-Neuf, de Nogent-le-Rotrou et de Mortagne, lorsque le général Hoche, ardent à poursuivre les ennemis de la république sur tous les points où ils se montraient, fit aussi avancer de ce côté de forts détachemens de son armée. De nombreux échecs, éprouvés par les royalistes de la Normandie, n'avaient pas manqué de signaler l'arrivée des troupes républicaines dans cette contrée. Frotté, se voyant pressé vivement du côté de Vire et de Domfront, avait ordonné à ses lieutenans de faire agir leurs colonnes, soit par compagnies, soit par pelotons. « Sous aucun prétexte, ajoutait Frotté dans l'instruction qu'il leur adressa, ne laissez vos compagnies divisées, et les chasseurs épars. Je vous recommande surtout de prendre des otages, et de rançonner les partisans de la révolution. »

Ces ordres servirent plutôt à augmenter le nombre des ennemis de la cause royale, qu'à les diminuer. Le chef royaliste s'efforça vainement d'introduire une discipline sévère parmi ses troupes; vainement il fit arrêter et fusiller un de ses officiers nommé *Métairie*, pour avoir désobéi à ses ordres, et s'être livré à quelques excès en s'écartant dans la

campagne. Cet exemple tardif d'une justice à laquelle les royalistes se voyaient forcés, ne fit point oublier les vexations commises par eux. Les lieutenans de Hoche avaient appelé à leur aide les habitans de bonne volonté, et bientôt leurs forces furent si considérables, qu'en peu de temps Frotté fut réduit à l'impossibilité de tenir la campagne. Dépourvu de munitions et de tous autres moyens de défense, le chef des royalistes fut contraint de licencier les quinze cents chouans d'élite qu'il avait réunis sous ses ordres immédiats. Le vicomte de Briquerville, qui avait fait partie du débarquement des émigrés, et que Frotté avait nommé pour commander une division, fut également obligé de mettre bas les armes. Le père de Frotté, menacé de tomber entre les mains des républicains, se réfugia à Paris, où le comte d'Artois lui envoya des pouvoirs pour se concerter avec les agens de Louis xviii, et seconder les opérations de Louis de Frotté, son fils.

1796—an iv.
Vendée.

Enfin, accablé par les troupes républicaines, qui couvraient à la fois la Normandie et presque tous les points de la Bretagne, découragé par la reddition successive de toutes les divisions chouannes, Frotté, à l'exemple de Georges Cadoudal, donna des ordres secrets pour une soumission apparente. Il espérait pouvoir, ainsi que ce chef, rester caché dans le pays, et renouer toutes ses intrigues quand le moment lui paraîtrait opportun. Mais le général Hoche pressait tellement l'expulsion des émigrés et le désarmement des campagnes, que Frotté lui-même se vit dans la nécessité de passer en Angleterre, pour éviter de tomber entre les mains des républicains.

Les mêmes résultats furent obtenus par le général Hoche dans le département de la Mayenne. Un nombre considérable de fusils furent déposés par les royalistes, obligés de mettre bas les armes; mais le comte de Rochecotte, le même dont nous avons déjà parlé, s'était ménagé dans le Maine des ressources et des intelligences telles, qu'il lui était facile, au

1796—an IV. premier signal, de rassembler de nouveau tous les royalistes
Vendée. de son arrondissement. Ce chef, auquel sa qualité d'émigré pouvait donner la crainte de plus de dangers, les brava tous pendant long-temps, et sut se dérober à la surveillance et aux perquisitions des autorités républicaines.

Puisaye fut le dernier des chefs royalistes dont les divisions subirent la loi générale du désarmement. Depuis les succès remportés par les républicains, il s'était retiré dans le département d'Ile-et-Vilaine, où son parti pouvait encore opposer quelque résistance à ses ennemis. Protégé par la division du chevalier de La Vieuville, qui comprenait le territoire de Dinan et du Clos-Poulet, il pouvait encore communiquer avec l'Angleterre, et se flattait toujours d'en obtenir des secours qu'il sollicitait avec plus d'ardeur que jamais.

La sécurité dont il jouissait dans cette contrée, ne fut pas de longue durée. Le général Rey, envoyé par Hoche dans l'Ile-et-Vilaine, eut bientôt dissipé les chouans rassemblés sous le commandement de La Vieuville. Défait près de Becherel, La Vieuville perdit trois cents hommes. Poursuivi et forcé dans le château de Tourdelain, au milieu des bois près d'Evran, il y laissa également un grand nombre de morts; réfugié ensuite dans le château de la Houssaye, il s'y défendit inutilement et l'abandonna. Les républicains y trouvèrent des munitions, des armes, et même un règlement militaire qui leur fit connaître la tactique et l'organisation des chouans.

Echappé à tous ces dangers, La Vieuville se mit en marche pour retourner vers la côte de Saint-Malo. Contre l'avis de Puisaye, il prit une route dangereuse par la forêt de Villequartier, où il rencontra un détachement républicain qui le poursuivit. A peine était-il en défense, qu'il reçut une balle dans la poitrine, et tomba sans proférer un seul mot. Le jeune Sérant, fils de celui qui avait été tué dans les marais de Dol, et un autre émigré, périrent également à ses côtés.

Les soldats républicains trouvèrent sur La Vieuville un poignard à manche d'or, des billets de banque de Londres, et une excellente carte de Bretagne. 1796—an iv.
Vendée.

La Vieuville, selon M. Beauchamp, qui nous fournit la plupart de ces détails, était un fort bel homme, brave, mais présomptueux. Rentré, au commencement de 1795, en Bretagne, où sa famille possédait des propriétés considérables, il eut à Rennes, lors de la première pacification, une entrevue avec Hoche, qui avait été son sergent dans les gardes françaises. La Vieuville voulut prendre avec lui le ton d'un officier envers un ancien soldat; mais Hoche lui fit sentir avec dignité que si jadis le hasard de la naissance l'avait placé au-dessous de lui, depuis il n'avait dû qu'à son mérite le grade de général en chef. Ils s'étaient quittés mécontents l'un de l'autre, et La Vieuville avait juré qu'il ne se soumettrait jamais.

La mort de ce chef opiniâtre et valeureux fut d'autant plus sensible à Puisaye, qu'il perdait en lui un de ses plus fermes soutiens dans un moment où il luttait sans succès contre la reddition successive des divisions chouannes. Poursuivi lui-même par les républicains, il éprouva, coup sur coup, deux échecs qui achevèrent de porter la désorganisation dans son parti. Le premier eut lieu à Saint-Ouen-de-la-Rouairie, où les chouans d'Ile-et-Vilaine furent complètement battus, malgré leur vive résistance. La seconde action s'engagea, le 5 mai, dans la forêt de Fougères, entre un nombre égal de chouans et de républicains. Les premiers combattirent avec toute la rage du désespoir; mais il leur fut impossible de rompre les rangs pressés de leurs ennemis. Bientôt, attaqués par ceux-ci à la baïonnette, ils plièrent et cherchèrent leur salut dans la fuite, non sans avoir perdu un grand nombre de leurs soldats. Duboisguy, chef de la division de Fougères, se signala dans cette rencontre par une bravoure et un bonheur extraordinaires. Au fort de la mêlée,

1796—an IV.
Vendée.

il s'était jeté presque seul au milieu d'une compagnie de républicains. D'abord il avait renversé tout ce qui s'était présenté devant lui ; mais , entouré bientôt de soldats qui se disputaient la gloire de l'immoler , il ne put parvenir à s'échapper de la haie qu'ils formaient devant lui au moment où les chouans se trouvaient déjà en pleine retraite. Atteint et démonté par Millesont , tambour-major des chasseurs de la Montagne , Duboisguy le manqua d'un coup de pistolet ; Millesont plongea son sabre au travers du corps de l'aide-de-camp du chef royaliste , et l'étendit mort à ses pieds. Il crut avoir tué Duboisguy lui-même , se vanta partout de cette action d'éclat , et en reçut le prix à Fougères. Mais on eut bientôt la certitude que Duboisguy reparaisait à la tête des chouans de sa division , et Millesont , pour s'être trompé , passa pour un faux brave , et fut bafoué par ceux de son propre parti.

Mais vainement les chouans de l'Ile-et-Vilaine osaient encore opposer quelque résistance aux efforts des républicains. Trois mois s'étaient à peine écoulés depuis que Hoche avait fait traverser la Loire à ses colonnes victorieuses , et déjà le parti royaliste , dans la Bretagne , n'existait plus que dans l'opinion de quelques chefs obscurs , encore plus attachés à l'or de l'Angleterre qu'à leur propre parti ¹.

¹ « Le comte de Puisaye , dit M. Beauchamp , le divisionnaire Duboisguy , et quelques officiers résistaient encore , mais sourdement , et ayant sans cesse à redouter les perquisitions que Hoche dirigeait personnellement contre eux. Son agence d'espionnage tenait à sa solde des mendiants , des femmes et même des enfans , qui suivaient à la trace les chefs insoumis pour les trahir et les livrer. Des compagnies de *contre-chouans* pénétraient dans les bourgs , dans les villages avec des cocardes blanches , et les foulaient aux pieds en criant : *vive la république !* Ces feintes défections en amenaient souvent de réelles. Hoche , qui voulait tarir aussi toutes les sources de la rébellion , faisait publier que l'argent et les billets de banque qui venaient d'Angleterre étaient faux ; et , pour affaiblir davantage le parti royaliste , il affectait de donner de l'importance à la faction d'Orléans. Telles furent , à cet égard , les inquiétudes et la défiance des agens

Cependant, quel que fût l'affaiblissement général du parti royaliste, Puisaye, qui se désespérait, par avance, de l'inaction à laquelle il allait être forcé, renouvela ses efforts pour entretenir la lutte contre les républicains. Il fit paraître une circulaire menaçante contre les partisans de la paix ; il traita les redditionnaires de lâches déserteurs, et chercha à en diminuer le nombre, en répandant sur eux l'infamie ; mais les esprits étaient tous portés à adopter les mesures proposées par le général Hoche, et toutes les intrigues de Puisaye n'aboutirent qu'à lui faire avoir une nouvelle autorisation de la part des princes et de l'Angleterre, pour réorganiser le parti chouan avec de nouveaux chefs.

1796—an iv.
Vendée.

Mais les chefs et les soldats manquèrent également pour rendre à ce parti la force qu'il avait perdue. Soixante mille républicains répartis sur toute la surface des pays royalistes y assuraient le maintien de la soumission ; aucun chouan n'osait reprendre les armes, les routes étaient libres, et les campagnes commençaient à jouir des bienfaits d'une paix si longtemps attendue et qui, maintenant, faisait le bonheur des deux partis.

Hoche avait enfin recueilli le fruit de ses soins, des généreux efforts qu'il avait faits pour mettre un terme au fléau de la guerre civile, depuis qu'il était chargé du commandement en chef des troupes républicaines dans les départemens de l'Ouest. Dès le 15 juillet, le directoire exécutif annonça, par un message au corps-législatif, que la guerre contre les royalistes était enfin terminée, grâce au courage et à la bonne conduite de l'armée des côtes de l'Océan, et de son général

du comte d'Artois, qu'ils protestèrent de l'inutilité de leurs efforts pour soutenir les droits de la branche légitime contre la majorité qui préférait un autre maître. « Tout, ajoutaient-ils, annonce le vœu général pour le retour d'une monarchie en France, mais rien n'indique que Louis XVIII soit le monarque préféré. »

1796—an iv.
Vendée.

en chef. Hoche reçut sa récompense dans un décret qui déclarait que le général et son armée avaient également bien mérité de la patrie. Le héros républicain se hâta d'ajouter à sa gloire en déposant le pouvoir dictatorial dont l'avait revêtu le gouvernement. La Bretagne et la Normandie furent rendues, par lui, participantes au bienfait dont il avait déjà fait jouir la Vendée proprement dite. Hoche leva partout l'état de siège, et fit succéder au régime militaire le régime constitutionnel.

Puisaye, dévoré de regrets et roulant dans son cœur de nouveaux projets de vengeance, avait, ainsi que Georges Cadoudal et Frotté, pris le parti de se soustraire à la soumission et à la surveillance des autorités républicaines en se tenant caché dans les bois ou dans les fermes écartées. De là il continua d'intriguer dans la Bretagne, et la partie de ce pays qui lui servait de refuge ne fut jamais entièrement pacifiée. Mieux que tous les chefs royalistes, Puisaye se trouvait en mesure de reprendre les armes, quand enfin, par l'effet des vigilans efforts de Hoche, il se vit forcé de quitter la Bretagne pour se réfugier dans le Canada, ainsi que nous le dirons en parlant de l'expédition d'Irlande, tentée par le général républicain.

Les résultats de cette pacification générale des pays royalistes pouvaient être immenses pour la république. Le désarmement et la soumission de la Vendée, de l'Anjou, du Poitou, du Maine, de la Normandie et de la Bretagne, permettaient au directoire de disposer d'environ quatre-vingt mille hommes, qui, répartis assez à temps entre les armées d'Italie et d'Allemagne, auraient pu avancer le succès de la première, et empêcher peut-être les désastres des deux autres.

16 juillet.
(28 messid.)
Allemagne.

L'armée de Sambre-et-Meuse reprend l'offensive ; passage du Rhin à Neuwied ; combat de Wildendorff ; passage de la Lahn ; Combats de Camberg, de Butzbach, de

Friedberg ; occupation de Francfort ; etc. , etc ¹. — Le ^{1796 — an iv.} passage du Rhin, effectué par les troupes de l'armée de ^{Allemagne.} Rhin-et-Moselle et les succès qui en avaient été la suite, avaient prouvé combien était sage la mesure d'avoir commencé la campagne par attirer sur la rive droite les forces formidables que l'archiduc commandait sur la rive gauche. En effet, l'intention du directoire étant de porter les deux armées françaises de l'autre côté du Rhin, afin de les faire manœuvrer de front, il était essentiel d'y attirer les troupes autrichiennes. L'armée de Rhin-et-Moselle, n'ayant sur le fleuve aucune place qui pût protéger son passage, aurait éprouvé des difficultés insurmontables, si les Autrichiens avaient pu s'opposer à ses manœuvres. Une fois partis pour combattre le général Jourdan, l'obstacle de leur présence disparaissait, et nous avons vu comment le général Moreau en avait profité pour exécuter les instructions que le directoire lui avait transmises. C'est donc avec raison que nous avons dit que l'armée de Sambre-et-Meuse avait bien mérité de la patrie, en attirant sur elle la plus grande partie des troupes autrichiennes, et en s'exposant à être battue pour faire triompher une autre armée française.

L'archiduc fut bientôt convaincu des dangers auxquels l'exposait cette manœuvre. A la vérité, ses troupes avaient vaincu celles du général Kléber, au combat d'Uckerad, et l'armée de Sambre-et-Meuse avait été forcée d'abandonner la Lahn et de repasser le Rhin ; mais il venait de s'apercevoir que le mouvement offensif du général Jourdan n'était qu'un piège, et il dut faire ses dispositions pour éviter d'y tomber. La nouvelle du projet du général Moreau lui fit

¹ Journaux du temps, — Sièges et batailles, — Histoire de France, — Jomini, — Mémoires du prince Charles, — Coup d'œil impartial sur les opérations des armées de Sambre-et-Meuse et de Rhin-et-Moselle, — Précis historique de Dedon, — Documens et notes manuscrits, etc.

1796—an iv.
Allemagne. sentir combien sa présence devenait nécessaire sur le Haut-Rhin, et au lieu de continuer à agir contre l'armée de Sambre-et-Meuse, il résolut de la laisser tranquille sur la rive gauche, et de se porter, en toute hâte, aux lieux où le péril lui semblait le plus imminent.

En conséquence il avait rassemblé les Saxons près d'Ober-Hadamar, et les avait dirigés sur le Necker. D'autres troupes des environs de la Lahn et du camp de Hechtsheim eurent la même destination, et le prince se prépara à les conduire lui-même. Le général d'artillerie Wartensleben, qui, précédemment, se trouvait à la tête de l'aile gauche des Autrichiens, reçut de lui le commandement de trente-sept bataillons et soixante-seize escadrons, formant vingt-cinq mille trois cent cinquante-un hommes d'infanterie, et seize mille neuf cent trente-trois chevaux, qui se trouvaient entre la Sieg et la Lahn. Afin de garder les postes sur le Rhin, il laissa le camp retranché d'Hechtsheim, et la garnison de Mayence, formant trente-quatre bataillons et trente-six escadrons, c'est-à-dire vingt-un mille hommes d'infanterie, et six mille chevaux. On voit que, de cette manière, l'armée autrichienne du Bas-Rhin se trouvait considérablement diminuée. Cependant si, aux forces déjà énoncées, on joint les trois mille hommes de la garnison de la forteresse d'Ehrenbrestein, on verra qu'elle formait encore une masse de quarante-six mille trois cent cinquante-un hommes d'infanterie, et de seize mille neuf cent trente-trois de cavalerie, faisant ensemble un total de soixante-trois mille deux cent quatre-vingt-quatre combattans. Le nombre de chevaux qu'elle gardait à sa disposition, et qui dépassait de beaucoup ceux de l'armée de Sambre-et-Meuse, pouvait à peu près compenser la supériorité numérique qu'offrait maintenant cette dernière armée.

C'était quelque temps avant ces dernières dispositions de l'archiduc, que le feld-maréchal Wurmser, commandant en

chef l'armée du Bas-Rhin, s'était enfin décidé à se rendre en ^{1796—an iv.} Italie, pour y prendre le commandement des troupes que l'Autriche ^{Allemagne.} envoyait dans cette contrée, et y remplacer le général Beaulieu, dont il allait partager bientôt la mauvaise fortune. Nous avons déjà dit qu'en prenant de ses mains le commandement de l'armée du Bas-Rhin, le général d'artillerie comte La Tour avait été subordonné, par son gouvernement, aux volontés de l'archiduc; aussi le prince s'était hâté de lui envoyer pour instruction l'ordre de ne pas négliger Kehl, point le plus important de la partie supérieure du cours du Rhin; de concentrer une réserve à Offenbourg, et de n'employer près de Manheim que le nombre de troupes nécessaire à la garde des retranchemens et à la garde de la place. Malheureusement pour les Autrichiens, ces judicieuses instructions arrivèrent trop tard, et l'archiduc ne put pas quitter assez tôt le Bas-Rhin pour réparer les malheurs que les mauvaises dispositions du maréchal Wurmser avaient préparés.

Mais tandis que les deux armées autrichiennes allaient jouir de l'avantage inappréciable d'être dirigées par le même homme, le général de l'armée de Sambre-et-Meuse, complimenté par son gouvernement pour la manière dont il avait agi sur la rive droite du Rhin, recevait de lui des instructions précises dont il lui était expressément défendu de s'écarter. De son côté, le général Moreau recevait du même directoire des plans qui devaient entièrement régler sa conduite. Bientôt on allait reconnaître combien l'Autriche avait pris une mesure grande et utile, en confiant à un seul général la direction de toutes les opérations militaires. Le prince Charles, muni d'un pouvoir presque discrétionnaire, pouvait diriger la totalité des forces de son pays, suivant l'urgence et l'utilité du moment; au lieu que les généraux en chef de deux armées françaises, séparés l'un de l'autre par une grande distance, se trouvèrent dans l'impossibilité de concerter leurs

1796—an iv,
Allemagne.

opérations, et furent d'autant plus embarrassés, qu'agissant presque uniquement en vertu des ordres qu'on leur envoyait de Paris, ils étaient obligés de s'y conformer littéralement, par la crainte que, dans le cas d'un événement malheureux, celui qui s'en serait écarté ne fût accusé d'avoir compromis le succès des opérations de son collègue par un odieux sentiment de jalousie.

L'affaiblissement de l'armée du Bas-Rhin, et la marche du prince Charles contre l'armée de Rhin-et-Moselle, étaient une trop belle occasion pour qu'elle ne fût pas saisie par l'armée de Sambre-et-Meuse, afin de reprendre l'offensive. Les instructions que le directoire s'était hâté d'envoyer au général Jourdan, étaient telles : il devait s'éloigner le plus possible des bords du Rhin, s'élever sur la Haute-Lahn, s'avancer ensuite sur la Kintz, puis sur le Haut-Mayn, et enfin sur la Rednitz. Il avait ordre de s'efforcer toujours de déborder la droite de l'ennemi, de chercher à lui livrer bataille, de la rejeter en Bohême, ou sur Ratisbonne, de la suivre partout où elle se retirerait, et de ne point la perdre de vue, afin de la mettre continuellement dans l'impossibilité de se réunir au prince Charles¹.

¹ Tels étaient les ordres précis du directoire ; et cependant, dans ses Mémoires, l'archiduc prétend que le général Jourdan aurait dû longer le Rhin et gagner la gauche du général Wartensleben, et il dit à ce sujet : « Mais Jourdan n'avait pas la vigueur d'esprit nécessaire pour méditer de Coblentz un plan vaste et profond. Nous n'entreprendrons point de démontrer qu'en manœuvrant de cette manière, le général français se serait exposé à de graves inconvéniens ; mais, pour atténuer l'observation du prince Charles, il nous a paru suffisant de faire remarquer qu'en agissant ainsi que nous allons le dire, Jourdan ne faisait qu'exécuter les ordres d'un gouvernement qui souffrait rarement la désobéissance. Nous croyons cependant devoir ajouter, qu'avant de s'exprimer en termes méprisants sur les opérations d'un général qui combattit avec quelque gloire les armées autrichiennes, et qui a contribué à l'illustration militaire de la France républicaine, le prince Charles aurait dû se faire mieux informer des motifs de sa conduite.

Conformément à ces instructions que lui envoyait son gouvernement, le général Jourdan ordonna au général Marceau de diriger sur Coblentz six bataillons et quatre escadrons de la division du général Poncet. Le surplus de cette division, composé de la quinzième demi-brigade d'infanterie légère, devait rester sous les ordres du général Marceau, qui se trouvait dès-lors conserver le commandement de douze mille huit cents hommes d'infanterie et dix-huit cents de cavalerie, avec lesquels il devait, autant que les circonstances le lui permettraient, s'étudier à resserrer la garnison de Mayence sur la rive gauche du Rhin. Dans le même temps, le général en chef de l'armée du Nord, Beurnonville, auquel le directoire avait envoyé l'ordre de faire passer des renforts à l'armée de Sambre-et-Meuse, envoya en effet, de la Hollande et de la Belgique, sur Dusseldorf, dix bataillons et huit escadrons. Mais ce détachement, composé de troupes bataves dont la fidélité et le dévouement étaient encore douteux, ne fut point jugé propre, par le général Jourdan, à être mis en ligne avec les troupes de la république. Un autre inconvénient rendait encore cet amalgame dangereux; les soldats hollandais, entretenus aux frais de leur gouvernement, recevaient leur prêt en valeur métallique, et pouvaient, par conséquent, se pourvoir facilement de tout ce qui leur était nécessaire; au lieu que les troupes françaises, soldées en assignats, dont la valeur représentative diminuait chaque jour, manquaient de tout, et commençaient à murmurer de l'affreuse pénurie dans laquelle on les laissait. Jourdan craignait, avec raison, que la vue du bien-être des soldats hollandais ne produisît un effet pernicieux parmi ses troupes, en leur faisant supporter avec moins de patience encore qu'auparavant leur propre misère. La partie du détachement envoyé de Hollande par le général Beurnonville fut en conséquence laissée sur le Rhin, pour former les garni-

1796—an iv.
Allemagne.

1796—an iv. sons de Dusseldorf, de Bonn et de Cologne; et le général
 Allemagne. Jourdan ne réunit à son armée que les troupes belges, qui
 étaient à la solde de la France, et composaient la quarante-
 huitième demi-brigade d'infanterie de ligne. Ces troupes, et
 la huitième demi-brigade d'infanterie légère française, qui
 venait également de la Belgique, passèrent sous les ordres du
 général Bonnard, commandant la réserve d'infanterie de l'ar-
 mée de Sambre-et-Meuse.

Séparé de son ennemi par le fleuve, le général Jourdan n'avait que des renseignemens très-incertains sur les forces et la position des Autrichiens. Il savait que l'archiduc s'était mis en marche sur le Haut-Rhin; mais il ignorait le nombre des forces qu'il avait emmenées avec lui, et par conséquent celui des troupes qui étaient restées sur le Bas-Rhin, sous le commandement du général Wartensleben. La grande dissémination des Autrichiens le long du fleuve et sur la Lahn, contribuait encore puissamment à laisser le général français dans son ignorance. En effet, le corps de bataille du général Wartensleben, fort d'environ quatorze mille hommes, était à Neukirchen, derrière la Nister, sur le plateau où se réunissent les routes de Siegburg, Siegen, Limburg et Wetzlar; l'avant-garde aux ordres du même général Kray, qui s'était distingué au sanglant combat d'Uckerad, occupait par une brigade la montagne de Kaltenrick; le reste de cette division d'avant-garde, fort de quatre bataillons et vingt escadrons, tenait, par une longue chaîne de postes, les villages de Erpel, Hassel, Hausen et Deken, jusques au Rhin. Un autre cordon d'un bataillon et treize escadrons, sous les ordres du général Staauder, descendait le long du Rhin, de Nieder-Lanhstein jusqu'à Irlich, et communiquait avec le premier par des patrouilles. Six bataillons commandés par le général Fink gardaient les batteries dans la vallée de Neuvied, leur droite s'appuyait à Heddersdorf, et leur gauche à Bendorf. Enfin, la réserve

de grenadiers et de grosse cavalerie était campée à Idsteim, 1796--an iv. Allemagne. et obéissait au général Werneck. Cette position si extraordinaire, où le corps de bataille du général Wartensleben se trouvait si éloigné des avant-gardes, que celles-ci étaient dans l'impossibilité d'en recevoir du secours; cette position, disons-nous, devenait extrêmement difficile à reconnaître, et Jourdan se voyait fort embarrassé de choisir un point d'attaque. Cependant, sachant positivement que les troupes autrichiennes à Neuwied ne montaient pas à plus de cinq mille hommes, et vaguement que le corps de bataille du général Wartensleben était sur la Lahn, où sans doute il voulait défendre cette rivière, le général Jourdan, qui désirait forcer son ennemi à lui livrer bataille, résolut de tenter le passage du Rhin à Neuwied, en même temps que le général Kléber franchirait la Sieg, afin d'avancer de quelques jours le moment de la réunion de ses troupes.

Le 28 juin, le général Kléber, avec les divisions des généraux Lefebvre et Collaud, se mit en marche de Dusseldorf et s'avança sur la Wipper, où il prit position, le général Lefebvre près d'Obladen, et le général Collaud en avant de Renstadt; le lendemain, celui-ci s'avança sur Portz, tandis que le général Lefebvre passait la Wipper, et prenait position à Meerhausen, après avoir poussé son avant-garde sur la rive droite de l'Agger. Dans le même temps, la division du général Grenier, et la réserve de cavalerie aux ordres du général Bonnaud, avaient passé le Rhin à Cologne, sur le pont volant de cette ville, et vinrent se réunir à la division du général Collaud dans son camp de Portz. Le général Grenier ayant eu de graves motifs de mécontentement contre la troisième demi-brigade d'infanterie légère, la laissa à Coblenz, pour être employée sur les derrières de l'armée. De cette manière, l'infanterie de cette division se trouvait réduite à deux demi-brigades.

1796—an iv.
Allemagne.

Le 30 juin, le général Lefebvre se dirigea avec sa division du côté de Siegen, tandis que le général Kléber se portait sur la Sieg avec les divisions des généraux Collaud, Grenier et la réserve du général Bonnaud. L'adjutant général Ney, à la tête de quatre cents chevaux, passa l'Agger et la Sieg à gué; il fut bientôt suivi par le troisième régiment de dragons qui prit en croupe une partie de la vingtième demi-brigade d'infanterie légère, et la porta sur la rive gauche de la Sieg. Ces mouvemens s'opérèrent sans beaucoup de difficulté; car, à la première nouvelle de la marche suivie par le général Kléber, le général Wartensleben avait ordonné au général Kray de se replier en arrière. Celui-ci n'avait laissé sur la Sieg que quelques escadrons de hulans et de hussards, plutôt pour observer les Français, que pour leur disputer le passage. Aussi furent-ils repoussés avec perte par la cavalerie française. Le général Kléber fit jeter des ponts sur les deux rivières, et les divisions prirent position à Buensdorf et à Nieder-Plee. Il séjourna dans cette position le premier juillet, afin de donner le temps au général Lefebvre d'arriver à Siegen, et pour attendre des vivres. La réserve d'infanterie commandée par le général Bonnard, profita également de ce délai pour le rejoindre. Elle avait été relevée à Bonn et à Cologne par les troupes de l'armée du Nord. Le 2 juillet, le général Kléber continua sa marche, et vint prendre position dans ce même village d'Uckerad, où douze jours auparavant il avait soutenu un combat si terrible contre les Autrichiens. Son avant-garde se porta jusqu'à Kirchurp, et pendant ce temps le général Lefebvre, qui avait la veille gagné la chaussée de Siegen à Olpe, se dirigea sur Crombach, d'où son avant-garde vint prendre position à Geissweidt.

L'armée de Sambre-et-Meuse tout entière allait bientôt être sur la rive droite. En effet, le général Jourdan avait donné ses ordres définitifs pour effectuer le passage du fleuve

à Neuwied. Dans la nuit du 1 au 2 juillet, le général Championnet réunit sa division en arrière de Weisenthurn, et celle du général Bernadotte se rassembla en arrière de Saint-Sébastien. Les six bataillons et les quatre escadrons du général Poncet furent placés en réserve derrière le château de l'Electeur. Cette position rapprochée donnait aux troupes françaises la facilité d'opérer leur embarquement presque dans le même moment. Le corps du général Finck, dont la force ne passait pas cinq mille hommes, était, ainsi que nous l'avons déjà indiqué, le seul dont on eût à craindre l'opposition dans le premier moment. Le général Staader, seulement, était en mesure de le soutenir avec quelques bataillons. Cependant comme on devait s'attendre à la plus grande résistance de la part de l'ennemi, il était nécessaire d'apporter beaucoup d'audace dans l'opération, pour qu'on pût se flatter de la voir couronnée du succès. Jourdan ne pouvait pas douter de la bonne disposition des troupes qu'il employait, et, nous osons dire, d'une réussite complète, puisque c'étaient les mêmes soldats qui avaient déjà franchi le fleuve avec autant d'intrépidité que de bonheur, l'année précédente, à Dusseldorf.

Le 2 juillet, à deux heures du matin, neuf compagnies de grenadiers de la division du général Championnet s'avancèrent sous le commandement du général Damas, s'embarquèrent derrière l'île de Weisenthurn, et abordèrent à la rive droite du Rhin. L'artillerie ennemie fut impuissante pour s'opposer à la traversée, vingt-quatre pièces de canon placées sur la rive gauche, dans une position favorable, réussirent facilement à faire taire le feu des Autrichiens. Le chef de bataillon Chauchard, qui le premier avait mis pied à terre, s'élança à la tête de trois compagnies de grenadiers, et se précipita au pas de charge dans Neuwied. L'ennemi essaya en vain de résister à cette fougueuse attaque, les grenadiers français ont bientôt culbuté, dispersé les bataillons autrichiens,

1796—an IV.
Allemagne.

1796—an IV.
Allemagne.

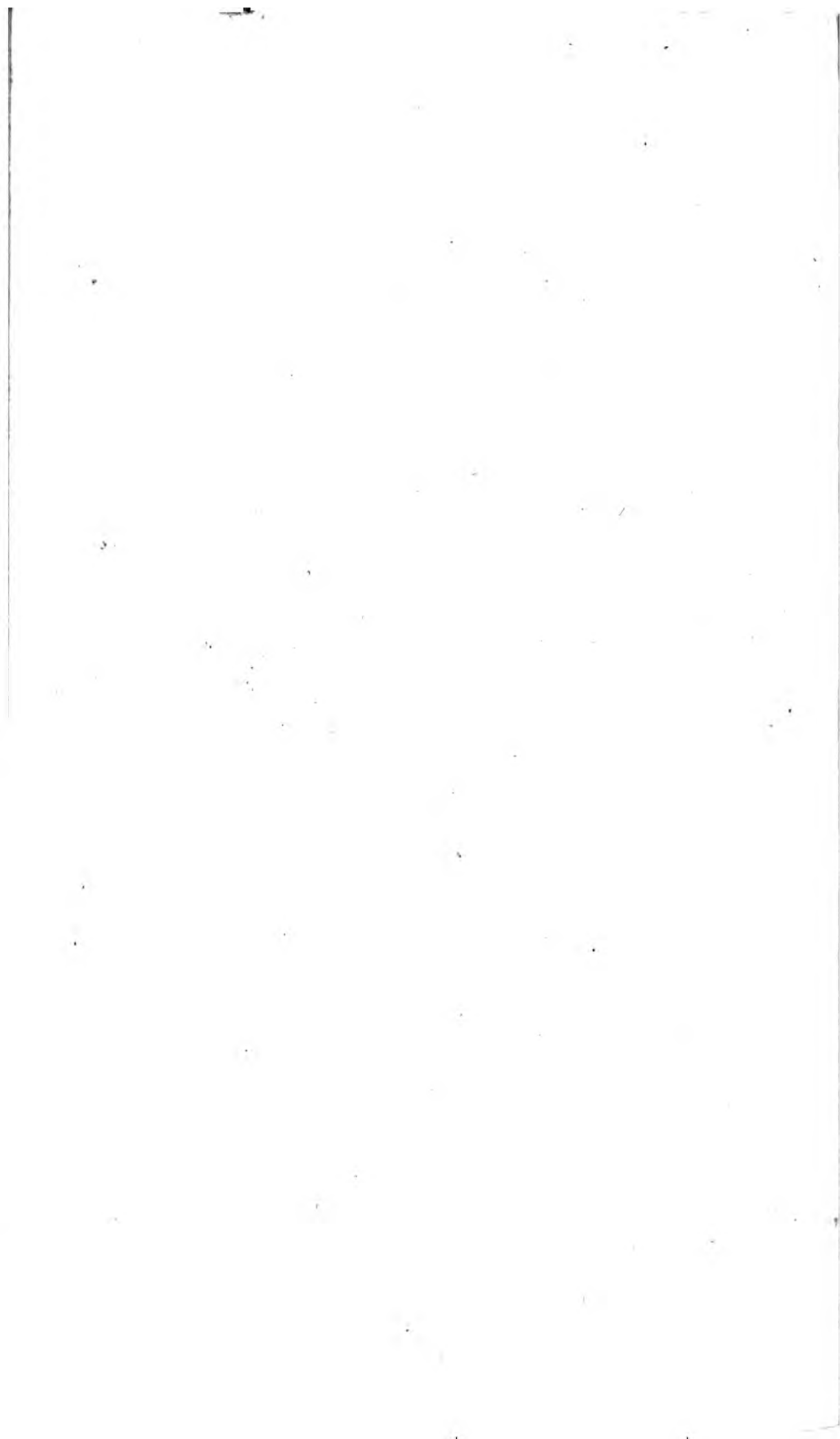
et Neuwied reste le prix de leur valeur. Dans ce moment le chef de bataillon Maréchal venait également de débarquer avec trois autres compagnies de grenadiers. Il réunit sa troupe à celle de Chauchard, et ces deux braves s'avancèrent aussitôt sur une redoute qui appuyait la droite des Autrichiens, en avant d'Heddersdorf. Affronter les décharges de l'artillerie, s'élancer dans la redoute et s'en rendre maîtres, fut pour ces guerriers intrépides l'affaire d'un moment. Pendant ce temps, les trois autres compagnies de grenadiers de la division du général Championnet, conduits par le chef de bataillon Winten, avaient attaqué, avec non moins de valeur, le village d'Heddersdorf, et s'en étaient emparés. Alors un second débarquement ayant amené un renfort de quelques compagnies d'infanterie, d'un escadron du douzième régiment de chasseurs, et de deux pièces d'artillerie légère, le général de brigade Damas, sans donner à l'ennemi le temps de se reconnaître, déboucha de Heddersdorf, à la tête de sa faible colonne, renversa les troupes autrichiennes qui étaient en avant de l'abbaye de Romersdorf, les força de se replier sur Dierdorff, et s'avança sur la Saymbach pour protéger l'attaque du général Bernadotte.

La journée ne pouvait commencer sous des auspices plus favorables. Elle faillit cependant ne pas être aussi heureuse qu'on l'espérait. Le général en chef Jourdan avait donné des ordres afin qu'on mît à la disposition du général Bernadotte assez de bateaux pour transporter, d'un seul jet, au moins huit cents hommes de sa division. Mais, soit terreur, soit négligence de la part des hommes chargés de rassembler ces bateaux, on trouva que, au moment de l'embarcation, ils ne pouvaient pas en contenir plus de quatre cents. Ce contretemps eût été dans le cas de faire échouer toute l'entreprise, si la bravoure et l'intrépidité des grenadiers du général Bernadotte n'eussent pas suppléé au défaut de leur force numé-



MAISON.

Ambroise Tardieu Direxit.



rique. Quatre cents grenadiers seulement furent donc embar- 1796—an iv.
qués à Saint-Sébastien, sous la conduite de l'adjutant-géné- Vendée.
ral Mireur¹, et abordèrent sur la rive droite, malgré le feu
de deux pièces de gros calibre, qui étaient placées dans une
redoute en avant du village de Bendorf. L'adjutant-général
Mireur, sans être effrayé du petit nombre d'hommes auquel
il commandait, divisa cette faible troupe en trois colonnes.
Celle de droite, commandée par l'adjoint aux adjudans-géné-
raux Maison², fut dirigée sur Bendorf, et devait être sou-
tenue par la colonne du centre aux ordres de l'adjoint Mau-
rin³; celle de gauche, à la tête de laquelle se mit l'adjutant-
général Mireur, ayant avec lui l'aide-de-camp du général
Bernadotte, Conroux, se porta rapidement sur la redoute.
Ces deux attaques furent exécutées avec tant d'impétuosité et
de valeur, qu'en moins de dix minutes le village et la re-
doute furent enlevés, et le bataillon ennemi qui défendait
Bendorf fut mis en fuite.

Cependant l'ennemi, qui s'était aperçu du petit nombre
des Français, et auquel cette découverte inspirait quelque
confiance, s'était rallié à une faible distance du village, et,
renforcé de deux bataillons et quatre escadrons, il s'avança
sur Bendorf dans l'espérance d'accabler les Français, et de les
culbuter dans le Rhin. Attaqués avec fureur, les quatre cents
grenadiers de l'adjutant-général Mireur se défendirent pen-
dant six heures, avec une bravoure et un acharnement qui
dûrent faire l'admiration de leurs adversaires. Toutefois, ils
auraient probablement été dépostés, sans les deux pièces
d'artillerie dont ils s'étaient emparés en se rendant maîtres
de la redoute. L'adjutant-général Mireur les fit braquer sur
les Autrichiens, et leur feu fut si bien dirigé par l'aide-de-

¹ Mort en Égypte, général de brigade.

² Aujourd'hui lieutenant-général et pair de France.

³ Aujourd'hui lieutenant-général.

1796—an iv.
Allemagne.

camp Conroux ¹, que, tenant l'ennemi en écharpe, il le força de se retirer après avoir éprouvé une perte qui attestait la belle conduite des quatre cents grenadiers français. Au moment même où les Autrichiens commençaient à effectuer leur retraite, quatre nouvelles compagnies de grenadiers, qui venaient de traverser le fleuve, débarquèrent, sous la conduite du général de brigade Simon, et arrivèrent fort heureusement pour se porter sur Wallendar, afin de s'opposer au secours que le commandant de la forteresse d'Ehrcinbrestein faisait marcher sur Bendorf. L'ennemi, voyant que les Français étaient désormais en mesure de recevoir des secours successifs, se décida à continuer son mouvement rétrograde. Quatre cents prisonniers, deux pièces de canon et une grande quantité de bagages restèrent au pouvoir des vainqueurs, qui n'eurent que cinquante à soixante hommes hors de combat.

Si l'on avait pu rassembler assez de bateaux pour jeter à la fois sur la rive droite un plus grand nombre de troupes, et surtout quelques escadrons de cavalerie, il est très-probable qu'attaqué en même temps à droite et à gauche, et ne pouvant que difficilement être secouru, le corps entier du général Finck aurait été obligé de mettre bas les armes. Mais malgré toute l'activité ordinaire du commandant Tirlet, la partie du pont entre l'île de Neuwied et la rive droite ne put être achevée qu'à dix heures du matin. Alors, seulement, les troupes de toutes armes traversèrent le fleuve. Mais déjà l'ennemi s'était replié; il n'était plus possible de l'atteindre. Les troupes françaises prirent les positions suivantes : la division du général Championnet coucha à Dierdorf; celle de Bernadotte occupa les hauteurs de Hilscheit, sur la route de Montabaur; le général Poncet resta en réserve sur la

¹ Mort, en 1813, lieutenant-général.

Saymbach; Jourdan établit son quartier-général à Neuwied. 1796—an iv.

Le général Kléber avait vainement attendu le général Lefebvre dans sa position d'Uckerad. Séparé de lui par un pays à travers lequel on ne trouvait aucun moyen de communication, il n'avait point reçu de ses nouvelles depuis son départ. Ce retard provenait de la mauvaise direction donnée à la division de Lefebvre. En effet le mouvement de ce dernier général sur Siegen, était trop étendu et contraire aux véritables intérêts des Français, qui eussent dû laisser le général Kray à Kaltensich, et s'avancer rapidement sur la Dill pour couper ses communications. Le 3 juillet, le général Kléber quitta les environs d'Uckerad, et vint prendre position à Hachenburg, avec la division du général Collaud, et la réserve d'infanterie du général Bonnard. La division du général Grenier, et la réserve de cavalerie du général Bonnaud, furent alors dirigées sur Friedberg, et cessèrent d'être sous les ordres du général Kléber. Le même jour, la division du général Championnet opéra sa jonction avec celle du général Grenier; celle du général Bernadotte alla camper à Montabaur; enfin, le général Poncet vint prendre position à la hauteur du Coq-Rouge (auberge qui se trouve sur la route de Coblentz à Montabaur). Il avait l'ordre de soutenir, au besoin, la division du général Bernadotte, et de resserrer la garnison de la forteresse d'Ehreinbrestein.

Le 4 juillet, les divisions des généraux Grenier et Championnet reçurent, du général en chef Jourdan, l'ordre de se porter sur Molzberg. Le général Werneck, qui avait pris position, la veille, dans ce village, et s'y était réuni aux troupes autrichiennes chassées de Neuwied, ne se croyant pas assez fort pour résister aux deux divisions françaises, prit le parti de se retirer à leur approche. Tandis que les généraux Grenier et Championnet s'établissaient ainsi aux environs de Molzberg, le général Bernadotte eut ordre de rester à Mon-

1776—an IV. Allemagne. tabaur, et la réserve de cavalerie aux environs de Friedberg. En même temps le général Kléber se mit en marche avec la division du général Collaud, et la réserve d'infanterie, afin de s'approcher de Dillenburg. Le but de tous ces mouvemens était de rassembler l'armée française dans une position plus centrale, et de la mettre à même d'attaquer le gros des Autrichiens, si des reconnaissances qu'on se promettait de faire, instruisaient enfin le général en chef du lieu où il devait songer à les attaquer. L'avant-garde du général Collaud, qui déjà s'était avancée entre Hoff et Salzberg, rencontra, à la hauteur de ce dernier village, un corps ennemi d'environ douze à quinze cents chevaux. L'adjutant-général Ney, qui commandait cette avant-garde, attaqua brusquement la cavalerie ennemie, et, après plusieurs charges où l'avantage resta chaque fois du côté des Français, il la contraignit enfin à céder, et à se replier sur le corps d'armée autrichien. A peu près au même moment l'avant-garde du général Championnet, commandée par le général Klein, joignait l'arrière-garde du général Werneck, qui se retirait de Molzberg sur Limburg. La nombreuse cavalerie autrichienne fit une vigoureuse résistance et rendit inutiles les efforts des Français pour entamer cette arrière-garde.

Cependant les troupes autrichiennes qui venaient de se battre avec les Français, faisaient partie du corps d'armée que le général Wartensleben s'était obstiné à garder rassemblé à Neukirchen. Le général Jourdan connut alors la véritable position de son ennemi. Décidé à profiter de l'ardeur martiale dont ses troupes étaient animées, pour attaquer le général Wartensleben, Jourdan passa la nuit du 4 au 5 juillet à donner ses ordres, et à prendre les positions qui pouvaient lui assurer un plein succès¹.

¹ Echo du prince Charles, le général Jomini blâme le général Jourdan

La division du général Grenier reçut donc l'ordre de se mettre en marche sur-le-champ pour aller s'établir entre Reideroth et Emerichshain ; la réserve de cavalerie partit de Frielingen pour aller joindre le général Kléber à Salzberg ; le général Championnet dut se rendre à Molzberg, afin d'y relever le général Bernadotte, auquel le général Jourdan avait donné l'instruction de se diriger sur Dernbach. La division du général Poncet, placée momentanément sous les ordres du général Bernadotte, se porta vis-à-vis de Limburg, afin d'y tenir en échec les troupes du général Werneck. Par ces différentes dispositions le général en chef espérait se trouver à même d'attaquer l'ennemi, le 6 juillet, à Neukirchen, de le forcer dans cette position, et de lui couper la retraite. Mais, au moment où lui-même se préparait à marcher pour se mettre à la tête de ses divisions, il apprit que le général Wartensleben avait levé son camp de Neukirchen, et opérerait sa retraite sur Wetzlar, en suivant la rive gauche de la Lahn¹.

Le général autrichien avait sous son commandement des troupes considérables qui avaient été encore augmentées par quelques bataillons de renfort détachés du corps d'armée de Mayence. Outre celles qui occupaient Neukirchen, il avait encore à sa disposition dix-huit bataillons et trente-cinq esca-

d'avoir employé en mouvemens (qu'il regarde comme sans caractère) la journée du 4 juillet. Ce qu'on vient de lire doit cependant prouver qu'il était indispensable de connaître la véritable position du corps de troupes de Wartensleben avant d'engager une affaire sérieuse.

¹ On ne peut blâmer ici que l'excès des précautions prises par le général Jourdan. Il y a lieu de croire qu'il agit ainsi par le défaut de renseignemens bien précis et biens positifs sur la situation des forces ennemies. Au surplus, il fallait avoir le caractère prononcé du général Bonaparte pour se mettre, comme lui, au-dessus des considérations qui doivent arrêter un général, quand celui-ci craint d'encourir la disgrâce de son gouvernement en tentant des efforts hasardeux.

1796—an iv.
Allemagne.

drons, commandés par le général Werneck, et distribués derrière la Lahn, depuis Lahnstein jusqu'à Weilburg, le gros se trouvant à Limburg, ainsi que nous l'avons dit. Mais la gauche de l'armée autrichienne manquait d'appui. Les mouvemens commencés par les Français démontraient que leur intention était de la déborder. Un revers rendait donc sa retraite extrêmement difficile, et pouvait causer la ruine de l'armée. Le général Wartensleben avait donc jugé avec raison qu'il y aurait de l'imprudence à rester plus longtemps dans sa position entre Neukirchen et Dillenburg, et, dès le 5 juillet, il commença à opérer sa retraite. Elle s'effectua sur deux colonnes : la première se rendit, par Hernborn, dans la position du Galgenberg, derrière Wetzlar ; la deuxième par Greiffenstein et le pont de Lein à Solms et Braunfels.

Toutefois cette retraite avait encore été nécessitée par un échec éprouvé la veille, 4 juillet, par l'avant-garde de l'armée autrichienne aux ordres du général Kray. Nous avons dit que le général Lefebvre, après le passage du Rhin à Neuwied, s'était porté sur Siegen et s'était avancé contre l'ennemi jusque dans les montagnes de Kaltensieh, circonstance qui l'avait empêché de donner de ses nouvelles au général Kléber. Lefebvre n'avait pas tardé à être informé que le général Kray occupait, dans ces mêmes montagnes, une forte position retranchée en arrière de Wildendorf, et se détermina sur-le-champ à l'attaquer. Le 4 juillet, il donna l'ordre à sa division de se porter en avant, et la divisa en trois colonnes. La première, qui devait marcher par la droite, forte de deux bataillons, de deux escadrons et de deux pièces de 4, fut mise sous les ordres du colonel Gardanne, à qui Lefebvre donna la commission de menacer le flanc gauche de l'ennemi. Trois bataillons dont un de grenadiers, deux escadrons et deux pièces de 8, commandés par l'adjutant-général Mor-

tier ¹, formaient la colonne du centre, et devaient tenir l'en-
 nemi en échec sur son front, et se mettre à sa poursuite aussitôt qu'il commencerait sa retraite. La colonne de gauche était composée de huit bataillons, de cinq escadrons et d'une compagnie d'artillerie légère. Le général Lefebvre, qui s'en était réservé le commandement, devait attaquer vivement la droite de l'ennemi, et prendre ses retranchemens à revers. L'aspérité des lieux et la grande difficulté des chemins à travers des montagnes arides et coupées de précipices, ne permirent point aux Français d'arriver avant trois heures après midi. Cependant, quoique harassés de fatigues, les braves, commandés par le général Lefebvre, commencèrent l'attaque avec enthousiasme. En peu d'instans les hauteurs furent gravies, les abattis surmontés, les retranchemens tournés, et l'infanterie autrichienne mise en déroute à la baïonnette. Le général Kray, que ce premier revers ne déconcerta point, fit aussitôt avancer sa cavalerie et son artillerie. Les Français, chargés vigoureusement et foudroyés par le canon, s'arrêtèrent. Un moment on put douter si l'avantage resterait de leur côté, et Lefebvre commençait à avoir des craintes, lorsque la compagnie d'artillerie légère, retardée par les mauvais chemins, arriva sur le champ de bataille, et par son feu bien dirigé, fit taire celui de l'artillerie des Autrichiens, et parvint à ébranler leur cavalerie. Le premier et le neuvième régiment de chasseurs s'élançèrent en même temps contre les escadrons ennemis, les repoussèrent et portèrent le désordre dans les rangs de l'infanterie autrichienne qui, après s'être ralliée, était revenue prendre part au combat. Si la nuit ne fût pas survenue, le général Kray, menacé sur ses ailes et poursuivi sur son front, aurait été dans la presque impossibilité d'opérer sa retraite. Les vainqueurs, obligés de s'arrêter, avaient

1796—an iv.
 Allemagne.

¹ Aujourd'hui maréchal et pair de France, duc de Trévise, etc., etc.

1796—an iv.
Allemagne. fait néanmoins six à sept cents prisonniers , parmi lesquels on comptait huit officiers.

Quelque glorieux que fût pour les armes françaises le combat de Wildendorf, il eût été à désirer qu'il n'eût pas été livré. Le désastre éprouvé par Kray n'aurait pas fait craindre au général Wartensleben (ou au général Colloredo qui paraît avoir commandé un instant, par intérim, l'armée autrichienne) d'en essuyer un semblable, et peut-être se serait-il décidé à attendre les Français à Neukirchen ; ce qui eût inmanquablement donné au général Jourdan l'occasion de remporter une victoire complète. Ainsi le hasard , qui trop souvent influe , à la guerre , sur les événemens , avait été une cause de salut pour le principal corps de l'armée autrichienne , posté à Neukirchen.

Le général Lefebvre , après le combat de Wildendorf , avait pris position sur la rive gauche de la Dill , la droite à Herborn , et la gauche à Eysersath. Ce mouvement le mettait alors à portée de communiquer avec les autres divisions de l'armée française. En effet , le général Jourdan , instruit du parti qu'avait pris le général en chef ennemi , d'abandonner sa position de Neukirchen , donna ordre au général Kléber de faire établir la division du général Collaud et la réserve du général Bonnard , la gauche à Herborn et la droite à Minc-kausen. L'aile gauche de l'armée française se trouvait ainsi réunie sous les ordres du général Kléber , qui séjourna dans ses positions pendant toute la journée du 6 juillet.

Le même jour , le général en chef ordonna aux généraux Championnet et Bernadotte , de prendre poste vis-à-vis de Limburg ; le général Poncet fut chargé d'observer la Basse-Lahn , depuis Dietz jusqu'à son embouchure , et de former l'investissement de la forteresse d'Ereinbrestein ; et la division du général Grenier fut établie à Mehrenberg , point intermédiaire entre l'aile gauche et les divisions des généraux

Bernadotte et Championnet, de manière qu'elle se trouvait en mesure de se porter également sur Wetzlar, ou sur Limburg, suivant les instructions que le général Jourdan jugerait à propos de lui donner. Pour exécuter le mouvement qui lui était ordonné, le général Bernadotte devait filer entre les deux rivières de l'Elz. En arrivant sur les hauteurs d'Offheim, son avant-garde se trouva en présence d'un gros corps de la réserve du général Werneck, qui avait quitté sa position en arrière de Limburg, et traversé cette ville dans le dessein d'attaquer la queue de la division du général Championnet, qui s'avancait en même temps que celle du général Bernadotte. A peine en présence, les Français chargèrent avec tant d'impétuosité les troupes du général Werneck, qu'elles s'enfuirent en désordre, abandonnant toute cette partie de la ville de Limburg qui est située sur la rive droite de la Lahn. Bientôt ralliés par les soins de leur général accouru lui-même sur les lieux, les Autrichiens voulurent retourner à la charge. Le régiment de Royal-Allemand, qui s'avancait contre les grenadiers de la division du général Bernadotte, attaqua avec vigueur, et fut reçu de même. Repoussés plusieurs fois, les Autrichiens prirent enfin le parti d'opérer sérieusement leur retraite à l'aspect des troupes de la division du général Championnet, marchant à grands pas pour prendre part à l'engagement. Les deux partis passèrent la nuit dans leurs positions respectives.

Le 7 juillet, l'aile gauche de l'armée française se rapprocha de Wetzlar, et le général Jourdan fit lui-même la reconnaissance de la position de l'ennemi, dans l'intention de l'attaquer le lendemain; afin même de préparer l'exécution de son projet, il ordonna au général Championnet de faire attaquer le poste de Runckel. Le général de brigade Damas, chargé du commandement de cette expédition, emporta de vive force le pont et la ville qui se trouvent au-delà de la Lahn, et fit

1796—AN IV.
Allemagne.

1796—an iv.
Allemagne.

environ cent prisonniers. La perte de Runckel, enlevé par un coup de main, fit sur l'esprit du général Werneck un effet extraordinaire. Ce général se persuada que de ce moment les Français, maîtres d'un pont sur la Lahn, allaient s'en servir pour déborder son corps d'armée posté derrière Limburg, et le rejeter du côté du Rhin. Cette appréhension lui fit prendre aussitôt le parti de décamper pour se porter avec toutes ses forces sur Naunheim, où il prit position sur les hauteurs de la barrière, plaçant ses avant-postes entre Wilmar et Katzenelnbogen. Les autres détachemens, placés à droite à Weilburg, à Lein, à Wetzlar, à Giessen, suivirent également ce mouvement rétrograde. Le général en chef Wartensleben se retira sur Friedberg. Le général Kray se retira concentriquement sur Pohl-Goens, où il se réunit aux troupes postées à Lein, et forma l'arrière-garde du tout, avec huit cents hommes d'infanterie et quatre mille huit cents chevaux. Ainsi, par un nouvel effet du hasard, le général Jourdan se voyait encore dans l'impossibilité d'attaquer en ligne les Autrichiens. Il l'eût pu, s'il n'eût point songé à les tâter en faisant enlever le poste de Runckel.

Cependant l'armée française, depuis le passage du Rhin, n'avait pas eu un instant de repos. Elle était harassée des fatigues causées par des marches longues et pénibles. Le général Jourdan crut devoir la laisser séjourner, le 8 juillet, et il se borna à faire suivre l'ennemi par des troupes légères, afin de connaître la direction que prendraient ses colonnes. Six bataillons, formant environ quatre mille trois cents hommes, commandés par le général Poncet, furent destinés à resserrer la garnison d'Ehrenbrestein, à former celle de Coblenz, à veiller à la sûreté des ponts de Neuwied, à la conservation des dépôts de munitions établis à Montabaur et à Limburg, et à faire escorter les convois de l'armée, de la Lahn au Mayn. Le reste de la division du même général Poncet, composé

de la quinzième demi-brigade légère, d'un bataillon de la cent deuxième de ligne, d'un autre de la quatre-vingt-dix-neuvième, et de trois escadrons de chasseurs du dix-neuvième régiment, le tout aux ordres du général Dauriez, se trouvait placé à l'extrémité de la droite de l'armée. Le général Bernadotte réunit ces troupes sous son commandement.

Le 9 juillet, l'armée se mit en mouvement. Le général Jourdan avait l'intention de faire attaquer le corps ennemi commandé par le général Werneck, qu'il croyait être resté vers Nauheim. Mais celui-ci s'était retiré pendant la nuit sur Esch, où il fut joint par la brigade du général Kienmayer. Les Français n'en continuèrent pas moins leur marche. Le général Dauriez se porta à Nassau, passa la Lahn dans cette ville, et manœuvra dans le dessein de pousser devant lui les troupes de la garnison de Mayence, qui s'étaient répandues le long du Rhin, et le soir il prit position à Luttrighoffen. Le passage de la Lahn fut également effectué par la division du général Bernadotte, à Limburg. Cette dernière vint camper en avant de Kirberg sur la route de Wisbaden : quelques troupes légères ennemies voulurent vainement s'opposer à ces marches; dissipées presque aussitôt que rencontrées, elles furent obligées de se replier en toute hâte sur le gros des forces autrichiennes. Dans le même temps la division du général Championnet, suivie de la réserve de cavalerie, avait également traversé la Lahn à Limburg, et s'était dirigée sur Camberg. Elle joignit à la hauteur de ce village l'arrière-garde du général Werneck, et l'attaqua. Les Autrichiens déployèrent alors leurs escadrons dans la plaine en avant du village. La cavalerie du général Championnet, commandée par le général Klein, soutenue par celle du général Bonnaud, s'élança contre les Autrichiens, les chargea avec la plus grande intrépidité, les culbuta, et arriva jusque sur la colonne d'infanterie du général Werneck, que celui-ci avait fait ranger en ligne,

1796—an iv.
Allemagne.

1796—an IV.
Allemagne.

derrière les bois qui se trouvent à droite et à gauche de la chaussée, près du village d'Esch; le feu roulant des fantassins ennemis, joint à celui plus meurtrier de l'artillerie, arrêta la cavalerie française. Mais le général Championnet ayant fait avancer son infanterie et son artillerie, les Autrichiens ne jugeant pas à propos de se défendre davantage, continuèrent leur retraite, et le général Werneck vint prendre position en arrière du fort de Kœnigstein. Le général Championnet campa en avant de Camberg, et poussa son avant-garde jusqu'à Esch. La perte de l'ennemi, dans ces derniers mouvements, fut assez considérable. Le douzième régiment de dragons et le treizième de chasseurs, qui faisaient partie de la cavalerie aux ordres du général Klein, s'étaient couverts de gloire, par la manière vigoureuse avec laquelle ils avaient chargé et repoussé les cuirassiers autrichiens.

Le général Grenier, qui avait la veille, 8 juillet, passé la Lahn à Weilburg, alla camper à Grœfenwiesenbach, et poussa son avant-garde jusqu'à Usingen. Quelques bataillons ennemis voulurent lui disputer la possession de ce dernier village; mais, entraînés dans le mouvement général de retraite du général Werneck, ils n'opposèrent qu'une faible résistance, qui n'obtint aucun résultat.

Le même jour, 9 juillet, l'aile gauche de l'armée française, aux ordres du général Kléber, passa la Lahn sur trois colonnes; celle de droite, sous le commandement du général Bonnard, à Lein; celle du centre, conduite par le général Collaud, à Wetzlar; enfin celle de gauche, commandée par le général Lefebvre, à Giessen. L'adjutant-général Ney, qui commandait l'avant-garde du général Collaud, rencontra, dans la plaine de Butzbach, la division du général Kray, qui se trouvait entre Ober-Merle, Nauheim et la Wetter, et dont toute la cavalerie était devant Nieder-Merle. Les deux partis engagèrent aussitôt un combat où l'adjutant-général Ney

déploya autant de valeur que d'intelligence dans une manœuvre habile qui lui mérita les éloges du général en chef Jourdan , et eut tout le succès qu'il s'en était promis. Voyant que ses faibles escadrons étaient insuffisans pour repousser la nombreuse cavalerie ennemie dans sa position , Ney se mit à la tête des braves de la vingtième demi-brigade d'infanterie légère , gagna avec eux les hauteurs qui dominaient Nieder-Merle, et tombant tout-à-coup sur les derrières des Autrichiens, il les força de se retirer avec perte d'un grand nombre de morts et de plusieurs prisonniers. Satisfait de cet avantage , et informé que ses colonnes étaient arrivées à leur destination , le général Kléber envoya ordre à l'adjutant-général Ney de s'arrêter à Nieder-Merle et de garder ce village. La division du général Collaud était restée en arrière de Butzbach ; la réserve du général Bonnard était en seconde ligne en avant de Kleeberg , et le général Lefebvre avait pris position sur la Wetteren avant d'Eberstadt ; mais le général Kray , voyant que l'avant-garde de l'adjutant-général Ney n'était point soutenue , résolut de l'attaquer. Aux mouvemens qu'il vit faire à l'ennemi , le général Kléber devina son intention , et , afin de parer au danger qui le menaçait , il ordonna au général Collaud de s'avancer de Butzbach sur Ober-Weisel , afin de protéger son avant-garde.

Les Autrichiens ne tardèrent pas en effet à former leur attaque. Leurs troupes légères se jetèrent avec tant d'impétuosité sur le village de Nieder-Merle , que les Français furent obligés de l'abandonner. Assaillis par une cavalerie plus que quadruple , le onzième de dragons et le sixième de chasseurs se reployèrent en désordre , et ne parvinrent à se rallier que lorsque , appuyés par la vingtième demi-brigade , ils se virent en force pour résister. Cette infanterie fit essuyer à la cavalerie ennemie une décharge de mousqueterie si meurtrière , qu'elle s'arrêta. L'adjutant-général Ney s'élança alors à la tête

1796—an iv.
Allemagne.

1796—AN IV. de ses cavaliers, chargea vigoureusement les Autrichiens, et
 Allemagne. le combat se rétablit. Dans ce moment, le général Collaud, suivant l'ordre qu'il en avait reçu du général Kléber, arrivait de Butzbach. Ce renfort, en ranimant l'ardeur des Français, rendit bientôt l'engagement plus chaud et plus général. Les Autrichiens furent forcés de reculer, et le village de Nieder-Merle fut pris une seconde fois à la baïonnette. Irrité, mais non découragé par ce contre-temps, le général Kray ordonna à ses troupes de recommencer le combat. Les Autrichiens s'avancèrent avec une nouvelle fureur et enveloppèrent avec leur cavalerie l'infanterie française, qui venait d'occuper le village; mais le dernier succès avait doublé les forces des Français, en leur inspirant la confiance de la victoire. L'adjudant-général Ney se précipita avec sa cavalerie sur celle des Autrichiens, la chargea avec tant d'impétuosité, qu'il la força de se disperser, et délivra l'infanterie cernée. La nuit vint mettre fin à ce combat meurtrier et insignifiant, puisqu'il s'agissait de la possession d'un village. Toutefois ce dernier resta au pouvoir des Français, qui perdirent en cette occasion environ trois cents hommes tués ou blessés. La perte des Autrichiens fut encore plus considérable. Le résultat de ce combat opiniâtre fut aussi de déterminer l'ennemi à continuer son mouvement de retraite. Le général Wartensleben se retira sur Wilstadt et Rosbach; le général Kray, avec sa forte arrière-garde, alla prendre position sur les hauteurs de Nieder-Merle, en avant de Friedberg.

Cependant l'armée française poursuivait sa marche parallèle. Le 18 juillet, le corps du général Dauriez s'avança sur Schwalbach, balayant la rive droite du Rhin; la division du général Bernadotte vint prendre position à Neuhoff, et son avant-garde chassa l'ennemi des bois et des hauteurs situés entre ce village et Wisbaden. La division du général Championnet, ayant trouvé l'arrière-garde ennemie où elle

l'avait laissée la veille, près d'Esch, l'attaqua de nouveau et la repoussa jusque derrière le fort de Kœnigstein, en face duquel elle se plaça, ainsi que la réserve de cavalerie du général Bonnaud. L'avant-garde du général Grenier, commandée par le général Olivier, rencontra deux escadrons autrichiens à Homburg, fondit sur eux et les mit en déroute. Profitant de ce premier succès pour en obtenir un second, le général Olivier se porta rapidement sur Grunselheim, enveloppa et sabra l'infanterie qui défendait ce village, et y prit position. Le général Grenier s'établit à Homburg.

1796—an iv.
Allemagne.

Jusqu'à ce moment les deux armées avaient manœuvré sans donner lieu à des événemens importans. Le général Wartensleben, en opérant sa retraite, semblait avoir disséminé ses forces, de manière à enlever aux Français toute occasion de livrer un engagement sérieux. De son côté, Jourdan, en s'étudiant à suivre parallèlement la marche de son ennemi, se privait, par cela même, de frapper un coup vigoureux et décisif. Cependant, par suite du mouvement de retraite opéré par le général Wartensleben, les trois divisions du centre de l'armée française ne rencontraient plus devant elles que l'arrière-garde du corps du général Werneck, tandis que l'aile gauche avait devant elle le gros des forces autrichiennes. Le général Jourdan devait donc réunir à cette aile gauche la division du général Grenier, en position à Homburg, afin de donner au général Kléber les moyens de poursuivre avec succès les principales forces autrichiennes ; mais le général en chef n'avait appris que le 10, au matin, les résultats du combat de Butzbach, et quand déjà il songeait, en effet, à renforcer son aile gauche, il reçut la nouvelle que le général Kléber était aux prises avec l'ennemi, en avant de Freidberg. Il était trop tard pour espérer que la division du général Grenier pût arriver à temps. Elle dut rester dans sa position de Homburg. Le combat de Friedberg, gagné par la seule

1796—an iv. aile gauche, aurait eu probablement les plus grands résultats, si cette division et la réserve de cavalerie eussent pu y prendre part.

Le général Kléber, ayant vu l'ennemi continuer sa retraite après le combat de Butzbach, crut qu'il était de son devoir de le poursuivre et de le forcer dans sa position de Freidberg, suivant les instructions qu'il avait reçues à son départ de Wetzlar, sans attendre de nouveaux ordres. Le 10 juillet, il fit donc ses dispositions pour une attaque générale. L'adjutant-général Ney fut chargé d'engager le combat de front avec son avant-garde. La division du général Collaud, et la réserve du général Bonnard, devaient le soutenir en se portant sur Nieder-Weisel et Butzbach. Le général Lefebvre, dont la division marchait sur la rive gauche de la Wetter, fut destiné à se porter sur Baurheim et Ossenheim, à passer la Wetter sur ces points, et à menacer l'ennemi sur son flanc droit et sur ses derrières. Mais prévenu dans ses desseins, le général Kléber allait être lui-même attaqué et obligé de se défendre contre les Autrichiens.

La première intention du général Wartensleben, après le passage de la Lahn par les Français, avait été de se retirer derrière la Nidda, parce que le général Grenier, ayant forcé la garnison de Homburg à se replier sur Usingen, il se voyait sérieusement menacé dans sa ligne de retraite. Mais la réception d'une dépêche où l'archiduc lui prescrivait de n'abandonner Freidberg qu'après avoir tenté le sort des armes, l'empêcha de poursuivre ses projets. Il pensa que le meilleur moyen de conserver Freidberg, était d'attaquer les Français, avant qu'eux-mêmes eussent songé à le faire. Le jour même où il avait reçu des dépêches du prince Charles, c'est-à-dire, le 10 juillet, il se mit en marche vers midi, au moment où, de leur côté, les Français ignorant encore sa détermination, commençaient à s'ébranler pour l'attaquer.

Il partit alors de Wilstadt sur Rosbach, porta sa droite sur la Wetter, et dirigea sa gauche, soutenue par sa cavalerie, sur Nieder-Weissel, contre la position des Français. Le mouvement offensif de ces derniers faisait déjà des progrès. Les troupes légères autrichiennes ne sachant pas non plus le changement de disposition de leur général, et supposant toujours que la retraite s'effectuait comme elle avait été d'abord ordonnée, avaient déjà cédé à l'avant-garde de l'adjutant-général Ney les postes qu'elles occupaient sur les hauteurs d'Ober-Merle et de Nieder-Merle, Ockstadt, Johannesberg, et même la ville de Friedberg, que le général Wartensleben avait ordre de conserver à quelque prix que ce fût. Heureusement pour les Autrichiens que l'adjutant-général Ney avait pour instruction de ne point poursuivre ces troupes légères avec acharnement, tant que le feu sur la droite de l'ennemi n'indiquerait pas que le général Lefebvre était lui-même engagé. Le mouvement de l'avant-garde de la division Collaud devait être considéré plutôt comme une escarmouche que comme une affaire sérieuse.

1796—an IV.
Allemagne.

Dès que le général Wartensleben eut rencontré son avant-garde battant ainsi en retraite devant celle des Français, il donna ordre au général Kray de la faire retourner sur ses pas, afin de réoccuper Ockstadt, dont ses adversaires venaient de s'emparer. Lui-même forma ses troupes en bataille sur la Warthe, en arrière de Friedberg. Les Français venaient d'occuper cette position; il les en chassa, et s'y établit pour marcher ensuite sur les hauteurs à gauche de cette ville. Les troupes légères du général Kray rentrèrent également dans Ober-Merle et Nieder-Merle, et venaient même d'occuper Ossenheim et Baurnheim, lorsque le général Lefebvre parut enfin sur la droite des Autrichiens. Le feu de son artillerie ayant averti les autres colonnes françaises de son arrivée, le combat prit un autre caractère, et l'engagement devint sé-

1796—30 IV. Allemagne. rioux. L'avant-garde du général Lefebvre reprit les deux villages d'Ossenheim et de Baurnheim. La division toute entière se hâta de suivre ce mouvement. Le général Lefebvre, parvenu à Baurnheim, rappela ses troupes légères, et, les faisant marcher en ligne avec sa division, il tenta d'enlever en arrière du village de Fauerbach, les hauteurs sur lesquelles les Autrichiens s'étaient formés. Mais, malgré toute l'opiniâtreté de son attaque et la bravoure de ses troupes, il fut repoussé dans ses premiers efforts.

Cet échec ne rebuta point le général Lefebvre, et après avoir laissé ses soldats prendre un instant de repos, il fit donner l'ordre de se porter une seconde fois contre les hauteurs. L'artillerie, placée à droite à portée de mitraille, fut appuyée par une colonne d'infanterie, et renouvela une attaque qui eut enfin un plein succès. Les Autrichiens firent de vains efforts pour empêcher les Français de s'emparer de leur position. Écrasés par l'artillerie, assaillis à la baïonnette par les soldats du général Lefebvre, ils furent bientôt forcés de céder, et se replièrent derrière leur cavalerie après avoir perdu une pièce de canon. Cette cavalerie, supérieure de beaucoup à celle des Français, tenta de repousser ces derniers. De vives décharges d'artillerie et de mousqueterie rendirent nuls ses efforts. Chassés successivement de Brochenbrücken et d'Ossenheim, poursuivis avec ardeur par les troupes légères et la cavalerie du général Lefebvre, les escadrons ennemis continuèrent de rétrograder jusqu'à ce que leur centre et l'aile gauche des Autrichiens eussent dépassé Friedberg, et s'établirent sur les hauteurs en arrière de ce village et de celui de Fauerbach, où ils se trouvèrent couverts par le petit ruisseau d'Urbach.

L'attaque du général Lefebvre devait, comme nous l'avons dit, être le signal de l'engagement général. Aussi, les troupes du général Collaud qui, jusqu'alors, n'avaient fait qu'escar-

moucher, s'étaient-elles, à leur tour, portées vigoureusement en avant. Trois bataillons de la brigade du général Jacopin, et quatre escadrons du onzième régiment de dragons, attaquèrent Ober-Merle et Nieder-Merle, tandis que le reste de la division et la réserve du général Bonnard s'avancèrent en colonnes serrées sur la route de Friedberg. Le combat qui s'engagea sur ce point fut des plus vifs, et peut-être les Autrichiens auraient-ils réussi à se soutenir dans leurs positions, si l'échec éprouvé à leur droite contre les troupes du général Lefebvre, ne les eût forcés à une retraite précipitée. Après une défense opiniâtre, ils se virent enfoncés sur plusieurs points, et se replièrent en deux colonnes, l'une sur le Johannesberg, et l'autre par Friedberg. Celle-ci défila à temps de la ville, vers Fauerbach, pour appuyer les troupes qui défendaient ce village contre l'attaque du général Lefebvre. Cette circonstance permit au général Wartensleben de se former sur les hauteurs en arrière de Friedberg. Mais les troupes françaises avaient elles-mêmes opéré leur jonction. Attaquant de front, et animées par leurs mutuels succès, elles eurent bientôt contraint les Autrichiens de continuer leur retraite. Le général Richepanse et l'adjutant-général Ney les poursuivirent chaudement jusqu'à la nuit. La droite des Français s'avança jusqu'à Ober-Rosbach et Bannerts; le centre prit deux pièces de canon et entra dans Friedberg de vive force. Le général Wartensleben profita de l'obscurité de la nuit pour faire défiler son armée, et vint prendre position à Bergen, aux environs de Francfort, ayant ses avant-postes sur la Nidda. Ainsi les Autrichiens s'étaient battus inutilement puisqu'ils perdaient Friedberg, et se retrouvaient sur les bords mêmes de la rivière que le général Wartensleben cherchait à gagner lorsque l'archiduc lui avait ordonné de tenter le sort des armes. Les Français eurent environ quatre à cinq cents hommes tués ou blessés dans ce

1796—an iv.
Allemagne.

1796—an iv. **combat.** La perte de l'ennemi fut beaucoup plus considérable :
 Allemagne. elle consistait en douze cents hommes tués ou blessés , cinq cents prisonniers dont huit officiers , trois pièces de canon et un drapeau.

L'armée française séjourna le 11 dans ses positions. Peut-être eût-il été plus à propos de se porter à la poursuite de l'ennemi. Mais les approvisionnements de vivres et de munitions étaient presque tous consommés. Il était donc imprudent de s'avancer avant que de nouveaux dépôts fussent établis, sans quoi, si l'on avait un engagement sur le Mayn, l'armée courait les risques de se trouver entièrement au dépourvu. La division du général Championnet fut seulement employée en partie à former l'investissement du fort de Kœnigstein. Kœnigstein est un château situé sur un mont assez escarpé, au pied duquel passe la route qui, de Limburg, conduit, par les montagnes, dans la plaine de la Nidda par de là Francfort. Sa grande élévation et son exiguité qui ne permet pas d'y renfermer plus de six cents hommes, ne le rendent redoutable, ni par son feu ni par ses sorties, à un corps d'armée qui passe au pied de la colline. Le général Championnet commença, dès le même jour, à canonner le fort.

Les Autrichiens avaient tiré parti de cette inaction forcée de leurs adversaires, pour continuer leur mouvement rétrograde, et s'étaient retirés derrière le Mayn qu'ils passèrent sur les ponts de Francfort, Costheim, Rüsselsheim et Offenbach, après avoir détruit tous ceux sur la Nidda. Le général Werneck avait été détaché de l'armée principale avec trois mille huit cents hommes d'infanterie et trois mille chevaux, afin de couvrir la route de Wurtzbourg. Le général Wartensleben compléta l'approvisionnement de Mayence avec tout ce qu'on put retirer du pays, et jeta deux mille quatre cents hommes dans la ville de Francfort; ce qui donnait à l'ennemi une tête de pont avantageuse sur la rive droite du

Mayn. Cent cinquante-neuf pièces de canon et douze mortiers furent tirés de l'arsenal de la ville pour être distribués sur les remparts, et les armer. La place, bastionnée, avec une contrescarpe dégradée, parut d'ailleurs aux Autrichiens être suffisamment à l'abri d'un coup de main, par des fossés pleins d'eau ; et c'est tout ce que désirait l'ennemi, parce que le pont de Francfort-sur-le-Mayn ne lui devenait utile qu'autant qu'il pourrait servir à amener des secours de la rive gauche de cette rivière.

1796—an iv.
Allemagne.

Le gros du général Wartensleben consistait en vingt-deux mille hommes d'infanterie et onze mille chevaux ; il prit position aux environs d'Offenbach, jusqu'en face de Hœchst. Un cordon de troupes légères le liait avec le corps d'armée chargé de défendre Mayence et d'observer celui qui était commandé par le général Marceau ; un autre corps, aussi de troupes légères, entretenait sa communication avec le Necker.

Les instructions envoyées par le directoire au général Jourdan portaient l'ordre de faire marcher l'armée sur la Kintzig, laissant toutefois un corps d'observation autour de Mayence, et pour occuper Francfort, lorsque l'ennemi aurait été forcé de s'éloigner ; mais ces instructions du gouvernement républicain arrivèrent trop tard. Le général Jourdan avait déjà fait toutes ses dispositions pour s'emparer sur-le-champ de la ville de Francfort. Il s'était déterminé à prendre cette résolution par des motifs que lui dictaient sa prudence et l'incertitude où il était sur les progrès de l'armée de Rhin-et-Moselle contre l'armée commandée par l'archiduc en personne. Obligé de laisser sur la rive gauche du Rhin un corps de troupes, pour contenir la garnison de Mayence, et un autre sur la rive droite, pour observer cette même garnison ; obligé en outre d'employer une partie de ses soldats à l'investissement des deux forteresses d'Ehrenbreitstein et de Kœnigstein, le général en chef Jourdan n'aurait guère pu disposer de plus

1796—an iv. de quarante-cinq mille hommes pour les conduire sur la
 Allemagne. Kintzig ; au lieu que le général Wartensleben , en appelant momentanément à lui dix mille hommes de la garnison de Mayence , aurait pu déboucher de Francfort avec plus de cinquante mille hommes , culbuter le corps d'observation , et se porter sur les communications de l'armée française. Ainsi que nous venons de le dire , le général Jourdan ignorait la position du général Moreau. Il était dans l'ordre des choses possibles que ce dernier général essayât un échec , et qu'un détachement de l'armée de l'archiduc se réunît à celle du général Wartensleben. Le général Jourdan , en se portant sur la Kintzig , avant de s'être assuré de la possession de Francfort , devait donc craindre de se voir assailli par des forces supérieures , et forcé , pour la troisième fois , de se replier sur le Rhin ¹.

Le 12 juillet , au matin , le général Kléber marche à l'aile gauche pour s'approcher de Francfort. A son arrivée sur les bords de la Nidda , il trouva tous les ponts rompus , et les derniers postes ennemis en retraite sur le Mayn. Comme la Nidda n'a point de gué , il fallut nécessairement rétablir les ponts ; les paysans de Wilbel , que le général français vou-

¹ Nous avons cru devoir rapporter les motifs qui paraissent avoir dirigé le général Jourdan. Peut-être est-il vrai de dire qu'ils l'ont égaré dans cette circonstance. En suivant les instructions du directoire (et il était encore à temps de prendre ce parti), le général en chef menaçait lui-même les communications de l'ennemi , et faisait tomber Francfort sans coup férir ; le général Wartensleben eût été contraint de se retirer sur Aschaffenburg sans avoir pu tirer , ainsi que le craignait le général Jourdan , dix mille hommes de la garnison de Mayence , puisque cette place aurait été bloquée sur la rive droite par un corps de troupes françaises. La suite de ce récit va confirmer notre opinion. Au surplus , les manœuvres de Jourdan tiennent au genre de tactique alors en usage. Les principes de la stratégie moderne n'étaient point encore fixés ; et , parmi les généraux français , il n'y avait , à cette époque , que Bonaparte qui osât tenter d'heureux essais de cette première branche de la science militaire , définie aujourd'hui par ces mots : « *L'art de diriger ses masses sur les points décisifs.* »

lait mettre en réquisition, s'enfuirent à son approche, et il fut obligé d'employer à cet ouvrage ses propres soldats. La division du général Lefebvre et la réserve du général Bonnard, après avoir passé la Nidda sur Wilbel, poursuivirent leur marche jusqu'à Francfort, et le général Lefebvre jeta les premiers détachemens d'infanterie légère dans les jardins et les maisons de plaisance qui entourent cette ville. Le général Collaud s'était porté sur Bonames. Aussitôt que l'artillerie fut arrivée, le général Kléber fit mettre en batterie plusieurs obusiers, et la canonnade s'engagea de part et d'autre. Les Autrichiens avaient espéré qu'au moyen des canons distribués sur les remparts, ils riposteraient avec avantage au feu des Français. Mais les batteries de ceux-ci, servies plus habilement et avec plus d'activité, ne tardèrent pas à prendre le dessus sur celles de la place. Au bout de deux heures de canonnade, le général Kléber envoya aux magistrats de Francfort la sommation suivante : « Le sort de votre ville, messieurs, est entre vos mains ; si, au coucher du soleil, les troupes que je commande n'en trouvent pas les portes ouvertes, toutes mes dispositions sont prises pour la réduire en cendres. »

En attendant la réponse à cette sommation, le général Kléber fit rapprocher ses divisions. Celles des généraux Lefebvre et Collaud se formèrent sur les hauteurs, entre Bornheim et la tour de Bockenheim ; la réserve du général Bonnard se plaça en seconde ligne ; une chaîne de postes borda le Mayn, depuis l'embouchure de la Nidda, en remontant jusqu'en face d'Offenbach.

Le general Monfrans, commandant la garnison autrichienne de Francfort, répondit enfin à la sommation des Français, qu'il ne pouvait la remettre aux magistrats de Francfort qu'après en avoir reçu l'autorisation du général en chef Wartenleben, dont le quartier-général était à une lieue de la ville ;

1796—an iv.
Allemagne.

1796—an iv.
Allemagne.

qu'il allait envoyer auprès de lui sur-le-champ, et que dans deux heures il transmettrait la réponse. Les deux heures s'étant écoulées sans recevoir aucune nouvelle, le général Kléber augmenta les batteries élevées autour de la ville; huit obusiers furent en outre placés sur des lieux élevés qui dominaient Francfort. A minuit le bombardement recommença, et dura sans interruption jusqu'à cinq heures du matin, sans pourtant qu'aucun incendie se fût encore apercevoir. A cette heure, un député du sénat de Francfort, accompagné d'un officier autrichien, se présenta aux avant-postes français, et fut introduit auprès du général Kléber. Le général Wartensleben avait permis qu'on entrât en négociations; mais il défendait qu'on conclût rien de positif, avant d'avoir l'assentiment du prince Charles. Le député francfortois demandait en conséquence que le général français accordât une suspension d'armes de trois jours. Le général Kléber ne crut pas devoir prendre sur lui de faire aucune réponse à cette demande; il autorisa seulement le député du sénat et l'officier autrichien à se rendre à Homburg, quartier-général de Jourdan, afin de savoir du général en chef lui-même s'il pouvait accorder la suspension d'armes. La garnison profita de ce répit pour redoubler les précautions contre l'incendie, et mettre en état les contrescarpes. Le général Kléber, de son côté, éleva de nouvelles batteries, fit venir des munitions, et rassembla des échelles dans tous les villages voisins, afin de livrer un assaut, si ce dernier moyen devenait nécessaire.

Le général Jourdan ne voulut point écouter les prières des envoyés de Francfort; il n'accorda aux magistrats qu'une suspension d'armes de trois heures, menaçant la ville d'assaut et d'incendie. Ce délai écoulé, le 13 juillet au soir le général Kléber fit un feu violent de toute son artillerie. Des mouvemens de troupes, l'aspect des échelles apportées à dessein d'épouvanter les assiégés, leur firent croire qu'on allait

tenter l'escalade. Le feu s'étant déclaré au même moment dans plusieurs endroits de la ville à la fois, le général Wartensleben, gagné enfin par les sollicitations des habitans, envoya le colonel Murais demander une suspension de trente-six heures au général Kléber. Celui-ci refusa d'acquiescer à cette demande; il consentit seulement à renvoyer avec le colonel Murais l'adjudant-général Mortier, afin d'entrer en pourparlers avec le général autrichien.

Cependant le général Kléber, qui avait fait un feu très-vif sur la ville de Francfort, commençait à manquer de munitions. Il n'avait pu réunir assez de fascines pour pouvoir espérer de combler les fossés avant deux jours, si la nécessité de livrer un assaut devenait indispensable. Il venait en outre d'apprendre que le général autrichien Werneck avait fait un mouvement pour s'établir derrière la Kintz. Il devenait donc presque impossible de presser plus vivement la place de Francfort, il était urgent de s'opposer au mouvement du général Werneck. Ces différens motifs déterminèrent le général Kléber à accorder une suspension d'armes de quarante-huit heures, demandée, le 14 au matin, par le général Wartensleben; au moyen de quoi celui-ci promettait de livrer la ville de Francfort aux Français, le 16 au matin. Cette suspension d'armes, conclue à Bornheim entre le baron de Brady, colonel au service de l'empereur, au nom du comte de Wartensleben, et le général Kléber, devait s'étendre sur les deux rives de la Kintz, désignées pour servir de lignes de démarcation aux deux armées française et autrichienne, et depuis l'embouchure de la même Kintz dans le Mayn, jusqu'à celle du Mayn dans le Rhin. Par un article exprès de cette suspension d'armes ou capitulation de Francfort, les Autrichiens avaient demandé qu'il ne fût infligé aucune punition et adressé aucun reproche aux habitans de la ville pour leur conduite dans des temps antérieurs. Mais le général Kléber

1796—an iv.
Allemagne.

1796—an IV.
Allemagne. exigea qu'ils se confiassent sur ce point à la générosité française. Cet article de la capitulation prouvait que les habitans de Francfort n'avaient point oublié leur conduite plus qu'équivoque, au mois de décembre 1792, lorsque le général Custine se vit obligé d'évacuer leur ville devant l'armée du roi de Prusse ¹.

Il nous semble que la suspension d'armes accordée ainsi par le général Kléber au général Wartensleben, était tout entière dans les intérêts des Autrichiens. Accorder du temps à un adversaire qui est sur la défensive, en retraite et sur le point d'être tourné, c'est lui fournir gratuitement l'occasion de ressaisir l'avantage qu'il n'aurait recouvré qu'avec peine, et peut-être jamais. Les circonstances où se trouvaient alors les armées française et autrichienne en Allemagne contribuaient encore à rendre cet arrangement plus avantageux à l'Autriche. En effet, l'archiduc, à la suite des succès remportés sur lui par le général Moreau, ayant pris la détermination de se retirer sur le Danube, la position de Francfort perdait pour lui toute son importance, et, par conséquent, cessait d'être bien intéressante pour les Français; au lieu qu'à la faveur de l'armistice, le général Wartensleben, ayant assez d'avance pour s'opposer incessamment aux Français, était sûr de pouvoir concentrer bientôt sur le Haut-Mayn son armée, alors trop étendue. Quoi qu'il en soit, les Français prirent possession de Francfort, le 16 juillet au matin, et y entrèrent pendant que les troupes autrichiennes en sortaient par la porte de Saxenhausen.

¹ Voyez tome 1, page 85.

CHAPITRE XIV.

SUITE DE L'ANNÉE 1796.

Premières opérations du siège de Mantoue ; levée de ce siège. — L'armée de Moreau s'avance jusqu'au Necker. Prise de Stuttgart. Combats d'Esslingen et de Canstadt ; opérations de l'aile droite de l'armée de Rhin-et-Moselle, aux ordres du général Férino. — Combats de Salo, de Lonato, et bataille de Castiglione. — Suite de la bataille de Castiglione. Combats de Perchiera, dans la vallée de l'Adige ; mouvemens dans l'intérieur de l'Italie après la levée du siège de Mantoue, etc. — Suite des opérations de l'armée de Rhin-et-Moselle. Bataille de Neresheim. Combat de Kamlach, entre les Français républicains et émigrés. — Suite des opérations de l'armée de Sambre-et-Meuse. Occupation de Wurtzbourg, de Lamberg. Combats de Salzbach, de Wolfering, etc., etc.

Premières opérations du siège de Mantoue ; levée de ce siège ¹. — Les divisions de l'armée d'Italie, laissées sur l'Adige, le Mincio, et autour de la place de Mantoue, après les derniers engagements avec l'armée de Beaulieu, étaient demeurées dans une espèce d'inaction pendant les opérations du général en chef dans l'intérieur, à l'effet de consolider ses conquêtes. La présence de Bonaparte au milieu de ces troupes était indispensable pour les faire agir avec cette énergie qui leur avait valu les succès extraordinaires obtenus jusqu'alors.

1796—an iv.
20 juillet.
(3 therm.)
Italie.

De son côté, Beaulieu, trop affaibli pour former quelque

¹ Journaux du temps, — Campagnes, histoires, tableaux des opérations de Bonaparte, — Sièges et batailles, — Histoire de France, — Vie de Lannes, — Siège de Mantoue, — Jubé et Servan, — Desjardins, — Jomini, — Lacretelle, — Mémoires, relations, etc. — Notes et manuscrits communiqués, etc.

1796—an IV. entreprise sérieuse contre l'armée qui l'avait vaincu , s'était
 Italie. occupé à mettre en sûreté les débris qu'il avait encore sous
 ses ordres. Après le combat de Borghetto , le général autri-
 chien s'était retiré dans les hautes montagnes qui défendent
 l'entrée du Tyrol , et s'était fortifié avec soin dans la redou-
 table position de Roveredo. Le besoin de faire reposer et de
 réorganiser ses troupes , joint à la difficulté de trouver des
 vivres en quantité suffisante dans les vallées étroites où elles
 étaient placées , engagea Beaulieu à les faire établir derrière
 des lignes retranchées , qu'il tira depuis la tête du lac de
 Garda jusqu'à l'Adige. La cavalerie fut portée jusqu'à Trente ;
 le corps de bataille fut placé à Caliano. Une division d'infan-
 terie , sous les ordres du général Henricy , était spécialement
 chargée de défendre Roveredo ; la division du général Colli
 était à Ala , ayant son avant-garde retranchée en avant du vil-
 lage sur la rive droite de l'Adige ; enfin les chasseurs tyroliens
 couvraient la crête des montagnes , et défendaient les petites
 vallées qui aboutissent au cours de l'Adige.

On a déjà vu que la division du général Masséna , renforcée
 de plusieurs détachemens , avait été chargée par Bonaparte ,
 d'observer l'armée autrichienne , pendant que le général
 Serrurier formerait le blocus de la place de Mantoue. Masséna
 occupait en conséquence la position de la Corona et de Rivoli ,
 qui empêchait l'ennemi de déboucher des montagnes du Ty-
 rol. Cette position était excellente : toutefois , l'avant garde
 autrichienne s'en trouvant trop rapprochée , le général Jou-
 bert reçut de Masséna l'ordre d'attaquer l'ennemi , par la
 Bocchetta di Campion , le 7 juillet. Le chef de bataillon Mar-
 chand tourna les Autrichiens par la droite , et le chef de ba-
 taillon Recco , par la gauche. Le reste de la brigade attaqua
 de front. Les soldats français gravirent les rochers escarpés ,
 l'arme au bras sans tirer ; ils culbutèrent ensuite les Autri-
 chiens , en tuèrent une centaine , firent deux cents prisonniers ,

et s'emparèrent de quatre cents tentes et des bagages. Le chef de bataillon Recco s'empara du poste important de Belluno, après avoir tué ou fait prisonniers un certain nombre d'ennemis. Ainsi les premiers retranchemens des Autrichiens qui leur avaient coûté de longs et pénibles travaux, furent perdus après un faible engagement dans lequel la perte des Français fut peu considérable, et où ces derniers se signalèrent. Nous allons citer le nom de quelques-uns des braves de cette brigade du général Joubert.

1796—an iv.
Italie.

Claude Roche, carabinier de la deuxième compagnie de la onzième demi-brigade légère, sauta le premier dans les retranchemens ennemis, tua un officier ; et, sans s'arrêter à le dépouiller, ne lui prit que son sabre avec lequel il pourfendit un soldat, et fit trois prisonniers.

Jean Gérin, de la même compagnie, combattit seul douze Autrichiens. Il les avait d'abord couchés en joue, mais son fusil n'ayant point fait feu, il se précipita sur ses adversaires le sabre à la main, coupa le bras à l'un d'entre eux, en blessa plusieurs autres : le reste tomba à ses genoux et se rendit prisonnier.

Le sous-lieutenant Ardionne, de la même demi-brigade, s'était déjà distingué d'une manière remarquable au combat de Borghetto, où il s'empara, à la tête de vingt carabiniers, d'une pièce de 13. Dans l'action que nous venons de retracer, cet officier aborda un des premiers les retranchemens ennemis, y fit des prodiges de valeur, et fut du plus puissant exemple pour les soldats qu'il guidait et qui rivalisèrent avec lui d'intrépidité.

Cependant Bonaparte avait dirigé sur Mantoue la plus grande partie de l'artillerie qu'il venait de conquérir en Italie, et déjà les préparatifs du siège de cette place se poussaient avec toute l'activité qu'on pouvait attendre de généraux et de soldats vainqueurs.

1796—an IV.
Italie.

Mantoue, ville ancienne, bâtie sur une île, au sud d'un lac formé par le Mincio, déjà forte par sa position, est devenue une des places les plus importantes de l'Europe, par les ouvrages dont on a successivement couvert ses accès. La citadelle fut bâtie par les anciens ducs de Mantoue, et le corps de la place avait été réparé par les Français, pendant la guerre de la succession. Depuis, les Autrichiens avaient perfectionné ses principales défenses, d'après les plans du général ingénieur Walhenau. Les ouvrages avancés venaient d'être réparés et augmentés. Deux ponts principaux étaient établis sur le Mincio: le premier, qu'on appelle pont de Saint-Georges, du nom du faubourg et des retranchemens qui en couvrent la tête, se trouve du côté du nord; le second, au sud, est celui des Moulins, ainsi nommé à cause de la quantité de moulins qui se trouvent à l'endroit où il est établi, et où le Mincio a un cours plus rapide que dans les autres parties du lac. Trois autres ponts moins considérables conduisent aussi à la ville; deux de ces ponts sont entre l'île, la digue dite du Thé et la terre ferme. La ville est divisée en deux parties inégales, par un bras du Mincio; il y a cinq portes et deux ports, dont le plus grand est appelé port de la Chaîne, et le plus petit, port de la Merceta. Sa population est de quinze à seize mille âmes sans y comprendre la garnison. Ses principaux ouvrages extérieurs sont au nord, la citadelle, située sur la rive gauche du Mincio; à l'entrée du lac, le fort Saint-Georges, ou l'enveloppe fortifiée du faubourg de ce nom; au sud-ouest, l'ouvrage à corne de la porte Pradella; puis la tour de Ceresse, et les ouvrages avancés qui couvrent l'écluse et les communications avec l'île du Thé. L'île sur laquelle est bâti le palais du Thé, forme de côté une grande couronne, et sert comme d'une double enceinte à la ville. Cette double défense est couverte par le faubourg du Thé, bâti sur une île plus grande, détachée de la première, et aussi fortifiée. Ainsi placée,

Mantoue passe pour être la clef de l'Italie supérieure ; elle a vu les efforts des plus grands capitaines échouer sous ses murs dans le dernier siècle. Le prince Eugène en forma le blocus pendant huit mois , en 1702 : elle fut secourue par les Français. En 1707 , après la bataille de Turin , les troupes françaises et espagnoles rendirent cette place par suite d'une capitulation générale , signée le 13 mars , pour l'évacuation de la Lombardie , et la remirent aux Impériaux. Le duc de Mortemar fit , en 1734 , le siège de Mantoue , et la pressa vivement ; mais les troupes combinées de France , d'Espagne et de Sardaigne , le firent lever , en vertu de la suspension d'armes qui se fit cette même année entre toutes les puissances belligérantes. Mantoue allait être assiégée une quatrième fois , et ce siège devait être le plus célèbre de tous.

1796—an iv.
Italie.

Mantoue est cependant dans une mauvaise situation pour soutenir un siège. Assise au milieu d'un lac trop peu profond pour que les eaux ne s'en tarissent point pendant l'été , elle est exposée alors à des exhalaisons putrides et pestilentielles , qui obligent d'y entretenir une garnison du double plus forte qu'il ne faudrait pour la défendre. Au moment où Mantoue commença à être assiégée , elle se trouvait dans un état de défense peu respectable. La rapidité avec laquelle l'armée autrichienne , commandée par Beaulieu , avait été poussée sous ses murs , n'avait pas permis de prévoir qu'elle serait investie aussi promptement ; et les palissades , les revêtemens étaient loin d'avoir reçu les réparations qui leur étaient nécessaires. Le front des fortifications du côté du lac était délabré , et l'on voyait que les Autrichiens , pour le défendre , avaient plus compté sur les ressources de la nature , que sur celles de l'art. De l'autre côté , les approches étaient encombrées de jardins , de haies , d'arbres , et même de petits pavillons que les assiégés n'avaient pas encore eu le temps de

1796—an IV. détruire , et qui pouvaient devenir fort utiles aux opérations
Italie. des assiégeans.

Quand Beaulieu , fuyant la poursuite des Français après le passage du Mincio , avait passé sous Mantoue , il avait jeté dans la place une garnison de treize mille hommes , dont onze mille huit cents hommes d'infanterie , quatre cent cinquante de cavalerie , sept cents d'artillerie , cent seize mineurs , et soixante-quatre mariniers pour les chaloupes du lac. Ces treize mille hommes étaient l'élite de l'armée autrichienne , et le commandant de place , Canto d'Irlès , était un ancien officier-général , d'origine espagnole , et jouissant de la meilleure réputation en fait de bravoure et d'habileté militaire.

Le nombre des canons en batterie était de cent quatre-vingt grosses pièces de rempart , soixante-seize mortiers ou obusiers , et soixante pièces d'artillerie légère ; ce qui faisait un total de trois cent seize bouches à feu.

Le général Roselmini fut chargé de défendre la citadelle avec sa brigade , forte de trois mille cinq cents hommes.

Le général Wukassowich , avec deux mille cinq cents hommes , occupait la porte et l'ouvrage à cornes de Pradella.

Le colonel Salis eut à défendre l'ouvrage à couronne du Thé.

Cinq bataillons , commandés par le général Roccavina , gardaient les retranchemens et le front de Migliaretto.

Enfin le colonel Sturioni , avec deux mille quatre cents hommes , devait surveiller le front du lac et garder Saint-Georges.

Nous avons dit précédemment que ce dernier poste et les retranchemens qui le défendaient , avaient été emportés par les généraux Serrurier , Lannes et Dallemagne , au moment où les Français avaient commencé l'investissement de la ville. Les soldats du colonel Sturioni , obligés de céder à la valeur

républicaine, n'avaient échappé à leur fureur qu'en se jetant dans la ville. La division du général Serrurier avait depuis continué de bloquer Mantoue. Les troupes sous ses ordres avaient été occupées à élever des ouvrages propres à fermer toutes les issues par lesquelles la garnison aurait pu déboucher.

1796—an iv.
Italie.

Mais les Français ne faisaient point ces ouvrages sans être souvent troublés par la garnison. Plusieurs sorties eurent lieu, et les assiégeans eurent besoin de tout leur courage pour les repousser. Le 6 juillet, le général Wukassowich en exécuta une avec assez de succès. Les Français perdirent beaucoup de monde et ne purent empêcher les attaquans de détruire plusieurs de leurs ouvrages. Le 16, le même général renouvela ses tentatives. Il sortit, à deux heures du matin, avec quinze cents hommes par la porte de Ceresse, en même temps que trois mille autres sortaient par la porte de Pradella. Les avant-postes français se retirèrent à leur première apparition. L'ennemi était à une portée de pistolet des batteries, qu'il espérait déjà enlever. Les généraux Fiorella et Dallemagne firent alors avancer le cinquième bataillon de grenadiers, commandé par le chef Dupas, le même qui, le premier, avait passé sur le pont de Lodi, et saisissant le moment favorable, ils tombèrent eux-mêmes avec les troupes sous leurs ordres sur les Autrichiens, les mirent en déroute et les forcèrent, après deux heures de combat, de rentrer dans la ville. Cette action avait été très-chaude et très-meurtrière pour les deux partis. Les assiégés perdirent environ trois à quatre cents hommes.

A cette époque Bonaparte était arrivé devant Mantoue, et la présence d'un général qui avait essentiellement le don de se faire aimer du soldat, avait imprimé une nouvelle énergie aux troupes de siège. Les travaux construits autour de la place furent poussés avec plus de vigueur. On vit élever de

1796—an iv. magnifiques ouvrages sur les hauteurs de Zipata et de Pompanazo, à celle de Belfiore ainsi qu'à Montala, en face de la citadelle.
 Italie.

Le 17 juillet, le général en chef, dont le génie bouillant souffrait avec impatience les lenteurs d'un siège en règle, voulut essayer un coup d'audace, dont le succès pouvait décider la prise de la place, et dont la non-réussite ne pouvait en rien compromettre la sûreté de l'armée. Huit cents grenadiers eurent ordre de s'embarquer sur le lac, afin de s'emparer de la porte de Catena, et, si le coup réussissait, de faciliter aux colonnes qui devaient se tenir prêtes à cet effet, les moyens de pénétrer dans la place, et de l'enlever de vive force. Mais la chaleur, qui régnait alors, se trouvait si excessive que les eaux du lac avait diminué de trois pieds en vingt-quatre heures. Il fut impossible aux grenadiers de manœuvrer sur le limon bourbeux que cette sécheresse extraordinaire avait formé. Les chaloupes furent obligées de rester stationnaires.

Le lendemain, 18 juillet, à onze heures du soir, le général Serrurier donna les ordres nécessaires pour chasser les Autrichiens d'un petit camp retranché qu'ils avaient jusqu'alors conservé à Migliaretto, sous la protection des ouvrages avancés de la place. Le général Murat et l'adjutant-général Vignolles conduisirent contre la droite de ce camp deux mille hommes, tandis que le général Dallemagne, à la tête d'une autre colonne d'égale force, l'attaquait par la gauche. Le chef de bataillon d'artillerie Andreossi¹, avec cinq chaloupes canonnières qu'il avait armées, manœuvra de manière à donner une fausse alerte à l'ennemi, et dans le temps qu'il attirait sur lui tout le feu de la place, les généraux Dalle-

¹ Aujourd'hui lieutenant-général, ex-ambassadeur à Londres, à Vienne et à Constantinople, etc.



CHASSELOUP DE LAUBAT.

Ambroise Tardieu Dicoxit.



magne et Murat, et l'adjutant-général Vignolles remplissaient leur mission, et portaient, dans les rangs ennemis, l'épouvante et la mort. Cette attaque eut ainsi un succès complet. Le général Roccavina, qui commandait les troupes employées à la garde des retranchemens de Migliaretto, fut obligé de se sauver dans la place. Il opéra sa retraite avec tant de précipitation, que les Français le suivirent jusque sur le chemin couvert, et quelques braves, encore plus ardens que les autres, s'élançèrent même pour enlever les palissades; mais déjà les Autrichiens avaient reçu des renforts, et ces tentatives de la valeur française devinrent infructueuses. Le chef de bataillon Samson et le chef de bataillon d'artillerie Mauron se distinguèrent, dans cette attaque, par une bravoure et une intrépidité qui égalaient les plus beaux faits d'armes de cette campagne, et leur méritèrent les éloges publics du général en chef.

1796—an iv.
Italie.

Pendant que le général Serrurier rejetait ainsi dans la place les troupes effrayées du général Roccavina, le chef de brigade du génie Chasseloup¹ traçait, à quatre-vingt toises des remparts, l'ouverture de la tranchée sous le feu et la mitraille de l'ennemi. Au même moment les batteries de Saint-Georges, de Pradella et de la Favorite, commencèrent à jouer contre la place. Les deux premières étaient composées de six pièces de gros calibre et à boulets rouges, et de six gros mortiers; la dernière était de huit pièces, et devait servir à rompre la communication de la ville avec la citadelle. Le feu de ces deux batteries fut dirigé avec tant d'habileté que, dix minutes après leur première explosion, l'incendie se manifesta dans tous les quartiers de la ville. La douane, le palais Colloredo, plusieurs couvens, et un grand nombre de maisons particulières devinrent la proie des flammes. Cependant à la pointe du jour, la tranchée n'étant que faiblement

¹ Aujourd'hui lieutenant-général, pair de France, etc.

1796—an IV. *Italie.* tracée, les Autrichiens réunirent une partie de leurs forces, et cherchèrent à déboucher sous le feu bien nourri de leurs remparts, afin de repousser les travailleurs et faire cesser une attaque qui portait, dans la ville, le ravage et la consternation. Mais les intrépides Français, cachés dans des ravins, derrière des digues, et postés dans toutes les sinuosités qui pouvaient les abriter contre la mitraille, les attendaient de pied ferme et prêts à tirer. Cette contenance ferme en imposa tellement aux Autrichiens, qu'ils n'osèrent effectuer leur attaque, et se retirèrent dans leurs murs.

Cette première décharge des batteries françaises avait causé tant de ravages dans Mantoue, que Bonaparte se crut en droit de faire sommer la place. La sommation, adressée par le général de division, chef d'état-major Berthier, au gouverneur Canto d'Irlès, était ainsi conçue : « Le général en chef de l'armée d'Italie me charge, monsieur, de vous écrire qu'attaqué de tous côtés, vous n'êtes pas en état de défendre plus long-temps la ville de Mantoue ; qu'une opiniâtreté déplacée ruinerait entièrement cette cité infortunée ; que les lois de la guerre vous prescrivent impérieusement de rendre cette ville ; et que si, contre son attente, vous vous obstinez à une plus longue résistance, vous seriez responsable du sang inutile que vous feriez verser, de la destruction et des malheurs de cette grande ville ; ce qui le forcerait à vous traiter avec toutes les rigueurs de la guerre. » Le gouverneur Canto d'Irlès, connu par une bravoure éprouvée dans plusieurs circonstances, et qui tenait du sang espagnol dont il était issu une tenacité difficile à vaincre, répondit à cette longue sommation par cette courte phrase : « Les lois de l'honneur et du devoir m'imposent de défendre, jusques à la dernière extrémité, la place qui m'est confiée. »

Voyant que décidément il fallait employer la force pour s'emparer de Mantoue, Bonaparte donna ses ordres pour que

les travaux fussent perfectionnés et poussés avec plus de vi- 1796—an iv.
gueur encore qu'auparavant. Une batterie fut élevée, entre Italie.
Saint-Georges et la citadelle, afin de détruire les écluses pra-
tiquées dans la digue, opération qui pouvait mettre à sec le
terrain situé entre le Pagolo et la ville, depuis la porte Pra-
della jusqu'à celle de Cerese. Malgré l'intensité du feu de
cette batterie, la solidité de la maçonnerie et l'éloignement
de l'ouvrage à détruire étaient tels, qu'il fut impossible de
réussir dans cette entreprise.

D'autres batteries furent en même temps élevées sur la rive
gauche du Mincio, afin de battre en écharpe le Migliaretto.
Le 21 juillet, un bout de parallèle fut même poussé jusqu'à
deux cent cinquante toises du chemin couvert des ouvrages
avancés.

La place était vigoureusement pressée; encore quelques
jours d'attente et d'efforts, et les Français pouvaient se flat-
ter enfin d'emporter ce boulevard de la haute Italie, lorsque
Bonaparte apprit qu'une nouvelle armée autrichienne accou-
rait des montagnes du Tyrol vers Mantoue, et venait dans
l'espérance de lui ravir ses trophées, et de venger les défaites
éprouvées par le général Beaulieu.

Calculant aussitôt qu'avec des soldats qu'il vient d'habituer
à vaincre, une attaque vigoureuse est préférable à des me-
sures timides de défense, le général français prend la résolu-
tion subite de lever le siège de Mantoue pour réunir toute
son armée, et la conduire à la rencontre d'un ennemi qui va
lui fournir une nouvelle occasion de gloire et de renommée.
Mais, avant de continuer le récit des opérations en Italie,
nous devons ramener nos lecteurs en Allemagne, pour y sui-
vre la marche des armées françaises.

L'armée de Moreau s'avance sur le Necker; opérations 21 juillet.
de l'aile droite de l'armée de Rhin-et-Moselle, aux ordres (3 therm.)
du général Férino; prise de Stuttgart; combat d'Esslin- Allemagne.

1796—an iv. *gen et de Canstlat* ¹. — Nous avons dit qu'après la bataille
 Allemagne. d'Ettingen, l'archiduc, qui avait disputé vaillamment la vic-

toire restée long-temps indécise, l'avait pour ainsi dire abandonnée lui-même au général Moreau, en précipitant une retraite qu'aucun événement ne semblait rendre nécessaire. Il s'était retiré du combat, alors qu'avec plus de résolution il eût pu se flatter de tenir tête encore à l'armée de Rhin-et-Moselle, en concentrant ses troupes, écraser l'aile gauche de cette armée, et faire repentir le général Moreau d'avoir voulu livrer un engagement général. Mais dans cette campagne sur le Rhin, les généraux qui commandaient manquèrent tous de cette audace calculée, qui produit si souvent de si grands avantages. Nous avons déjà eu et nous aurons encore l'occasion de remarquer qu'en temporisant de cette manière, lorsqu'il fallait au contraire s'appliquer à frapper de grands coups, ils perdirent tour à tour le fruit de leurs manœuvres, et finirent, après un an de combats, de marches et de contre-marches, par se retrouver à peu près au même point où leurs armées respectives campaient au commencement de la campagne, c'est-à-dire sur les bords du Rhin.

Nous venons de reprocher au prince Charles la trop grande précipitation de sa retraite après la bataille d'Ettingen, et maintenant nous sommes obligés de blâmer son rival, le général Moreau, de n'avoir pas cherché à profiter de la victoire qu'il lui abandonnait, en se jetant avec vigueur à sa poursuite, et l'empêchant de rallier et de réunir ses nombreux bataillons vers un centre commun. Mais au lieu d'imiter cette infatigable activité dont, alors, le général Bonaparte donnait seul l'exemple en Europe, Moreau s'arrêta plusieurs jours sur ce champ de

¹ Journaux du temps, — Histoire de France, — Sièges et batailles, — Jomini, — Précis historique de Dedon, — Mémoires de l'archiduc Charles, — Lacretelle, — Mémoires et documens communiqués, etc.

bataille, dont il ne devait la libre possession qu'à la retraite de son rival. Au lieu de le faire suivre en masse par toutes les divisions de son armée, et de le forcer à accepter une seconde bataille, dont le succès n'eût pas été douteux contre des colonnes dispersées, harrassées et découragées par les marches rétrogrades qu'elles ne cessaient de faire depuis le passage du Rhin, Moreau, dont le grand but eût dû être de se rapprocher de l'armée de Sambre-et-Meuse, et de lui tendre la main, afin de concerter avec le général Jourdan les opérations subséquentes; Moreau commit la faute d'envoyer seulement en avant la division du général Saint-Cyr, et ce mouvement insuffisant n'avait eu d'autre résultat que de presser la marche de l'archiduc sur Pforzheim. Ce prince, qui croyait être poursuivi par l'armée entière, se préparait à continuer sa retraite, lorsque, instruit enfin à quelle force il avait affaire, il résolut de l'attendre à Pfortzheim. Mais le général Saint-Cyr, le voyant dans cette disposition, se garda bien d'avancer. Il s'arrêta dans la vallée d'Enz, aux environs de Neuenburg.

1796--an iv.
Allemagne.

Il était impossible aux Autrichiens de désirer rien de plus avantageux. L'archiduc profita de la tranquillité dont on le laissait jouir à Pfortzheim, pour rappeler à lui tous les détachemens épars dont le déplacement pouvait ne pas compromettre ses dispositions; il en profita pour faire venir son grand parc d'artillerie, qu'il avait laissé précédemment à Heilbronn. C'est aussi à Pforzheim que le prince Charles arrêta définitivement son plan d'opérations ultérieures, plan si bien combiné, et qui devait devenir si fatal aux deux armées du Rhin et de Sambre-et-Meuse. Il consistait à *disputer le terrain pied à pied, sans accepter de bataille; à profiter de la première occasion pour réunir ses troupes divisées, et se jeter avec supériorité, ou au moins à forces égales, sur une des deux armées ennemies.*

Conformément à ce plan, l'archiduc, qui, d'après la position

1796—30 IV.
Allemagne.

respective des deux armées françaises, devait supposer qu'elles se dirigeaient vers le Danube, par un mouvement concentrique, se décida à gagner lui-même ce fleuve qu'il voulait rendre le pivot naturel de toutes ses opérations, et à tâcher d'y précéder l'arrivée du général Moreau. Il voulait en outre manœuvrer de manière à rapprocher les deux armées autrichiennes peu à peu dans leur retraite, afin de se trouver à même de les réunir en quelques marches forcées, sans que les Français, sans doute attentifs à empêcher cette jonction, pussent l'en empêcher. Une pareille manœuvre ne pouvait s'exécuter qu'à la proximité du Danube, attendu qu'avant de livrer une bataille décisive, l'archiduc pouvait rester maître du fleuve en cas d'échec, ou tout au moins de sa rive droite, en se retirant dans les Etats héréditaires. Ce dernier point d'appui devait être pour lui d'autant plus intéressant, qu'il lui conservait la communication avec l'Italie, qu'une retraite sur la rive opposée lui eût nécessairement fait perdre.

Les généraux français avaient encore un moyen de s'opposer à l'exécution de ce plan de campagne, dont les résultats devaient nécessairement leur devenir funestes. Car si l'archiduc parvenait une fois à opérer sa jonction avec l'armée du Bas-Rhin, laissée sous le commandement du général Wartensleben, il n'était plus permis aux généraux Moreau et Jourdan d'espérer réunir la leur, pour agir concentriquement. Il fallait que le premier se mît en marche vers le Haut-Danube, immédiatement après la bataille d'Ettlingen, et forçât par cette manœuvre l'archiduc à s'y retirer en toute diligence; tandis que de son côté le général Jourdan eût amusé le général Wartensleben, près de Francfort. En effet, on ne saurait nier que si les opérations de ce général avaient eu pour objet de gagner le flanc gauche de son adversaire, de se rapprocher du Danube, et par conséquent de l'armée de son collègue, le prince ne se fût trouvé dans l'impossibilité d'effectuer ses

projets. Alors, sans doute, la campagne eût eu les résultats les plus brillans pour les armées françaises. Mais, nous ne craignons pas de le répéter, l'Autriche avait l'avantage inappréciable de n'avoir qu'un seul général pour commander ses deux armées, et les deux généraux français étaient indépendans l'un de l'autre. On devait s'attendre que leurs opérations manqueraient toujours de cet ensemble et de ce concert qui font la force et la prospérité des armées.

Dès le 13 juillet, aussitôt que son grand parc d'artillerie fut réuni, l'archiduc commença sa retraite, et dans la nuit il évacua totalement Pforzheim, pour se porter sur Waihingen, où il resta deux jours; les Autrichiens s'avancèrent ensuite le 17, à Schweiberlingen, le 18, à Louisburg, et le 19, l'archiduc fit, sous ses yeux, passer le Neckar à toute son armée, aux deux points qu'il avait indiqués, Mulhausen et Aideingen. Il eut soin seulement de laisser un assez fort détachement sur la rive droite du fleuve, afin de défendre Stuttgart, et d'arrêter quelque temps les Français devant cette ville. Un autre corps fut en même temps dirigé sur Heilbronn, afin de protéger la retraite des dépôts autrichiens. Ainsi, déjà le prince Charles, protégé par la barrière du Neckar, se trouvait hors de l'atteinte des Français, et pouvait se flatter d'exécuter, sans de trop grands obstacles, le plan de salut qu'il venait de concevoir.

Au lieu de se mettre à la poursuite de son ennemi, Moreau resta six jours dans sa position sur l'Enz. Il employa ce temps précieux à faire passer le Rhin à la moitié de la garnison de Landau. Ces troupes, qui effectuèrent leur passage à Benheim, furent disposées en corps d'observation pour contenir les garnisons de Manheim et de Philipsburg. Ce corps était composé de la soixante-huitième demi-brigade, et de deux escadrons du dix-neuvième régiment de dragons; il était commandé par le général de brigade Scherb, qui se posta à Bruchsall.

1796—an iv.
Allemagne.

1796—an IV.
Allemagne.

Mais avant de dire quelles furent les suites de cette singulière inaction du général Moreau, et de le suivre dans sa marche tardive, après la bataille d'Ettingen, il convient de retourner sur les bords du Rhin, où nos lecteurs se souviendront peut-être que nous avons laissé l'aile droite de l'armée de Rhin-et-Moselle, après le passage du fleuve. Cette aile droite, forte de trois divisions, et qui faisait plus du tiers de l'armée, était restée sous le commandement du général Férino, qui avait reçu pour instruction du général en chef, l'ordre de remonter le Rhin, pendant que lui-même le descendrait avec les deux autres corps de son armée. Il devait en outre manœuvrer de manière à gagner la rive droite du Danube, et traverser les Montagnes-Noires, par les vallées de la Kintzig et de Saint-Pierre. Ensuite de cette opération, Férino devait aussi forcer le passage des villes forestières, afin d'appuyer son flanc droit au lac de Constance, pendant que le gros de l'armée arriverait sur le Danube par la rive gauche de ce fleuve, en suivant la route de *Bergstrass*. Enfin la ville d'Ulm était indiquée comme le point central où, après avoir suivi des directions opposées, les deux corps opéreraient leur jonction pour entrer de concert en Bavière.

Ces dispositions étaient excellentes dans la théorie; mais pour qu'elles devinssent véritablement utiles, il aurait fallu en presser davantage l'exécution. Après être resté dix-sept jours dans une inaction absolue, devant les postes morcelés de l'ennemi, le général Férino en laissa écouler six autres, sans tirer de ses troupes d'autre parti que de leur faire faire quelques escarmouches et quelques reconnaissances, dont heureusement sa grande supériorité numérique lui assura l'avantage. Après la bataille d'Ettingen, Férino fut en mesure d'agir avec plus d'énergie. Il s'avança donc avec une partie de ses forces, tandis que le général Duhesme marchait lui-même sur Wolfach et Schramberg, pour le seconder. Ces

deux colonnes furent renforcées par la brigade du général Jordy, qui était restée jusque-là de l'autre côté du Rhin, et qui passa le fleuve à cet effet, le 10 juillet, à Nonnenwhir. 1796—an iv.
Allemagne.

La vallée de la Kintzig était défendue par les troupes autrichiennes du général Froelich, qui campaient aux environs d'Elteim; l'extrême gauche de ce corps ennemi, commandée par le général Wolf, s'étendait depuis Lorrach jusque vis-à-vis d'Huningue. Le prince de Condé, avec les émigrés, occupait les hauteurs d'Eltenmunster et de Huchstetten. Le général Giulay avait ses troupes distribuées dans la vallée de la Kintzig proprement dite, jusqu'à Hasslach. Enfin le corps ou contingent de la Souabe, après la prise du camp de Freudenstadt par les Français, s'était retiré vers Hornberg. L'attaque eut lieu le 14 juillet.

A la pointe du jour, les troupes françaises se mirent en marche dans toutes les directions qui leur avaient été indiquées. La brigade de droite, du général Férino, qui formait l'avant-garde, se porta sur Ettenheim, Rhindenheim et Herbolzheim, chassa l'ennemi de ces trois postes, et lui fit repasser la Bleichen.

Le général Jordy, chargé de la principale attaque qui devait avoir lieu dans la vallée de Kintzig, et qui devait être effectuée par la brigade de gauche de la deuxième division de l'aile droite, emporta Hasslach, malgré la vive résistance de l'ennemi. Le combat dura trois heures, et les Autrichiens ne cédèrent qu'à la terrible baïonnette, toujours employée avec tant de succès par les troupes républicaines. Ils perdirent quatre cents hommes tués ou blessés, eurent cent cinquante prisonniers, et se retirèrent sur Hornberg. Les Français prirent position à Guttach. Par un bien singulier et heureux hasard, ce succès ne leur avait coûté que sept hommes tués et treize blessés, dont trois officiers.

La brigade du centre, commandée par le général Abatucci,

1796—an iv.
Allemagne.

s'était dirigée sur Waldburg et Munchweiler, afin de seconder l'attaque du général Jordy, et de couvrir son flanc droit. Elle s'enfonça en conséquence dans les gorges entre Eltenmunster et Schweighausen. Nous avons dit que ces gorges étaient défendues par le corps de Condé. Aussi le général Abatucci éprouva-t-il de leur part une résistance non moins opiniâtre, et plus meurtrière que celle qui avait arrêté le général Jordy. Les deux partis combattirent avec une fureur égale. Enfin, après deux heures de carnage, l'infanterie émigrée, fatiguée d'une lutte aussi sanglante, lâcha pied la première, et fut suivie par la cavalerie. Le général Abatucci précipita ses soldats à leur poursuite, les conduisit longtemps l'épée aux reins dans les montagnes, et resta maître des deux postes d'Eltenmunster et de Schweighausen.

La division Duhesme avait également marché sur trois colonnes. Celle de droite, commandée par l'adjutant-général Gudin, s'était, ainsi que nous l'avons déjà indiqué, dirigée sur Wolfach, que défendaient les avant-gardes des troupes de Souabe. Après une marche très-difficile dans les gorges, elle rencontra l'ennemi à deux lieues et demi de ce bourg, et le repoussa avec une perte de deux cents prisonniers, et de six petites pièces de canon.

La seconde colonne, aux ordres du général Vandamme, se porta sur Alpirsbach, que l'ennemi occupait avec trois cents hommes. Les Français en prirent la moitié; le reste se sauva dans les bois.

La troisième colonne, dirigée sur la gauche par le chef de brigade Laval, chassa les Autrichiens de tous leurs postes entre la Haute-Kintzig et le Necker, en passant par les quatre fermes Peterzell; Winzlar, Aichwald et Schraemberg. Les vaincus se retirèrent à Rothweil.

Ainsi le général Froelich, rejeté enfin derrière la Bleichen, fut obligé d'évacuer la vallée de la Kintzig et tous les postes qui

la gardaient. Il opéra sa retraite par Schonwald et Fribourg ; le prince de Condé prit la même direction , et le général Giulay marcha sur Hornberg. Mais ce succès, remporté par les Français, aurait pu l'être dix-neuf jours auparavant.

1796—an iv.
Allemagne.

Le 16 juillet on fit passer le Rhin à la division du général Laborde, qui était assez inutilement restée jusqu'alors sur la rive gauche. Ce corps opéra son passage sur deux points différens. Une partie traversa le Rhin à Brisach; et l'autre, qui était la plus forte et où se trouvait le général Laborde en personne, passa le fleuve à Huningue. Ces deux débarquemens s'opérèrent sans difficulté; car le général autrichien Wolf, qui avait été chargé de garder les bords du Rhin vers Lorrach, se voyant menacé d'être coupé depuis l'occupation de la vallée de la Kintzig par les Français, avait pris le parti d'évacuer Lorrach, et d'imiter la marche rétrograde du général Froelich. La division du général Laborde s'avança des bords du Rhin, et s'empara des villes forestières où l'ennemi avait abandonné plusieurs pièces de canon et des magasins de grains très-considérables. Par cette dernière opération, beaucoup trop tardive encore, le Brisgaw et le Margraviat se trouvèrent entièrement au pouvoir des Français.

Pendant que les troupes de l'aile droite se réunissaient ainsi, le centre de l'aile gauche de l'armée de Rhin-et-Moselle s'était un peu avancé. Moreau, voyant l'archiduc arrêté à Pforzheim, s'était décidé à s'ébranler pour l'attaquer. Il avait quitté en conséquence les bords de l'Enz, le 14 juillet. Mais déjà le prince Charles, renonçant à tout projet d'affaire générale, avait évacué Pforzheim, comme nous l'avons dit, et s'était porté sur Waihingen. Moreau, qui avait perdu un temps précieux, se porta vainement sur ses derrières. On a vu que l'archiduc avait passé le Necker le 19, et n'avait laissé,

1776—an iv. sur la rive gauche du fleuve, qu'un corps de troupes destiné
 Allemagne. à garder Stuttgart et à arrêter les Français.

L'armée de Rhin-et-Moselle prit alors , sur une étendue de terrain qui n'avait pas moins de cinquante lieues , les positions suivantes :

Aile droite, toujours aux ordres du général Férino : la première division , qui était commandée par le général Laborde , avait sa droite aux environs de Rhinfelden , et sa gauche à Schopsheim ; la deuxième division avait sa droite à Mundingen , sa gauche à Simonswald dans la vallée d'Enfer et de Saint-Pierre ; la réserve de cette aile à Aichsett.

Centre aux ordres du général Saint-Cyr : la première division , commandée par le général Duhesme , était restée détachée près de l'aile droite , et avait sa droite à Iffingen , et sa gauche près d'Hord , sur le Necker ; la deuxième division , aux ordres du général Taponnier , avait sa droite sur les hauteurs de Schaffausen , et sa gauche à Weilstadt ; l'avant-garde et la réserve étaient sur le même point à Lenoberg.

Aile gauche, commandée par le général Desaix : la première division aux ordres du général Beaupuy : son avant-garde avait sa droite à Eissingen , la gauche à Stein ; le corps de bataille ou le centre avait sa droite sur les hauteurs en avant de Pforzheim , et la gauche à Kesselbrun ; la deuxième division aux ordres du général Delmas ; l'avant-garde se trouvait occuper Weingarten , Blankenloch et Neureuth ; la réserve était distribuée à Birckenfeld , Brozingen , Ispringen et Diettingen.

Le 18 juillet , le centre de l'armée se porta sur Stuttgart , tandis que l'aile gauche s'avancait jusqu'à Waihingen , pour venir de là jusqu'à Sachsenheim , vers l'embouchure de l'Enz , et contenir le corps autrichien que l'archiduc avait

dirigé sur Heilbronn. Le général Saint-Cyr éprouva , en avant de Stuttgart , une forte et vigoureuse résistance.

1796—an iv.
Allemagne.

Mais cependant les Autrichiens , qui n'avaient point ordre de défendre trop vigoureusement cette ville , crurent , après une heure de combat , devoir céder le terrain pour se retirer dans de forts retranchemens qu'ils avaient derrière Stuttgart.

Le général Saint-Cyr les poursuivit jusque dans la ville , qui resta ainsi au pouvoir des Français. Mais cette première affaire n'était que le prélude du combat qui allait avoir lieu sur la rive gauche du Neckar.

Nous avons déjà fait observer que l'archiduc , en laissant sur le Neckar un gros détachement de son armée , avait eu pour but de contenir les Français , et de gagner du temps pour prendre ses dispositions de l'autre côté du fleuve. Les Autrichiens s'étaient en conséquence postés dans une position formidable sur les hauteurs de Fellbach et de Canstadt , leur droite appuyant à la Rems , et leur gauche à la Filz. Un corps volant d'un bataillon et sept escadrons était entre Ottmarsheim et Mundelsheim ; le gros de l'armée et les Saxons , forts de vingt-six bataillons et quinze escadrons , occupaient la position principale. Une avant-garde , de douze bataillons et vingt-six escadrons , défendait les approches d'Esslingen ; un corps volant , de trois bataillons et douze escadrons , couvrait l'aile gauche à Blochingen. Le contingent de Souabe s'était retiré à Gamertingen.

La position des Autrichiens à Canstadt et à Esslingen , parut trop menaçante pour que Moreau continuât ses opérations avant de les avoir délogés et éloignés du Neckar. Mais , comme il était presque impossible d'espérer aucun succès en attaquant de front , le général français résolut de faire un mouvement par sa droite , afin de déborder l'aile gauche des Autrichiens , de passer la rivière à Esslingen , et marcher

1796—an iv. vers le Danube¹. Dans ce dessein, il fit attaquer, par le gé-
 Allemagne. néral Saint-Cyr, les avant-gardes qui défendaient Esslingen
 et Canstadt, sur la rive gauche du Neckar.

L'archiduc devina sans peine l'intention de son adversaire; aussi mettant la plus grande importance à la possession de la route d'Esslingen à Ulm, qui est la plus rapprochée du Danube, il détacha, le 20 au soir, six bataillons et six escadrons à Blochingen; cinq autres bataillons et quatorze escadrons furent envoyés par lui à Kœngen, afin de couvrir la route de Stuttgart à Kirchheim et Uhingen, dans la vallée de la Filz, et de pousser des détachemens à Urach pour observer l'ennemi. Ces renforts étaient arrivés à temps; car, le 21 juillet, à la pointe du jour, le général Laroche parut vers Esslingen, et le général Taponnier vis-à-vis Canstadt. Le premier avait débouché de Ruith par Nellengen pour se porter contre Esslingen et la ferme de Weilerhof; les avant-postes des Autrichiens furent repoussés dans les jardins d'Esslingen, et sur la hauteur de la maison du Péage. Mais le général Hotze, qui commandait dans Esslingen, s'étant présenté avec deux bataillons et trois compagnies de chasseurs, chassa l'ennemi de Weilerhof et de la tête du bois voisin. Les Français, renforcés

¹ « Ce plan, fort peu convenable dans les conjonctures présentes, l'aurait été lorsque l'archiduc se trouvait encore sur l'Enz ou à Pforzheim. Moreau ne pouvait se flatter de donner le change au prince sur ce mouvement. En effet, celui-ci était à Canstadt, à portée d'occuper à temps la route d'Esslingen et de Blochingen, dans la vallée de la Filz, avec assez de monde pour arriver avant lui sur le Danube. La conséquence naturelle de cette manœuvre forçait les Autrichiens à continuer leur retraite sur ce fleuve, résultat que Férino eût également obtenu en débouchant de la Forêt Noire, et s'avancant par la rive droite. Moreau aurait donc fait un meilleur usage de sa supériorité en débordant la droite des Impériaux, les acculant au Danube, et les coupant de leurs communications avec Wartensleben; car c'est ainsi qu'il eût assuré sa jonction avec Jourdan. »

à leur tour, revinrent inutilement à la charge. Cette ferme et les hauteurs d'Esslingen restèrent au pouvoir des Autrichiens ; les Français retournèrent à Ruith, et mirent des piquets à la lisière de la forêt. 1796—an iv.
Allemagne.

Le général Taponnier ayant sous ses ordres les généraux La Roche et Lecourbe, et l'adjudant-général Houel, avait été chargé d'enlever le faubourg de Canstadt et le village de Berg. Les Autrichiens furent attaqués avec tant de vivacité, que, rompus et culbutés au premier choc, ils se débandèrent et prirent la fuite. Ils mirent tant de précipitation dans leur retraite qu'ils n'eurent pas même le temps de couper le pont qui mène du faubourg à la ville. Si le reste de l'armée eût été à portée de soutenir cette division, les Français auraient aisément forcé le passage, et contraint la droite de l'archiduc à se replier devant elle. Mais le général Moreau, occupé à manœuvrer contre la gauche des Autrichiens, n'avait pas compris ce point dans ses combinaisons, et le général Taponnier, abandonné aux seules forces qu'il avait au commencement de l'action, ne put pousser plus loin son avantage. Les Autrichiens occupaient la ville de Canstadt et la rive droite, avec des forces encore trop nombreuses pour que le général français espérât d'opérer son passage. Le reste du combat se réduisit donc à une fusillade assez vive, engagée sur les deux rives, et qui ne finit qu'à la nuit. Les Français firent, dans cette journée, environ trois cents prisonniers. La perte des Autrichiens était à peu près de huit cents hommes tués ou blessés. Celle des Français paraît avoir été égale.

Le même jour, l'aile gauche de l'armée française vint prendre position à Luisburg, et le général Desaix acheva de balayer entièrement la rive gauche du Neckar dans cette partie. Les deux armées restèrent le lendemain dans leurs positions respectives, sans que l'une ou l'autre parût vouloir faire aucun mouvement. C'était, dans les circonstances ac-

1796—an iv. tuelles, une faute grave de la part de l'archiduc, et lui-même
 Allemagne. en fait l'aveu dans ses Mémoires. Déjà il avait dérogé à son
 plan d'opération arrêté à Pforzheim, en attendant les Français à Canstadt. Car, si le général Moreau l'eût voulu, il
 pouvait, en changeant ses manœuvres et faisant appuyer le
 général Taponnier, forcer l'archiduc à recevoir la bataille.
 Mais c'était un tort plus grand de passer la journée dans cette
 même position, d'autant plus qu'il n'ignorait ni les projets
 de son adversaire, ni sa supériorité numérique, ni enfin l'oc-
 cupation de Louisburg par l'aile gauche de l'armée française :
 le temps qu'il gagnait, par ce délai, était loin de compenser
 celui qu'il perdait.

Mais si l'archiduc commettait une faute en restant ainsi
 inutilement sur les bords du Neckar, son adversaire ne de-
 vait point différer, comme il le fit, l'exécution du plan qu'il
 paraissait avoir conçu. En effet, quand, le 23 juillet, il
 voulut exécuter son mouvement général à droite pour venir
 passer le Neckar au-dessus d'Esslingen, où il voulait ap-
 puyer son aile gauche, afin de gagner la route de Goppingen,
 et les passages des montagnes d'Alb, l'archiduc, auquel il
 avait laissé le temps de réfléchir enfin sur sa position, et de
 deviner ses projets, l'avait prévenu pendant la nuit, et s'é-
 tait jeté lui-même dans ces montagnes. Pour effectuer cette
 retraite qui barrait ainsi aux Français le chemin qu'ils vou-
 laient suivre, le prince Charles s'était d'abord rendu à
 Schorndorf. Là, il divisa son armée en deux grosses col-
 onnes, dont l'une devait s'avancer par la chaussée de Waiblingen,
 et l'autre par Romelshausen. L'arrière-garde, également
 partagée en deux colonnes, s'établit à une heure après minuit
 à Kloss-Heppach et Beutelpach, d'où elle forma une chaîne
 de postes, par Blochingen et Kirchheim jusqu'à Owen. Le
 corps volant qui était placé à Ottmarsheim et Mündelsheim,
 se retira entre Winenden et Hanweiler.

Contrarié ainsi dans l'exécution de sa manœuvre, le général Moreau ne vit point d'autre parti à prendre que celui de poursuivre l'archiduc, et de le suivre dans un ordre à peu près analogue à celui que le prince avait pris dans sa retraite; le corps central de l'armée s'avança dans la vallée de Filz. La division du général Duhesme, qui avait quitté l'aile droite pour se rattacher au centre de l'armée, marchait à droite par Urach et Wisenseig, en côtoyant le pied des montagnes d'Alb. La seconde division de l'aile gauche, aux ordres du général Delmas, flanquait la gauche, en marchant par la vallée de la Rems.

1796—an iv.
Allemagne.

Le général Férino, avec l'aile droite, se trouvait toujours séparé de l'aile gauche et du centre. Au moment où le général Moreau s'avançait ainsi à travers les montagnes d'Alb, cette aile droite était vers Stockach, Tuttlingen, Waldshutt et Stuhlingen.

L'archiduc avait quitté avec d'autant plus de raison les bords du Neckar, qu'il venait d'être abandonné par plusieurs des contingens des cercles de l'empire. Nous avons déjà dit qu'après la prise du camp de Freudenstadt, le duc de Wurtemberg avait fait retirer ses troupes pour traiter avec la république. Un armistice fut arrêté entre ce prince et le directoire, le 17 juillet; le margrave de Baden traita également à peu près vers le même temps. Le reste du contingent de Souabe, se prévalant de la déclaration du landgrave de Furstemberg, portant que les princes souverains du cercle de Souabe négociaient avec la France, et que leurs troupes ne prendraient plus de part aux opérations, se retira, le 21 juillet, de Gamertingen à Biberach.

Au moment même où l'archiduc se préparait à quitter les bords du Neckar, le général Lindt, commandant les troupes saxonnes, lui déclara qu'il lui était impossible de s'éloigner des frontières de l'électorat, et de continuer la campagne. Ce

1796—an iv.
Allemagne.

Le prince essaya vainement de retenir le général saxon, celui-ci marcha vers Nirnberg, et se réunit à Furth, derrière la Rednitz, d'où il retourna en Saxe, au mépris de toute considération.

Chacun de ces États s'engagea, par les traités d'armistice conclus, à la neutralité, et à faire sa paix séparée avec la France. Ils s'obligèrent, tous également, à payer des sommes en argent, à livrer un nombre considérable de chevaux pour la cavalerie et l'artillerie¹.

Ainsi, sans remporter des victoires aussi éclatantes que celles de l'armée d'Italie, les armées françaises, en Allemagne, n'inspiraient pas moins de terreur aux petits princes, et forçaient ces derniers à implorer la paix, comme un bienfait, en reconnaissant les institutions républicaines. Nous avons dit, dans le quatrième volume, que l'exemple de la Prusse avait singulièrement influé sur ces dernières déterminations des princes d'Allemagne.

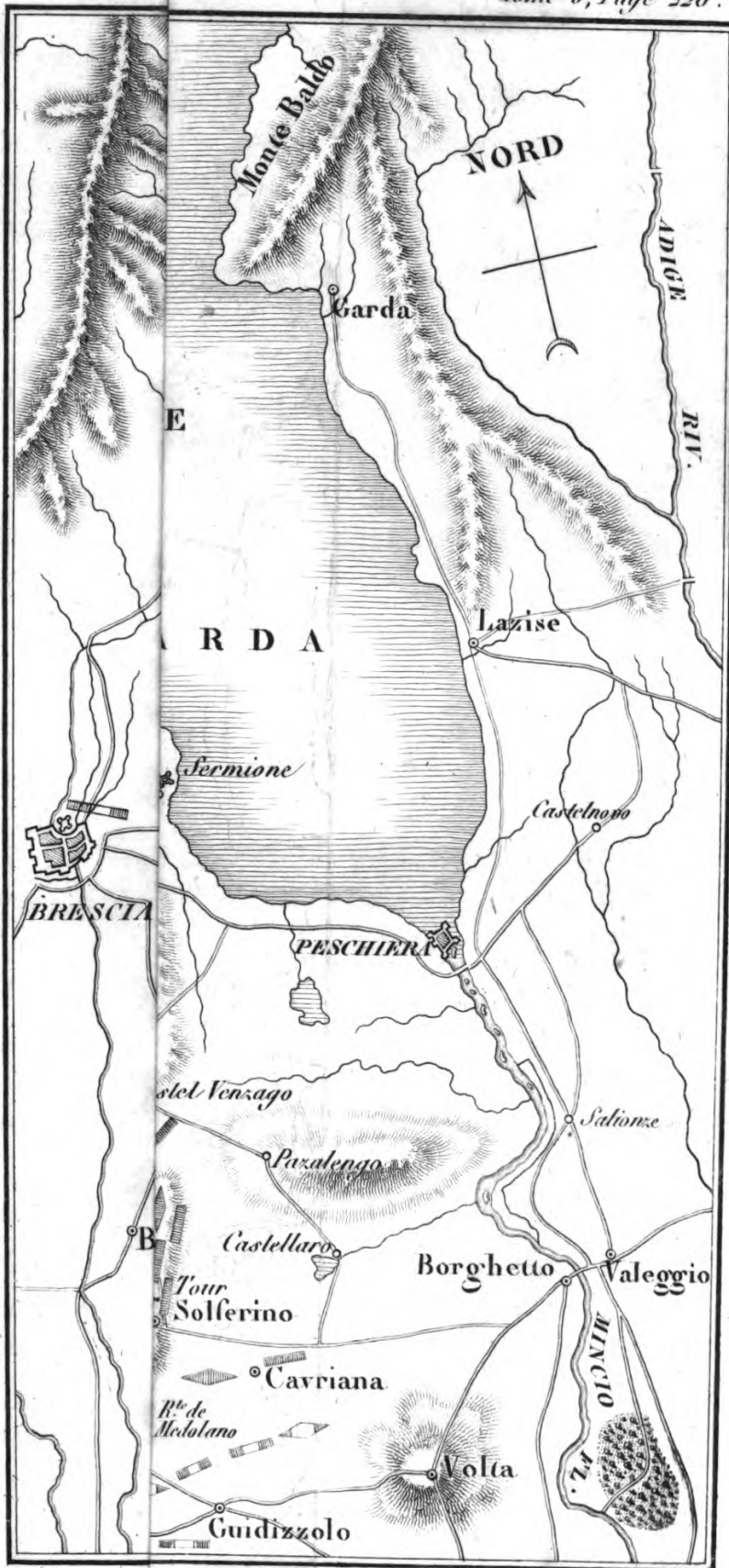
Le départ des contingens de Souabe et de Saxe affaiblissait l'armée autrichienne, dans le moment le plus critique, de dix mille hommes au moins. Suivant l'archiduc, l'effectif de cette armée ne montait pas, au 22 juillet, jour de son départ des bords du Necker, à plus de vingt-quatre mille fantassins et onze mille chevaux, y compris ceux qui se trouvaient sous les ordres du général Hotze.

5 août.
(18 therm.)
Italie.

*Combats de Salo, de Lonato, et bataille de Castiglione*².
— On a vu plus haut que l'Autriche avait pris la détermination

¹ Pour donner une idée de l'influence exercée par les succès des armées françaises, il est bon d'ajouter ici qu'il était stipulé dans des articles spéciaux, « Que le prince contractant continuerait à administrer ses états; que la religion serait protégée; que les postes et diligences pourraient circuler! »

² Journaux du temps, — Campagnes de Bonaparte, — Sièges et batailles, — Vie du maréchal Lannes, — Siège de Mantoue, — Jubé et Servan, — Histoire de France, — Desjardins, — Jomini, — Lacretelle, — Notes et Mémoires manuscrits.



5 Lieues .



d'envoyer une seconde armée en Italie, au secours de celle qui avait été vaincue sous le commandement du général Beaulieu. 1796—an iv.
Italie.

La pensée du cabinet de Vienne était moins, sans doute, de reconquérir les états perdus, que d'empêcher la prise de Mantoue, et de s'opposer aux efforts que feraient les Français pour déboucher, par les gorges du Tyrol, dans les Etats héréditaires, et venir ensuite, sous les murs de la capitale, opérer leur jonction avec les deux armées qu'ils avaient en Allemagne.

L'effet moral des rapides victoires de Bonaparte avait été d'autant plus grand, que Beaulieu, depuis ses dernières défaites, n'avait rien fait pour le diminuer. Frappé de stupeur par les revers multipliés qu'il avait essuyés, ce général, pour recevoir plus promptement des renforts trop lents à arriver jusqu'à lui, exagéra encore les dangers de sa situation. Protégé par la place de Mantoue, qui nécessitait l'emploi d'une partie des forces de l'armée française; retranché dans la position formidable de Roveredo, Beaulieu avait perdu toute son énergie; humilié d'avoir été battu par un jeune général auquel il n'avait pas supposé, d'abord, un génie aussi transcendant, le vieux guerrier sollicitait tous les jours son rappel. La lettre qu'il écrivit au conseil aulique, quelques jours après l'arrivée de son redoutable adversaire devant Mantoue, et que nous allons transcrire en partie, doit servir, entre autres choses, à prouver combien peut être désastreuse l'influence de l'intrigue, dans les cours où la naissance et d'autres considérations non moins futiles l'emportent trop souvent sur le mérite réel. « Je vous avais demandé un général, disait Beaulieu, et vous m'avez envoyé Argenteau¹. Je sais qu'il est grand seigneur, et qu'en récompense des arrêts que je lui ai ordonnés, on va le faire feld-maréchal de l'empire. Mais je vous préviens que je n'ai plus que vingt mille hommes,

¹ Le même qui avait été vaincu à Montenotte.

1796—an iv. et que les Français en ont soixante mille ; que je fuirai de-
 Italic. main , après demain , tous les jours *jusques en Sibérie* , s'il
prend envie à ces diables de m'y poursuivre. Mon âge me
 donne le droit de tout vous dire : en un mot dépêchez-vous
 de faire la paix , à quelque condition que ce soit. »

L'Autriche ne crut pas devoir céder aux avis d'un vieillard dont les chagrins affaiblissaient de plus en plus le moral. Quoique abattue par des revers si extraordinaires et si continus , elle se sentait encore la force de résister , et se flattait de pouvoir écarter l'orage qui la menaçait avec tant d'instance. Nous avons dit qu'elle avait tiré trente mille hommes de ses troupes sur le Rhin , pour les porter en Italie , et que le feld-maréchal Wurmser était destiné à remplacer Beaulieu. Ce puissant renfort arrivait à marches forcées , et Wurmser n'avait point tardé à le suivre.

Cependant des préparatifs immenses se faisaient dans les Etats héréditaires ; des levées extraordinaires avaient été ordonnées , et des manufactures d'armes organisées dans tous les lieux susceptibles de recevoir des ateliers. La capitale elle-même offrait à la fois l'aspect d'un camp et celui d'un arsenal. Une troisième armée se formait à Vienne , par les effets de l'inspiration des sentimens que peuvent faire naître l'honneur et l'enthousiasme dans une monarchie. Les jeunes gens les plus distingués de la ville s'armaient pour la défense de leur pays , à la voix de l'impératrice et des dames de la cour , occupées à broder pour cette milice des écharpes et des drapeaux magnifiques. Mais ces efforts exagérés , et cet enthousiasme factice , nés de l'amour et de la galanterie , plutôt que du véritable patriotisme , ne devaient servir qu'à augmenter le triomphe du général que les destins appelaient à l'humiliation de la maison d'Autriche.

Wurmser arriva à Trente , avec les troupes parties des bords du Rhin , vers le milieu de juillet. Il s'arrêta dans cette

ville pour y attendre les renforts qui devaient s'y rendre de l'intérieur des Etats héréditaires, et lorsqu'ils eurent rejoint, il s'occupa, sans retard, d'organiser la nouvelle armée. Celle-ci, portée promptement à soixante mille hommes, parut, aux yeux de son général, en état de délivrer l'Italie du joug des Français, et d'anéantir Bonaparte et ses formidables légions. Le plan que Wurmser se proposait de suivre pour parvenir à ce grand résultat, avait été rédigé par le chef de l'état-major-général de son armée, le général Weyrother. Il consistait dans des manœuvres propres à envelopper l'armée française. Mais ce projet engagea le général autrichien dans des mouvemens trop étendus, et que l'habileté de Bonaparte sut déjouer.

1796 — an iv.
Italie.

Voici la position de l'armée française au 20 juillet :

La division Serrurier, composée des première, dix-neuvième, quarante-cinquième et soixante-neuvième demi-brigades de ligne, et douzième légère ; des cinquième, sixième et septième bataillons de grenadiers ; du huitième régiment de dragons, septième de hussards, et de trois cent quatre-vingt-dix artilleurs et sapeurs, répartis en trois brigades, sous les ordres des généraux Pelletier, Serviez et Dallemagne, occupait, autour de Mantoue, les postes de Saint-Antoine, de Saint-Georges, de Cerese et de la Favorite. Toutes ces troupes formaient un total de dix mille cent un hommes.

Le général Augereau, après son expédition dans les Etats romains, était venu prendre position sur le Bas-Adige, et occupait Legnago et Ronco. Sa division, forte de cinq mille trois cent soixante-huit hommes¹, se composait des quatrième et cinquante-unième demi-brigades de ligne, du dixième régiment de chasseurs à cheval, et de cent trente-cinq artilleurs ;

¹ Il faut remarquer que le général Augereau avait laissé des troupes dans les légations de Bologne et de Ferrare.

1796—an iv. les généraux Beyrand , Robert et Gardanne commandaient
 Italie. ces troupes , sous Augereau.

La division du général Masséna , forte de quinze mille soixante-douze hommes , était répartie depuis Verone jusqu'au-dessus de Rivoli. Elle se composait 1° de la brigade du général Joubert , formée par les quatrième et onzième demi-brigades d'infanterie légère : la première campait à la Corona , la seconde à Preabocco ; 2° de la brigade du général Valette , formée par les dix-huitième et vingt-deuxième demi-brigades d'infanterie légère , postées à Pazzone , la Corona et Bussolengo ; 3° de la brigade du général Rampon , qui avait la vingt-septième demi-brigade légère à Verone , et la onzième de ligne à Bussolengo ; 4° de la brigade du général Victor , la dix-huitième de ligne à Segò , et la trente-deuxième à Verone. Les généraux Pigeon et Guillaume étaient également à Verone , avec le cinquième bataillon des Alpes , le quinzième régiment de dragons et le vingt-cinquième de chasseurs.

Le général Sauret occupait avec sa division , qui n'était que de quatre mille cinq cents hommes à peu près , les villages de Gavardo , Gazzano , Termini et Salò. Les généraux Guyeux et Rusca commandaient , sous les ordres de Sauret , la onzième demi-brigade de ligne , les vingt-septième et vingt-neuvième légères , le troisième bataillon des Allobroges , et cent huit artilleurs.

Les généraux Kilmaine et Despinois commandaient les troupes de réserve , et avaient sous leurs ordres les généraux de brigade Cervoni et Bertin. Cervoni était en route , pour rejoindre l'armée avec le quatre-vingt-cinquième régiment de ligne ; Bertin , qui commandait les cinquième et trente-neuvième régimens de ligne , était campé à Peschiera et Zevio. Le total de ces forces réunies pouvait monter à sept mille cinq cents hommes.

La réserve de cavalerie , sous les ordres du général Kil-

maine seul, était composée des cinquième, huitième et vingtième régimens de dragons, et des vingt-deuxième et vingt-quatrième régimens de chasseurs, et premier de hussards. Elle était cantonnée à Valeggio, et formait une force de quinze cent trente-cinq hommes de cavalerie.

1796—an iv.
Italie.

Ces troupes réunies, qui faisaient toute la force disponible de l'armée d'Italie, pouvaient monter à quarante-quatre mille combattans. Le surplus, composé des divisions des généraux Sahuget, Menard, Nacquart et Vaubois, était dispersé dans les pays conquis, et servait à former les garnisons de Ceva, Coni, Alexandrie, Tortone, Livourne, Milan, Pavie, etc.

Il n'est donc pas étonnant que le maréchal Wurmser, réunissant sous ses ordres l'élite des armées autrichiennes, et des hommes qui s'étaient enrôlés par enthousiasme et par amour de la patrie, eût osé concevoir l'espérance d'écraser cette faible armée, dont une bonne partie était encore occupée au siège de Mantoue. Afin de réussir dans cette grande entreprise qui devait rendre l'Italie à l'empereur, ou tout au moins débloquer Mantoue, le général autrichien résolut de commencer par faire des démonstrations, par la gauche de son armée, sur Legnago et Verone, de porter le gros de ses troupes par la route qui conduit du Tyrol sur le Monte-Baldo, et sa droite par celle qui conduit à Gavardo et à Brescia. Profitant ainsi de la grande supériorité de ses forces, il se flattait de pouvoir envelopper l'armée française et la contraindre à se rendre sans presque avoir combattu. Beaulieu, au commencement de la campagne, avait aussi conçu un semblable espoir; et Wurmser allait éprouver, à son tour, que ce n'est pas toujours le plus grand nombre de troupes qui donne la victoire.

Cependant les premières tentatives du général autrichien parurent répondre à ses espérances. Le 29 juillet, l'armée impériale se mit en mouvement. L'aile gauche, commandée

1796—an iv.
Italie.

par le général Davidowich, descendit la rive gauche de l'Adige, par Ala et Peri, sur Dolce, tandis qu'une colonne, aux ordres du général de Mezaros, se dirigeait sur Verone. Le centre, conduit par le maréchal Wurmser en personne, se porta entre l'Adige et le lac de Garda, sur les positions du Monte-Baldo. Le général Mélas, avec l'aile droite, se porta sur Luminari, par le revers du même Monte-Baldo. Enfin, un corps d'armée, séparé de dix à douze lieues de celui du maréchal, et composé de vingt-huit bataillons et de dix-huit escadrons avec vingt-quatre pièces de gros calibre, outre l'artillerie des régimens, descendit, sous les ordres du général Quasdanowich, la rive droite du lac de Garda, par Riva et Salo, afin de traverser ensuite les montagnes de Gavardo, et se diriger sur Brescia. Si l'on a bien fait attention aux positions occupées par la division du général Masséna, on verra qu'en manœuvrant ainsi que nous venons de l'indiquer, le maréchal Wurmser montrait surtout l'intention de l'accabler. Masséna, réduit à des forces de beaucoup inférieures en nombre, avait en vain couvert sa ligne de quelques retranchemens faits à la hâte. Il se trouvait dans l'impossibilité de résister.

En effet, à trois heures du matin, ce général se trouva tout-à-coup attaqué par la masse énorme de la gauche et du centre de l'armée autrichienne. Son avant-garde, commandée par le général Joubert, qui occupait les positions retranchées de Brentino et de la Corona, entre la montagne de ce dernier nom et l'Adige, essaya long-temps de soutenir, par des prodiges de valeur, l'attaque disproportionnée à laquelle elle était exposée. Pressée de front, et menacée de se voir déborder sur ses flancs par les troupes du général Sebottendorf, cette brave avant-garde céda à regret ses positions, et se vit obligée de se retirer sur Rivoli. Cependant le général Joubert ne quitta le champ de bataille que lorsque, affaibli par des pertes nombreuses, il ne pouvait plus combattre sans témé-

rité, et sans s'exposer à voir ses troupes enveloppées. La onzième demi-brigade légère éprouva une perte énorme. 1796—an iv.
Italie.

Pendant que le général Sebottendorf forçait ainsi les retranchemens de Brentin et de la Corona, le général Davidowich jetait un pont sur l'Adige, à Dolce, et se portait sur la rive droite avec la meilleure partie de ses troupes, afin de seconder l'attaque du général Sebottendorf. Dans le même moment, les généraux Mitrowsky et Mezaros poussaient leurs troupes, le premier sur la Chiusa, et le second sur Verone. Instruit de l'échec essuyé par son avant-garde, menacé par des divisions entières qui manœvraient toutes pour le déborder, le général Masséna reconnut qu'il serait imprudent de vouloir résister plus long-temps, et qu'il compromettrait le salut de sa division, et, par suite, celui de l'armée entière, s'il attendait l'ennemi. Il se repleya sur Piavesano, entre Rivoli et Castel-Nuovo. Très-heureusement pour lui, il ne fut point troublé dans ce mouvement rétrograde par les Autrichiens; car, si le maréchal Wurmser eût imité dans ses manœuvres la rapidité de son rival, il pouvait devancer Masséna dans sa retraite, s'emparer du défilé d'Osteria, seule route qui restât au général français pour gagner Rivoli; la majeure partie de cette division, enveloppée par de nombreux bataillons, eût été obligée de mettre bas les armes, ou de se faire exterminer pour s'ouvrir un passage.

Le 29 juillet, également, et pendant que le général Masséna évitait ainsi, par une retraite heureusement exécutée, les dangers dont il était menacé, le général Quasdanowich avait opéré son mouvement sur Salò. La division du général Sauret défendait ce poste important, qui couvrait la gauche de l'armée française. Nous avons fait connaître la faiblesse numérique de cette division. Cependant, quoiqu'il eût affaire à des forces plus que quadruples, qu'une nombreuse cavalerie rendait encore plus redoutables, le général Sauret osa

1796—an iv.
Italie.

résister à cette masse accablante. Les Autrichiens eurent besoin de faire les plus grands efforts pour vaincre l'opiniâtreté de ces braves Français résolus à défendre leur poste jusqu'à la dernière extrémité. Mais, après un combat qui dura plus de deux heures, et où le général de brigade Rusca fut dangereusement blessé, le général de division Sauret, voyant que l'ennemi faisait incessamment des progrès, ordonna la retraite, et les Autrichiens occupèrent Salo. Le général Guyeux, coupé avec un bataillon de la quinzième légère, se jeta dans un grand bâtiment, s'y renferma, s'y défendit avec une rare bravoure contre les forces ennemies. Sauret, poursuivi vivement par Quasdanowich, se trouva dans l'impossibilité de porter du secours à la ville de Brescia. Une partie du corps d'armée de Quasdanowich s'étant déjà dirigée de ce côté, s'en empara, et fit prisonniers quatre compagnies d'infanterie, un escadron du quinzième de chasseurs, deux généraux, et quelques officiers supérieurs¹, qui étaient malades dans cette ville. Le général

¹ L'un des guerriers qui devaient depuis faire le plus d'honneur à la France, Lasalle, mort glorieusement à la célèbre journée de Wagram, où il commandait une division, était au nombre des officiers pris à Brescia. Il servait à l'armée d'Italie en qualité d'adjoint à l'adjutant-général Kellermann, fils du vainqueur de Valmi. Lasalle, conduit au quartier-général de Wurmser, fut interrogé par le vieux maréchal autrichien sur l'âge que pouvait avoir ce Bonaparte dont la réputation était devenue tout à coup si éclatante. *L'âge qu'avait Scipion lorsqu'il vainquit Annibal*, répondit Lasalle avec une noble fierté qui ne déplut point au vieux Wurmser. Flatté de se voir lui même comparé indirectement au héros carthaginois, il fit à Lasalle l'accueil le plus aimable, et ne tarda pas à le renvoyer sur parole.

« Lasalle, dit le lieutenant-général Thiébault, qui a bien voulu nous communiquer ses mémoires manuscrits sur la campagne que nous décrivons, était sans contredit le plus brillant officier de l'armée d'Italie. Aux avantages de la jeunesse, de la force et de la beauté physiques, il joignait une instruction variée, toutes les qualités de l'esprit et du cœur, et une gaieté imperturbable. Mais il avait de plus une activité infatigable, une vaillance héroïque, l'enthousiasme de ses devoirs et de son état, une capacité rare, un attachement invariable pour ses amis, et la tendresse la plus touchante pour sa mère.

Sauret continua sa retraite jusqu'à Dezenzano, où il s'arrêta. 1796—an iv.
Des courriers envoyés par les généraux Masséna et Sauret Italie.

« On conçoit qu'organisé de cette manière, la gloire laissait quelques intervalles à l'amour ; et, sans suivre Lasalle dans la carrière de la galanterie qu'il a si heureusement parcourue, je dirai qu'il s'était vivement attaché à la marquise de Sali, une des femmes les plus citées de la Haute-Italie pour son esprit et ses charmes, qui s'était éprise pour lui de la passion la plus ardente, qui depuis s'est empoisonnée de désespoir de l'avoir perdu, et qui demeurait à Vicence.

« Les événemens de la guerre, qui avaient conduit la division Masséna (dont Lasalle faisait partie) à Vicence, et qui avaient donné lieu à cette liaison, avaient depuis éloigné l'armée, et séparé Lasalle de la marquise. Ingénieux de sa nature, l'amour leur avait fait trouver les moyens de correspondre à travers l'armée autrichienne. Mais Lasalle n'était pas homme à s'en contenter ; et, pour substituer quelques réalités à ces compensations illusoires, il résolut une des tentatives les plus hardies que l'amour ait jamais fait entreprendre.

« Il choisit vingt-cinq hommes dans le premier régiment de cavalerie, un des meilleurs corps que nous eussions alors. Sans ordre et sans avoir aucun confident, il les rassemble à la nuit, passe sans être aperçu entre les vedettes ennemies, échappe aux postes, gagne les derrières de l'armée autrichienne, et, marchant par des routes non fréquentées, arrive vers minuit à Vicence, qu'il savait ne pas être gardée, y cache sa petite troupe, et court chez la marquise de Sali.

« Vers deux heures du matin quelques coups de pistolet se font entendre. Aussitôt Lasalle est à cheval, et a rejoint son escorte. Les routes qu'il a d'abord suivies sont occupées ; il se rappelle un pont qui juge ne pas devoir l'être. Il y court : trente-six hussards le gardent ; ils les charge, les culbute, prend neuf chevaux, qu'il ramène en prenant des chemins de traverse, évitant les cantonnemens et les postes, se donnant pour Allemand à ceux qu'il ne peut éviter ; et ne perdant pas un moment, il arrive aux avant-postes de l'ennemi, au milieu desquels il pénètre de vive force, et rentre à Saint-Martin-d'Albaro, d'où il était parti, sans avoir perdu un seul homme.

« Le général en chef de l'armée d'Italie passait ce jour-là en avant de Verbenna, la revue des divisions Masséna et Augereau. Tout le monde était dans la plus grande tenue, et Lasalle, qui se faisait toujours remarquer par le luxe de ses chevaux, de ses équipages et de son costume militaire, arrive avec des vêtemens de course, monté sur un des chevaux autrichiens qu'il avait pris, et auquel il avait eu soin de laisser sa selle, sa bride et jusqu'à son licou de corde.

« La surprise fut générale ; et « *Quel cheval avez-vous là ?* fut le premier mot qui lui fut adressé. La réponse était simple : « *Un cheval que je viens de prendre — Où ? — A Vicence — Etes vous fou ? — J'en ar-*

1796—an iv. au général en chef, lui apprirent en même temps et le mou-
 Italie. vement opéré par le maréchal Wurmser, et le résultat de sa première attaque contre l'armée française.

Il n'y avait pas un moment à perdre, et Bonaparte sentit que ce mouvement rapide des Autrichiens, avec des forces aussi nombreuses et qui débordaient son armée, exigeait un plan hardi et qui embrassât tout l'ensemble des opérations ennemies. C'était surtout dans une circonstance aussi difficile que son génie entreprenant avait besoin de devancer l'expérience, et de s'aider de toutes les conceptions que peut inspirer une brillante théorie. En méditant sur la marche des colonnes ennemies, il vit le point sur lequel il lui importait de rassembler les forces françaises. Il reconnut que s'il n'était pas en mesure de s'opposer en même temps à la marche des corps qui le menaçaient si instamment, il y avait néanmoins possibilité de les attaquer et de les battre séparément. En effet, en rétrogradant avec célérité sur le Mincio, position centrale dont il était le maître, il lui était loisible d'envelopper le corps du général Quasdanowich, descendu, comme nous venons de le rapporter, par la rive droite du lac de Garda sur Salo, et de là sur Brescia : après avoir battu, pris ou dispersé

rive.... » et l'anecdote suivit, substituant seulement, au motif de l'amour, le désir de l'officier d'avant-garde d'avoir des détails certains sur les forces, la position et les projets de l'ennemi. En effet, dans les rapides moments qu'il avait passés à Vicence, il avait concilié les soins de la guerre avec ceux de l'amour. Il rapportait des nouvelles si importantes, que, ne pouvant être puni, Lasalle (qui alors était capitaine de hussards), fut fait chef d'escadron. »

Cette anecdote paraît avoir eu lieu quelque temps après celle qui a été citée plus haut, puisque, dans le premier cas, Lasalle n'était qu'adjoint à l'adjutant-général Kellermann. Quel dommage qu'un guerrier qui joignait ainsi à la plus haute valeur toutes les qualités d'un vrai chevalier français, ait été moissonné aussitôt dans la noble carrière qu'il parcourait avec tant de gloire ! Heureusement son jeune fils, maréchal-des-logis dans les gardes-du-corps de S. A. R. MONSIEUR, promet déjà d'être le digne successeur d'un tel père, et sans doute, un jour, il consolera la France de la perte d'un de ses héros.

ces troupes , il revenait ensuite sur le Mincio attaquer le centre et la gauche de l'armée de Wurmser , et rejetait ce dernier dans le Tyrol. Mais , pour l'exécution de ce grand mouvement stratégique, il fallait à l'instant lever le siège de Mantoue , repasser de suite le Mincio ; car , nous le répétons, les Autrichiens s'avançaient avec tant de rapidité , que le moindre retard eût eu le plus funeste résultat.

1796—an iv.
Italie.

Bonaparte prit donc la résolution d'abandonner le siège de Mantoue. L'impossibilité du transport de toute l'artillerie qu'il y avait rassemblée, et qui provenait des arsenaux ennemis, le décida à laisser devant la place cet attirail dont la perte au surplus ne pouvait pas entrer en parallèle avec le danger auquel l'armée se trouvait exposée.

Nous allons entrer maintenant dans des détails authentiques , mais fort peu connus, sur les opérations qui précédèrent et suivirent l'exécution du plan du général en chef de l'armée d'Italie, et nous pensons qu'on nous saura gré d'avoir donné ce développement à un morceau historique d'un si grand intérêt.

Immédiatement après avoir reçu la nouvelle des attaques faites , par les généraux Davidowich et Quasdanowich , sur les divisions Masséna et Sauret , Bonaparte avait envoyé au général Augereau , qui se portait à la rencontre de la colonne du général Mezaros sur Verone , l'ordre de faire sa retraite sur Roverbella , de rompre les ponts de Porto-Legnago , de brûler ses affûts de position , d'enlever de ses magasins tout ce qu'il pourrait emporter , et d'attendre dans ce même village de Roverbella une destination ultérieure.

Augereau exécuta ponctuellement cet ordre, et trouva , à son arrivée à Roverbella , la plus grande confusion. Le village était encombré par les équipages des administrations de l'armée, que la marche de l'ennemi avait frappées d'une terreur panique. Le général parvint à rétablir l'ordre , à faire

1796—an iv.
Italie.

déblayer les rues pour le passage des troupes, qui s'établirent en avant du village.

C'était le 30 juillet. Bonaparte arriva à trois heures de l'après-midi à Roverbella, descendit chez Augereau, et lui fit part de la situation des deux armées. Augereau fut d'avis de réunir sans délai toutes les forces disponibles, et il ajouta que, puisque l'ennemi venait de s'emparer de San-Marco et de Brescia (Bonaparte venait d'en recevoir la nouvelle), il fallait sans balancer marcher pour l'en chasser, et rétablir les communications avec Milan; il s'offrit pour cette expédition. Bonaparte, qui avait conçu les mêmes idées, dit à Augereau qu'il allait faire lever sur-le-champ le siège de Mantoue. Le bouillant général de division voulut combattre cette dernière résolution; mais il ne parvint pas à convaincre le général en chef, dont le plan était déjà formé.

Cependant, l'armée se rassemblait sur le Mincio. Masséna vint à Castel-Nuovo, la réserve et la cavalerie à Villa-Franca. Les troupes du général Serrurier quittèrent leurs positions devant Mantoue; et, pour couvrir les communications directes avec Cremonne, Pizzighettone et Plaisance, ces mêmes troupes vinrent occuper Pozzolo, à l'exception de la brigade postée sur la rive gauche du Mincio pendant le siège, et qui vint renforcer la division Augereau à Roverbella.

La division Quasdanowich s'était avancée de Brescia sur la rivière de Chiese à Ponte-San-Marco. La brigade du général Ocskay se dirigea sur Lonato, et les deux autres sur Monte-Chiaro. De son côté l'armée française continua son mouvement, pendant la nuit du 30, en deçà du Mincio sur la rive droite.

Le général Sauret reçut, le 31 juillet, l'ordre de marcher sur Salo pour délivrer le général Guyeux renfermé, comme on l'a vu, avec un seul bataillon, dans un bâtiment qu'il défendait avec la plus étonnante bravoure. Pendant ce

temps, le général Dallemagne devait attaquer le général Ocs-
kay dans Lonato, et le chasser de cette ville à quelque prix
que ce fût. Le général Sauret réussit dans son entreprise,
repoussa les troupes ennemies de Salo, leur prit deux dra-
peaux, deux pièces de canon, fit deux cents prisonniers. Le
général Guyeux et son bataillon venaient de se couvrir de
gloire. Ils avaient combattu quarante-huit heures sans vivres,
et sans un moment de relâche.

1796—an iv.
Italie.

Le général Ocskay prévint l'attaque du général Dallemagne. Il sortit de Lonato, et engagea un combat des plus opiniâtres et des plus meurtriers. L'avantage, long-temps indécis, resta enfin aux Français. Les Autrichiens furent défaits, laissèrent un grand nombre de morts et de blessés sur le champ de bataille, et six cents prisonniers entre les mains des vainqueurs. Ce fut dans ce combat de Lonato que la trente-deuxième demi-brigade, si renommée parmi les braves, mérita ce que le général en chef dit d'elle dans le rapport qu'il adressa au directoire : « J'étais tranquille, la trente-deuxième était-là ! »

La retraite des Autrichiens de Lonato permit à la division Masséna de prendre position en ce dernier endroit, et à Ponte-San-Marco.

Le premier août, Augereau se porta à marches forcées sur Brescia, toujours en combattant depuis le passage de la Chiese, et ce général chargea lui-même, à la tête de quatre cents chevaux, la queue de la colonne ennemie au moment où celle-ci évacuait la ville. La retraite se fit avec tant de précipitation de la part des Autrichiens, que les Français purent retrouver leurs magasins et les malades qui étaient restés dans la ville lors de son occupation par les troupes du général Quasdanowich.

Ce dernier, après le mouvement du général Sauret sur Salo et l'issue du combat de Lonato, n'avait point jugé pru-

1796—an IV.
Italie.

dent de s'exposer à perdre sa communication par Riva , et s'était replié de Monte-Chiaro , où il se trouvait avec deux brigades de sa division , sur Gavardo. En faisant réoccuper Salo , Augereau fit occuper Monte-Chiaro.

Cependant le maréchal Wurmser , après la réussite de son attaque sur la division Masséna à la Corona , s'était avancé avec lenteur et précaution sur Mantoue. Il entra dans cette place , le 31 juillet , aux vives acclamations de la garnison et des habitans qui saluaient en lui un libérateur. Le 1^{er} août , le maréchal fit prendre des positions sur le Mincio , et envoya les généraux Bayalitch et Weindorfen former le blocus de Peschiera. Il porta le général Mézaros sur le Mincio inférieur , et fit suivre , par la garnison de Mantoue , la retraite de la division Serrurier sur Borgo-Forte et Marcaria. Mais , au lieu de presser vigoureusement l'armée française dans la position hasardeuse où elle se trouvait , Wurmser , glorieux d'avoir réussi à dégager Mantoue , et regardant cette opération comme un grand triomphe , s'amusa à faire entrer dans la place , avec un grand appareil , tout l'équipage de siège et les approvisionnemens que les Français avaient abandonnés dans leurs ouvrages et dans leurs positions. Il pensait que le mouvement du général Quasdanowich suffirait seul pour forcer les Français à une retraite précipitée. Mais son erreur fut de courte durée : car dans la nuit même du premier août , il apprit que toutes les forces françaises s'étaient portées sur la Chiese , à la rencontre du corps autrichien , et que ce dernier venait d'être battu à Salo , à Lonato et à Brescia. Wurmser reconnut alors la nécessité de se rapprocher du général Quasdanowich , et marcha , le 2 , sur Goito , en poussant ses avant-gardes sur Castiglione.

Le général Valette gardait ce dernier poste avec dix-huit cents hommes. Il avait reçu de Bonaparte l'ordre de se défendre jusqu'à la dernière extrémité , afin de retarder le plus

long-temps possible la marche du maréchal Wurmser. Le général en chef français avait bien prévu que son adversaire ne tarderait pas à le suivre dans sa propre marche sur Quasdanowich. A la vue des avant-gardes autrichiennes, le général Valette, par une faiblesse inexcusable et qui tient de la lâcheté, abandonne Castiglione avec une partie de sa troupe, et vient à Monte-Chiaro, jeter l'alarme et l'épouvante parmi les troupes du général Augereau, qui venaient d'occuper ce poste, en annonçant que le surplus de son monde était tombé dans les mains de l'ennemi. Le général Augereau arrivait alors dans Monte-Chiaro. Il était resté à Brescia, après le départ de sa division, pour ordonner quelques dispositions relatives aux subsistances et aux munitions. Après avoir accablé le général Valette de reproches sur son étrange conduite, de laquelle ce dernier n'apportait aucun motif plausible, Augereau donna l'ordre au général Robert de rallier les troupes fugitives et de les ramener à Monte-Chiaro. Cependant les détachemens abandonnés dans Castiglione, et que Valette prétendait avoir été pris par l'ennemi, avaient fait face à celui-ci. Ils réussirent à opérer leur retraite en bon ordre sur Ponte-San-Marco, où ils se réunirent à la division Masséna.

Vers quatre heures de l'après-midi, le général Bonaparte arriva à Monte-Chiaro. Il venait d'apprendre que Valette avait abandonné Castiglione, et cette dernière circonstance le faisait hésiter dans la continuation de son plan d'attaque. Il communiqua à Augereau le dessein d'effectuer sa retraite sur le Pô. Mais ce dernier général combattit fortement ce projet, en s'appuyant surtout de la bonne disposition des troupes sous ses ordres; disposition qui, sans doute, était commune aux autres divisions de l'armée. Bonaparte voulut s'assurer de ce que lui disait Augereau, et annonça l'intention de passer en revue la division de ce général. Les officiers-généraux et supérieurs de cette même division vinrent, à ce moment,

1796—an iv. présenter leurs hommages au général en chef. « Venez dans
 Italie. nos camps, dirent ces braves à Bonaparte; vous jugerez de
 l'esprit qui anime les soldats que nous commandons. — Sa-
 vez-vous, mes amis, reprit le général en chef, que vous
 avez devant vous vingt-cinq mille hommes des vieilles bandes
 autrichiennes, commandés par Wurmser? — Qu'importe!
 s'écrièrent à l'instant, et d'une voix unanime, les vainqueurs
 de Lodi. Général, nous n'avons jamais compté nos ennemis;
 reposez-vous sur nous. Aux Pyrénées nous avons vaincu les
 ennemis de la France, nous saurons encore les vaincre en
 Italie. » Bonaparte se rendit au camp devant Monte-Chiaro.
 Les troupes d'Augereau étaient rangées en bataille sur le
 front de bandière, les armes en faisceaux. A la vue du général
 en chef, elles l'accueillirent aux cris de *vive la république!*
vivent nos braves généraux! *A l'ennemi: point de retraite!*
 Quelques soldats s'élancent hors des rangs, et montrant à
 Bonaparte les hauteurs de Castiglione, lui dirent: « C'est
 là que nous jurons de remporter la victoire ou de périr
 tous. » Ces expressions du plus noble enthousiasme fixèrent
 l'irrésolution du général en chef, qui, se tournant vers Au-
 gereau, lui dit avec une émotion visible: « Oui, je dois
 croire qu'avec des braves comme ceux-là, on ne peut pas
 être vaincu¹. »

Cependant Bonaparte avait suspendu sur-le-champ le gé-

¹ La relation manuscrite dont nous avons extrait les détails qu'on vient de lire, y ajoute des réflexions que nous croyons devoir également transcrire ici. « J'en appelle à ceux qui méditent sur les événemens: la fermeté du général Augereau ne décida-t-elle pas du sort de la bataille de Castiglione? Ce maréchal est descendu dans la tombe avant que la France ait connu les droits qu'il acquit à la reconnaissance nationale dans cette célèbre journée. Bonaparte, en conférant à Augereau le titre de duc de Castiglione, n'a point rapporté dans sa patente la nature des services que le maréchal lui avait rendus dans cette circonstance. Il semblait vouloir en effacer le souvenir: c'est à l'historien à réparer cette injustice. »

néral Valette de ses fonctions , en l'envoyant sur les derrières de l'armée. Cet officier-général avait déjà montré fort peu de courage à l'attaque de la Corona ; il n'était guère à sa place au milieu de tant de braves.

1796—an IV.
Italie.

Tandis que Valette se déshonorait ainsi à Castiglione , le général Sauret avait été de nouveau attaqué dans Salo , par les troupes du général Quasdanowich , qui s'était replié , ainsi qu'on l'a vu , de Monte-Chiaro sur Gavardo , dans la crainte de voir sa communication coupée sur Riva , situé à l'extrémité du lac de Garda. Le général fut forcé d'abandonner Salo à des troupes bien plus nombreuses que les siennes ; mais le général Guyeux reçut l'ordre d'aller reprendre ce poste important avec des renforts qu'on lui donna.

Bonaparte , après avoir passé en revue les troupes de la division Augereau , fit ses dispositions pour attaquer le maréchal Wurmser. En envoyant l'intrépide général Guyeux sur Salo , le général en chef avait eu pour but de contenir le général Quasdanowich , pendant l'action que lui-même allait engager. Le 3 août , à la pointe du jour , l'armée française se mit en mouvement. Le général Masséna se trouvait au centre , à Calcinato et San-Marco , il marcha sur Lonato. La division Augereau formait la droite à Monte-Chiaro ; elle se porta sur Castiglione. La gauche était formée par les troupes du général Guyeux , qui marchait sur Salo.

En apprenant ce dernier mouvement qui s'était effectué dans la soirée du 2 , le général Quasdanowich craignait encore pour ses communications , et détacha , dans la nuit , le prince de Reuss , avec sa brigade , pour chercher le général Guyeux , et le combattre. Lui-même se mit en mouvement , le 3 au matin , pour essayer de donner la main au maréchal Wurmser , par Lonato , et la brigade Ocskay s'avança sur cette dernière ville. Le général Ott devait marcher sur Dezenzano ; et

1796—an iv.
Italie.

le prince de Reuss, n'ayant point rencontré le général Guyeux, se rabattit plus tard sur la route de Lonato.

Le général Ocskay, en se portant sur Lonato, rencontra l'avant-garde du général Masséna qui prenait la même direction. Le général Pigeon, commandant ces troupes, les engagea un peu trop fortement. Il fut fait prisonnier avec un certain nombre de soldats. La dix-huitième légère éprouva une perte considérable, et trois pièces d'artillerie légère restèrent entre les mains des Autrichiens¹. Fort heureusement cette troupe d'avant-garde, dans sa retraite, vint se placer derrière un canal et quelques éminences qui empêchèrent l'ennemi de suivre son avantage. Bonaparte, qui s'était porté en tête de la division Masséna, arriva bientôt sur ce point. Il fit former les dix-huitième et trente-deuxième demi-brigades de ligne en colonnes serrées par bataillons, en les faisant soutenir par le quinzième régiment de dragons. Les deux colonnes s'avancèrent au pas de charge sur les Autrichiens, qui, fiers de leur premier succès, s'étendaient dans la plaine pour envelopper les deux braves demi-brigades. Ce dernier mouvement ne pouvait effrayer Bonaparte, dont le coup-d'œil exercé embrassait les forces auxquelles il avait affaire; il jugea que les Autrichiens s'affaiblissaient beaucoup en se prolongeant ainsi,

¹ Le colonel Graham, dans sa très-inexacte et très-partiale *Histoire des campagnes d'Allemagne, d'Italie, de Suisse, etc., de 1796 à 1799*, donne, à cette occasion, une nouvelle preuve de sa mauvaise foi. Ce prétendu témoin oculaire avance que le général Ocskay, avec ses quatre mille hommes, eut affaire à dix mille hommes de la division Masséna; tandis qu'effectivement le général Pigeon n'avait avec lui que la dix-huitième légère et une demi-batterie d'artillerie légère.

M. Graham, devenu depuis général, doit avoir appris devant Berg-op-Zoom, en 1814, qu'on ne bat pas si aisément des Français en forces supérieures, puisqu'une poignée de conscrits a suffi pour mettre en déroute près de quatre mille hommes de l'armée que lui, général Graham, commandait alors.

et qu'il leur serait difficile de résister au choc des deux masses qui s'avançaient contre eux. En même temps, faisant déployer les quatrième et dix-huitième d'infanterie légère à droite et à gauche de ces deux colonnes d'attaque, il les fit tirailler pour contenir les deux ailes ennemies. Les dix-huitième et trente-deuxième de ligne continuèrent rapidement leur marche sur le centre; et Bonaparte, par surcroît de précaution, fit marcher en réserve la onzième demi-brigade de ligne et le vingt-cinquième régiment de chasseurs. Ainsi que l'avait prévu le général français, les troupes autrichiennes ne purent résister à cette attaque si fortement combinée : Lonato fut enlevé; le quinzième régiment de dragons chargea les hulans du général Ocskay, et reprit les trois pièces d'artillerie légère perdues au commencement de l'action. Toute la colonne fut dispersée; une grande partie, déjà prévenue par la gauche, fut rejetée sur le lac de Garda et sur Dezenzano. Cependant comme les fuyards, en longeant les bords du lac de Garda du côté de Peschiera, auraient pu gagner le Mincio, ou bien, remontant du côté de Salo, inquiéter les derrières du général Guyeux, ou enfin chercher à se réunir aux troupes de Quasdanowich, Bonaparte reconnut qu'il était essentiel de les prévenir à Dezenzano, et dirigea sur ce point son premier aide-de-camp Junot, avec la compagnie des guides à cheval de l'armée, en la faisant soutenir, à quelque distance, par le quinzième régiment de dragons, et la quatrième demi-brigade légère. Arrivé près de Dezenzano, l'aide-de-camp Junot atteignit le régiment d'hulans que commandait le colonel Bender, et faisant un détour sur la droite, il vint charger de front ce régiment, dont il blessa le colonel. Entouré bientôt par un gros de hulans, Junot, sans se concerter, en tua six de sa main; mais il fut culbuté dans un fossé, après avoir reçu cinq coups de sabre assez profonds. Il courait risque d'être fait prisonnier, lorsque, fort heureuse-

1796—an iv.
Italie.

1796—an IV.
Italie.

ment, les guides, qui s'étaient ralliés, et le quinzième de dragons, accourus en toute hâte, vinrent le dégager. Les Autrichiens, à leur tour serrés de près, ayant en tête la colonne de Junot, et en queue les dix-huitième et vingt-deuxième qui marchaient également sur Dezenzano, auraient été forcés de mettre bas les armes, sans l'arrivée de la brigade du prince de Reuss, qui, n'ayant point rencontré le général Guyeux, se rabattait sur la brigade Ocskay, comme nous l'avons indiqué plus haut. Le prince de Reuss dégagea cette partie de la brigade Ocskay; et ces troupes prirent le parti de se retirer vers Salo. Les Français continuèrent de les poursuivre : Salo venant d'être occupé par la colonne du général Guyeux, l'ennemi se trouva une seconde fois entre deux feux, et éprouva une perte considérable¹. Dans sa marche sur Salo, le général Guyeux avait poussé devant lui la colonne du général Ott, et celle-ci était venue reprendre son camp de Gavardo. Ainsi les troupes de Quasdanowich se trouvaient paralysées. Une partie errait dispersée dans les montagnes, jusqu'à ce que les événemens du lendemain vinsent décider de son sort.

Après avoir retracé les mouvemens de la gauche et du centre, retournons à la droite de l'armée française.

Tandis que le général en chef rétablissait le combat à l'avant-garde du général Masséna, Augereau marchait avec ses braves sur Castiglione; il replia les avant-postes de l'ennemi, mais il trouva la division du général Liptay, postée assez avantageusement à droite et à gauche du village.

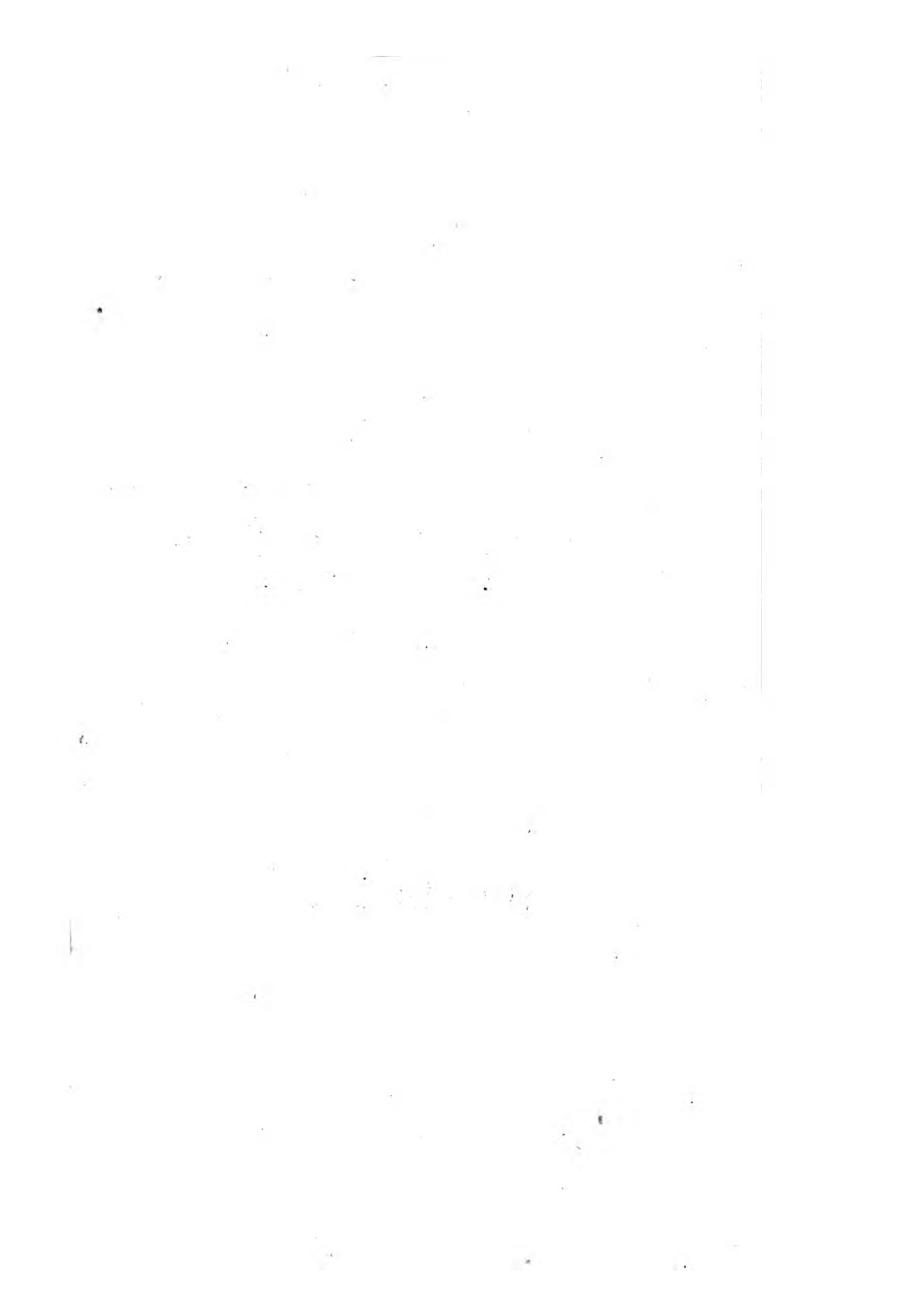
Augereau donna au général Beyrand, l'ordre d'attaquer les hauteurs à la droite de Castiglione, avec la quatrième demi-brigade de ligne et la dix-septième légère. Le général Ver-

¹ Il est nécessaire de jeter un coup-d'œil sur la carte pour bien entendre ces mouvemens compliqués. Le plan de la bataille de Castiglione réunit tous les détails, indispensables à l'intelligence de ces affaires.



AUGEREAU.

Ambroise Tardieu Dixerit.



dier , à la tête des grenadiers réunis , attaqua le château de Castiglione. Deux bataillons de la soixante-neuvième, sous le commandement du général Pelletier, menacèrent la droite de l'ennemi. Augereau avait fait partir, dans la nuit, le général Robert, avec la cinquante-unième de ligne, pour tourner le flanc gauche des Autrichiens; et ce général s'était embusqué sur les derrières pour soutenir ce mouvement général; un bataillon de la soixante-neuvième, la quarante-cinquième demi-brigade et le vingt-deuxième régiment de chasseurs s'avancèrent dans la plaine. Pendant ce temps la réserve, aux ordres du général Kilmaine, était en marche pour se réunir à la division Augereau.

1796—an IV.
Italie.

Le combat s'engagea très-vivement de part et d'autre; les Autrichiens firent une glorieuse résistance, mais les troupes d'Augereau avaient juré de vaincre, et l'ennemi fut enfin obligé de céder aux plus généreux efforts. Le général Liptay s'apercevant, dans sa marche rétrograde, de l'infériorité des troupes qui le poursuivaient, reforma sur-le-champ les siennes, qui revinrent à la charge pour être repoussées une seconde fois; elles vinrent tomber sous le feu de la cinquante-unième demi-brigade embusquée, comme nous venons de le dire, sur les derrières. Cette rencontre inattendue augmenta le désordre parmi les Autrichiens, et les pertes qu'ils venaient d'éprouver.

Augereau, maître du village, attaqua ensuite le pont de Castiglione avec une partie de sa réserve renforcée d'un bataillon de la quatrième légère, que Bonaparte avait détaché de Lonato. Cependant la tête de colonne des autres troupes du général Wurmser arrivait par Guidizzolo, et le général Liptay, ayant reçu quelques renforts, cherchait à se maintenir dans une position où il allait être rejoint par des troupes nombreuses. Il fit une manœuvre pour gagner les Français par leur droite; Augereau, qui s'aperçut de ce mouvement, fit déployer dans la plaine les quatrième et cinquante-unième

1796—an IV.
Italie.

de ligne et la dix-septième légère ; à cet instant la réserve du général Kilmaine débouchait ; Augereau la plaça pour soutenir sa ligne. Il fit garder les hauteurs par le général Pelletier qui , indépendamment de la soixante-neuvième demi-brigade , eut sous ses ordres l'autre partie de la réserve qu'Augereau n'avait pas employée à l'attaque du pont de Castiglione : c'étaient la quarante-cinquième demi-brigade de ligne et un escadron du vingt-deuxième de chasseurs.

Le combat, déjà engagé au pont de Castiglione, devint général sur la ligne. Les Autrichiens, encouragés par l'espérance d'être promptement appuyés par les troupes qu'amenait le maréchal Wurmser, soutinrent, avec la plus grande vigueur, le choc des soldats d'Augereau animés par les succès qu'ils venaient de remporter, et qui, croyant avoir affaire au gros de l'armée autrichienne, n'en combattaient pas avec moins d'intrépidité. Mais le pont de Castiglione fut forcé, et la division Liptay, qui formait l'avant-garde de Wurmser, obligé de se replier sur le corps d'armée.

Un combat aussi opiniâtre coûta aux Français la perte du général Beyrand, et celle des chefs de brigade Pourailler, de la quatrième ; Bourgon, du premier de hussards ; et Marnet, du vingt-deuxième de chasseurs ; ces officiers supérieurs furent tués sur le champ de bataille.

Ainsi, Bonaparte avançait heureusement dans l'exécution de son vaste plan, et les combats de Lonato et de Castiglione étaient les premiers gages des succès qu'il pouvait en espérer. Les Autrichiens venaient de perdre, dans ces deux affaires, trois à quatre mille hommes tués, blessés et fait prisonniers, et vingt pièces de canon.

Toutefois le sort de l'Italie n'était pas encore décidé, et les Autrichiens avaient des forces trop considérables pour que Bonaparte n'eût point calculé toutes les chances. Il était facile de prévoir que, tirant de Mantoue tout ce qui se trouvait dis-

possible en troupes, et ne se regardant point comme vaincu, le maréchal Wurmser, à la tête de près de vingt-cinq mille hommes de bonnes troupes, allait faire les plus grands efforts pour se porter en avant, et essayer de donner la main à Quasdanowich. Cette observation ne pouvait échapper à un général comme Bonaparte : aussi prit-il la résolution de se débarrasser complètement du corps de Quasdanowich, afin de rassembler toute l'armée française, pour se porter ensuite sur Wurmser, et forcer ce dernier à repasser le Mincio.

1796—an iv,
Italie.

Le général en chef avait ordonné au général Despinos de réunir à Brescia toutes les troupes qu'il avait pu tirer de la Lombardie, d'en former une petite division, de se porter, avec ce faible corps, par les montagnes sur la Chiese, à l'effet de tourner la droite des troupes de Quasdanowich, campées à Gavardo; et, par cette manœuvre qui menaçait l'ennemi d'être coupé du Tyrol, de le forcer à se retirer dans ce pays. L'adjutant-général Herbin conduisit, en conséquence, une petite colonne sur le mont San-Osetto, qui domine Gavardo, y trouva deux bataillons autrichiens, qu'il culbuta, et s'empara de ce poste avantageux. Le général Dallemagne, à la tête d'un bataillon de la onzième demi-brigade, pénétra jusqu'au village de Gavardo, en poussant tout ce qui se trouvait sur son passage; mais, n'ayant point été soutenu par le reste de la division, il fut entouré par des forces supérieures, et ne parvint qu'avec beaucoup d'efforts à se faire jour. Bonaparte, instruit de ce contre-temps, envoya à Salo le général Saint-Hilaire, pour appuyer, de concert avec le général Gueux, le mouvement des troupes de Despinos, et dégager le général Dallemagne. Le général Saint-Hilaire réussit complètement dans sa mission. Le général autrichien qui ne s'attendait, sans doute, à être vigoureusement attaqué que du côté de Lonato, faillit à être enlevé dans son camp de Gavardo. Après un engagement assez vif, les Français occupèrent

1796—an IV.
Italie.

ce dernier village. Quasdanowich, se voyant alors sérieusement menacé par le San-Osetto et par Salo, ne crut pas devoir résister plus long-temps sur un point compromis. Ses troupes étant d'ailleurs exténuées par les fatigues et les marches multipliées dans un pays difficile et où les ressources étaient épuisées, il crut devoir profiter de l'issue qui se présentait par les vallées qui conduisent au lac d'Idro, pour se retirer sur Riva, en laissant le prince de Reuss, en arrière-garde, vers Rocca d'Anfo, sur les bords de ce même lac d'Idro.

Sur ces entrefaites, Wurmser avait recueilli son avant-garde, hâtait l'arrivée de sa réserve, et pressait l'envoi des renforts qui devaient venir de Mantoue. De son côté, Bonaparte s'était rendu à Lonato, pour s'occuper des dispositions de la bataille générale qu'il se proposait de livrer le lendemain. Tout à coup on lui annonce un parlementaire, qui se présente pour le sommer de se rendre : on l'instruit, en même temps, qu'en effet des avant-gardes ennemies s'approchaient de la ville, et que la route de Brescia était déjà interceptée à Ponte-San-Marco. Le parlementaire, introduit auprès de Bonaparte, lui dit que Lonato étant cerné de tous côtés, il ne restait d'autre parti à prendre, pour les Français qui se trouvaient dans la ville, que de mettre bas les armes, et de se rendre à discrétion. Le général en chef n'avait avec lui dans Lonato, que mille à douze cents hommes : la situation était éminemment critique : bientôt revenu d'un premier moment de surprise, sa présence d'esprit le tira habilement de ce pas dangereux. Il calcula, avec la promptitude de l'éclair, que la troupe qui se présentait ainsi par la route de Brescia, ne pouvait être autre qu'un débris de celle qui avait été battue la veille, poussé sur Dezenzano et sur le lac de Garda. Il jugea qu'après avoir erré pour chercher à rejoindre le général Quasdanowich, cette colonne trouvant les passages fermés par les troupes des généraux Guyeux et Despinos, essayait de gagner l'ar-

mée du maréchal Wurmser en passant par Lonato. Ces lumineuses réflexions conduisirent Bonaparte à demander au parlementaire, avec un mélange de colère et de dignité, par quel motif il osait venir ainsi sommer un général en chef vainqueur, au milieu de son quartier-général, et entouré de son armée. « Allez, ajouta-t-il, allez dire au général qui vous a envoyé, que s'il a prétendu faire une insulte à l'armée française, je suis ici pour la venger : qu'il est lui-même mon prisonnier, ainsi que ses soldats : je sais que sa troupe n'est qu'une des colonnes coupées par des divisions de mon armée qui occupent Salo et la route de Brescia à Trente. Dites-lui que si, dans huit minutes, il n'a pas mis bas les armes, et si une seule amorce est brûlée, je le fais fusiller, lui et ses gens. » Puis, s'adressant aux officiers qui avaient amené le parlementaire, « Qu'on enlève le bandeau qui couvre les yeux de monsieur ; » et continuant de parler à ce dernier : « Voyez le général Bonaparte, au milieu de son état-major et de l'armée républicaine. Rapportez à votre général qu'il lui est loisible de faire une bonne capture. » L'officier retourna vers le chef qui l'avait envoyé, et Bonaparte ordonna sur-le-champ au général Berthier de faire avancer les grenadiers qui gardaient le quartier-général, ce qu'il y avait de guides et d'autres troupes dans Lonato, et quelques pièces d'artillerie. Le chef de la colonne ennemie, fort surpris d'apprendre que Bonaparte et son état-major se trouvaient dans Lonato, demanda à son tour à capituler. « Non, répondit Bonaparte, avec une fierté qu'augmentait encore la démarche de l'ennemi, je ne puis capituler avec des hommes qui sont mes prisonniers. » L'Autrichien insistait : alors Bonaparte ordonne une démonstration d'attaque. Le commandant ennemi n'en attendit point les effets, et se rendit sans conditions. Trois bataillons autrichiens, forts d'à peu près trois mille hommes, vingt hulans, mirent bas les armes, en livrant trois drapeaux et quatre pièces de canon.

1796—an iv.
Italie.

1796—an IV.
Italie.

Ce trait d'audace de la part de Bonaparte dévoile son caractère. Etrange effet de la destinée ! si la colonne ennemie eût eu la conscience de sa propre force ; si son chef, moins effrayé du ton impérieux et altier du général français, eût osé tenter un combat dont les chances semblaient devoir lui être favorables, Bonaparte, fait prisonnier, eût orné peut-être le triomphe du maréchal Wurmser. Quels changemens alors dans les événemens ! L'armée d'Italie privée de son chef, par une circonstance aussi bizarre, aurait-elle réussi, malgré les talens et l'expérience de ses généraux, et l'intrépidité des soldats, à garder ses conquêtes ? Bonaparte lui-même, accusé au moins d'imprudence, serait-il parvenu à ressaisir la confiance du gouvernement républicain, en supposant toutefois que l'ennemi eût consenti à son échange ? Quels résultats impossibles à prévoir n'eût point amenés l'absence de ce général sur la scène active de l'Europe ? Nous abandonnons aux lecteurs la solution de ces questions ; mais nous devons dire qu'à dater de cette époque extraordinaire, l'imagination exaltée du jeune guerrier put le porter à se considérer comme *l'homme du destin* ¹.

L'événement épisodique qu'on vient de lire n'était point de nature à ralentir les dispositions du général en chef pour la journée du lendemain. Il arriva enfin, ce jour trop tardif aux désirs impatiens de Bonaparte et de ses braves, et qui allait décider du sort des deux armées française et autrichienne. Le bruit de ce qui venait de se passer à Lonato s'était répandu, dans la soirée et dans la nuit du 4 au 5 août, dans les différens camps français. La fortune du général en chef,

¹ On a révoqué en doute, chez l'étranger, l'incident de Lonato ; et le très-judicieux colonel Graham prétend que personne n'en a entendu parler dans l'armée autrichienne. Nous pouvons affirmer à ce loyal historien qu'il existe encore aujourd'hui de nombreux témoins de ce fait extraordinaire, consigné, au surplus, dans un grand nombre d'écrits allemands.

échappant à un danger imminent par la force de son génie , 1796—an IV.
promettait aux officiers et aux soldats une victoire assurée; Italie.
elle avait servi de texte aux entretiens de ces guerriers jusqu'au moment où ils prirent leurs armes pour combattre : leur ardeur et leur enthousiasme étaient alors portés au comble.

On sait que la division du général Serrurier, après la levée du siège de Mantoue, était venue prendre position à Marcara et à Pozzolo, pour couvrir la communication avec Cremona et Plaisance. Bonaparte, après avoir acquis la certitude que Quasdanowich se trouvait neutralisé dans les montagnes qui avoisinent Salo, par suite de la première affaire de Lonato, et pensant ensuite que le maréchal Wurmser n'oserait point entreprendre de marcher sur le Pô, sans avoir une connaissance précise de la position de son lieutenant (Quasdanowich); Bonaparte, disons-nous, avait envoyé au général Fiorella, qui se trouvait commander la division en l'absence de Serrurier, l'ordre de venir prendre part à l'action générale qui allait s'engager, en s'avancant par Guidizzolo, sur la route qui mène de Mantoue à Brescia. Ce mouvement tournait l'ennemi par sa gauche, pendant que le gros de l'armée, c'est-à-dire les divisions Masséna et Augereau, et la réserve, devait attaquer de front. En exécution de cet ordre, Fiorella avait mis ses troupes en marche pendant la nuit, et à six heures du matin, il était en vue de Guidizzolo.

La division Augereau prit les armes, à la pointe du jour, et vint se former sur deux lignes en avant de Castiglione, ayant à sa droite la réserve du général Kilmaine, placée en échelon, et à sa gauche la division Masséna, dont une partie était déployée, et l'autre en colonne.

L'armée ennemie se forma en bataille sur deux lignes. La gauche au mamelon de Medolano, et la droite au-delà du

1796—an iv. Italie. petit village de Solferino. Ses troupes pouvaient former de vingt-quatre à vingt-cinq mille hommes ¹.

Le général en chef avait senti l'importance d'occuper de suite l'attention du maréchal Wurmser sur son front, pour donner le temps au général Fiorella d'arriver à son poste de bataille, sans être inquiété ou arrêté dans sa marche. Mais, d'un autre côté, il voulait éviter de s'engager sérieusement avant que cette division Serrurier fût à portée d'entrer en ligne. Il ordonna en conséquence au général Augereau de faire avancer quelques troupes, comme d'avant-garde, pour faire une démonstration d'attaque partielle. Le général Masséna indiquait le même but par quelques mouvemens préparatoires, et en jetant des tirailleurs en avant. Les Autrichiens paraissaient plus disposés à recevoir l'attaque, qu'à la commencer. Toutefois, quand l'avant-garde d'Augereau se présenta devant eux, ils s'ébranlèrent et repoussèrent sans peine une agression plus simulée que réelle. En effet, les Français cédant bientôt le terrain, l'ennemi avança à son tour, et tout en poursuivant les troupes d'Augereau, il manœuvra de manière à faire croire qu'en s'étendant sur la droite, il allait déborder la gauche de la division Masséna sur Castel-Venzago, entre Castiglione et Lonato. Ce mouvement avait pour but spécial, de la part du maréchal Wurmser, de chercher à établir une communication avec Quasdanowich, qu'il supposait vers Lonato, ignorant la défaite du 3. Le général autrichien entra par-là, précisément dans les vues de Bonaparte. Résolu à faire son principal effort sur la gauche de Wurmser, le général en chef envoya l'adjudant-général Verdier, avec trois

¹ Le *véridique* Graham ne donne au maréchal Wurmser que dix-huit mille hommes, et porte l'armée française à vingt-huit mille; il est facile d'apprécier la justesse des calculs du colonel anglais.

bataillons de grenadiers soutenus par un régiment de cavalerie légère, attaquer la redoute de Medolano. Mais, pour faciliter cette attaque et la rendre moins meurtrière, en raison du feu des pièces ennemies, le chef de bataillon Marmont, aide-de-camp de Bonaparte, officier d'artillerie déjà distingué, avait été chargé de diriger, sur l'extrémité gauche des Autrichiens, douze pièces de canon destinées à prendre les troupes ennemies en écharpe. Marmont mit ses pièces en batterie dans la plaine de Médole, en même temps que la cavalerie du général Beaumont se formait pour les soutenir. Cette disposition eut tout le résultat désiré; elle fit beaucoup de mal à l'ennemi, en même temps que les boulets atteignaient la redoute qui couvrait son flanc. L'adjutant-général Verdier s'avança sous la protection de ce feu redoutable, avec les trois bataillons de grenadiers, et emporta la redoute après un combat dans lequel les Autrichiens combattirent avec un courage presque égal à celui des assaillans. Pendant ce temps, le général Beaumont et l'aide-de-camp Marmont s'avançaient, avec la cavalerie, dans la direction du village de San-Canziano, sur les derrières de la ligne ennemie. Cette manœuvre habile, aussi bien exécutée qu'elle était bien combinée, assura la jonction avec la division Serrurier. Celle-ci, conduite, comme nous l'avons dit, par le général Fiorella, déboucha presque à point nommé de Guidizzolo, et se trouva placée de manière à prendre à revers la ligne ennemie.

1796—an iv.
Italie.

La marche rapide du général Fiorella, si bien secondée par les dispositions qu'on vient de lire, avait mis tout-à-fait en défaut la prévoyance du maréchal Wurmser, et ce dernier avait tellement pris le change, que l'avant-garde des troupes de Fiorella, composée de cavalerie légère, s'avança sans obstacle jusqu'au quartier-général du maréchal, et y pénétra sans trouver de résistance. Wurmser, entouré tout-à-coup, aurait été pris par les hussards du septième régiment, si, fort

1796—an IV.
Italic.

heureusement pour lui, les dragons autrichiens du quartier-général ne se fussent trouvés à portée de le secourir. Une charge, exécutée fort à propos par ceux-ci, donna au maréchal le temps de monter à cheval. Cette dernière circonstance peut donner lieu à un rapprochement singulier dans la fortune des deux généraux en chef des armées française et autrichienne. L'un et l'autre, dans le cercle de vingt-quatre heures, faillirent être pris pour avoir négligé des précautions qu'ils ne supposaient pas nécessaires. Tant il est vrai de dire, que le hasard a souvent une grande part dans les choses humaines !

L'infanterie de Fiorella, qui suivait de près l'avant-garde, parut bientôt ; et cette subite apparition de forces, que le maréchal ne soupçonnait pas aussi près, renversa tout le plan de ce dernier, et le força à changer toutes les dispositions qu'il avait déjà faites. Il envoya sur-le-champ sa cavalerie charger celle du général Beaumont, arrêta le mouvement de la première ligne sur les avant-gardes d'Augereau et de Masséna, et fit marcher la seconde ligne sur le général Fiorella.

De son côté le général Bonaparte, voyant que le moment étoit arrivé de faire avancer les divisions Augereau et Masséna, ordonna de suite ce mouvement. Ces troupes s'ébranlèrent avec vivacité. Augereau attaqua le centre ennemi, Masséna chercha à pénétrer entre ce point et l'aile droite ; tandis que le général Fiorella, continuant sa marche accélérée, poussait les troupes qui lui étaient opposées sur Cavriana.

La quatrième demi-brigade de ligne attaqua les hauteurs et la tour de Solferino. Les Autrichiens, qui se trouvaient sur ce point, s'y défendaient avec résolution, lorsque l'adjudant-général Leclerc¹, à la tête de la cinquième demi-brigade

¹ Depuis beau-frère de Bonaparte, mort à Saint-Domingue, en 1802, général en chef de l'armée envoyée dans cette colonie.

de ligne qu'il amenait à l'instant de Brescia, fut envoyé, par Bonaparte, pour seconder les efforts de la quatrième. La tour et les hauteurs fut emportées. Ce derniers succès précipita le mouvement de retraite que Wurmser crut devoir ordonner, quand il se vit menacé d'être culbuté dans l'angle formé par le Mincio et le lac Garda, vers Peschiera¹. Le maréchal vit dès-lors que la bataille était perdue pour lui, et pressa la marche de ses troupes sur le Mincio, dont il fit couper les pouts, pour mettre cette barrière entre les vainqueurs et lui. Mais, poursuivi et vivement harcelé par la cavalerie du général Beaumont et par les troupes du général Fiorellà, sa retraite ne se fit point sans perte. Quelques troupes françaises avancèrent jusque sur le Mincio; mais, harrassées des fatigues de la journée et de leur longue marche, accablées par la chaleur, elles furent contraintes à cesser de poursuivre ce dernier, pour prendre quelque repos. Wurmser gagna Valeggio, où il s'arrêta.

1796—an iv.
Italie.

Bonaparte fit prendre à l'armée les positions suivantes : la division Augereau se plaça près de Pazalengo, le général Kilmaine à la gauche d'Augereau, Masséna devant Castellano; la division Serrurier dans la plaine, en arrière de Borghetto.

La perte des Autrichiens, dans cette journée, où les Français furent vainqueurs par des manœuvres plutôt que par des combats, fut moins considérable que celle qu'ils avaient éprouvée dans les actions précédentes. Elle fut de trois mille hommes à peu près en tués, blessés et prisonniers; vingt pièces de canon et cent vingt caissons de munitions restèrent au pouvoir de l'armée française. Celle-ci ne perdit que fort peu de monde, et l'adjutant-général Fróntin, tué glorieuse-

¹ Le colonel Graham s'attribue le mérite d'avoir donné ce conseil au maréchal Wurmser.

1796—an iv.
Italie. ment dans une charge, fut le seul officier de marque qu'on eut à regretter.

Toutefois cette bataille, où Bonaparte venait de faire une si heureuse application de son talent, eut la plus grande influence sur les suites de la campagne. Elle assura le sort de l'Italie, et amena tous les revers que l'armée autrichienne allait essuyer, et les malheurs dont fut accablé, peu de temps après, le vieux maréchal Wurmser.

Bonaparte terminait ainsi le rapport qu'il adressa au directoire républicain, sur ces derniers événemens militaires : « Voilà donc, en cinq jours, une autre campagne finie. Wurmser a perdu, dans ces cinq jours, soixante-dix pièces de canon, tous ses caissons d'infanterie; douze à quinze mille prisonniers, six mille hommes tués ou blessés, et presque tous des troupes venues du Rhin¹; indépendamment de cela, une grande partie est encore éparpillée, et nous les ramassons en poursuivant l'ennemi. Tous les soldats, officiers, généraux, ont déployé, dans cette circonstance difficile, un grand caractère de bravoure. Je vous demande le grade de général de brigade pour les adjudans-généraux Verdier et Vignolle. Le premier a contribué au succès d'une manière distinguée: il a eu un cheval tué sous lui à la bataille de Castiglione. Le second, qui est le plus ancien adjudant-général de l'armée, joint à un courage sûr des talens et une activité rares. Je vous demande le grade de chef de bataillon pour l'adjoint Ballet, celui de général de division pour le général de brigade Dallemagne, et celui de chef de brigade pour le chef de bataillon d'artillerie Songis. »

Ces avancemens furent de suite accordés par le directoire.

¹ Il n'y a point d'exagération dans ce rapport; car les Autrichiens portèrent eux-mêmes leur perte en hommes à dix-sept mille, dont trois cent quatre-vingt-onze officiers.

Suites de la bataille de Castiglione ; combat de Peschiera, dans la vallée de l'Adige ; mouvement dans l'intérieur de l'Italie, après la levée du siège de Mantoue, etc. ^{1796—an IV.}
^{11 août.}
^(24 therm.)

— La défaite des Autrichiens à Castiglione n'ôtait point au maréchal Wurmser la liberté de continuer sa retraite. Il occupait la ligne du Mincio, qu'il avait repassé ; et sa position était à peu près la même que celle qu'occupait le général Beaulieu, avant le combat de Borghetto. La gauche de l'armée autrichienne communiquait avec Mantoue, par Roverbella ; le centre était vers Valeggio : la droite, dans son mouvement de retraite, s'était portée vers Peschiera, et les troupes du général Liptay renforcèrent le général Bayalitsch, dans le camp établi entre Peschiera et Cavalcasello. Quant au général Quasdanowich, il se trouvait toujours dans les positions que nous avons indiquées, c'est-à-dire vers l'extrémité supérieure du lac de Garda.

Bonaparte ne pouvait pas commettre la faute de laisser à Wurmser le temps de réunir ses troupes, et de fortifier sa nouvelle ligne de défense : aussi, dès le 6 août, le lendemain même de la bataille de Castiglione, Augereau reçut-il l'ordre de s'avancer sur Borghetto pour canonner Valeggio, et de faire la démonstration d'un passage de vive force sur le Mincio. Pendant ce temps, Masséna, marchant sur Peschiera, devait traverser cette ville, et attaquer l'ennemi dans le camp qu'il commençait à retrancher devant la place : un prompt succès fut le résultat de ces mesures. Les troupes des généraux Bayalitsch et Liptay furent culbutées, et les travaux furent détruits. Le général Victor se distingua particulièrement dans cette attaque du camp ennemi, ainsi que la dix-

¹ Journaux du temps, — Histoire des campagnes de Bonaparte, — Sièges et batailles, — Vie du maréchal Lannes, — Siège de Mantoue, — Jomini, — Desjardins, — Jubé et Servan, — Lacretelle, — Histoire de France, — Notes et Mémoires communiqués, etc.

1796—an IV.
Italie.

huitième demi-brigade qu'il conduisait. Les Autrichiens perdirent six à sept cents hommes et douze pièces de canon.

Cet échec, éprouvé à la droite de son armée, fit craindre au vieux maréchal de perdre ses communications avec la vallée de l'Adige, et de ne pouvoir, en conséquence, opérer facilement sa retraite sur le Tyrol. Il se détermina donc à quitter la ligne du Mincio, qu'il ne pouvait plus garder, après le mouvement du général Masséna, sans se voir contraint à un engagement sérieux, dont les chances pouvaient lui devenir fatales. Il tira de la place de Mantoue les deux brigades des généraux Wukassowich et Roccavina, et les fit remplacer par une partie des troupes qui venaient de combattre. La garnison de Mantoue se trouva portée à quinze mille hommes, et approvisionnée, en vivres, pour plusieurs mois.

Cependant Masséna, immédiatement après le combat de Peschiera, se mit en marche sur Rivoli et Castel-Nuovo, pour y reprendre les positions qu'il occupait avant le premier mouvement offensif des Autrichiens. De son côté, Augereau, après son utile démonstration¹ sur Valeggio, se rabattit sur Peschiera, pour y passer le Mincio, et se porter ensuite sur Verone. La division Serrurier eut ordre de passer la rivière à Valeggio, et de marcher également sur Verone.

Les Autrichiens ne pouvaient pas effectuer leur retraite sans être vivement inquiétés par leurs vainqueurs; aussi partout leurs arrière-gardes furent entamées. Le général Bayalitsch, qui, du camp de Peschiera, s'était replié sur Rivoli, cherchait à se maintenir dans cette position avantageuse, à l'aide de quelques pièces d'artillerie qu'il avait fait mettre en batterie; mais il perdit quatre cents hommes et ses canons au nombre de sept. Une arrière-garde voulut tenir, dans Verone,

¹ Cette démonstration est désapprouvée par le général Jomini; mais nous ne partageons pas son opinion.

assez de temps pour donner au gros de l'armée le loisir d'effectuer plus tranquillement sa retraite : en conséquence, les ponts de la ville furent levés et les portes fermées. Bonaparte, qui marchait en tête de la division Serrurier, arriva le 7 devant Verone, à dix heures du soir, et fit sommer la place d'ouvrir ses portes. Le provéditeur vénitien¹ demanda deux heures de délai. Le général en chef, pour toute réponse, ordonna au général Dammartin d'enfoncer les portes de la ville à coups de canon. Cet ordre fut promptement exécuté. Les grenadiers français se précipitèrent, la baïonnette en avant, dans les rues de Verone. Cette brusque irruption, au milieu des ténèbres de la nuit, jeta les habitans de Verone dans l'effroi et la consternation ; mais ils n'eurent point à se plaindre autant qu'ils le redoutaient, de la conduite des généreux assaillans. Ceux-ci se contentèrent de faire main-basse sur les Autrichiens, et de s'emparer de leurs bagages. Deux à trois cents de ces derniers furent faits prisonniers.

1796—an iv.
Italie.

La division Serrurier continua son mouvement sur Marmirolo, pour reprendre l'investissement de Mantoue. Mais, le défaut d'artillerie nécessaire ne permettant pas de faire de nouveau un siège régulier, les Français se bornèrent à un blocus assez éloigné du corps de la place, puisque la garnison autrichienne resta en possession du Seraglio, et put pousser ses patrouilles et reconnaissances jusque sur le Tartaro et l'Oglio. Le général Sahuguet fut chargé, par Bonaparte, du commandement des troupes devant Mantoue.

La retraite de Wurmser, par la vallée de l'Adige, permit au maréchal de rétablir ses communications avec Quasdanowich, et de lier de nouveau ses propres troupes avec celles de ce dernier. L'armée de Wurmser avait pris position vers

¹ Magistrat suprême de la république dans les diverses possessions de terre ferme.

1796—AN IV.
Italie.

Ala, et la ligne du Monte-Baldo et de la Corona était gardée de nouveau par l'avant-garde. Le général autrichien n'avait point voulu renoncer, en abandonnant ces points importants, à la facilité qu'ils lui offraient de se porter une seconde fois sur le Mincio; et cette dernière considération engageait également le général français à continuer de pousser son ennemi dans le Tyrol. Bonaparte fit passer, en conséquence, des renforts au général Masséna, en lui donnant l'ordre d'attaquer les Autrichiens, le 11 août. Le général Augereau devait secourir cette attaque, en s'avancant dans la vallée de l'Adige.

Ces mouvemens eurent le succès désiré. Les avant-postes autrichiens, trop éloignés du gros de l'armée, ne purent résister à une attaque aussi bien combinée. La division Masséna emporta les postes de Monte-Baldo, de la Corona et de Preaboco; et vengea ainsi les revers qu'elle avait éprouvés sur ce même terrain, quatorze jours auparavant, quand elle avait été obligée de se replier devant l'armée de Wurmser, descendant avec rapidité du Tyrol. Sept pièces de canon et trois cent cinquante prisonniers tombèrent en son pouvoir. Pendant ce temps, le général Augereau avait passé l'Adige, repoussé tous les postes intermédiaires de l'ennemi jusqu'à Ala, et fait également quelques centaines de prisonniers.

D'un autre côté, pour rendre son mouvement général, Bonaparte avait ordonné à la division Sauret, qui se trouvait, comme l'on sait, sur la rive occidentale du lac de Garda, de se porter sur les postes que le général Quasdanowich avait conservés sur ce point, et qui étaient occupés par la brigade du prince de Reuss. Ces postes, déjà trop disséminés, étaient gardés par de faibles détachemens (le plus fort n'allait pas au-delà de sept à huit cents hommes). Il ne fut pas difficile, aux colonnes des généraux Sauret et Saint-Hilaire, de les enlever tous. Celui de la Rocca-d'Anfo opposa un peu plus de résistance que les autres; mais les Français abordèrent à

la baïonnette les retranchemens qui le défendaient , et il fut emporté. Tous les détachemens ennemis, ainsi forcés , se retirèrent vers Lodrone , où le prince essaya de rallier sa brigade; mais, poursuivies vivement, ces troupes furent culbutées et dispersées. Les Français s'emparèrent, dans ces différens engagements, de six pièces de canon , de mille à onze cents prisonniers, et de la plus grande partie des bagages de la brigade.

1796—an iv.
Italie.

Toutes ces dernières affaires complétaient les victoires de Lonato et de Castiglione ; elles servirent de prélude à des événemens encore plus sérieux.

Dans la position où se trouvait Bonaparte , après des succès si prompts et si multipliés , le Tyrol était cependant une barrière assez imposante, pour que ce général dût sagement différer la continuation de ses entreprises sur l'armée autrichienne. Lorsque Wurmser était venu pour délivrer Mantoue, l'armée française comptait à peine quarante et quelques mille hommes, et cette force avait été diminuée dans les derniers combats. Il convenait donc au général en chef, avant de suivre ses opérations, d'attendre les renforts qui commençaient à arriver de l'armée des Alpes et de l'intérieur ; de donner ses soins au maintien de ses conquêtes actuelles. D'un autre côté, les maladies ayant fait quelques progrès dans les troupes françaises , et occasioné quelques vides dans les cadres , il fallait remédier à ces inconvéniens. Il est donc injuste de blâmer , comme l'ont fait quelques historiens , le général Bonaparte , d'avoir cédé momentanément à des considérations qui n'ont pas toujours eu autant d'importance à ses yeux dans le cours de sa carrière militaire. Nous ne parlerons point du siège de Mantoue, dont la reprise était encore un objet urgent , essentiel , et qui appelait l'attention spéciale du général français.

Cependant les renforts envoyés par le directoire arrivaient journellement au quartier-général de Bonaparte. L'armée de l'Ouest , aux ordres du général Hoche , fournit la plupart de

1796—an iv.
Italie.

ces détachemens, peu nombreux, mais animés de cet esprit patriotique dont les soldats républicains donnaient encore tant de preuves. Ils accouraient sous les drapeaux du conquérant de l'Italie, aux cris répétés de *vive la patrie!* Le mélange de ces guerriers qui venaient d'étouffer le monstre de la guerre civile sur les rives de la Loire, avec ceux qui venaient de battre les ennemis de la France en Italie, excita parmi les uns et les autres un nouvel enthousiasme, heureux gage de succès plus grands encore. Un échange proposé au maréchal Wurmser, par le général en chef, fit rentrer dans les rangs de l'armée les soldats français que les chances de la guerre avaient fait tomber au pouvoir de l'ennemi depuis le commencement de la campagne. En consentant à cet échange, Wurmser parut oublier que les Français, presque toujours inférieurs en nombre, s'étaient montrés supérieurs en courage et en intrépidité. Lorsqu'il rendait à Bonaparte les prisonniers français, il recevait, il est vrai, le même nombre d'Autrichiens; mais ces hommes, humiliés et découragés par tant de défaites successives, pouvaient-ils valoir des soldats qui venaient de puiser une nouvelle énergie dans le spectacle même de la honte de leurs ennemis, et qui se sentaient d'autant plus audacieux et disposés à vaincre, qu'ils avaient été les témoins de la terreur inspirée par les armes françaises. Accueillis par leurs camarades avec des acclamations et des cris de joie, ces prisonniers firent le récit des maux qu'ils avaient soufferts pendant leur captivité, et augmentèrent dans l'armée le désir de la vengeance et l'espoir du triomphe.

Bonaparte profita encore de l'espèce d'inaction dans laquelle il crut devoir rester quelque temps, pour donner à son armée le repos qui lui était si nécessaire après tant de fatigues éprouvées. Après avoir réorganisé ses divisions, distribué dans les cadres les renforts qu'il venait de recevoir, ainsi que

les prisonniers rentrés , il s'occupa du soin de faire venir de l'intérieur de l'Italie les vivres et les munitions nécessaires pour continuer la campagne , et pousser avec quelque vigueur le siège de Mantoue. Il dut également rétablir, par ses lieutenans, la tranquillité un moment troublée, dans les provinces conquises, par l'effet de la marche de Wurmser sur le Mincio, et par les proclamations répandues par ce maréchal, qui s'était annoncé comme le libérateur de l'Italie.

1796—an iv.
Italie.

En effet , à la nouvelle des premiers succès remportés par les Autrichiens, à leur sortie du Tyrol, les partisans de l'empereur, n'osant plus douter que la victoire ne dût abandonner les drapeaux républicains, s'empressèrent de seconder de tous leurs moyens des événemens qui allaient amener une contre-révolution complète. Les émissaires des nobles et des prêtres recommencèrent leurs excursions dans les villes et dans les campagnes, colportant de fausses nouvelles, et les écrits les plus propres à fanatiser de nouveau le peuple, et à le rendre le provocateur et l'instrument des vengeances les plus atroces.

Ces menées produisirent une certaine agitation, et réussirent à faire former quelques rassemblemens, particulièrement à Cremone, à Casal-Maggiore, et dans deux villages des environs de cette dernière ville. A Cremone, on proposa de conserver l'arbre de la liberté pour y pendre ceux qui l'avaient planté et solennisé. Des listes de proscription, qui désignaient les victimes à immoler lors de la prochaine entrée des Autrichiens, circulèrent dans le public. On accabla de vexations et de mauvais traitemens ceux qui refusèrent de quitter la

¹ Parmi ces écrits, on distingua dans le temps les *Lettres adressées par un dominicain à une religieuse*, dans lesquelles se trouve exposée la doctrine sanguinaire de l'inquisition.

1796—an iv.
Italie.

cocarde tricolore. Quelques partisans des Français cherchèrent, par la fuite, à éviter les persécutions; ils furent poursuivis jusqu'au Pô, et quelques-uns massacrés par les furieux qui les avaient atteints.

La faible garnison laissée dans Casal-Maggiore fut assaillie par la populace ameutée, et, malgré sa résistance, elle fut égorgée. Le commandant, échappé, comme par miracle, au carnage, croyait se soustraire à la mort en s'embarquant; mais les assassins firent feu sur le bateau qui le portait: il s'élança dans les flots, pour éviter les balles meurtrières, ainsi que sa femme et sa fille qui l'accompagnaient: il est tué. Les femmes atteignirent l'autre rive à l'aide de quelques hommes généreux qui réussirent à les sauver.

Toutefois, les agitateurs n'avaient pu réunir qu'un petit nombre de ces gens sans aveu qui, dans tous les pays civilisés, accourent aux cris du désordre, pour se rendre les instrumens mercenaires de la vengeance et de l'esprit de parti. La saine partie du peuple montra peu de dispositions à seconder les fureurs des partisans de l'Autriche. Lorsque le bruit de la défaite de Wurmser commença à se répandre, les bandes soldées pour fomenter une guerre intestine se dissipèrent comme par enchantement, et la tranquillité succéda rapidement aux troubles de la sédition.

Celui des princes d'Italie envers lequel Bonaparte avait affecté le plus de modération, le souverain pontife, n'eut pas plus tôt appris les revers des Français, et la levée du siège de Mantoue, qu'au mépris de l'armistice conclu avec la république, et des représentations que lui faisait, à cette occasion, le ministre d'Espagne Azzara, il s'empressa d'envoyer un vice-légat pour reprendre possession du Ferrarais. La garnison française de la citadelle de Ferrare en était sortie, le 31 juillet, pour rejoindre, en toute hâte, l'armée menacée par Wurmser, et elle avait eu la précaution, avant son départ,

d'enclouer les canons , et de jeter à l'eau les munitions qu'elle ne pouvait pas emporter. Le pape , dans l'imprudente persuasion que les Français allaient être chassés de l'Italie , espéra qu'il lui serait facile de rentrer en maître dans les légations , où il serait , sans doute , secondé par les vœux et les efforts de ses anciens sujets : il fut cruellement déçu dans son attente. Le vice-légat fit , en effet , son entrée dans Ferrare ; mais aucun mouvement ne se manifesta qui pût faire croire que la majeure partie des habitans vissent avec satisfaction le retour du régime ancien. On laissa le légat s'installer tranquillement dans son palais ; mais quand cet envoyé fit enlever les armes de la république pour replacer celles du Saint-Siège , cet acte , assez naturel , excita une grande fermentation parmi le peuple , et révéla le grand nombre de partisans que les Français conservaient dans la ville. La garde nationale et la municipalité accoururent au palais du légat : les armes papales furent de nouveau renversées et remplacées par celles de la république. Dans le même temps , le bruit des premiers succès obtenus sur Wurmser vint à se répandre dans le Ferrarais. Le légat prit la fuite avec plus de célérité qu'il n'en avait mis pour se rendre à son poste. Bonaparte , ne voulant pas s'attirer de nouveaux embarras dans l'Italie , ne s'occupa que faiblement de cet événement , parut oublier la nouvelle incartade du successeur de saint Pierre , et remit à un temps plus opportun le soin de s'en venger.

Mais , si les habitans de Ferrare ne parurent pas seconder , comme le pape l'avait espéré , les mesures prises par lui pour secouer le joug français , il n'en fut pas de même dans toutes les autres parties de l'État ecclésiastique , et notamment dans la capitale du domaine de saint Pierre. Le 7 août , les commissaires envoyés par Bonaparte à Rome , afin de choisir les objets d'arts que le pape , d'après le traité d'armistice , devait livrer à la France , faillirent , ainsi qu'un peintre adjoint à

1796—ad iv.
Italie.

1796—AN IV. la commission , devenir les victimes de la haine que les Ro-
 Italie. mains portaient aux républicains , et qu'ils avaient manifestée
 antérieurement avec autant d'impolitique que de barbarie.
 Les commissaires français , en parcourant les rues de Rome ,
 furent assaillis par la populace ; et ce ne fut qu'avec les plus
 grandes peines , et par les soins d'un lieutenant de sbires ,
 qu'ils parvinrent à se réfugier en partie dans l'hôtel du gou-
 verneur de la cité.

Le ministre du gouvernement français Cacault fit au sujet
 de ce dernier événement , les plus vives représentations à
 Sa Sainteté , et le pape promit de faire rechercher les auteurs
 de l'émeute , pour les faire punir sévèrement. Quelques in-
 dividus furent effectivement arrêtés ; mais , par une conni-
 vance à laquelle on devait naturellement s'attendre , ils s'éva-
 dèrent deux jours après leur arrestation.

La fermentation générale , produite par les mêmes causes
 que nous avons exposées plus haut , n'eut d'ailleurs aucun
 autre résultat remarquable dans les autres pays soumis à la
 domination française. La Lombardie proprement dite fut , de
 tous ces pays , le seul où les esprits parurent le plus favora-
 blement disposés , soit que les habitans fussent retenus par
 le souvenir du châtement terrible infligé aux conspirateurs de
 Pavie , soit qu'une certaine affection pour les principes de la
 révolution française les empêchât de seconder les ennemis de
 cette nation libératrice : les émissaires de l'Autriche , et les
 agitateurs des deux classes privilégiées , ne réussirent point
 dans leurs intrigues. Les Milanais surtout s'étaient prononcés ,
 dans cette circonstance difficile , d'une manière assez éner-
 gique en faveur des Français. Lorsque les agens de l'insurrec-
 tion cherchèrent à semer l'épouvante sur la prochaine arrivée
 des Autrichiens , en exagérant les revers de l'armée française
 au commencement des opérations de Wurmser , la municipa-
 lité et un grand nombre des habitans de Milan se présentèrent

chez le commissaire du directoire français, Salicetti, pour 1796—an iv.
lui demander des armes et l'honneur de combattre avec les Italie.
républicains. Quoiqu'on fût resté quatre jours sans recevoir aucune nouvelle de l'armée, la tranquillité publique, dans Milan, ne fut ni troublée ni menacée. La garde civique ne cessa point de faire des patrouilles et de montrer un zèle semblable à celui qu'on aurait pu attendre d'une garnison française. Cette conduite et ce dévouement des habitans de Milan leur valurent, de la part du général en chef, le témoignage de satisfaction que nous croyons devoir consigner ici : « Lorsque l'armée battait en retraite, que les fauteurs de l'Autriche et les ennemis de la liberté la croyaient perdue sans ressource; lorsqu'il était impossible à vous-mêmes de soupçonner que cette retraite n'était qu'une ruse, vous avez montré de l'attachement pour la France, de l'amour pour la liberté; vous avez déployé un zèle et un caractère qui vous ont mérité l'estime de l'armée, et vous mériteront la protection de la république française. — Chaque jour votre peuple se rend plus digne de la liberté; il acquiert chaque jour de l'énergie : il paraîtra, sans doute un jour, avec gloire sur la scène du monde. Recevez le témoignage de ma satisfaction, et du vœu sincère que fait le peuple français pour vous voir libres et heureux ¹. »

¹ Cette fermentation, produite par les premiers succès de l'armée de Wurmser en Italie, s'était étendue jusqu'en France. La renommée avait, suivant l'usage, singulièrement enflé les revers essayés par l'armée française à Salo et à la Corona. Tous ceux qui, dans l'intérieur de la France, avaient quelque intérêt à se réjouir de l'humiliation de la république et des désastres de ses armées, avaient déjà saisi cette occasion de jeter l'alarme et de semer la terreur parmi les citoyens, en décrivant avec une fausse pitié tous les événemens fort exagérés de l'ouverture de la campagne. Il est à remarquer qu'à cette époque de notre histoire révolutionnaire la presse jouissait d'une liberté presque absolue. Tous les journaux, dévoués ou vendus aux ennemis du gouvernement directorial, rapportèrent les événemens d'Italie avec la plus perfide partialité, et c'était surtout

1796—an iv. *Suite des opérations de l'armée de Rhin - et - Moselle.*
 13 août. *Bataille de Neresheim. Combat de Kamlach entre les*
 (26 therm.) *Français républicains et émigrés* ¹. — La marche des évé-
 Allemagne. nemens militaires nous rappelle en Allemagne. Nous avons

déjà signalé l'inconvénient d'avoir partagé le commandement suprême des forces françaises sur ce théâtre ; notre récit va démontrer de plus en plus la vérité de nos assertions à cet égard.

On peut se rappeler les positions occupées par l'armée de l'archiduc Charles , après les dernières affaires que nous avons rapportées. Le 24 juillet, à deux heures du matin, le prince

contre le général Bonaparte qu'ils dirigeaient leurs amères récriminations. Ils représentaient l'armée comme presque anéantie par la folle présomption, l'impéritie ou les mauvaises intentions du vainqueur de Beaulieu et de Colli, et semblaient demander, au nom de l'intérêt public, que le gouvernement le rappelât pour le faire juger par une cour martiale créée à cet effet. Le directoire méprisa ces vaines clameurs, et crut devoir prendre le soin de détruire, dans l'esprit de Bonaparte, les fâcheuses impressions que ces menées pouvaient y faire naître. Le gouvernement écrivit, en conséquence, une lettre à ce dernier, dans laquelle il le rassura sur ses propres intentions, en lui payant un juste tribut d'admiration et de reconnaissance pour les exploits de l'armée d'Italie ; exploits dus presque tous au développement des grands talens de son général. Après avoir passé en revue et réfuté les opinions des libellistes et des folliculaires qui cherchaient à obscurcir la gloire de Bonaparte, le directoire terminait sa lettre par ce paragraphe :

« Vous avez, citoyen général, la confiance du directoire ; les services que vous lui rendez chaque jour vous y donnent des droits. Les sommes considérables que la république doit à vos victoires, prouvent que vous vous occupez tout à la fois de la gloire et des intérêts de votre patrie. Tous les bons citoyens sont d'accord sur cet objet. Vous n'aurez pas de peine à abandonner les jactances des uns, et les calomnies des autres, au mépris qu'elles méritent par elles-mêmes et plus encore par l'esprit qui les dirige. »

¹ Journaux du temps, — Sièges et batailles, — Histoire de France, — Jomini, — Mémoires du prince Charles, — Coup d'œil impartial sur les opérations des armées de Sambre-et-Meuse et de Rhin-et-Moselle, — Précis historique de Dedon, — Documens et notes manuscrits, etc.

leva son camp de Schorndorf, pour aller bivouaquer à Gmünd, et marcha sur une seule colonne, parce que le terrain coupé n'avait pour issue que la vallée de la Reims; une arrière-garde resta cependant à Schorndorf. Le général Hotze se retira, également sur une colonne, avec onze bataillons et quatorze escadrons, d'Esslingen et Blocklingen, par la vallée de la Filtz à Goppingen. Le général Deway dut se porter sur Blaubeuren, à l'effet de couvrir la ville d'Ulm, de concert avec les troupes du général Froelich et du prince de Condé. Le corps du prince de Lichtenstein couvrit la marche de la droite des Autrichiens, en se retirant par la vallée de la Sein.

1776—an IV.
Allemagne.

Moreau suivit l'armée autrichienne dans un ordre à peu près parallèle. La circonspection de sa marche doit être attribuée, cette fois, au défaut de renseignemens bien exacts sur la nature du terrain qu'il traversait, les montagnes d'Alb, qui auraient nécessité des reconnaissances préliminaires bien difficiles à effectuer, et qu'il devait supposer parfaitement connus de l'archiduc.

La troisième division (celle de Duhesme), qui avait quitté l'aile droite pour se rattacher au centre de l'armée, ainsi que nous l'avons dit plus haut, marcha à droite, par Urach et Wisenteig sur Geißlingen, en longeant le pied des montagnes d'Alb. Les divisions Taponnier et Bourcier (quatrième et cinquième) remontèrent, ainsi que la réserve de cavalerie, la vallée de la Filtz, et la division Delmas se porta à gauche par la vallée de la Reims. Il résultait de ces dispositions que cette dernière division se trouvait seule, dans la vallée de la Reims, compromise avec la forte colonne de l'archiduc, qui se retirait, comme on l'a vu, par cette même vallée; tandis que le gros de l'armée française, en prenant le chemin beaucoup plus long de la vallée de la Filz, ne suivait effectivement que la seule division Hotze. Il est facile de remarquer le vice des

1796—an IV.
Allemagne. combinaisons du général Moreau, induit en erreur, comme nous l'avons fait observer, par le défaut de renseignemens. Il perdait l'occasion de presser convenablement son ennemi dans les défilés qu'il était obligé de traverser, et cette marche morcelée et mal combinée, dans les vallées séparées par des montagnes dont la communication était regardée comme impraticable, exposait en outre l'armée française à de grands dangers.

Le 25 juillet, les troupes légères du général Delmas attaquèrent les postes ennemis, en avant de Schorndorf, et les replièrent, après une légère résistance, jusque dans la ville. Mais Delmas ne jugea point convenable d'entamer une affaire sérieuse avec les forces de l'archiduc, qu'il savait être devant lui. Le 26, le prince se porta de Gmünd sur les hauteurs de Bœmenkirch. Il parut alors avoir l'intention de profiter des dispositions prises par le général Moreau, en réunissant au centre des communications des vallées les troupes du général Hotze, à celles qu'il conduisait lui-même. Mais ces démonstrations, qui pouvaient avoir un résultat fâcheux pour l'armée française, n'avaient réellement d'autre objet que de retenir cette dernière jusqu'à ce que les magasins qui se trouvaient entre Gunsburg et Ulm fussent évacués.

La vallée de la Filz, par laquelle le gros de l'armée française se dirigeait plus particulièrement, commence entre Geisslingen et Urspring, dans la chaîne du Rhanhe-Alb. Cette chaîne n'est pas très-élevée, mais elle diffère des autres en ce que ses vallées sont formées par des rochers à pic, et qu'on trouve sur sa sommité une plaine assez étendue et découverte, traversée à Urspring, dans un endroit très-resserré, par la route qui conduit à Ulm. On y voit les sources de plusieurs ruisseaux qui vont se jeter dans le Danube et le Necker. Le général Hotze occupa ce passage, aussi difficile à attaquer qu'aisé à défendre.

Une seconde route mène du Rauhe-Alb au Danube ; celle-ci quitte la vallée de la Filz, auprès de Gross-Siessen, et passe ensuite dans une autre vallée étroite jusqu'à Weissenstein : de là elle se prolonge sur les flancs très-rudes d'une montagne, qu'elle descend ensuite par une rampe très-rapide pour conduire à Heidenheim, dans la vallée de la Brenz. Bomenkirch se trouve placé sur cette route, et c'est là que l'archiduc avait pris position.

1796—an iv.
Allemagne.

L'avant-garde du prince était à Bargau, couvrant la vallée de la Rems et le chemin d'Alen, par où s'avancait la division du général Delmas. La position de l'archiduc, sur ce point, pouvait être considérée comme inexpugnable. La vallée de la Filz est un défilé si étroit et si resserré par les rochers qui la bordent, que l'ennemi qui s'y engage n'a aucune possibilité de manœuvrer, et fort peu d'espoir de salut, s'il vient à être repoussé dans son attaque. Il faut absolument qu'il s'empare des sentiers de Geislingen et de Weissenstein, pour obtenir quelque succès, ou bien qu'il retourne sur ses pas pour essayer de s'en approcher en gagnant la vallée de la Rems, dans la supposition toutefois que son adversaire le laissera exécuter ce dernier mouvement.

Nous avons dit que le prince Charles n'avait pris cette position formidable, que pour donner le temps d'évacuer les magasins autrichiens placés entre Guntzburg et Ulm. Cependant il avait encore un autre motif : il attendait des nouvelles de l'armée du Bas-Rhin, pour se décider à marcher directement sur Ulm, et pour se trouver en mesure de soutenir au besoin le général Wartensleben.

Lorsque le général Moreau vit l'archiduc s'arrêter ainsi dans la position de Bomenkirch, il conjectura que l'intention du prince était d'attendre l'attaque de l'armée française, ou bien de déboucher tout-à-coup, pour être lui-même l'attaquant lorsque l'armée de Rhin-et-Moselle sortirait des vallées

1796—an iv. de la Filz et de Rems. Après avoir fait reconnaître les hau-
 Allemagne. teurs du plateau d'Urspring et de Bomenkirch, le général français acquit la conviction du danger qu'il courait, soit en attaquant, soit en recevant l'attaque de son ennemi. En prenant le premier parti, Moreau ne pouvait, ainsi qu'on a dû le remarquer plus haut, parvenir à Bomenkirch, qu'en retournant sur ses pas, pour s'approcher de ce point par la vallée de la Rems ou par le chemin de Blaubeuren; mais, pour gagner cette dernière route, il fallait que les troupes rétrogradassent jusqu'auprès de Kichheim; et pour arriver par la vallée de la Rems, il n'y avait que le chemin de Siegen à Gmund. Mais une manœuvre qui doit commencer par une marche rétrograde de deux jours en présence d'un ennemi vigilant, est sujette à de graves inconvéniens. En effet, si Moreau se fût décidé à gagner la vallée de Rems, l'archiduc, marchant alors sur Ulm et sur la vallée de la Brenz par Heidenheim, contraignait l'armée française à manœuvrer autour de son flanc, et à se porter sur Aalen, avant d'être forcé lui-même à Bomenkirch. D'un autre côté, si le général français continuait à s'avancer, en évitant d'attaquer l'archiduc, il courait le risque de voir le prince détacher une partie de son armée, pour se jeter sur les têtes de colonnes des Français, et écraser ces derniers dans les défilés, où il devenait difficile de se défendre. Ces considérations déterminèrent Moreau à laisser son ennemi tranquille, pendant quelques jours, dans une position qu'il eût été plus qu'imprudent de chercher à forcer.

Cependant l'archiduc, ne recevant point de l'armée du Bas-Rhin les nouvelles favorables qu'il espérait, et perdant l'espoir de se réunir à son lieutenant Wartensleben, sur le Danube, au moins de quelque temps, puisque cette jonction ne pouvait plus guère avoir lieu qu'à Ratisbonne, l'archiduc renonça au projet de se retirer sur Ulm, et se décida à quit-

ter Bomenkirch , pour suivre les montagnes, et s'établir sur la rive gauche du Danube, où l'appelait l'exécution du plan d'opérations qu'il avait d'abord arrêté à Pforzheim. 1796—an iv.
Allemagne.

Le 1^{er} août, à deux heures du matin, le prince quitta la position de Bomenkirch, et se porta sur Heidenheim. Le prince de Lichstenstein occupa Aalen avec son corps de flaqueurs. Le général Hotze s'établit entre Falkenstein et Bisingen, en avant de Giengen; les avant-postes s'étendaient de Schwabsberg par Ramenstrut, Bœbingen, Weissenstein et Rawenstein, le long de l'Esbach vers Geisslingen, d'où ils se dirigèrent sur la route d'Ulm à Deukenthal, et par Albeck en avant du couvent d'Elchingen. Le général Frœlich, après avoir laissé les émigrés à Memingen, et le général Wolf sur l'Argen, reçut l'ordre de descendre d'Erlemos, le long de l'Iler, pour s'avancer ensuite sur le Danube. Le corps volant du général Deway passa le Danube à Ulm, à l'effet de couvrir la marche de Frœlich. Tous les ponts du Danube furent détruits, à l'exception de celui d'Elchingen. Le soir même du 1^{er} août, les avant-postes que le général Moreau avait mis en marche aussitôt qu'il se fut aperçu que les Autrichiens abandonnaient leur position de Bomenkirch, occupèrent Babin-gen, d'où ils chassèrent l'arrière-garde ennemie.

Le 2 août, le prince Charles quitta son bivouac de Heidenheim, pour se rendre à Neresheim. Le général Hotze se porta à Gundelfingen, et le prince de Lichstenstein à Elfin-gen, en avant de Neresheim. Les avant-postes s'étendirent de Lauchheim jusqu'au Danube. Le général Frœlich s'établit à Pfuhl, sur la rive droite, après avoir dirigé un détachement sur Kempten, afin d'occuper, à tout événement, les défilés d'Immenstadt et de Reitti.

La marche de l'armée autrichienne, partie par les montagnes et partie par Ulm, sur la rive droite du Danube, avait obligé le général Moreau de changer quelques-unes de ses

1796—an IV. dispositions précédentes. Il vit qu'il était inutile de suivre
 Allemagne. son ennemi sur le Rauhe-Alb, et se contenta de poster le centre de son armée, par la route directe des montagnes, à Heidenheim. Le 3 août, le général Saint-Cyr attaqua ce dernier endroit, s'en empara, et prit position sur la Brenz.

Le corps de Desaix se mit en marche, le même jour, par la vallée de la Rems; et l'arrière-garde autrichienne ne s'étant retirée de Gmund, que lorsqu'elle vit les Français en mouvement, Desaix l'atteignit près d'Aalen. Elle voulut faire quelque résistance, n'ayant d'abord affaire qu'à quelques troupes légères; mais, Desaix s'étant avancé lui-même, les Autrichiens furent obligés de céder le terrain après un combat assez vif, dans lequel ils perdirent un certain nombre de soldats restés morts sur le champ de bataille, et environ trois cents prisonniers. La forêt de Waldshausen fut abandonnée par suite de cette affaire, et l'ennemi se replia de Lauchheim à Waldshausen et Kœnigsbronn.

Les mouvemens de l'aile gauche des Français firent penser au prince Charles que l'intention de Moreau était de tourner sa droite, et de le forcer, par une attaque vigoureuse, à repasser le Danube. Trouvant donc que sa position actuelle à Elchingen, Neresheim et Gundelfingen, avait trop d'extension pour se défendre avec avantage, l'archiduc crut devoir changer ses dispositions. Dès le 3 août, il se porta en personne à Nordlingen, avec neuf bataillons et quinze escadrons, en laissant seulement, sur la hauteur d'Umenheim, près de Neresheim, trois bataillons et quatre escadrons. Les troupes du prince de Lichstenstein, qui formaient alors l'avant-garde de l'aile droite autrichienne, furent placées à Trochelfingen, occupant Bopfingen et Michelfeld, par des avant-postes.

La journée du 4 août se passa sans aucun engagement entre les deux armées. Les Français s'affermirent dans leurs

positions, et l'archiduc fit avancer le général Hotze avec huit bataillons et douze escadrons, de Grundelfingen à Umenheim, après lui avoir fait laisser deux bataillons et quatre escadrons à Dischingen. Il fit aussi rester le général Riese à Gundelfingen avec six bataillons et douze escadrons, en s'entourant de troupes légères depuis Bopfingen par Nattheim, Stauffen, Giegen, jusqu'au Danube. Il est à remarquer que, par ces nouvelles dispositions prises par l'archiduc dans l'intention de se trouver mieux en mesure de résister à l'attaque, ce prince prenait une position plus étendue et plus exposée que la première.

1796—an iv.
Allemagne.

Moreau envoya, le 5 août, le général Heudelet faire une reconnaissance sur le front de la ligne ennemie. Ce général se porta sur Bopfingen et en chassa les Autrichiens. Enhardi par ce succès, le détachement français s'engagea un peu trop avant, et donna le temps au prince de Lichstenstein d'accourir avec des forces supérieures; le général Heudelet fut repoussé avec perte de deux à trois cents hommes hors de combat ou prisonniers. Cependant il parvint à faire sa retraite en assez bon ordre, grâce à la fermeté que montrèrent, dans cette circonstance, trois compagnies de la quatre-vingt-dix-septième demi-brigade de ligne, et une compagnie de carabiniers de la quinzième demi-brigade légère, qui soutinrent, à quatre reprises différentes, le choc de la cavalerie ennemie sans se laisser entamer.

Le même jour, le général Saint-Cyr, après s'être avancé des bords de la Brenz, attaqua les Autrichiens à Giegen, s'empara de ce poste ainsi que de ceux d'Hermaringen, Staufen et Altenberg. Il poussa même ses avant-postes jusqu'au près d'Elchingen; mais ces derniers furent forcés de se replier. Le résultat de ce mouvement fut de contraindre le général Riese de se retirer de Grundelfingen par Lauingen et Dillingen, et d'établir ses avant-postes sur l'Égge.

1796—an iv.
Allemagne.

Le projet du général Moreau était toujours d'attaquer l'archiduc avec toutes ses forces. Il employa quatre jours à préparer ses manœuvres en conséquence; mais, pour dérouter l'ennemi, il le fit inquiéter sur sa ligne par des escamouches et des reconnaissances continuelles, pendant lesquelles il faisait prendre aux troupes françaises une position concentrique, entre Aalen et Heidenheim. Le 8 août, la division Duhesme, qui s'était réunie la veille sur les hauteurs de Ballengendorf, fut dirigée sur Gundelfingen, pour flanquer une forte colonne, qui se portait sur les hauteurs d'Ober-Medlingen. Le général Duhesme replia l'avant-garde du général Deway; mais celui-ci, ayant été soutenu par de la cavalerie et de l'artillerie que le général Riese envoya à son secours, revint à la charge, et repoussa à son tour les Français au-delà de Gundelfingen. Toutefois, après un combat qui dura jusqu'à la nuit, les troupes de Duhesme regagnèrent du terrain, et les Autrichiens se retirèrent sur Lauingen et Dillingen.

Le général Lecourbe, commandant une brigade de la division Taponnier (quatrième), réussit à chasser les Autrichiens de Neresheim, en leur faisant deux cent cinquante prisonniers, et le corps de Desaix (aile gauche), qui s'était avancé à la même hauteur, vint se placer, la droite entre Neresheim et Umenheim, la gauche sur les hauteurs en arrière de Weiler - Merkingen. Moreau crut devoir séjourner dans ces positions pour faire reconnaître un pays difficile, opération essentielle dans un moment où il allait frapper enfin un coup décisif.

L'archiduc, de son côté, attentif à suivre les mouvemens de son adversaire, fit porter, dès le 9 août, le gros de son aile droite à Medlingen, en ne laissant que des troupes légères devant Nordlingen. Le général Hotze se plaça derrière Forcheim avec huit bataillons et douze escadrons, avec ordre de se rendre à Donawerth par la vallée de la Kessel, dans le

cas où il serait forcé dans cette première position. Quatre bataillons et dix escadrons furent placés en réserve à Aufhausen, et les avant-postes postés à Umenheim. 1796—an iv.
Allemagne.

Le 10 août, les deux armées étaient très-rapprochées, et les avant-postes français touchaient presque ceux des Autrichiens.

Voici quelle était la position de l'armée autrichienne : l'aile gauche, forte de douze mille quatre cent soixante-dix fantassins et de quatre mille neuf cent quarante chevaux, occupait Krumbach et Guntzburg par les troupes du général Frœlich et Giulay. Le corps du prince de Condé était en marche pour se réunir à ce dernier. Le général Riese campait à Hochstade avec seize bataillons et six escadrons. Cette aile gauche de l'armée autrichienne, destinée à contenir la droite des Français (corps de Férino), ne prit pas tout entière une part active à la bataille de Neresheim. Il n'y eut en ligne que les troupes des généraux Riese et Giulay.

Le centre, commandé par le général Hotze, avait sa gauche à Amertingen, sa droite derrière Forcheim, sa réserve à Aufhausen. Les avant-postes se trouvaient à Forcheim, Veilerhofen, Eglingen, et près de la maison de chasse du même nom. Les troupes qui composaient ce corps peuvent s'évaluer à neuf mille cinq cents hommes d'infanterie, et trois mille quatre cent quatre-vingts de cavalerie.

L'aile droite, commandée par l'archiduc lui-même, offrait un effectif de sept mille sept cent soixante-dix fantassins et quatre mille huit cent quarante chevaux; elle occupait Medlingen par neuf bataillons et treize escadrons. Le prince de Lichstenstein, avec deux bataillons et vingt-deux escadrons, se trouvait en avant-garde à Nordlingen.

L'archiduc venait d'apprendre que le général Wartensleben, trop faible pour résister à Jourdan, se voyait obligé de se replier sur la Bohême. Ce prince craignit, en temporisant

1796—an iv.
Allemagne.

devant le général Moreau , de ne pouvoir plus être à même de donner la main à son lieutenant. Il prit donc la résolution de prendre l'initiative de l'attaque , afin de repousser l'armée française dans la position où elle se trouvait. Il espérait , dans ce dernier cas , pouvoir se retirer ensuite sans être inquiété , et se porter au secours de l'armée du Bas-Rhin. En conséquence , il expédia , à tous ses généraux , l'ordre de s'arrêter dans les positions que nous venons d'indiquer plus haut.

Cette détermination du prince Charles était aventureuse ; il s'exposait , en cas d'échec , à être culbuté dans le Danube , ou au moins à se voir singulièrement contrarié dans l'exécution ultérieure du plan qu'il avait médité d'abord. Quelques relations ont donné pour motif de la résolution de l'archiduc , la nécessité où il se trouvait de faire évacuer promptement ses équipages , ses charriots de vivres et son artillerie ; mais ces précautions auraient dû être prises au moment même où le prince s'était décidé à quitter la position de Bomenkirch. Quoi qu'il en soit , rien ne prouve l'opportunité de son attaque , et la combinaison de cette dernière n'était rien moins que convenable pour en assurer le succès.

Le général Moreau se trouvait dans une position qui pouvait le rassurer sur les intentions de son adversaire. Placée au milieu de la partie ouverte des montagnes , l'armée française commandait la route principale qui conduit à Nordlingen et au Danube. Elle avait , en cas d'échec , sa retraite assurée , au lieu que le gros de l'armée autrichienne avait à dos des vallées qui , descendant par Medlingen vers la route de Nordlingen et la Wernitz , ne présentaient que de mauvais chemins presque impraticables pour une retraite.

Cependant le général français crut devoir profiter de la mauvaise position d'un corps d'avant-garde autrichien en arrière du village d'Eglingen , pour le faire attaquer par les

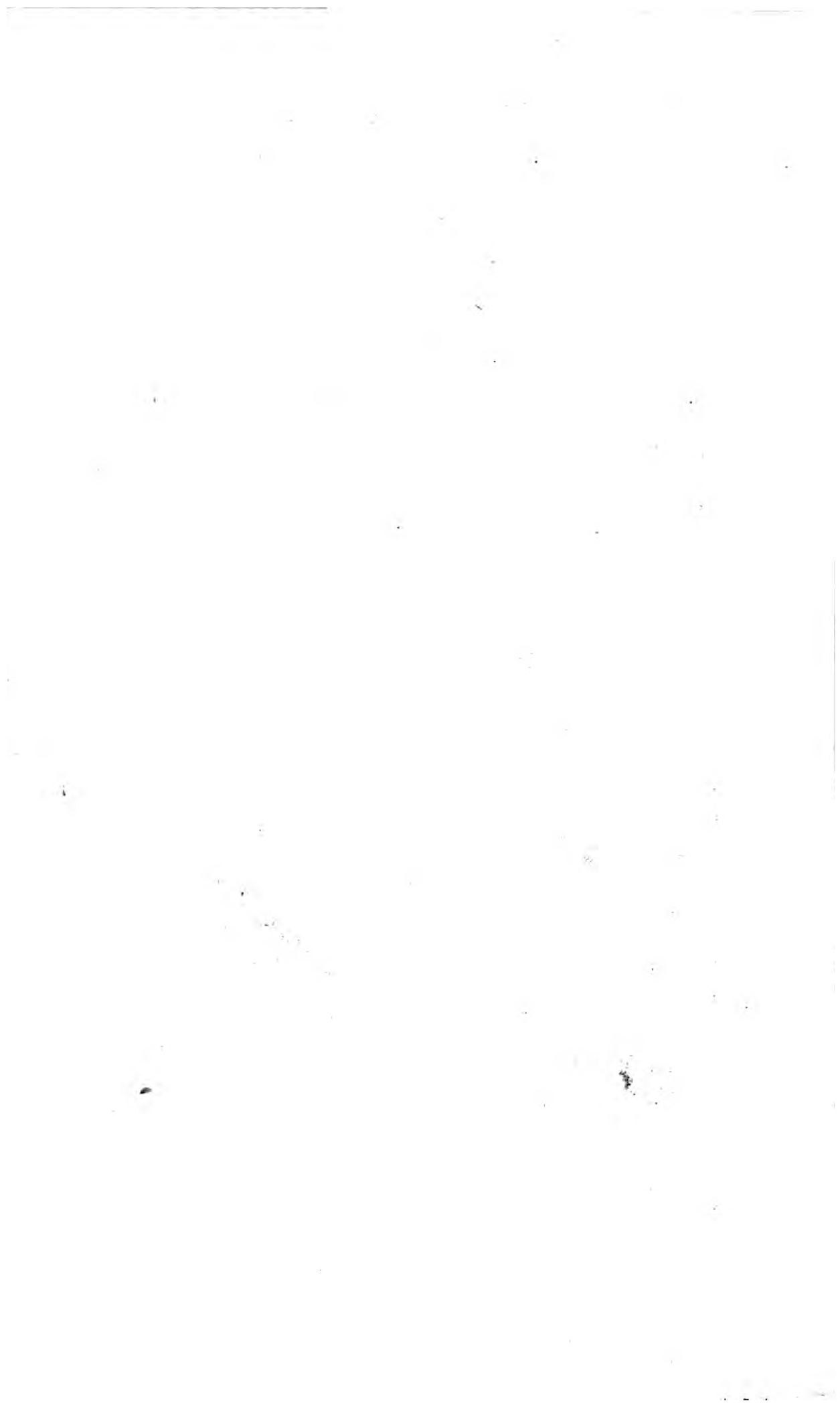
BATAILLE DE NERESHEIM

Tome 6^e Page 280.



erdenheim

1 2 3 lieues.



troupes légères du centre, que soutint la division Taponnier (quatrième). 1796—an IV.
Allemagne.

Après un combat assez vif, les Autrichiens furent repoussés sur Amertingen, avec une perte de quatre cent cinquante hommes environ; en même temps le général Beaupuy pénétrait dans la forêt entre Schweindorf et Forcheim, et la division Delmas faisait une fausse attaque sur Bopfingen. Ce commencement d'un mouvement sérieux, qui prévenait celui de l'ennemi, fut interrompu par un orage violent qui dura jusqu'à la nuit.

Moreau établit son armée en avant de Neresheim, la droite appuyée à Dischingen sur les hauteurs avantageuses de Veggebach; son centre à Dunstelkingen; et la gauche appuyant à la route de Neresheim à Nordlingen, dans une forêt épaisse, derrière le village de Schweindorf. Quoique les bois de cette contrée soient coupés de vallées et de ravins profonds, pour mieux protéger sa gauche, le général en chef posta sa réserve de cavalerie sur la route de Nordlingen, en arrière des bois, où le terrain s'ouvre vers Umenheim et Neresheim. Six bataillons de la division Duhesme étaient à Medlingen, près de la Brenz, pour flanquer l'armée à droite, tandis que la division Delmas la flanquait sur sa gauche à Bopfingen¹.

Dans son dessein d'attaquer les Français, le prince Charles ne s'était point encore affranchi alors des entraves de la routine autrichienne: il commit la faute de disposer ses troupes par corps morcelés sur une ligne de dix lieues d'étendue, et de les faire arriver sur son ennemi en cinq colonnes qui devaient encore se subdiviser.

¹ Ces deux corps de flanqueurs étaient trop éloignés du gros de l'armée. Le général Jomini fait, à ce sujet, des réflexions fort judicieuses sur le mauvais emploi de troupes ainsi détachées. De pareilles dispositions tenaient, au surplus, au genre de tactique alors usité. L'expérience a conduit, par la suite, à des principes plus sains sur la manière d'éclairer les flancs d'une armée.

1796—an iv.
Allemagne.

La première colonne de gauche de l'armée autrichienne fut tirée du corps de Frœlich, qui, après s'être repliée à Guntzburg, avait reçu l'ordre de passer le Danube à Ulm pour se lier à la deuxième colonne, commandée par le général Riese. Celle-ci, forte de dix mille hommes, se divisa en deux parties. La première, sous les ordres du général Mercantin, et composée de trois mille hommes, dut se diriger sur le flanc droit de l'ennemi à Dischingen. La seconde, de sept mille hommes, conduite par le général Riese, dut partir de Dillingen pour accabler les six bataillons du général Duhesme à Medlingen, tourner ensuite le corps de bataille, et gagner, avant les Français, le passage difficile des montagnes d'Alb.

Le centre de l'armée autrichienne, renforcé la veille par une partie de la réserve venue de Medlingen, formait à peu près dix-neuf mille hommes. L'archiduc partagea ces troupes en trois divisions. La première, conduite par le général La Tour, lieutenant-général du prince, et forte de cinq mille cinq cents combattans, dut se porter d'Amertingen sur Eglingen, Osterhofen et Zeigheim, pour s'avancer ensuite sur Dischingen, pendant que le général Mercantin seconderait ce mouvement en se portant, comme nous venons de le dire plus haut, sur la droite de ce même village, pour prendre les Français en flanc. L'archiduc dirigeait lui-même la deuxième division, forte de cinq mille fantassins et quinze cents chevaux. Cette division fut encore partagée en deux colonnes. L'une, confiée au général Baillet, marchant entre Eglingen et Hofen, devait se réunir ensuite à la seconde, que conduisait le prince de Furstenberg, qui se portait directement sur Hofen, et la division ainsi réunie devait marcher sur Dunselkingen. Enfin la troisième colonne, ou division du centre, forte de sept mille cinq cents hommes, dont dix-huit cents de cavalerie, aux ordres du général Hotze, devait, sur deux colonnes, attaquer Kossingen et Schweindorf.

La droite des Autrichiens, formée par le corps d'avant-garde aux ordres du prince de Lichstenstein, qui était dans les environs de Nordlingen, soutenue par une partie de la réserve toujours placée entre Medlingen et Grosselfingen, sous le commandement du général Starray; cette droite, disons-nous, forte de quatre mille cinq cents fantassins et quatre mille deux cents chevaux, dut former deux attaques : l'une avait pour objet de forcer la grande route qui mène de Nordlingen à Neresheim; et l'autre, dirigée sur Bopfingen, était destinée à menacer le flanc gauche de l'armée française.

1796—an iv.
Allemagne.

On voit, d'après l'exposé de toutes ces attaques, que la principale devait avoir lieu contre le centre des Français à Dunstelkingen. L'archiduc espérait pouvoir forcer les Français sur ce point, tandis que la colonne conduite par le général Riese sur les six bataillons du général Duhesme à Medlingen, après avoir culbuté et écrasé ce dernier, se porterait avec célérité sur les derrières de l'armée française pour lui couper sa retraite sur Heidenheim : le projet du prince était enfin de déborder la droite des Français en refusant la sienne, et en contenant la gauche, tandis que les plus grands efforts des Autrichiens se feraient contre le centre.

Les avant-postes des deux armées passèrent la nuit du 10 au 11 août, dans les positions où l'orage les avait surpris après le combat d'Eglingen. Le prince Charles avait donné, à ses différentes colonnes l'ordre de se mettre en mouvement à minuit, afin d'arriver, au point du jour, en présence de l'armée française; mais les torrens de pluie qui étaient tombés pendant et après l'orage, avaient rendu les chemins si peu praticables à travers les bois dont le pays est couvert, et l'obscurité était tellement profonde, que les colonnes parties de Medlingen et destinées à attaquer le centre des Français furent neuf heures en marche pour arriver à leur destination, bien qu'elles n'eussent qu'à peu près trois lieues à parcourir.

1796—an IV.
Allemagne.

L'artillerie de ces colonnes fut encore plus retardée, et ne les rejoignit que quelques heures après. On concevra sans peine que les Français profitèrent de ce contre-temps, qui leur devenait singulièrement favorable.

La première colonne autrichienne (celle du général Frœlich) n'arriva point au lieu qui lui était indiqué. Son avant-garde put à peine atteindre Albeck; mais l'absence de cette colonne n'empêcha point le général Riese de marcher sur les bataillons du général Duhesme; et la grande supériorité des Autrichiens, en cavalerie surtout, obligea ce dernier à abandonner Medlingen. Les bataillons des dix-septième et centième demi-brigades, qui formaient le corps de flanqueurs de Duhesme, eurent besoin de toute leur intrépidité pour ne pas se laisser entamer. Le général français manœuvrait pour se retirer sur la Brenz, et défendre l'étroite vallée de cette rivière; mais le général Riese ne sut pas tirer un parti convenable de sa nombreuse cavalerie, et, quoiqu'il occupât Giengen avant son adversaire, celui-ci parvint à s'ouvrir un passage, traversa la Brenz, et gagna Bomenkirch, cette position formidable que l'archiduc avait occupée quelques jours auparavant. Le général Riese chercha vainement à faire harceler la colonne française, en queue et en flanc, par sa cavalerie légère. Le général Duhesme n'en continua pas moins sa retraite, sans grande perte, sur Heubach et Weissenstein. Les trois mille hommes du général Mercantin, qui faisaient partie des dix mille aux ordres du général Riese, occupèrent sans résistance le village de Balhausen, les hauteurs d'Altenberg et de Stauffen, et y restèrent ensuite dans l'inaction. La retraite du général Duhesme aurait pu seule donner la victoire aux Autrichiens, si le corps entier du général Riese se fût rabattu, de concert avec les attaques des généraux La Tour, Baillet et Hotze, sur Koschingen et Fleinheim, derrière la droite de l'armée française. Mais, par une maladresse

difficile à concevoir, le général Riese, après avoir cessé de poursuivre Duhesme, vint camper à Oggenhausen, et poussa même un avant-garde sur Heidenheim, où il n'y avait pas d'ennemis à combattre. A la vérité ce mouvement obligea le quartier-général français, les administrations, les équipages et le parc de réserve à s'éloigner; mais l'évacuation se fit sans malencontre sur Kœnigsbronn et Alen. Ce très-mince succès pouvait-il balancer l'inconvénient du défaut de participation du général Riese aux opérations générales de l'armée autrichienne sur le gros de l'armée française?

1796—an iv.
Allemagne.

La colonne du général La Tour fut arrêtée dans sa marche sur Dischingen, à l'effet de déborder la droite du corps de bataille français. La lenteur du mouvement de ses troupes, pendant la nuit, avait permis au général Saint-Cyr d'en être informé, de porter aussitôt en avant la brigade du général Laroche dans les villages de Trugenhofen et de Reistingen. Cette brigade y fut attaquée à sept heures du matin. Elle y fit une glorieuse résistance; mais, obligée de céder au nombre, elle se retira, toujours en combattant, jusqu'au château de Dischingen, en avant de ce village. Le général Saint-Cyr détacha alors la brigade du général Lecourbe pour aider le général Laroche à conserver cette position importante. Sur ces entrefaites, les colonnes des généraux Baillet et prince de Furstenberg, parties d'Aufhausen, avaient rencontré la seizième légère et la quatre-vingt-treizième de ligne, isolées dans les bois, en avant de la ligne (sans doute par suite du mouvement de la veille sur Eglingen), et les avaient culbutées, avec perte de quatre cents prisonniers. Ces deux demi-brigades, poursuivies la baïonnette aux reins, se retirèrent sur Dunsteilkingen; mais la réserve française, en se portant rapidement sur ce point, vint rétablir le combat, et repoussa à son tour les deux colonnes ennemies.

La division du général Hotze (troisième du centre autri-

1796—an iv. chien) commença l'attaque de Kossingen. Pendant long-
 Allemagne. temps les Français disputèrent à l'ennemi la possession de ce
 village, mais ils l'abandonnèrent enfin, et se retirèrent sur
 les hauteurs qui sont entre Kossingen et Meresheim. Le gé-
 néral Hotze essaya de passer le ravin qui le séparait de ses
 adversaires; mais le général Desaix, au premier bruit de
 l'attaque, s'était hâté de diriger des forces sur ce point, et les
 Autrichiens furent constamment repoussés. La colonne de
 cette division, chargée de l'attaque de Schweindorf, n'obtint
 pas un plus grand succès. Le chef de brigade Gazan, qui for-
 mait la gauche de l'armée française avec la dixième demi-bri-
 gade légère qu'il commandait, se crut assez en mesure de ré-
 sister, dans ce poste, aux efforts des Autrichiens, sans de-
 mander du secours au général Desaix. Il repoussa deux attaques
 consécutives et se maintint glorieusement dans le village.

Le prince de Lichstenstein s'avança, ainsi qu'il en avait
 reçu l'ordre, vers Bopfingen, et sur la route qui conduit de
 Nordlingen à Neresheim, en détachant des partis sur Schwein-
 dorf et Umenheim. Mais le corps autrichien, ainsi éparpillé,
 fut suffisamment contenu par le général Delmas, qui couvrait
 le flanc gauche de l'armée française, comme nous l'avons
 déjà dit; et ses troupes légères n'intimidèrent point le brave
 chef de brigade Gazan, dans sa position de Schweindorf.

Il n'y eut aucun engagement sérieux de ce côté. Le général
 Starray ne prit point part au combat, et le prince de Lichs-
 tenstein ne marcha effectivement sur Bopfingen, que lorsque
 le général Delmas évacua ce village pour se rapprocher de
 l'armée française, ainsi que nous allons le dire plus bas.

Les colonnes principales du centre de l'archiduc ne pu-
 rent se déployer qu'à dix heures du matin, entre Hofen et le
 Barenberg. L'attaque commença aussitôt, mais avec quelque
 hésitation. Des tirailleurs furent envoyés contre la position
 du général Saint-Cyr. L'adjutant-général Decaen, à la tête

des troupes légères, repoussa ces tirailleurs, et fit quelques prisonniers. Des escamourches insignifiantes eurent lieu jusqu'à deux heures. On ne peut excuser le peu de franchise de cette attaque, qu'en supposant que l'archiduc attendait l'arrivée de son artillerie, retardée, comme on l'a vu, par la difficulté des chemins. Pendant que, sur cette partie des deux lignes opposées, on s'amusait à échanger des coups de fusil, le général Desaix cherchait, mais sans succès, à prendre l'offensive sur la gauche.

1796—an iv.
Allemagne.

Le général en chef français, au premier avis des efforts de l'ennemi sur Kossingen et Dischingen, sentit que la division Delmas lui devenait inutile à Bopfingen, à une distance de trois lieues du corps de bataille, et cette considération allait le déterminer à rappeler le général Delmas, pour donner au général Desaix plus de facilité dans son attaque sur les troupes du général Hotze, et attirer en même temps sur ce dernier point une partie des forces qui menaçaient le centre de l'armée française. Mais, en apprenant que le général Riese s'était emparé d'Heidenheim, ce qui privait le corps de bataille français des munitions qui se trouvaient dans cet endroit et qui étaient attendues avec impatience, Moreau fut obligé de renoncer à son projet offensif sur sa gauche pour soutenir le combat au centre. Il fit même venir du corps de Desaix toutes les munitions dont celui-ci pouvait, à la rigueur, se passer, et envoya de suite l'adjutant-général Houel, avec un bataillon, deux escadrons et deux pièces d'artillerie, pour chasser l'ennemi d'Heidenheim, si cela était possible.

Vers les deux heures de l'après-midi, l'archiduc se décida enfin à agir avec plus de vigueur. Il fit renouveler les attaques sur Dischingen, le Barenberg et Dunstelkingen. Son artillerie, alors arrivée, lui permit de faire établir plusieurs batteries croisées sur le dernier village que nous venons de nommer, et auquel les obus mirent d'abord le feu. Le prince,

1796—an IV.
Allemagne. voulant profiter des désordres qu'il supposait devoir être produits par cet incendie, fit aussitôt marcher une colonne sur le village pour s'en emparer. L'infanterie autrichienne traversa la vallée qui séparait son champ de bataille du Barenberg, et commença à gravir cette hauteur; mais cette dernière était défendue par la division Taponnier, composée de la vingt-unième légère, et des trente-unième, quatre-vingt-quatrième et cent sixième demi-brigades de ligne; ces troupes, commandées par les généraux Lecourbe et Laroche, combattaient avec une bravoure et un dévouement qui furent admirés de l'archiduc lui-même.

Le prince Charles, convaincu que toute tentative de front était inutile, essaya de recommencer son attaque par le flanc gauche de la montagne de Barenberg. Déjà ses premiers bataillons défilaient par les bois qui avoisinent cette dernière, sous la protection des batteries dirigées contre le village, et maltrahaient les troupes placées derrière, lorsque Moreau fit avancer sa réserve, et la déploya entre Dunstelkingen et Hofen. Cette manœuvre opportune réussit; l'artillerie légère démonta en partie les batteries autrichiennes. L'archiduc, inquiet à son tour sur sa droite, qui se trouvait ainsi menacée, fit cesser le feu du canon, et il n'y eut plus, jusqu'à la nuit, que des escarmouches entre les tirailleurs des deux partis.

Cependant Moreau avait été informé, vers cinq heures du soir, que Heidenheim n'était occupé que par un parti ennemi; que les bataillons du général Duhesme étaient repoussés fort loin, et que, les réserves de munitions ayant suivi le mouvement rétrograde du quartier-général de l'armée sur Kœnigsbronn, on ne pouvait espérer de les voir au corps d'armée dans la journée. Dans la position critique où le plaçait cet état de choses, le général en chef hésita entre l'intention de se retirer, et celle de bivouaquer en présence des Autrichiens. Le premier parti était d'une exécution difficile, puisqu'il s'a-

gissait de traverser de nouveau les montagnes de Rauhe-Alb, 1796—an iv.
 suivi par l'archiduc, et exposé à perdre une partie de l'armée Allemagne.
 dans des chemins inconnus : d'un autre côté, en recevant l'attaque des Autrichiens, il était à craindre que l'extrême fatigue des troupes et le manque de munitions ne lui permissent pas de soutenir cette agression avec la vigueur nécessaire. Toutefois, après de mûres réflexions, Moreau pensa que les Autrichiens, moins nombreux que les Français, et pour le moins aussi fatigués, s'étonneraient, peut-être, de lui voir prendre l'initiative, et ne lui opposeraient pas une résistance aussi forte qu'on pouvait le présumer d'abord. Cette première idée, et celle que les soldats français, souvent démoralisés dans les retraites, redoublaient d'énergie et d'audace dans une attaque presque désespérée, déterminèrent le général en chef à attaquer l'archiduc le lendemain. On distribua, pendant la nuit, les munitions tirées de l'aile gauche, aux troupes du centre qui en manquaient.

Moreau dut s'applaudir de sa résolution, puisque le 12 août, à six heures du matin, au moment où les colonnes d'attaque allaient s'ébranler, on s'aperçut que l'archiduc, profitant de la nuit, avait commencé son mouvement de retraite. Ce prince s'était trouvé dans un embarras à peu près pareil à celui de son adversaire. Il avait craint, en restant devant les Français, de se voir vaincu dans l'attaque comme dans la défense. Il venait d'échouer dans sa tentative de repousser l'armée ennemie; il ne se crut pas en mesure de renouveler ses attaques sur Dischingen, en réunissant toutes ses forces à cet effet, et il prit le parti de continuer une retraite qu'il jugea ne devoir pas être inquiétée trop sérieusement, après une bataille qui demeurerait à peu près indécise.

En effet, l'armée française, par suite des fatigues du combat et privée de ses munitions de réserve, n'était guère en état de s'opposer à la marche de l'archiduc sur Donawerth, et

1796—an iv.
Allemagne.

d'empêcher les Autrichiens de passer le Danube. Le prince fit reprendre à son armée, dans la journée du 12, ses positions dans la vallée de Kessel, c'est-à-dire, à Dillingen et à Medlingen. Le lendemain, la gauche, aux ordres du général Hotze, et composée de seize bataillons et dix-neuf escadrons, passa le Danube à Dillingen, et rompit tous les ponts jusqu'à Donawerth. Le prince, avec quinze bataillons et dix-sept escadrons, vint passer sur ce dernier point, et campa à Nordheim, où le général Hotze vint le rejoindre. Le prince de Lichstenstein et le général Starray couvrirent cette retraite avec onze bataillons et quinze escadrons. La chaîne des avant-postes s'étendit d'Erlinghofen, par la montagne, sur Degin-gen, Balgheim et Heroldingen. Des détachemens de cavalerie légère furent envoyés jusqu'à Oettingen et Nordlingen, pour observer les mouvemens de l'armée française. Le 14, l'arrière-garde passa le Danube, et ne laissa qu'un poste à Donawerth. Le général Riese avait aussi traversé le Danube avec ses troupes, le 13, à Dillingen, et s'était porté à Burgau.

Le général Moreau suivit d'abord l'armée autrichienne sur la Wernitz, puis se rabattit sur Dillingen et Lauingen, pour y passer le Danube le 19, et prendre position sur la Zazam, sa droite vers Zusmershausen, sa gauche vers Donawerth. Si le prince Charles avait effectué tranquillement son passage du Danube, il faut, comme nous l'avons déjà insinué, en chercher les causes dans l'extrême fatigue des troupes françaises, dans le défaut de munitions, et surtout dans l'absence de l'artillerie de réserve, dont la marche rétrograde, dans la matinée du 11, ne permit pas au général en chef de se porter aussi promptement qu'il l'aurait désiré à la poursuite des Autrichiens.

La bataille de Neresheim, dont les Français ne peuvent, pas plus que les Autrichiens, s'attribuer le succès, coûta à peu près trois mille hommes aux deux partis. Il convient de dire néanmoins que les troupes françaises y déployèrent une

bravoure et une intrépidité dignes des plus grands éloges. La belle défense de Schweindorf par le chef de brigade Gazan, les bonnes dispositions du général Saint-Cyr à Dischingen, la glorieuse résistance de la division Taponnier à l'attaque des Autrichiens sur le Barenberg, la retraite du corps de flanqueurs aux ordres du général Duhesme, fourniraient des exemples d'un grand sang-froid réuni à une valeur brillante. Si l'on doit blâmer le général en chef d'avoir placé ses deux corps de flanqueur dans des positions trop éloignées du centre, il faut le louer de n'avoir point désespéré du salut de l'armée, après la dispersion des bataillons de Duhesme et le mouvement du général Riese sur Heidenhem. La perte de ce dernier village, où se trouvait le quartier-général de l'armée, la manœuvre de l'ennemi pour tourner son aile droite, la forte démonstration du prince de Lichstenstein sur Bopfingen, auraient peut-être fait prendre le change à un général ordinaire : Moreau resta inébranlable sur le point où son centre se trouvait réuni, déjoua par sa fermeté tous les efforts de l'archiduc, et sauva véritablement l'armée.

Nous allons maintenant parler des opérations du corps de troupes aux ordres du général Férino, formant l'aile droite de l'armée de Moreau, et que nous avons laissé, après avoir parcouru la vallée de la Kintzig, suivant les mouvemens des corps du général Frœlich et du prince de Condé.

Le général Férino s'était avancé en marchant sur deux colonnes. La première avait suivi le chemin des villes forestières, et était venue prendre position sur l'Argen, petite rivière qui se jette dans le lac de Constance. Les 10 et 11 août, cette colonne, commandée par le général Tharreau, s'empara des villes de Lindau et de Bregentz. On trouva dans cette dernière vingt-deux pièces de canon, trois mortiers, quatre couleuvrines, un obusier, et quarante bateaux chargés de grains et de farine. La seconde colonne était déjà, le 11, près

1796 — an iv. de l'Iler , vers Memingen. L'avant-garde , commandée par le
 Allemagne. général Abatucci , atteignit , le 12 , l'arrière-garde du prince
 de Condé , en deçà de Westerheim. L'engagement commença
 par une canonnade assez vive de la part des Français , qui
 ébranla d'abord les émigrés. Le quatrième régiment de dra-
 gons chargea ensuite , mit en désordre cette arrière - garde ,
 et la poursuivit en la sabrant jusqu'au camp d'Erckheim. Le
 prince de Condé fit alors avancer d'autres troupes , sous le
 commandement du duc d'Enghien , et la canonnade recom-
 mença avec une nouvelle vigueur. Le combat se soutint pen-
 dant quelque temps avec un succès balancé ; mais la troisième
 demi-brigade d'infanterie légère , après un long détour , ayant
 paru tout à coup sur le flanc des émigrés , et manœuvrant
 pour les couper , le duc d'Enghien devina l'intention de son
 ennemi , et ordonna la retraite. Le général Abatucci fit mar-
 cher une seconde fois le quatrième de dragons à la poursuite
 des émigrés , qui ne s'arrêtèrent qu'au-delà de Kamlach.

La division républicaine prit position sur les hauteurs
 d'Erckheim , la droite à Suntheim , la gauche entre Lauben
 et Eck , derrière la Gunz , et le général Férino fit occuper
 Kamlach par l'avant-garde. Les émigrés campèrent sur les
 hauteurs de Mindelheim.

Le prince de Condé s'aperçut bientôt que cette dernière
 position du corps émigré était mauvaise , et qu'il ne pouvait
 s'y maintenir. La prudence lui conseillait de continuer sa
 retraite ; mais , soit qu'il eût reçu du général Frœlich un ordre
 ou une invitation contraire , soit qu'il eût l'intention de
 prouver aux Autrichiens que son corps ne méritait pas les
 reproches qu'on lui adressait depuis quelque temps , de ne
 plus combattre avec sa vigueur accoutumée , le prince ne
 voulut point se retirer sans engagement.

L'attaque fut résolue pour la nuit même ; et , dans le des-
 sein d'unir la ruse à la force , quelques émigrés eurent ordre

de chercher à s'introduire, à la faveur de l'obscurité, dans les rangs des républicains. Le but de cette mission, dont l'exécution n'était pas difficile vis-à-vis de soldats de la même nation, était de jeter le trouble et le désordre parmi les républicains, au moment où ces derniers seraient attaqués.

1796—an iv.
Allemagne.

Le 13 août, deux colonnes d'infanterie noble, conduites par les aides-majors-généraux de Solency et d'Hoffelize, descendirent en silence, et marchèrent l'arme au bras sur le village de Kamlach. La cavalerie suivit immédiatement le mouvement de cette infanterie, également sur deux colonnes, et sous le commandement du comte d'Ecquevilly¹. Le prince de Condé marchait avec la colonne de droite, et le duc d'Enghien avec celle de gauche.

A deux heures du matin, les avant-postes de la troisième demi-brigade légère sont abordés par la colonne du duc d'Enghien, aux cris de *vive le roi! vive Condé!* Les républicains répondent à l'instant par une fusillade, assez bien nourrie pour prouver aux émigrés que ces cris ne sont point ceux auxquels se rallient leurs adversaires. Cependant, attaquée avec vigueur par des hommes d'élite exaspérés, la troisième demi-brigade est obligée de se replier jusqu'au près du bois de Kamlach, où elle trouve la quatre-vingt-neuvième de ligne placée en intermédiaire, et qui s'ébranle à l'instant pour la secourir. Le combat s'engage de nouveau au milieu d'une obscurité profonde, et devient bientôt une affreuse mêlée, où les Français des deux partis se pressent corps à corps. C'est alors que plusieurs gentilshommes de l'armée du prince, qui étaient parvenus à se glisser derrière les rangs des républicains, essaient d'y porter le désordre et le découragement en criant : *Nous sommes trahis, coupés ;*

¹ Aujourd'hui lieutenant-général et inspecteur-général du corps royal des ingénieurs-géographes.

1796—an iv.
Allemagne.

sauvons-nous ; sauve qui peut ! Cette manœuvre, indigne peut-être du caractère loyal et franc des militaires français , et qu'aurait sans doute réprouvée le bon chevalier Bayard, obtint momentanément quelque succès. Les soldats républicains étonnés hésitent , vacillent ; mais bientôt, détrompés par leurs officiers, qui ont reconnu la voix des perfides qui veulent les entraîner dans le piège, ils deviennent furieux, se jettent avec rage sur les émigrés qui ont osé s'introduire dans leurs rangs, les assomment à coups de crosse de fusil, se précipitent à la baïonnette sur l'infanterie noble, et la mettent en déroute.

Le prince de Condé accourait dans ce moment au secours de son petit-fils, qui s'était ainsi engagé le premier, et cherchait à tourner la gauche de la troisième demi-brigade ; mais il fut repoussé par la quatre-vingt-neuvième, qui s'avancait pour le recevoir. Après avoir vu tomber l'élite de sa noblesse dans trois attaques successives, le prince ordonna la retraite qui s'effectua vers dix heures du matin. Le général Abattucci, à la tête de l'infatigable quatrième régiment de dragons et de la compagnie d'artillerie légère du capitaine Foy¹, se mit à la poursuite des émigrés, et les conduisit jusqu'à Mindelheim, en les sabrant et leur faisant des prisonniers.

Ce combat malheureux de Français contre Français coûta près de six cents gentilshommes au corps de Condé. On trouva parmi les morts dix-huit officiers supérieurs et plus de cinquante chevaliers de Saint-Louis, auxquels le général Abattucci fit donner honorablement la sépulture sur le champ même où ils avaient combattu. Le nombre des émigrés blessés ou faits prisonniers montait à mille ou onze cents ; ce qui prouve l'acharnement avec lequel les républicains, surpris au milieu des ombres de la nuit, s'étaient défendus

¹ Aujourd'hui lieutenant-général.

contre leurs adversaires. Car, le corps du prince de Condé n'était guère, d'après les situations autrichiennes, que de quatre mille à quatre mille cinq cents hommes. Ainsi, en admettant que toutes les troupes aient pris part au combat, le corps d'émigrés se trouvait diminué d'un peu plus du tiers. La perte des républicains ne fut pas estimée au-delà de cinquante hommes tués et cent soixante blessés ¹.

1796—an iv.
Allemagne.

L'engagement de Kamlach fut le dernier qui eut lieu entre l'aile droite de l'armée française et l'aile gauche de l'armée autrichienne. Dès ce moment, le général Frœlich se trouva réuni à l'archiduc, ainsi que le prince Condé, qui, après l'échauffourée de Kamlach, s'était retiré sur Landsberg. De son côté, Férino opéra sa jonction avec le centre et la gauche de l'armée, dont il formait la droite.

Le mouvement excentrique du corps de Férino après le passage du Rhin, avait été commandé par la nécessité de tenir en échec le corps du général Frœlich, qui, manœuvrant sur le flanc droit et sur les derrières de l'armée française, pendant que celle-ci se serait avancée en Allemagne, aurait pu compromettre sa sûreté en s'emparant des ponts ².

¹ Ce combat rappelle l'engagement qui eut lieu dans la bataille d'Almanza, en Espagne, le 25 avril 1707, entre deux régimens français, dont l'un combattait dans les rangs de l'armée de l'archiduc, compétiteur de Philippe v, et l'autre dans l'armée de ce dernier. Le régiment français au service de l'Autriche était, comme on sait, composé de réfugiés protestans, chassés de France par la révocation de l'édit de Nantes. Il fut opposé pendant la bataille, à un autre régiment français de l'armée du maréchal duc de Berwick. Les soldats, dès qu'ils se reconnurent, fondirent les uns sur les autres, à la baïonnette, sans tirer un seul coup de fusil, et se battirent avec un tel acharnement, qu'il ne resta pas trois cents hommes des deux régimens après l'action.

² Nous pensons, avec le général Jomini, que le général Moreau aurait cependant pu éviter la distraction d'un corps de troupes aussi considérable et aussi nécessaire à ses propres opérations, en faisant passer, plus promptement qu'il ne l'ordonna, la division Laborde sur la rive droite du

1796—an iv.
20 août.
(3 fructid.)

Suite des opérations de l'armée de Sambre-et-Meuse ; occupation de Wurtzburg, de Bamberg ; combats de Salzbach, de Wolfering, etc., etc. ¹. — Les frontières de France cessaient, encore une fois, d'être le théâtre de la guerre, et celle-ci venait d'être reportée chez les peuples armés par leurs souverains pour renverser la république. Le maréchal Wurmser, accouru des bords du Rhin pour s'opposer aux progrès toujours croissans des Français en Italie, avait reconnu à Castiglione combien il était difficile de lutter contre un rival aussi redoutable que Bonaparte. En Allemagne, l'archiduc Charles n'avait retiré de ses efforts et de ses combinaisons stratégiques d'autre avantage qu'une retraite honorable. Le général Moreau, malgré sa circonspection, peut-être trop prudente, venait de prouver à la France qu'elle possédait un grand capitaine de plus. Jourdan, à la tête de l'armée de Sambre-et-Meuse, poussant devant lui l'armée du général Wartensleben, avait forcé les Autrichiens à passer la Nidda, pour chercher un abri derrière le Mayn. La France pouvait-elle rester indifférente aux succès de ses armées ? Des fêtes brillantes furent ordonnées par le directoire pour célébrer les exploits des guerriers de la patrie ², et les exciter à de nouveaux triomphes. Toutes les dépêches du gouvernement

Rhin, pour la faire participer aux opérations sur la Kintzig. Au reste, l'archiduc ne sut pas tirer de cette circonstance le parti avantageux qu'elle indiquait, en attirant plus tôt à lui les corps de Frœlich et de Condé par la vallée de Nagold. Il paraîtra toujours étonnant qu'une armée de soixante-dix mille hommes, marchant pour envahir un pays défendu par des forces égales, se morcelle sur une ligne aussi étendue que celle qui, partant des frontières de la Suisse, se prolonge jusque vers Heidenheim, Nordlingen et Donawerth.

¹ Journaux du temps, — Histoire de France, — Sièges et batailles, — Jomini, — Précis historique de Dedon, — Mémoires de l'archiduc Charles, — Lacretelle, — Notes, Mémoires et Documents communiqués, etc.

² Voyez, tome v, la note placée au bas de la page 240.

aux généraux en chef contenaient des félicitations, et les témoignages non équivoques de la satisfaction nationale. Elles annonçaient les récompenses décernées, au nom de la patrie, aux braves qui avaient combattu si glorieusement pour son indépendance. Par tous ces moyens moraux, le directoire cherchait à entretenir l'ardeur des soldats, et à leur faire oublier l'état de dénûment dans lequel il était forcé de les laisser, par la situation déplorable des finances de la république.

1796—an iv.
Allemagne.

En rapportant plus haut l'occupation de Francfort par l'aile gauche de l'armée de Sambre-et-Meuse, nous avons dit que le général Kléber avait accordé au général Wartensleben une suspension d'armes, dont ce dernier voulait sans doute profiter pour évacuer de la place tout ce qu'il n'aurait pas pu emporter dans un autre état de choses, et pour préparer ses moyens de retraite sur Wurtzbourg.

En consentant à cet armistice, l'intention de Kléber était d'envoyer le général Lefebvre à la poursuite du général Werneck, qui se retirait sur la Kintz. Jourdan avait approuvé la mesure de son lieutenant, et en avait informé le directoire; mais le président Carnot, qui dirigeait presque exclusivement les affaires de la guerre, témoigna son mécontentement au général en chef de l'armée de Sambre-et-Meuse. Le gouvernement, mal informé par ses agens secrets, supposait qu'à cette époque, les deux armées autrichiennes ne formaient pas entre elles un total de plus de cent mille hommes¹; et partant

¹ Dans une lettre adressée, le 20 juillet, au général Jourdan par le directoire, on trouve ce passage :

« Nous attendons avec impatience, citoyen général, l'annonce des mouvemens que vous auriez faits pour atteindre et défaire les ennemis; car, d'après nos calculs, l'ennemi ne peut guère opposer, soit à vous, soit au général Moreau, plus de *cinquante mille hommes*. » Et plus bas, comme pour prouver cet étrange calcul, le directoire ajoute : « *Nous supposons que l'ennemi avait, au commencement de la campagne, cent mille hom-*

1796—an iv. de cette base, il pensait que le général Jourdan, avec des
 Allemagne. forces bien supérieures au général Wartensleben, aurait dû
 laisser un corps d'observation devant Francfort, et se porter
 rapidement, avec le gros de l'armée, sur Aschaffenburg, et
 Schweinfurt, à l'effet de couper aux Autrichiens la commu-
 nication de Wurtzburg.

Le général Jourdan, comme on peut ou plutôt comme on
 doit le supposer, avait, sur les forces de l'ennemi, des don-
 nées plus justes et plus positives que celles du directoire; et,
 malgré les instructions de ce dernier, il avait jugé qu'il serait
 dangereux pour lui de les suivre avant de s'être assuré de la
 possession de Francfort. Il était informé que le général War-
 tensleben avait à sa disposition quarante-trois mille hommes
 au moins, ce qui, joint à dix mille hommes de la garnison
 de Mayence, qu'il lui était facile d'attirer promptement à lui,
 donnait un effectif de cinquante-trois mille combattans: tan-
 dis que lui Jourdan, obligé de laisser des corps d'observation
 devant Mayence, Francfort, Kœnigstein et Ehrenbreitstein,
 se voyait réduit à quarante-cinq mille hommes. Le général
 Wartensleben, en débouchant tout à coup de Francfort et
 écrasant le corps d'observation laissé devant cette place, pre-
 nait à dos l'armée de Sambre-et-Meuse à Aschaffenburg,
 et pouvait, à son tour, lui couper ses communications avec
 le Rhin. D'un autre côté, le général Jourdan attendait des
 nouvelles de Moreau. Ce général ne pouvait-il pas avoir été
 battu? et, dans ce dernier cas, l'archiduc, en s'avancant rapi-
 dement avec sa nombreuse cavalerie, ne pouvait-il pas placer

mes. Or, il a laissé à Philisbourg ou à Manheim, neuf mille hommes;
 à Mayence, Kœnigstein et Ehrenbreitstein, quinze mille; prisonniers,
 morts ou blessés, quinze mille; il perd dix mille hommes du contingent
 saxon: donc, il ne doit plus rester que *cinquante-un mille combattans*.
 Nous le répétons, un calcul aussi faux, aussi absurde, est bien extraor-
 dinaire de la part du directoire, et il est encore plus étonnant que ce soit
 Carnot qui le consigne dans une lettre officielle.

tout à coup l'armée de Sambre-et-Meuse dans une position très-critique ? L'essentiel était donc de s'emparer de Francfort, et d'en éloigner à tout prix le général Wartensleben. Tels furent les motifs qui dirigèrent Jourdan. Nous n'osons point prononcer dans une question aussi difficile ; mais il nous semble que, sous aucun rapport, on ne saurait blâmer la conduite circonspecte de ce général dans une occasion où le directoire, guide suprême des armées de la république, était si mal informé de la situation de l'ennemi.

1796—an IV.
Allemagne.

Toutefois, la suite des événemens prouva que l'occupation de la ville par les Français fut une circonstance malheureuse pour les résultats de la campagne. Elle altéra les sentimens d'attachement que portaient les subordonnés à leur chef, et rompit l'harmonie qui, depuis trois ans, faisait de l'armée de Sambre et-Meuse une grande famille militaire. Les besoins, toujours urgens des guerriers qui la composaient, devinrent la cause du changement subit et dangereux qui s'opéra dans les esprits. Le bruit s'était répandu dans l'armée de Jourdan que les troupes de l'armée d'Italie nageaient dans l'abondance, et cette nouvelle, exagérée encore en raison des distances, avait fait naître, chez les soldats du Rhin, des mouvemens de dépit et de jalousie. Jourdan s'aperçut bientôt qu'il lui serait difficile de retenir dans les bornes d'une sévère discipline une armée qui supportait déjà, avec quelque impatience, les privations qu'elle s'était imposées dans l'espoir d'un meilleur avenir. Les soldats se demandaient pourquoi la misère et la faim étaient seules leur partage, tandis que leurs camarades d'Italie jouissaient d'un sort plus heureux. Un grand nombre, portant leurs regards sur Francfort, conçurent l'espoir de faire servir les ressources que renfermait cette grande ville, à l'allégement des maux auxquels ils étaient en proie : mais la fermeté et les sages dispositions de Jourdan et d'un grand nombre de ses généraux paralysèrent les effets

1796—an iv. de cette idée coupable. Les amis du pillage cherchèrent alors
Allemagne. à se venger, en soufflant dans l'armée le feu de la discorde
et de la haine. Le général Jourdan eut, dès ce moment, la
douleur de voir se relâcher, et presque se dissoudre, les liens
de l'amitié et de la confiance qui unissaient le chef à ses su-
bordonnés. Celui-ci sut, à la vérité, contenir les malveillans,
et conserver intacte l'autorité du gouvernement; mais il cessa
de trouver, dans ceux qui lui obéissaient, la même ardeur et
le même dévouement. Une autre espèce de papier-monnaie,
les mandats territoriaux, avait succédé aux assignats, et se
trouvait alors la seule ressource pécuniaire de la république.
Plusieurs généraux pensèrent que les mandats devaient avoir
un cours forcé dans les pays conquis; et dans la conséquence
de cette idée, ils se proposaient de profiter de la terreur
qu'inspire une armée envahissante, pour obtenir à vil prix des
objets de grande valeur. Mais le général Jourdan fit mettre
à l'ordre du jour que le papier-monnaie ne serait admis que de
gré à gré dans les transactions entre les Français et les habi-
tans de Francfort. Il maintint l'exécution de son ordre par des
mesures rigoureuses; et pour que la ville ne fût pas inondée
de militaires et d'employés, il ne voulut point y établir son
quartier-général. Il donna l'ordre au commandant de la place
de ne laisser qu'une seule porte de la ville ouverte, et de
veiller à ce qu'aucun individu appartenant à l'armée ne pût,
sous aucun prétexte, s'y introduire sans une permission
signée du général en chef.

Jourdan réussit ainsi à faire respecter les personnes et les
propriétés dans la ville de Francfort, et nous aimons à croire
que la reconnaissance des habitans fut pour lui la récompense
du soin qu'il prenait de maintenir la discipline. Toutefois, s'il
avait pu mettre un frein à l'ardeur du pillage qui tourmentait
une partie de son armée, il n'était pas en son pouvoir d'empê-
cher l'effet de la volonté du directoire : la ville de Francfort.

était odieuse au gouvernement républicain , par l'éloignement qu'elle avait constamment manifesté pour les principes révolutionnaires , et surtout par les secours de toute espèce qu'elle s'était empressée de fournir aux puissances coalisées. Le moment était favorable pour exiger une réparation des prétendus torts du sénat de cette ville. Le directoire ordonna au général Jourdan de lever sur les habitans une contribution de dix millions de francs en numéraire , indépendamment de réquisitions en draps , cuirs , munitions , subsistances et autres objets nécessaires à l'entretien de l'armée. Cependant on laissait au général en chef la faculté d'augmenter ou de diminuer cet impôt de guerre , suivant qu'il le jugerait convenable. Jourdan crut devoir , en conséquence , restreindre à six millions la somme demandée. Le directoire , ayant trouvé cette diminution trop bienveillante , insista pour huit millions , et fit verser , dans les magasins de l'armée , des effets d'habillement et d'équipement pour les deux millions restans.

1796—an iv.
Allemagne.

On a vu que le général Bonaparte avait envoyé à Paris des tableaux , statues et autres objets d'arts et de sciences , exigés des pays conquis , ou des souverains traitant avec la république : le directoire , qui regardait ces dépouilles comme les plus nobles trophées des armées républicaines , enjoignit à tous les autres généraux en chef de suivre l'exemple du vainqueur de Beaulieu. Francfort renfermait un grand nombre d'objets rares et précieux , tant dans les arts qu'en histoire naturelle et en antiquités. Jourdan , avec l'ordre de frapper les impositions dont nous venons de parler , reçut celui d'adresser au ministre de l'intérieur les tableaux les plus renommés , et tous les autres objets qui pourraient figurer avec avantage dans le Muséum des arts et dans celui d'histoire naturelle. Le directoire n'indiquait spécialement que le tableau des douze apôtres de Piazzetta ; mais il ordonnait de faire enlever tout ce qui pouvait être resté à Francfort , des bijoux servant au

1796—an iv. couronnement des empereurs d'Allemagne, l'original de la
 Allemagne. célèbre Bulle d'or, et le registre où sont inscrits les noms des
 bourgeois de Francfort.

Ces soins retinrent quelques jours le général Jourdan à Francfort, et il en profita pour laisser reposer l'armée, et faire les dispositions qui lui étaient prescrites par son gouvernement. Il devait, avant de s'avancer en Allemagne, laisser des troupes assez nombreuses pour assurer ses communications. Ce corps d'observation, qui fut confié au général Marceau, dut former un total d'à peu près vingt-neuf mille hommes, partagés en quatre divisions, sous les ordres des généraux Poncet, Bonnard, Hardy et Dauriez. Ces troupes étaient destinées à s'opposer aux entreprises que la nombreuse garnison de Mayence pourrait tenter, tant sur la rive gauche que sur la rive droite du Rhin; à observer la garnison de Mannheim, et à tenir bloquées les forteresses d'Ehrenbreitstein et de Kœnigstein. Marceau fut également chargé du soin de faire rentrer les contributions, d'escorter les convois, et de placer des garnisons dans tous les lieux de dépôts et de magasins de munitions. Le général Poncet, avec quatre mille cinq cents hommes, fut chargé du blocus d'Ehrenbreitstein, de la garde des ponts de Neuwied, et de l'escorte des convois jusque sur le Mayn. Le général Hardy, avec à peu près neuf mille hommes, s'établit sur la rive gauche du Rhin, depuis Lorsweiler jusque vers Zeiderheim. Le général Dauriez, avec neuf mille trois cents et quelques hommes, prit sur la rive droite une ligne de positions depuis Bibrich jusqu'à Hockheim. Le général Bonnard, avec six mille hommes, mit trois bataillons dans Francfort, et le surplus fut campé entre Mayn - Bischofsheim et Grinsheim.

L'étendue du terrain occupé par le général Marceau, fit penser qu'il serait convenable de rendre la situation des troupes moins dangereuse, en fortifiant, par des travaux de campagne,

les endroits les plus faibles. Un pont de bateaux fut jeté sur le Mayn, près de Russelsheim, et un autre sur le Rhin, près de Winkel. 1796—an iv.
Allemagne.

Les ingénieurs français découvrirent les conduits qui menaient l'eau dans le fort de Kœnigstein, et les coupèrent. Cette circonstance, fâcheuse pour les assiégés, força la garnison à capituler. Les troupes du général Marceau entrèrent dans cette place le 26 juillet. On y trouva vingt bouches à feu en bon état, et leurs approvisionnements.

Le 27 juillet, le général Hardy passa la Seltz; et après avoir repoussé les troupes légères qui se trouvaient devant lui, il prit la position que nous avons indiquée plus haut. L'ennemi disputa vivement la chaussée de Nieder-Ohlm à Mayence; mais il fut contraint de se retirer et de laisser les Français s'établir dans leurs positions. Le 29 juillet, à deux heures du matin, sept à huit mille hommes sortirent de Mayence à la faveur d'un brouillard épais, et replièrent la ligne des avant-postes français. La deuxième demi-brigade de ligne se porta de suite au lieu de la principale attaque. Les Autrichiens furent repoussés à leur tour, malgré le feu de leur artillerie. Une colonne de trois mille hommes s'était portée sur les bois qui sont au-dessus de Winterheim, et en avait chassé les troupes qui les gardaient; mais l'adjutant-général Bonnamy, à la tête des gendarmes à pied, rétablit le combat, et chassa l'ennemi du terrain qu'il avait envahi. Le général Hardy fit faire un mouvement sur la chaussée qui, passant à Marienborn, conduit à Mayence, à l'effet de couper la retraite aux Autrichiens, s'ils s'obstinaient dans leur attaque des bois de Winterheim. Cette manœuvre, aussi bien exécutée qu'elle avait été bien conçue, produisit l'effet désiré. L'ennemi opéra sa retraite vers Bretzenheim, sous la protection de deux batteries de douze pièces de canon, placées sur la chaussée de Haus et à Hechtsheim. Le général Hardy ne crut pas devoir

1796—an iv. le poursuivre plus loin, et fit seulement placer quelques
 Allemagne. pièces sur la chaussée, qui ripostèrent au feu des Autrichiens. L'adjudant-général Bonnamy, entièrement dégagé, put tomber sur l'arrière-garde ennemie; il lui tua un certain nombre de soldats, et lui fit quelques prisonniers. Tels furent les événemens les plus remarquables de ce blocus de Mayence.

Le général Marceau fit sommer à plusieurs reprises, mais sans succès, la forteresse d'Ehrenbreitstein. Le commandant répondit, à chaque sommation, qu'il était déterminé à s'en-sevelir sous les ruines de la place confiée à sa garde. On fit quelques dispositions d'attaque régulière; mais le siège était encore fort peu avancé, lorsque le général Jourdan fut forcé de se retirer sur le Rhin. A cette époque, le directoire arrêta qu'une partie de l'armée du Nord, aux ordres du général Beurnonville, serait employée à continuer le siège, et à remplacer quelques-unes des troupes qui étaient devant Mayence.

Il nous a paru convenable de rapporter de suite ce qui concerne particulièrement le corps d'armée sous les ordres du général Marceau, afin de ne point interrompre, par des détails peu importans, le récit que nous allons faire des opérations des troupes restées sous le commandement immédiat du général Jourdan, et destinées à agir dans l'intérieur de l'Allemagne.

Le général Wartensleben profita de l'armistice qui lui était accordé par la capitulation de Francfort, pour faire sa retraite sur Wurtzburg, sans être inquiété. Le 15 juillet, veille de l'occupation de la ville, l'armée autrichienne s'était mise en marche sur deux colonnes. Toutes les troupes, placées sur le Mayn jusqu'à Offenbach, se rendirent à Aschaffenburg. Celles qui étaient à Arheiligen se retirèrent dans un camp, derrière Bobenhausen. Un corps volant d'un bataillon et de huit escadrons, sous les ordres du général Elnits, se dirigea vers Darmstadt. Quelques postes de

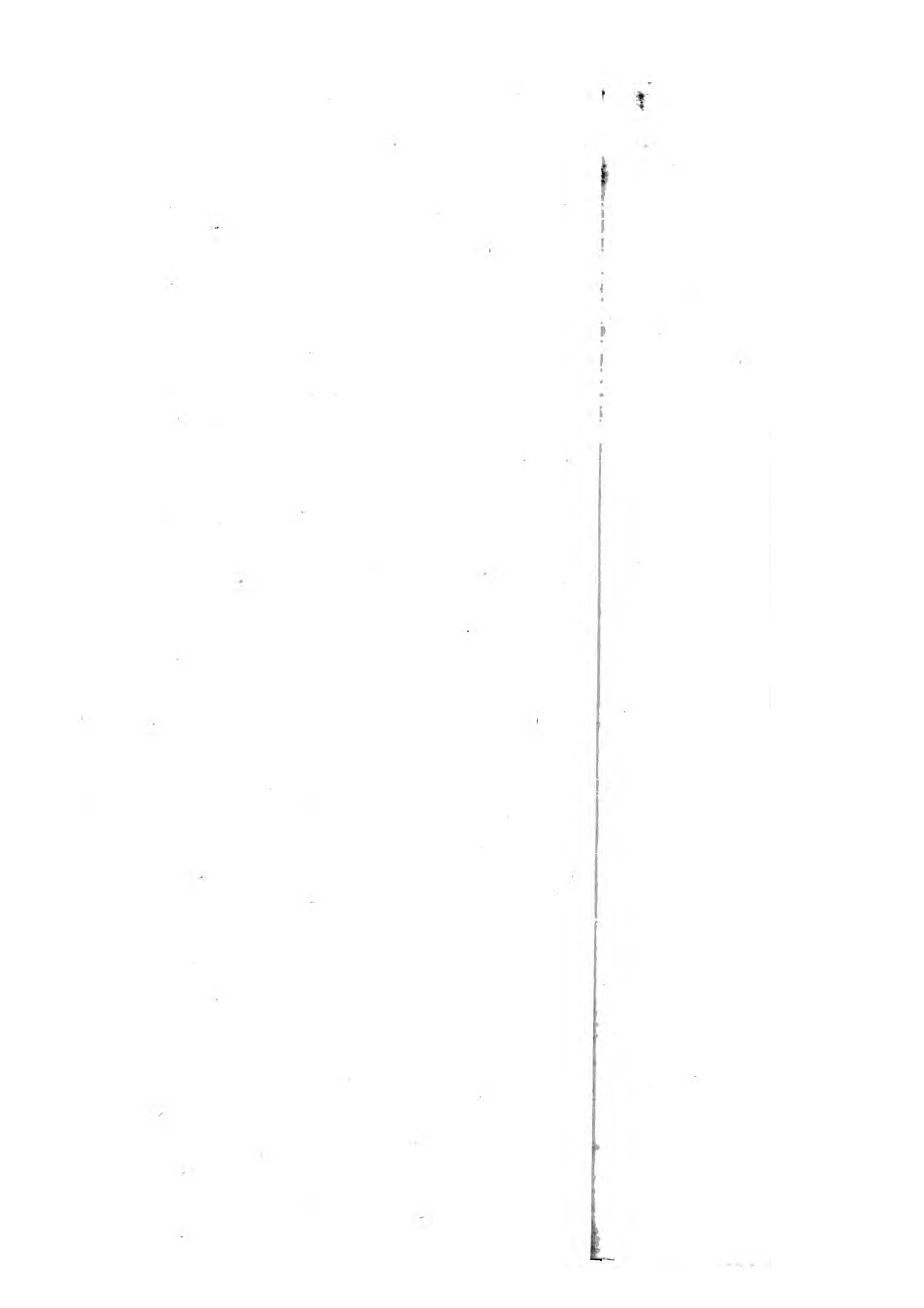
CARTE POUR L'INTE

Page 305



Mergentheim

Hall



cavalerie légère restèrent devant les avant-gardes françaises. 1796—an iv.

Le 17 juillet, les divisions qui avaient marché directement sur Aschaffenburg passèrent le Mayn sur un pont volant à Langfurt; l'arrière-garde coucha à Esselbach et Rohrbrunn, tenant Aschaffenburg par un détachement. La colonne de Robenhausen suivit le défilé de Miltenberg, en avant duquel son arrière-garde prit position. Le général Elnitz marcha par Ramstadt et Erbach. Le général Werneck arriva le même jour à Wurtzburg. Allemagne.

Le 19, le gros de l'armée autrichienne atteignit Wurtzburg, et s'établit sur le Galgenberg, en avant de la citadelle. Le 20, cette partie de l'armée passa le Mayn sur les ponts de Wurtzburg, et se réunit à Kornach à la seconde colonne qui y arriva par Wertheim et Bischofsheim. Le général Elnitz parvint, le 19, à Hopfingen, et le 20, à Bitterbrunn. Les troupes légères prirent poste sur les bords de la Tauber, et se lièrent par des partis aux avant-postes de l'armée principale.

Le général Wartensleben avait ainsi réuni quarante-deux mille hommes autour de Wurtzburg, et il se trouvait toujours supérieur en cavalerie à l'armée française. Jourdan, après avoir renforcé, comme on l'a vu, le corps d'armée de Marceau, avait sous ses ordres quarante-six mille hommes.

Son avant-garde, commandée par le général Lefebvre, formait un total de douze mille trois cents et quelques combattans, infanterie, cavalerie et artillerie. Lefebvre avait pour généraux de brigade d'Hautpoul, Leval, Soult et Richepanse; et pour adjudans-généraux Cayla et Mortier.

La division Collaud était forte de neuf mille trois cent vingt-trois hommes de toute arme. Les généraux de brigade étaient Jacopin, Lorge, Bartoul, et Ney qui fut nommé dans le cours de la campagne; Mallerot et Ormancey, adjudans-généraux.

1796—an IV.
Allemagne.

Le général Grenier réunissait à peu près cinq mille neuf cents combattans dans sa division, dont les généraux de brigade étaient Dalesme et Olivier; Saligny et Caratte, adjudans-généraux.

Neuf mille deux cents hommes composaient la division du général Championnet, qui avait sous ses ordres les généraux de brigade Legrand, Damas et Klein; Daclon, Barbier et d'Halmon étaient ses adjudans-généraux.

Le général Bernadotte commandait la sixième division de l'armée, forte d'à peu près huit mille trois cents combattans. Ses généraux de brigade étaient Barbon et Simon; Sarrazin et Mireur, adjudans-généraux.

Le général Bonnaudin avait, dans sa division de réserve de cavalerie, que neuf cents chevaux environ, y compris une demi-compagnie d'artillerie légère. Les généraux de brigade Oswald et Palmerol commandaient sous ses ordres, et son chef d'état-major était l'adjudant-général Radet.

Enfin pour compléter cette situation sommaire de l'armée de Sambre-et-Meuse, nous allons nommer les généraux qui composaient son état-major général.

On sait que le général Kléber réunissait sous ses ordres deux divisions qui formaient l'aile gauche de l'armée.

Le général de division Ernouf était chef d'état-major général.

Le général de division Bollemont commandait en chef l'artillerie de l'armée. Il avait pour commandant en second le général de brigade Debelle³.

Le général Lery commandait le génie.

¹ Le même qui déserta du camp de Boulogne, en 1810, et passa en Angleterre. Il est auteur de plusieurs écrits militaires peu estimés. Nous le croyons aujourd'hui maréchal-de-camp en retraite.

² Mort lieutenant-général, en 1815.

³ Mort général de division à Saint-Domingue.

Les adjudans-généraux, attachés au général en chef, étaient Espagne ¹, d'Aultanne ² et Ducheyron. Ceux attachés à l'état-major général étaient Rochefort et Coulangé. Les adjudans-généraux Bucquet ³ et Mutelé étaient particulièrement attachés au général Kléber.

D'après les instructions du directoire, Jourdan devait manœuvrer de manière à s'élever toujours sur l'aile droite de l'armée autrichienne. Deux routes s'offraient pour l'exécution de ce plan. L'une passant par Gemunden sur Schweinfurt, et l'autre par Aschaffenburg sur Wurtzburg. La première étant plus directe, Jourdan crut devoir la préférer. L'autre présentait d'ailleurs l'inconvénient du passage du Mayn en deux endroits successifs, et l'armée n'avait point d'équipages de pont pour effectuer ces passages sans courir les risques d'être arrêtée par l'ennemi. En prenant d'ailleurs cette détermination, Jourdan ne faisait qu'exécuter encore plus ponctuellement les ordres du directoire. Carnot écrivait à ce général : « N'épargnez rien pour vous emparer, le plus tôt possible, de la ligne de communication d'Aschaffenburg jusques et y compris Nurenberg. Si Wartensleben persiste à rester entre le Necker et le Mayn, cela seul vous suffira pour vous donner un ascendant marqué sur lui. S'il se retire dans cette direction, poursuivez-le avec acharnement avec le centre et la droite de l'armée, tandis que la gauche, quittant les bords de la Kintz, se dirigera sur la Saal, s'emparera de Schweinfurt, et prendra position sur le Haut-Mayn aux environs de Lichtenfels. » Par cette manœuvre, le président du directoire et le général Jourdan lui-même espéraient tourner l'armée autrichienne, la pousser sur la Rednitz, l'empêcher de s'élever sur les flancs et sur les derrières de l'armée française ;

¹ Mort général de division.

² Aujourd'hui lieutenant-général.

³ Aujourd'hui maréchal-de-camp.

1796—an iv. enfin la rejeter plus facilement en Bohême. Nous sommes en
 Allemagne. très dans ces détails pour mieux faire sentir l'incohérence d'un
 plan de campagne froidement médité à Paris, sur des données
 peu certaines, et exécuté un peu trop à la lettre, par un gé-
 néral qui ne croyait pas devoir prendre sur lui d'exécuter des
 manœuvres plus hardies et plus décisives.

L'armée de Sambre-et-Meuse commença son mouvement
 le 17 juillet. Nous avons dit que le général Lefebvre s'était
 déjà porté sur la Kintz à la poursuite du général Werneck.
 La division du général Collaud suivit cette même direction :
 celle du général Bernadotte, qui était restée aux environs de
 Mayence pendant le mouvement des troupes du général Mar-
 ceau, vint prendre position à Hœchst. Les généraux Grenier
 et Championnet vinrent, le même jour, se mettre en ligne
 avec les divisions Collaud et Lefebvre. L'armée séjourna
 dans ses positions, le 18, pour attendre l'organisation de ses
 subsistances.

Le 22 juillet, Bernadotte se porta à Aschaffenburg, et le
 général Grenier sur les hauteurs de Wiessen. L'adjutant-gé-
 néral Mortier, à la tête de l'avant-garde du général Lefebvre,
 attaqua à Gemunden un corps de cavalerie ennemie de six à
 sept cents hommes qui voulut défendre ce village, le culbuta
 et s'empara de seize bateaux. Le général Collaud occupa les
 bois de Lohrhaupten. Le général Ney chargea, avec son im-
 pétuosité ordinaire, un détachement qui voulut faire quelque
 résistance dans le village de Lohr, et le força à fuir précipi-
 tamment.

Le 23 les divisions Lefebvre et Collaud continuèrent d'a-
 vancer. L'adjutant-général Mortier entra dans Schweinfurt
 avec l'avant-garde qu'il commandait, et s'empara d'un dépôt
 de deux mille fusils. La difficulté des chemins retarda la
 marche de l'artillerie, et il fallut élargir et combler plusieurs
 sentiers impraticables. Les troupes éprouvèrent beaucoup de

fatigues par la chaleur, et par une marche presque aussi pénible qu'en hiver, à raison de l'humidité du terrain coupé par des haies épaisses. 1796—an iv.
Allemagne.

Le 24, l'armée se concentra un peu plus sur la Weren. La droite s'appuya à Carlstadt, et la gauche à Schweinfurt. Les découvertes des troupes légères firent le rapport que les Autrichiens venaient de quitter le camp retranché qu'ils avaient établi en arrière de Wurtzburg.

Ce mouvement rétrograde du général Wartensleben était en opposition avec les instructions et les ordres que lui avait donnés l'archiduc. Ce prince voulait que l'armée se maintînt dans la position de Kornach, aussi long-temps qu'il serait possible, afin d'empêcher le général Jourdan de gagner trop de terrain sur l'aile droite, et de pouvoir par-là contrarier les mouvemens de l'armée qui se retirait sur le Danube. Wartensleben avait cru devoir d'abord remplir les vues du prince Charles, et prévenir même le général Jourdan en marchant contre lui. L'attaque était résolue pour le 23, sur trois colonnes. Mais en apprenant, le 22 au soir, l'arrivée de la division Bernadotte aux environs de Miltenberg, le général autrichien craignit de voir sa gauche compromise. Il assembla, dans la nuit, un conseil de généraux, et la résolution fut prise d'opérer la retraite. Mais cette détermination n'affranchissait point Wartensleben de craintes non moins vives et non moins pressantes, sur la droite et sur la conservation de la route d'Egra; et, dès le 22, il détacha le général Mercantin avec vingt-sept escadrons à Burg-Windsheim, en lui prescrivant de faire éclairer la campagne par les hussards, jusqu'à Eltmann et Schweinfurt. L'armée suivit le mouvement du général Mercantin, dans la nuit du 22 au 23. On a vu que les avant-postes autrichiens avaient été repoussés, dans la journée du 23, par Ney et Mortier. Mais depuis lors, l'armée ennemie ayant pris l'avance par les retards

1796—an iv.
Allemagne.

qu'éprouva l'armée française, comme nous l'avons indiqué, Wartensleben ne fut presque point inquiété dans sa marche. Une partie de sa cavalerie passa le Mayn au gué de Dettelbach; le reste traversa également cette rivière à Schwarzach sur deux ponts, qui furent détruits aussitôt après.

Le 24, les généraux Klein et Ney, avec des détachemens des divisions Championnet et Collaud, s'approchèrent de Wurtzburg, et sommèrent le gouverneur d'ouvrir les portes. La citadelle de cette ville, qui n'était ni approvisionnée ni en état de défense, avait été remise par Wartensleben à la garde des troupes du prince-évêque. Le commandant fit peu de difficultés pour capituler; il obtint que ses troupes ne seraient point prisonnières, et pourraient se retirer dans leurs foyers¹. Les Français entrèrent dans Wurtzburg le 25, et s'emparèrent de près de deux cents pièces de canon, y compris celles que les Autrichiens avaient abandonnées en se retirant. Quoique les fortifications de Wurtzburg fussent à peu près ruinées, et n'offrissent aucun moyen de défense, cette ville devenait pour les Français une place de dépôt fort importante. Afin d'y protéger l'établissement des hôpitaux et des magasins, Jourdan plaça une garnison dans la citadelle, qui, dominant la ville et les environs, mettait en effet ces établissemens à l'abri d'un coup de main.

Par un mouvement de conversion à gauche, l'armée de Sambre-et-Meuse s'établit sur la rive droite du Mayn. Wartensleben s'était retiré avec tant de rapidité, que les troupes légères françaises ne purent le suivre, et que Jourdan fut quelques jours dans l'ignorance du point sur lequel les Autrichiens s'étaient dirigés. Cette circonstance détermina le général en chef à faire séjourner l'armée dans ses positions,

¹ Dans deux articles de cette capitulation, le gouverneur stipulait que la noblesse et le clergé ne seraient point inquiétés, et que les ecclésiastiques détenus pour faits de discipline ne seraient point mis en liberté.

sur la rive droite, pour y attendre les rapports de ses cou-
 reurs, et des nouvelles du général Moreau, dont il ne con-
 naissait pas les derniers mouvemens. Jourdan profita de cette
 inaction momentanée pour assurer les subsistances, et réta-
 blir l'ordre et la discipline dans ses divisions. Pendant ce
 temps, des partis parcoururent les rives du Mayn, et firent,
 sur cette rivière, des prises plus ou moins considérables. Ils
 s'emparèrent de plusieurs bateaux chargés de vivres et de
 munitions, de trente bouches à feu et dix-sept caissons. Sur
 quelques-uns de ces bateaux se trouvèrent trois cent cin-
 quante soldats autrichiens, et cinquante blessés français faits
 prisonniers dans les dernières actions.

1796—an IV.
 Allemagne.

Jourdan reçut enfin, du général Moreau, des dépêches qui
 lui apprirent que l'armée de Rhin-et-Moselle, après plusieurs
 avantages, marchait à la poursuite de l'archiduc. Il cessa,
 alors, de craindre que le prince détachât un corps de troupes
 sur les derrières de l'armée de Sambre-et-Meuse, et coupât
 la retraite de cette dernière, en forçant le général Moreau
 de retirer toutes ses troupes sur la rive gauche du Rhin, ce
 qui l'aurait placé, lui Jourdan, dans une situation critique.
 Il connut en même temps, par les rapports de ses troupes
 légères, la position de l'armée de Wartensleben, et il put se
 porter alors plus activement à la poursuite de ce dernier.

Les Autrichiens s'étaient arrêtés à Zeil et aux environs.
 Cette position était excellente, et convenait parfaitement au
 système défensif adopté par Wartensleben. Jourdan, pour
 l'attaquer, voulut la reconnaître lui-même, et se porta plu-
 sieurs fois sur le terrain, afin de l'étudier et de prendre les
 mesures les plus convenables pour un succès marqué. Mais,
 dans une de ces reconnaissances, le général de l'armée de
 Sambre-et-Meuse faillit à être victime de son zèle. Il fut tout-
 à-coup entouré par un parti de cavalerie ennemie, et ne dut
 son salut qu'à la bonne contenance et à la bravoure de son

1796—an IV. escorte, composée de trente hussards des deuxième et qua-
 Allemagne. trième régimens. Ces braves firent un rempart de leurs corps
 au général Jourdan, et leur résistance fut assez longue pour
 donner au huitième régiment de cavalerie le temps d'accourir
 en toute hâte, du poste où il était placé. Ce renfort permit
 au général de charger, à son tour, les Autrichiens, de les
 disperser, et de leur faire prendre la fuite. Ces différentes re-
 connaitances démontrèrent à Jourdan la difficulté de forcer
 les Autrichiens dans leur position de Zeil. Le mauvais état
 des chemins empêchait de faire avancer l'artillerie.

Le plan que le général en chef adopta, fut de diriger la
 division du général Lefebvre sur le flanc droit de l'ennemi ;
 de le tenir en échec sur son front, par la division Collaud,
 tandis que les divisions Grenier, Championnet et Bernadotte
 passeraient le Mayn à Schweinfurt et à Wipfeld. Mais, le
 3 août, Jourdan tomba malade, et remit le commandement de
 l'armée au général Kléber, que ses talens, son expérience et sa
 grande activité rendaient digne de cette marque de confiance.

La conduite du général Wartensleben avait excité le mé-
 contentement du prince Charles. L'abandon de Wurtzburg,
 et la retraite sur Zeil, au lieu d'avoir été dirigée par Kitzin-
 gen à Nurenberg, était tout-à-fait en opposition avec les in-
 structions données par le prince. Celui-ci envoya à son lieu-
 tenant l'ordre de quitter sur-le-champ sa position entre Zeil
 et Nassfurt, et de se replier sur le Danube. Wartensleben ne
 pouvait point désobéir à une injonction aussi précise. Il leva,
 en conséquence, son camp de Zeil, le premier août, dans
 l'après-midi, et se retira sur Bamberg, dans la résolution de
 remonter la Rednitz par Forchheim et Nurenberg ; il fit éva-
 cuer tous ses bagages inutiles par la route de Coburg, sur
 Egra, et les fit accompagner par un corps de troupes de
 douze à quatorze mille hommes, à l'effet de couvrir les fron-
 tières de la Bohème.

Ce mouvement, dont les résultats allaient devenir si funestes aux deux armées françaises, s'opéra sur quatre colonnes. Trois d'entre elles marchèrent sur la rive droite du Mayn jusqu'à Dœrflen, où elles passèrent cette rivière sur des ponts de bateaux. La quatrième marcha sur la rive gauche, pour se rendre derrière Bamberg. Le gros de l'armée, fort de dix-neuf bataillons et de vingt-six escadrons, campa la droite à Hallstadt, et la gauche vis-à-vis Burch. La route de Forchheim était sur le front de ce camp.

1796—an iv.
Allemagne.

A cette époque, c'est-à-dire au premier août, la gauche de l'armée de Rhin-et-Moselle se trouvait vers Gmünd. Ainsi, en appuyant, par un mouvement rapide, l'armée de Sambre-et-Meuse sur Mergentheim et Hall, il devenait facile de réunir une masse centrale de quarante mille hommes, qui serait parvenue à isoler les deux armées autrichiennes, et aurait empêché l'archiduc d'opérer lui-même cette manœuvre importante un peu plus tard. Mais le directoire dirigeait les opérations de ses armées avec une jalouse exclusion : il existait deux généraux en chef indépendans l'un de l'autre, et trop timides pour oser, même dans l'intérêt de la république, enfreindre les instructions évidemment mal combinées de leur gouvernement.

Le général Kléber dut encore être plus circonspect que Jourdan, puisque son commandement n'était que provisoire. Il commença son mouvement le 3 août. Ce jour-là, l'avant-garde du général Lefebvre fit capituler la petite place de Königshofen, où l'on trouva soixante-neuf pièces de canon et quelques munitions. La division prit poste vers Lanringen. Le général Collaud s'avança, par la rive droite du Mayn, jusqu'à Zeil, où les Autrichiens avaient laissé un parti de huit cents chevaux. Le général Ney, qui commandait l'avant-garde de cette division, n'avait avec lui que quatre cents chevaux ; toutefois, il n'hésita pas un moment

1796—an IV. à charger l'ennemi , qui fut mis en fuite et poursuivi jusqu'à
 Allemagne. Ebelsbach , dont les Français s'emparèrent. La division Grenier , qui marchait par la rive gauche du Mayn , rencontra une arrière-garde autrichienne près d'Eltmann. L'adjutant-général Cacatte , à la tête de quelques troupes légères , culbuta les Autrichiens , et occupa le village. Le général Championnet , marchant à peu près à la même hauteur que Grenier , vint prendre poste aux environs de Deuckelfeld. Bernadotte trouva Burg-Eberach occupé par une arrière-garde disposée à se défendre. Ce général , secondé par la réserve de cavalerie du général Bonnaud , fit faire un mouvement pour tourner l'ennemi , qui se retira.

Le 4 , le général Kléber marcha sur Bamberg , dans l'intention d'attaquer vivement l'armée autrichienne. Les divisions Championnet , Bernadotte et Grenier , et la réserve du général Bonnaud , furent chargées de ce soin , pendant que quelques bataillons couvriraient le flanc de ses troupes sur Eberach. Le général Collaud eut ordre de se porter à l'embouchure de la Rédnitz , et le général Lefebvre dut passer la petite rivière d'Ilz , s'avancer jusqu'au Mayn , et pousser des reconnaissances sur la route de Coburg et d'Egra. Ce plan était bien conçu et son exécution pouvait rendre très-difficile la retraite des Autrichiens sur le Danube , en leur enlevant la route de Forchheim.

Mais Wartensleben avait prévu cette attaque , et , dans la nuit du 3 au 4 , il avait abandonné sa position , pour se retirer derrière Forchheim , en laissant une arrière-garde dans Bamberg. Les avant-gardes de Grenier et Championnet , emportées par trop d'ardeur , et se disputant l'honneur d'entrer les premières dans la ville , s'avancèrent sans précaution. En entrant ainsi brusquement dans Bamberg , elles furent enveloppées par les Autrichiens , et soutinrent long-temps dans les rues un combat inégal. Mais les divisions françaises arrivèrent ,

et l'ennemi, accablé à son tour par le nombre, évacua la ville avec précipitation. Il fut poursuivi jusques à Altendorf, où se trouvaient les grand'gardes autrichiennes. Les divisions Grenier et Championnet s'arrêtèrent à Bamberg. L'avant-garde de Bernadotte poussa jusques à Nider-Pomersfelden et Baunach. Le général Lefebvre, s'apercevant que la colonne ennemie, détachée sur la route de Coburg, continuait sa marche sur Egra, ne crut pas prudent de s'aventurer dans cette direction, et se rabattit sur le gros de l'armée.

Par un changement de front en arrière, Wartensleben vint appuyer sa droite à la Redintz, son front couvert par la Wisent, et sa gauche flanquée par Forchheim, petite forteresse sur la route de Bamberg à Nurenberg, défendue par une enceinte bastionnée, en partie revêtue, et armée de quelques pièces d'artillerie, et par conséquent très à l'abri d'un coup de main. Indépendamment du pont sur la Rednitz, qui se trouvait sous le canon de Forchheim, le général autrichien en fit jeter un autre, près de Hausen. Ses avant-postes couvraient d'Ebermanstadt à Altendorf, et depuis Sassensfurt sur la Reich-Eberach jusques à Becchhofen.

Le 3 août, Wartensleben fit quelques changemens à sa ligne. Il plaça derrière la petite rivière d'Aisch entre Wippersdorf et Willersdorf, une avant-garde de cinq bataillons et de vingt-deux escadrons, en continuant d'occuper Sassensfurt, Becchhofen, Hochstadt et Neustadt. Le corps volant du général Elsnitz, détaché après l'évacuation de Francfort, et que nous avons laissé se dirigeant sur Darmstadt, vint rejoindre l'armée à Hochstadt. Wartensleben envoya un parti à Aichstadt, afin de communiquer avec l'armée de l'archiduc qui se rapprochait alors de Nordlingen, comme on a pu le remarquer plus haut. Le général autrichien, par ces dispositions, n'avait plus que dix-neuf bataillons et trente-deux escadrons réunis dans sa position principale de Forchheim.

1796—an iv.
Allemagne.

Cependant il s'y croyait tellement en sûreté, qu'il y séjourna du 5 au 7 août, malgré les ordres réitérés de l'archiduc, qui le pressait de hâter sa jonction avec l'armée du Haut-Rhin, et quoiqu'il eût encore cinq fortes marches à faire pour atteindre Nordlingen, où l'appelait l'archiduc. Il ne voyait pas que ce retard, l'exposant à se voir attaqué avec succès par l'armée française, lui faisait courir les risques de ne plus rejoindre à temps le prince Charles.

Le général Kléber, suivant le mouvement de son adversaire, avait ordonné une conversion à droite. Mais l'opération des Autrichiens avait, pour les Français, l'inconvénient d'éloigner beaucoup trop l'aile gauche de leur armée. En attendant que le général Lefebvre, qui commandait cette aile gauche, se fût remis en ligne, les trois divisions Bernadotte, Grenier et Championnet, se portèrent sur Eberach, à la gauche de la Rednitz.

Le 6 août, les avant-gardes passèrent l'Eberach, entre Burg-Winum et la Rednitz, attaquèrent les troupes légères de l'ennemi, et les forcèrent à se replier jusque derrière l'Aisch. Les divisions françaises se placèrent depuis Schlusselfeld jusques au confluent de la Reich-Eberach avec la Rednitz. Pendant ce temps, les deux divisions Collaud et Lefebvre s'avançaient par la rive droite de la Rednitz, afin de se rapprocher du centre de l'armée française, et de rejeter toutes les troupes de l'ennemi qui se trouvaient en avant de la Wisent, sur la rive gauche de cette rivière. Ce dernier mouvement donna lieu à un combat très-vif entre la cavalerie autrichienne et celle des deux divisions françaises. Le général Lefebvre, commandant cette aile gauche de l'armée, n'avait avec lui que le régiment de cuirassiers (huitième de cavalerie) et six escadrons de chasseurs. Ces derniers culbutèrent les avant-postes ennemis à Strullendorf, les poursuivirent jusques au-delà d'Hirschaid, et s'avancèrent dans la plaine

qui se trouve en avant d'Altendorf. Ils y rencontrèrent un gros de cavalerie ennemie qui leur tint tête. Après plusieurs charges, qu'ils soutinrent avec intrépidité, ces braves chasseurs furent repoussés avec perte. Ils couraient même le risque d'être coupés dans leur retraite, et taillés en pièces par un ennemi nombreux et acharné, lorsque le régiment de cuirassiers, commandé par le colonel Doré, débouchant tout-à-coup du village d'Hirschaïd, donna le temps aux chasseurs de se reconnaître et de se rallier, en chargeant à son tour les escadrons autrichiens avec la plus grande vigueur. Le combat changea bientôt de face; les trois régimens français réunis enfoncèrent les Autrichiens, et les forcèrent à la retraite. Ce succès coûta aux Français la perte du brave et digne colonel Doré, qui fut tué sur le champ de bataille. Le général Richepanse commandait cette cavalerie; et, toujours impétueux, il s'était lui-même porté à la tête des chasseurs, lors du premier choc avec l'ennemi, et fut blessé assez dangereusement dans le second engagement. Le général Lefebvre put alors s'établir sur le flanc droit de la position des Autrichiens. Il porta sa division sur Ebermanstadt, et celle du général Collaud à la tête du bois de Bamberg, en arrière de Strullendorf. L'avant-garde occupa le soir Ebermanstadt, en tournant les hauteurs les plus voisines qui commandent la vallée de la Rednitz.

1796—an iv.
Allemagne.

Cependant Wartensleben, dans la persuasion qu'il était essentiel pour lui d'occuper la rive gauche de la Rednitz, parce qu'il supposait que l'attaque des Français se dirigerait particulièrement de ce côté où commandait le général Kray, venait de renforcer les troupes de ce dernier, par deux brigades qu'il détacha, à cet effet, de Schlamerdorf. Cette circonstance aurait dû engager Kléber à renforcer aussi son aile droite; mais, soit qu'il ignorât le mouvement de l'ennemi, soit (et ceci paraît plus vraisemblable) qu'il ne voulût point s'écarter

1796—an IV.
Allemagne.

ter du plan vicieux tracé par le directoire, de faire agir l'armée sur une ligne trop étendue, le général Kléber dirigea son armée parallèlement sur tout le front des Autrichiens. Il est facile de remarquer que, en portant la masse principale sur l'une ou l'autre des ailes de l'armée ennemie coupée en deux par la Rednitz, le général français pouvait raisonnablement espérer de défaire cette dernière avec plus de facilité qu'en l'attaquant parallèlement, ce qui ne pouvait amener qu'un résultat insignifiant, comme on va le voir.

L'armée française s'ébranla le 7 août au matin. Les généraux Bernadotte, Championnet et Grenier devaient attaquer le général Kray, sur la rive gauche de la Rednitz, tandis que le général Lefebvre, sur la rive droite marchait sur le gros de l'armée autrichienne, vers Forchheim. La division Grenier, remontant la Rednitz vers Hallendorf, eut un engagement assez vif avec les troupes ennemies, après lequel elle prit position derrière l'Aisch, vers Willersdorf, où la division Championnet arriva presque au même moment. Cette dernière, qui s'était dirigée par Lauf, avait trouvé, sur son passage, les villages des deux rives de l'Aisch occupés par l'infanterie autrichienne, les hauteurs hérissées d'artillerie, et l'ennemi préparé à la plus vigoureuse résistance. Ces obstacles ne pouvaient pas arrêter les braves que commandait Championnet. Quelques-uns des postes furent emportés, mais le général Kray ayant porté toute son attention de ce côté, les Français furent repoussés. Sur ces entrefaites, la division Bernadotte s'était avancée vers Hochstadt sans s'engager, afin de laisser au général Bonnaud le temps de manœuvrer, ainsi qu'il était convenu, pour déborder avec la réserve de cavalerie le flanc gauche du général Kray. Ce mouvement réussit parfaitement. L'ennemi, se voyant tourné par la cavalerie française, et vivement pressé par l'infanterie des généraux Bernadotte et Championnet, se détermina à faire sa retraite

sur la rive droite de la Rednitz par le pont de Hausen, sans être trop inquiété, à raison du terrain qui était très-coupé. Si l'attaque eût été exécutée par Willersdorf, en force supérieure, d'en était fait de cette partie de l'armée autrichienne.

1796—an IV.
Allemagne.

Pendant que ceci se passait sur la droite de l'armée française, une partie de la gauche, aux ordres de Eefebvre, se dirigeait sur la Wisent vers Ebermaistadt et Pretzfeld, poussant devant elle les avant-gardes autrichiennes, et menaçant le flanc droit de la ligne ennemie.

La division Collaud, marchant sur Forchheim, trouva le centre de l'armée de Wartensleben, commandé par ce général en personne, et disposé dans la plaine et sur les hauteurs qui avoisinent la ville. Le général Ney, toujours à la tête de l'avant-garde, attaqua l'ennemi sans s'embarrasser du nombre; mais, donnant sur des forces supérieures, il essuya un feu très-meurtrier de quatorze pièces de canon, auquel il ne put riposter que par deux pièces d'artillerie légère. L'avant-garde française soutint néanmoins cette lutte inégale avec un grand courage, jusqu'à ce que le général Collaud, en faisant avancer des renforts, lui permit de se maintenir. Mais déjà le mouvement rétrograde du général Kray se faisait apercevoir, et Wartensleben pensa lui-même à quitter sa position. La chute du jour ayant mis fin au combat de ses troupes avec la division Collaud, le général autrichien profita de la nuit pour effectuer sa retraite, et se replia à Neukirchen sur le Brand.

Dès que Ney s'aperçut du mouvement de retraite des Autrichiens, il se porta à leur poursuite. Arrivé jusqu'à portée de Forchheim, il envoya un officier sommer cette place. La garnison était formée par des troupes du prince-évêque de Bamberg. Le baron de Marchal, qui les commandait, ne trouvant pas en elles une volonté bien déterminée de se défendre, engagea le baron de Munster, grand-bailli de la ville, à en ouvrir les portes. Il y eut cependant une capitulation qui por-

1796—an iv. tait que la garnison serait prisonnière sur parole; que l'arsenal, les magasins, bouches à feu, etc., seraient remis aux Français, et que les personnes et les propriétés seraient respectées. On trouva dans Forchheim soixante-deux pièces de canon, dont cinquante-deux en bronze, sept cents bombes, quatre cents obus, seize mille boulets, six cents fusils, trois cents quintaux de poudre, et une grande quantité de vivres et d'objets d'équipement et d'habillement. Ney, dont la bravoure, la présence d'esprit et la rare intelligence avaient si puissamment contribué dans cette journée et dans les précédentes aux succès de l'armée française, fut nommé, à cette occasion, général de brigade sur le champ de bataille. Il est certain que bien peu d'officiers auraient pu contenir, comme il l'avait fait, le centre autrichien, avec des forces si disproportionnées, dans la plaine de Forchheim.

Le soir même de cette dernière affaire, Jourdan reprit le commandement de l'armée, et le général Kléber, qui se trouvait indisposé, se retira sur les derrières de l'armée pour se rétablir.

En se retirant par Neukirchen sur Amberg, le général Wartensleben avait quitté la route de Forchheim à Nuremberg. Il se contenta de faire observer cette route par le général Nauendorf avec six escadrons qui devaient également entretenir la communication avec le prince Charles. Mais cette direction de l'armée autrichienne sur Amberg, laissait à découvert les communications de Nuremberg à Ratisbonne, à Ingolstadt et à Donawerth. Il convenait donc que l'armée française, se jetant sur la route de Nuremberg, dans une de ces trois dernières directions, manœuvrât de manière à donner la main à l'armée de Rhin-et-Moselle, dont elle n'était séparée que par quelques jours de marche, et se bornât à faire suivre Wartensleben, par quelques troupes légères, dans les défilés de la Rednitz. Mais les funestes instructions du direc-

toire étaient constamment présentes à la pensée de Jourdan. 1796—an iv
Elles portaient qu'il ne devait jamais perdre de vue l'ennemi, Allemagne.
et ne point négliger l'occasion de l'accabler, toujours dans la persuasion où étaient les directeurs, que chacune des armées républicaines était supérieure à celle qui lui était opposée sur ce théâtre de la guerre. Il faut en convenir, Carnot, qui avait, en plus d'une occasion, donné des preuves de son jugement et de sa sagacité dans la direction des affaires de la guerre, démontrait en ces circonstances, comme à l'ouverture de la campagne, où cependant ses idées avaient été rectifiées par les observations de Moreau et de Jourdan, qu'il est difficile, et souvent même dangereux, de conduire des opérations militaires du fond d'un cabinet, avec des cartes et sur des renseignemens erronés. Le républicain Carnot, mettant l'amour-propre de côté, aurait dû se rappeler qu'un système pareil avait souvent été cause, *sous l'ancien régime*, des revers et des désastres éprouvés par les armées de la monarchie, alors que le cabinet de Versailles se réservait la direction des opérations, même secondaires. A l'époque que nous retraçons maintenant, on peut croire que l'expérience des généraux en chef se fortifiant de plus en plus sur le terrain, et s'entourant de renseignemens faciles à vérifier, aurait balancé avec quelque avantage les théories d'un ancien officier du génie¹, souvent distrait de son but principal par des excursions dans le domaine de la politique et de l'administration intérieure, en sa qualité de membre du directoire.

Jourdan devait donc marcher sur les traces du général Wartenleben, conformément aux instructions reçues, et n'abandonner l'armée autrichienne que lorsqu'il l'aurait réduite à ne pouvoir plus rien entreprendre. C'est au gouvernement directorial qu'il faut adresser tous les reproches que mérite l'exé-

¹ Carnot était capitaine du génie avant la révolution.

1776—an iv. cution d'un plan aussi fatal au succès des armes de la
 Allemagne. république ; et malheureusement cette occurrence ne sera pas
 la seule.

Le 9 août, l'armée française s'avança par les deux rives de la Rednitz, et se porta la droite sur Hertzogen - Aurach , le centre et la gauche à Erlang et Bettensielden ; le général Lefebvre poussa des partis sur Heroldsberg et Neuhoff ; il y eut sur la Steinbach quelques escarmouches avec les arrière-gardes autrichiennes. Les troupes légères de la division Collaud pénétrèrent jusqu'aux environs de Nuremberg. Le même jour, Wartensleben avait sa gauche à Reichenschwand sur la Pegnitz, et sa droite au pied du fort de Rothenberg, dans lequel il jeta un bataillon.

Le 10, Jourdan se prépara à attaquer son adversaire, dans la croyance que Wartensleben l'attendrait dans sa dernière position. L'armée était pleine d'ardeur et ne demandait qu'à combattre, pour terminer la campagne par une victoire décisive. Les divisions Championnet et Grenier, qui étaient sur la rive gauche de la Rednitz, passèrent cette rivière ; Collaud et Lefebvre se réunirent aux deux divisions. L'armée campa sur deux lignes derrière la route de Neukirchen à Pegnitz, sa droite appuyée à la Schwabach. Bernadotte marcha sur Nuremberg, dont il prit possession, et se plaça en avant de cette ville. Dans la soirée, il y eut, entre les troupes légères des deux partis, des escarmouches assez vives, mais sans résultat. L'adjutant-général Mortier, avec quelques troupes d'avant-garde de la division Lefebvre, avait réussi à s'emparer des villages de Neuhoff et de Bullach ; mais il fut obligé de les évacuer devant des forces supérieures. Le général Lefebvre s'avança, alors, à la tête d'une partie de sa division, et rejeta les Autrichiens jusque sur leur armée. Les deux villages furent occupés de nouveau.

Le 11, la division Bernadotte reçut l'ordre de se porter sur

Lauff, remontant la Pegnitz sur ses deux rives. Le général Championnet prit la même direction en s'avançant par Heroldsberg ; le général Grenier, en seconde ligne, s'arrêta dans le dernier endroit. Les deux divisions de la gauche devaient attendre à Neuhoff des instructions ultérieures. Jourdan s'avança, avec les troupes légères du général Ney, pour reconnaître le terrain et prendre ses dernières dispositions d'attaque ; mais il n'était plus temps, Wartensleben avait quitté sa position pour se porter sur Sulzbach, et de là à Amberg. Le général Kray, formant l'arrière-garde avec ses troupes, s'arrêta à Sulzbach, tenant les défilés de Hartmannshoff et de Welden. Une colonne de flanqueurs vint s'établir à Oskn, afin d'éclairer la route de Neumarck et le chemin de Lauff par Ausberg et Amberg. Le général en chef autrichien prit la précaution d'envoyer deux bataillons à Ratisbonne pour s'assurer du pont.

1796—an iv.
Allemagne.

Trompé dans son attente, Jourdan fit occuper Lauff, d'où l'arrière-garde ennemie se retira à l'approche des Français. Les divisions Championnet et Grenier prirent poste en avant de Lauff : Bernadotte se plaça entre Odensos et Letten, sur la rive gauche de la Pegnitz ; Lefebvre s'établit à Loch, et la division Collaud entre le fort de Rothenberg et Schneitach. Le général Ney, avec un faible détachement, se présenta devant Rothenberg, et somma le commandant de se rendre de suite, ce que celui-ci fit sans difficulté. Cette place était garnie de quarante pièces de canon, quatre obusiers et cinq mortiers. On y trouva en outre quarante quintaux de poudre.

Le pays dans lequel l'armée française allait s'engager pour suivre Wartensleben est un des plus difficiles qu'on puisse rencontrer pour les opérations militaires. Couverte de montagnes ou plutôt de collines, coupée par des ravins fort escarpés, creusée par des eaux intarissables, et hérissée d'é-

1796—an iv.
Italie.

paisses forêts , cette contrée ne présente qu'une seule route praticable pour l'artillerie , celle de Lauff à Sulzbach. Les autres ne sont que des chemins vicinaux fort étroits , parsemés de fondrières , presque toujours couverts d'eau , et qui sont à peine praticables dans les grandes chaleurs. A ces inconvéniens se joignait , pour Jourdan , le manque de renseignemens précis sur les localités. Il n'existait point , au quartier-général , une seule carte passable sur laquelle on pût se guider. Obligés de s'adresser sans cesse à des paysans bruts ou malveillans , les Français couraient risque de s'égarer ou de donner dans quelques embuscades. Mais , nous le répétons encore , Jourdan crut devoir obéir au directoire , au risque d'attirer sur lui le blâme des gens du métier.

Toutefois , avant de s'aventurer dans un pays semblable , Jourdan crut devoir employer les journées du 12 et du 13 août à pousser des reconnaissances dans toutes les directions. Le 14 , l'armée poursuivit sa marche , et prit les positions suivantes : la division Bernadotte s'établit à Altorf pour observer la route de Neumarck : celle du général Championnet s'arrêta près de Walles , petit village situé à l'entrée d'un ravin que forme un ruisseau qui va se jeter dans la Pegnitz , au-dessus d'Happurg. Les trois divisions Grenier , Collaud et Lefebvre prirent position à droite et à gauche d'Hersbruck , la première sur la rive gauche de la Pegnitz , les deux autres sur la rive droite. Jourdan fit encore marcher des partis en avant de la ligne pour l'instruire de la position de l'ennemi. Les rapports l'informèrent que le gros de l'armée autrichienne était campé a Amberg , et que l'arrière - garde , commandée par le général Kray , occupait Sulzbach. Jourdan résolut d'attaquer cette arrière-garde ; mais il différa de deux jours l'exécution de ce dessein , afin de rapprocher ses divisions de Sulzbach avec précaution. L'armée se mit en mouvement le 17 au matin. Le général Bernadotte s'avança sur Neu-

marck pour couvrir le flanc droit de l'armée, sans cesse inquiété par des partis de cavalerie légère de l'archiduc et de Wartensleben, et pour essayer de se lier avec l'armée de Rhin-et-Moselle, dans le cas où cette dernière serait à la hauteur de l'armée de Sambre-et-Meuse. La division Championnet et la cavalerie de Bonnaud se dirigèrent sur Hopperg et Heinfeld. Les trois divisions Grenier, Collaud et Lefebvre durent s'approcher le plus près possible de Sulzbach. Lefebvre se dirigea sur le village de Hostenstein, son avant-garde sur Neuen-Kirchen, et quelques flanqueurs sur Wilseck. Le général Collaud prit le chemin d'Hersbruck à Sulzbach, et réunit ses troupes en arrière du village de Hohenstadt, dans l'anse que forme la Pegnitz. L'avant-garde de cette division, aux ordres de Ney, s'avança d'Hartmanshoff sur la grande route de Sulzbach, pour faire replier les avant-postes ennemis. La division Grenier se porta sur les hauteurs en avant de Pachetsfelden, par la route qui conduit directement d'Hersbruck à Amberg, en laissant Sulzbach sur la gauche. Son avant-garde reçut l'ordre de se porter le plus près possible de l'ennemi.

L'intention du général en chef était de consacrer le reste de la journée à faire reconnaître exactement la position du général Kray et des autres troupes ennemies, afin d'attaquer le lendemain avec quelque espoir de succès. Le général Ney, qui faisait une de ces reconnaissances avec l'avant-garde sous ses ordres, sur la route de Sulzbach, avait d'abord réussi à pousser les troupes légères autrichiennes; mais, parvenu à quelque distance de Sulzbach, il se trouva en présence des forces de Kray, bien supérieures aux siennes. Le général français, peu accoutumé à reculer, se laissa emporter à un excès d'ardeur qui faillit lui devenir funeste, ainsi qu'à ses troupes. Le général Kray avait sa droite à Neuen-Kirchen, et sa gauche sur les collines boisées qui longent la route. D'après ses instructions, Ney aurait dû s'arrêter et prendre une position

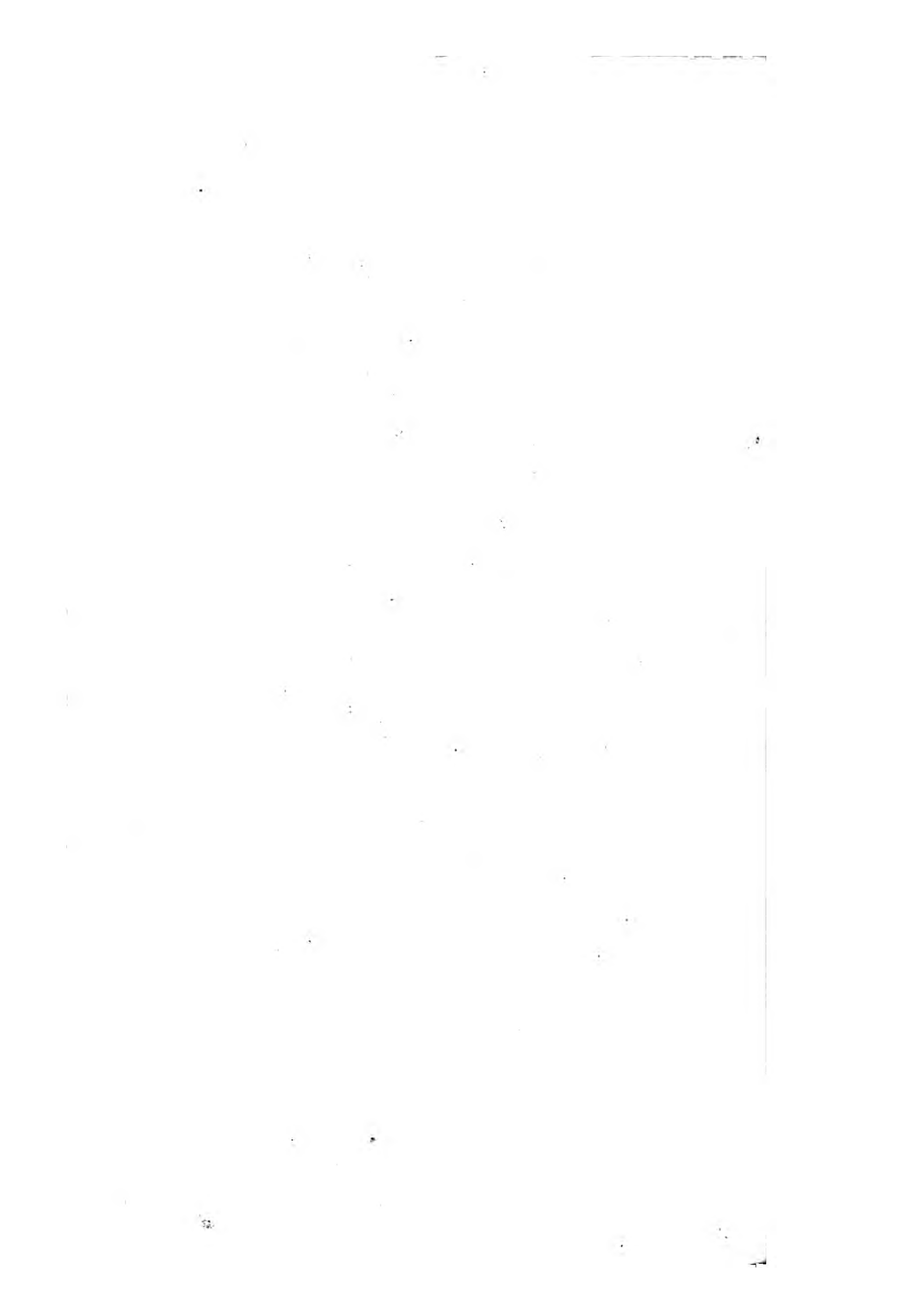
1796—AN IV.
Allemagne.

1796—an iv. **Allemagne.** avantageuse. Mais, comme nous venons de le dire, ce guerrier impétueux ne prit conseil que de sa bravoure, et, faisant partager à sa petite troupe les sentimens dont il était animé, il marcha droit à l'ennemi et l'attaqua. Le général Kray fit avancer quelques bataillons et plusieurs escadrons, qui, gagnant bientôt du terrain, allaient entourer les Français; Ney fut obligé de reculer. Il s'efforça long-temps de tenir tête aux Autrichiens dans sa retraite; mais, poursuivi avec vigueur, il fut repoussé avec quelque perte. Jourdan, attiré par le bruit du canon et de la fusillade, arrivait à ce moment aux avant-postes. Instruit de l'échec que venait d'éprouver Ney, et quoique cet événement dérangeât ses projets pour le lendemain, le général en chef fit avancer sur-le-champ ses divisions pour soutenir son avant-garde. Le combat allait ainsi s'engager presque subitement, et avant que toutes les troupes françaises fussent en mesure d'y prendre une part coordonnée. La division Collaud, dont faisaient partie les troupes de Ney, s'était portée en toute hâte sur le champ de bataille, pour arrêter les Autrichiens et dégager le général Ney, qui rallia son monde derrière elle. Mais il fallut que cette division fit des efforts incroyables pour se soutenir en attendant l'arrivée des autres corps: le général Grenier arriva le premier, força les gorges de Sée, et pénétra jusqu'aux fermes du même nom. Le deuxième régiment de dragons avec un bataillon de la soixante-septième demi-brigade, se dirigèrent à travers les bois pour tourner les fermes. Quatre compagnies d'infanterie chargèrent, dans le bois, à la baïonnette, débouchèrent sur la lisière, et forcèrent l'ennemi à quitter sa position, par un feu bien nourri. La brigade du général Duhesme vint s'établir en avant des fermes, et ses postes, qui furent poussés près de Sulzbach, se lièrent, par leur gauche, à ceux du général Lefebvre, qui s'avancait et commençait à agir contre l'ennemi.



GRENIER.

Ambroise Tardieu Dixerit.



Ces efforts vigoureux et bien dirigés firent connaître au général Kray que l'engagement allait devenir sérieux : menacé sur ses deux flancs, il crut devoir se replier sur Sulzbach, en étendant sa droite sur une colline rocailleuse qui dominait le seul débouché du bois que traverse la grande route, et en appuyant sa gauche à la forêt qui se trouve entre Sulzbach et Haar. Les Français suivirent son mouvement : le général Collaud continua l'attaque de front, tandis que la brigade du général Olivier, de la division Grenier, s'établissait dans la forêt qui servait d'appui à la gauche de Kray. De son côté, Lefebvre attaqua fortement la droite des Autrichiens. Six compagnies de carabiniers d'infanterie légère, et deux bataillons commandés par l'adjudant-général Mortier, soutenus par un bataillon de la quatre-vingt-troisième demi-brigade commandé par le capitaine Becker¹, assaillirent l'ennemi avec une telle impétuosité, que les troupes autrichiennes de cette droite abandonnèrent le terrain dans le plus grand désordre, pour gagner le centre, où elles répandirent beaucoup de confusion. Cependant, le général Wartensleben ayant envoyé quelques renforts à son avant-garde, le général Kray fut en mesure de soutenir sa gauche, qui se replia sur Rosenberg. La nuit mit fin à ces divers engagements ; les deux partis bivouaquèrent sur le champ de bataille, en se canonnant encore assez inutilement, pendant quelques heures ; car l'obscurité et la fatigue des troupes, sur pied dès avant le jour, ne permettaient pas qu'on pût espérer d'autre résultat que la destruction de quelques hommes.

Pendant ce combat inattendu, au centre de la ligne, le général Championnet s'était engagé très-sérieusement avec les troupes chargées de la défense des villages d'Hopperg et d'Heinfeld. Elles étaient postées sur les hauteurs qui se trou-

¹ Aujourd'hui lieutenant-général.

1796—an iv.
Allemagne.

1796—AN IV. **Allemagne.** vent entre ces deux villages. La soixante-unième demi-brigade et deux bataillons de la soixante-dix-huitième attaquèrent cette position, et forcèrent les Autrichiens à l'abandonner. Ceux-ci se retirèrent sur Augsberg, où ils s'établirent assez avantageusement, leur droite appuyée à un bois très-fourré, et leur gauche à un ravin escarpé et profond. Tandis que le gros de sa division marchait pour attaquer l'ennemi dans ce nouveau poste, Championnet donna l'ordre au général Legrand (le même qui s'était si particulièrement distingué l'année précédente au passage du Rhin) de se glisser, avec deux bataillons de la quatre-vingt-douzième et un escadron de dragons, dans les gorges de Niessas pour essayer de tourner la gauche des Autrichiens par Wolsfeld. Legrand partit de suite; mais, au débouché des gorges, il trouva, à Lainhoffen, l'ennemi en force supérieure et protégé par une artillerie formidable. Ces troupes étaient envoyées par le général Wartensleben, pour occuper les gorges que Legrand venait de franchir et dans le dessein de tourner elles-mêmes la droite du général Championnet. Le général Legrand s'aperçut du danger qu'il courait en marchant plus avant, et s'arrêta à l'entrée de la gorge, dans un petit bois où l'ennemi essaya de le cerner, et l'attaqua avec chaleur à plusieurs reprises. Mais Legrand se défendit, jusqu'à la nuit, avec la plus rare intrépidité, ne laissa point les Autrichiens pénétrer dans le bois, et s'y maintint. Ce qui contribua beaucoup au succès de cette résistance opiniâtre, ce fut le mouvement de la réserve de cavalerie du général Bonnaud, qui, appuyant, comme nous l'avons indiqué, la division Championnet, s'était dirigé sur Castel, en avait débusqué l'ennemi, et se trouvait sur le flanc de la colonne aux prises avec le général Legrand. Pendant ce temps, la brigade du général Damas, soutenue par la cavalerie du général Klein, réussit à chasser l'ennemi du bois qu'il occupait, à l'exception de celui qui se trouve à la droite d'Augs-

berg. Ce point était essentiel, et par cette raison l'ennemi paraissait déterminé à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Le général Championnet fit avancer tout ce qu'il avait de troupes sous sa main contre ce poste important. Un combat des plus vifs et des plus meurtriers s'engagea bientôt. Trois fois l'infanterie française, qui n'était soutenue que par le douzième de cavalerie, fut chargée par quatre régimens de cavalerie ennemie, et trois fois elle repoussa ces charges la baïonnette en avant. Enfin, à sept heures du soir, le général Championnet réussit à s'emparer du bois, que les Autrichiens quittèrent, ainsi que le village d'Augsberg, pour se replier sur-le-champ du côté d'Amberg. De ce côté, comme à Sulzbach, la nuit empêcha les Français de profiter de leurs avantages.

1796—an iv.
Allemagne.

L'ennemi perdit dans ces actions, sans résultats profitables pour l'armée de Jourdan, plus de monde que cette dernière. Il eut environ douze cents morts sur le champ de bataille, et cinq cents prisonniers, faits presque tous par la division Championnet. Les Français eurent cinq cents hommes tués, et à peu près le même nombre de blessés. L'archiduc venait d'envoyer au général Wartensleben l'ordre de se retirer derrière la Nab, et de se maintenir le plus long-temps possible dans les positions avantageuses que lui offraient les deux rives escarpées de cette rivière, en évitant toutefois d'engager une affaire générale, jusqu'à ce que le prince fût arrivé à la même hauteur, et à portée de lui prêter secours. Le général autrichien leva, en conséquence, son camp d'Amberg le 18, à trois heures du matin, pour se mettre en marche dans la direction indiquée, et le général Kray vint, avec l'arrière-garde, le remplacer momentanément à Amberg.

Jourdan s'aperçut bien du mouvement de son adversaire ; mais, malgré la proximité des deux armées, il ne put con-

1796—an IV.
Allemagne.

maître la direction que prenait le général autrichien. Ce défaut de renseignemens serait difficile à concevoir, si'on ne savait pas que les paysans, exaspérés contre l'armée de Jourdan, se refusant obstinément à communiquer les notions nécessaires, prenaient la fuite à l'approche des Français; il était extrêmement difficile au général en chef de se procurer des guides sûrs dans un pays tellement sauvage et rempli d'accidens de terrain, qu'il fallait toujours perdre un temps précieux en vaines reconnaissances. Le défaut de subsistances, en raison de la lenteur des convois venant des derrières de l'armée, obligeait chaque jour le général en chef à désunir et éparpiller ses troupes pour chercher des vivres sur un territoire ruiné par ses propres habitans, qui, dans leur fuite, emportaient tout avec eux. Malgré le mouvement actif de ses avant-gardes, quand le moment d'agir arrivait, Jourdan était constamment arrêté par la difficulté de réunir ses masses sur un point d'attaque assez rapproché pour qu'elles pussent agir de concert avec quelque succès. On conçoit que tous ces désavantages n'existaient pas pour les Autrichiens, combattant, pour ainsi dire, sur leur propre sol, et secondés par tout le zèle et la bonne volonté des habitans, qui ne laissaient ignorer au général aucun des mouvemens de son adversaire. Voilà pourquoi ce dernier était toujours à même d'éviter le combat quand il le voulait. Mais quand il fut dans l'intérêt des généraux ennemis de changer de tactique, et de poursuivre à leur tour les Français, il le firent avec succès, toujours à raison de l'état de choses que nous venons d'exposer.

Quelques indices ayant fait penser à Jourdan que l'ennemi avait pu prendre la route directe d'Amberg à Ratisbonne, il ordonna à ses divisions de manœuvrer dans cette direction. Mais, comme on vient de le voir, Wartensleben, dans son projet de retraite sur la Nab, prenant la route à droite,

s'était dirigé par Hildersdorf et Wolfering sur Schwartzfeld. 1796—an iv.
Kray devait tenir Amberg aussi long-temps qu'il serait possible, et se retirer ensuite dans une position avantageuse près de Wolfering. Allemagne.

D'après les faux renseignemens communiqués à Jourdan, ce général fit avancer les divisions Lefebvre et Collaud sur la Wils, en avant de Sulzbach, en leur ordonnant de pousser leurs avant-gardes au-delà de cette rivière, jusqu'à Hirschau. Grenier, Championnet et Bonnaud se dirigèrent sur Amberg. Grenier, qui marchait le premier, attaqua les hauteurs qui sont en avant de cette ville. Repoussé de ces hauteurs, Kray voulut tenir quelque temps dans le camp placé sous les murs d'Amberg conformément à ses instructions; mais, apprenant que la division Championnet et la réserve de cavalerie suivaient le mouvement des assaillans, et se disposaient à seconder ces derniers, il commença sa retraite sur Wolfering. Jourdan, qui s'était porté vers Amberg du moment qu'il avait entendu les premiers coups de canon, vit, du haut des collines, défiler la nombreuse cavalerie destinée à protéger la retraite de l'arrière-garde ennemie. Championnet et Bonnaud étaient encore en arrière, et Jourdan se crut d'autant moins en mesure de troubler le mouvement du général Kray, qu'il pensait avoir affaire à l'armée entière. Néanmoins, lorsque les troupes dont nous venons de parler arrivèrent, le général en chef envoya Bonnaud, avec toute la cavalerie et deux compagnies d'artillerie légère, à la poursuite des escadrons autrichiens, qui furent menés, la pointe aux reins, jusqu'au-delà d'Hildersdorf. Le centre de l'armée prit alors position aux environs d'Amberg. Les divisions Collaud et Lefebvre n'avaient rencontré aucun obstacle dans le mouvement ordonné. Collaud prit position à Hirschau, et Lefebvre s'établit sur la Wils, entre Sulzbach et Frauenberg.

1796—an iv.
Allemagne.

Ainsi, le général Wartensleben eut tout le temps nécessaire pour se retirer tranquillement sur la Nab, où il prit position à Schwarzenfeld et Schwandorf. Le général Kray s'était arrêté à Wolfering, faisant occuper les bois de Freyholz par les Croates, qui fermèrent les débouchés, déjà difficiles, par des abattis et des coupures.

L'armée séjourna le 19 août dans ses positions; et, par les mêmes motifs que nous avons énoncés plus haut, dans l'ignorance que le général Kray se fût arrêté à Wolfering pour s'y maintenir, Jourdan prit le parti de diriger la division Lefebvre sur la Nab, en face de Wernberg, et celle de Collaud par la route de Schwarzenfeld, vers Freyholz. Le général Ney trouva les troupes de Kray sur son chemin, et engagea l'avant-garde qu'il commandait. Dans ce moment l'adjutant-général Mortier, commandant l'avant-garde de Lefebvre, arrivait sur le même point, le village de Pfreimbt. Ces deux troupes réunies réussirent à chasser l'ennemi du village, où Mortier resta pour attendre le gros de la division. Ney se porta sur Nabburg, que les Autrichiens évacuèrent également après un léger engagement. Le général Collaud, ayant suivi la grande route qui conduit à Schwarzenfeld, trouva les bois de Freyholz occupés, ainsi que nous l'avons indiqué, par les Croates, et apprit en même temps que le général Kray était en force à Wolfering. La position du général Collaud était d'autant plus critique, que la division Grenier, qui d'abord marchait à sa suite, venait de s'en séparer au point d'embranchement du chemin de Schwandorf avec la route de Schwarzenfeld, et que la division Championnet, ainsi que la cavalerie de Bonnaud, longeant la Wils, s'avançaient sur Ensdorff, par le même chemin de Schwandorf. Collaud attaqua cependant les Croates dans le bois de Freyholz, et, malgré la forte résistance de ces derniers, il parvint à les en déloger et à les con-

traindre à se replier sur le gros des troupes à Wolfering. Ce succès si vivement disputé anima encore plus les soldats de Collaud, et, continuant à pousser leurs adversaires, ils passèrent le ruisseau de Wolfering, et attaquèrent le village avec une résolution digne d'un meilleur résultat. Malgré la supériorité de l'ennemi, ils étaient parvenus à pénétrer dans le village; mais l'ennemi les en chassa. Une seconde charge leur rendit le premier avantage; ils furent repoussés de nouveau; enfin Wolfering, pris, repris et brûlé, resta au général Kray.

1796—an iv.
Allemagne.

Cependant Jourdan, informé que le général Collaud avait en tête toute l'arrière-garde autrichienne, se hâta de donner au général Grenier l'ordre de marcher par sa gauche au secours de Collaud, tandis que Lefebvre recevait celui de s'avancer par sa droite, et de se porter sur Schwarzenfeld. Le général en chef avait pensé que le général Ney, instruit par le bruit du canon que la division à laquelle il appartenait était aux prises avec l'ennemi, s'avancerait de Nabburg pour prendre à revers la position de Wolfering, ce qui aurait singulièrement favorisé le succès de l'attaque de ce village; Ney, occupé lui-même à contenir quelques troupes légères qui lui disputaient la possession de Nabburg, ne put faire ce mouvement. Grenier et Lefebvre arrivèrent quand leur présence n'était plus nécessaire.

Dans cet intervalle, le général Collaud s'était soutenu, avec beaucoup de peine contre les efforts que l'ennemi faisait à son tour sur lui. Déjà même sa gauche allait être débordée, lorsque la nuit mit fin à un combat aussi opiniâtre qu'inutile.

La division Championnet eut plus de succès dans son entreprise. Pendant que le gros des troupes prenait position à Ensdorff, le général Klein, marchant avec l'avant-garde sur Schwandorff, rencontra plusieurs escadrons ennemis, les culbuta jusque sur la Nab, qu'il les contraignit de traverser.

1796—an iv. Quelques troupes d'infanterie s'étant présentées alors sur
Allemagne. l'autre rive, les Français s'arrêtèrent vis-à-vis Schwandorff.

Le général Kray, ne pouvant plus rester en avant de la Nab, ainsi débordé à droite et à gauche par les troupes des généraux Lefebvre et Championnet, et la brigade aux ordres du général Ney, se détermina à se retirer pendant la nuit sur Schwarzenfeld.

Le 20 août, l'armée de Jourdan occupait les positions suivantes : Lefebvre campa à Nabburg ; Collaud et Grenier vis-à-vis Schwarzenfeld, le premier à Wolfest, et le second à Grauffeuried. Championnet resta vis-à-vis de Schwandorff ayant derrière lui la réserve de cavalerie du général Bonnaud ; Bernadotte était, depuis le 17, détaché à Neumark, observant la route de Ratisbonne, et couvrant le flanc droit de l'armée.

La rivière de Nab mit un terme à la retraite de l'armée autrichienne, et arrêta la marche victorieuse des troupes françaises. On doit de grands éloges aux généraux commandant les avant-gardes, pour leur fermeté et leur présence d'esprit dans des engagements avec un ennemi souvent supérieur en nombre. Presque toujours trop éloignées de leurs divisions, ces avant-gardes, courant sur un grand front, auraient éprouvé de grandes pertes si elles eussent été conduites par des chefs moins braves et moins habiles.

35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100

